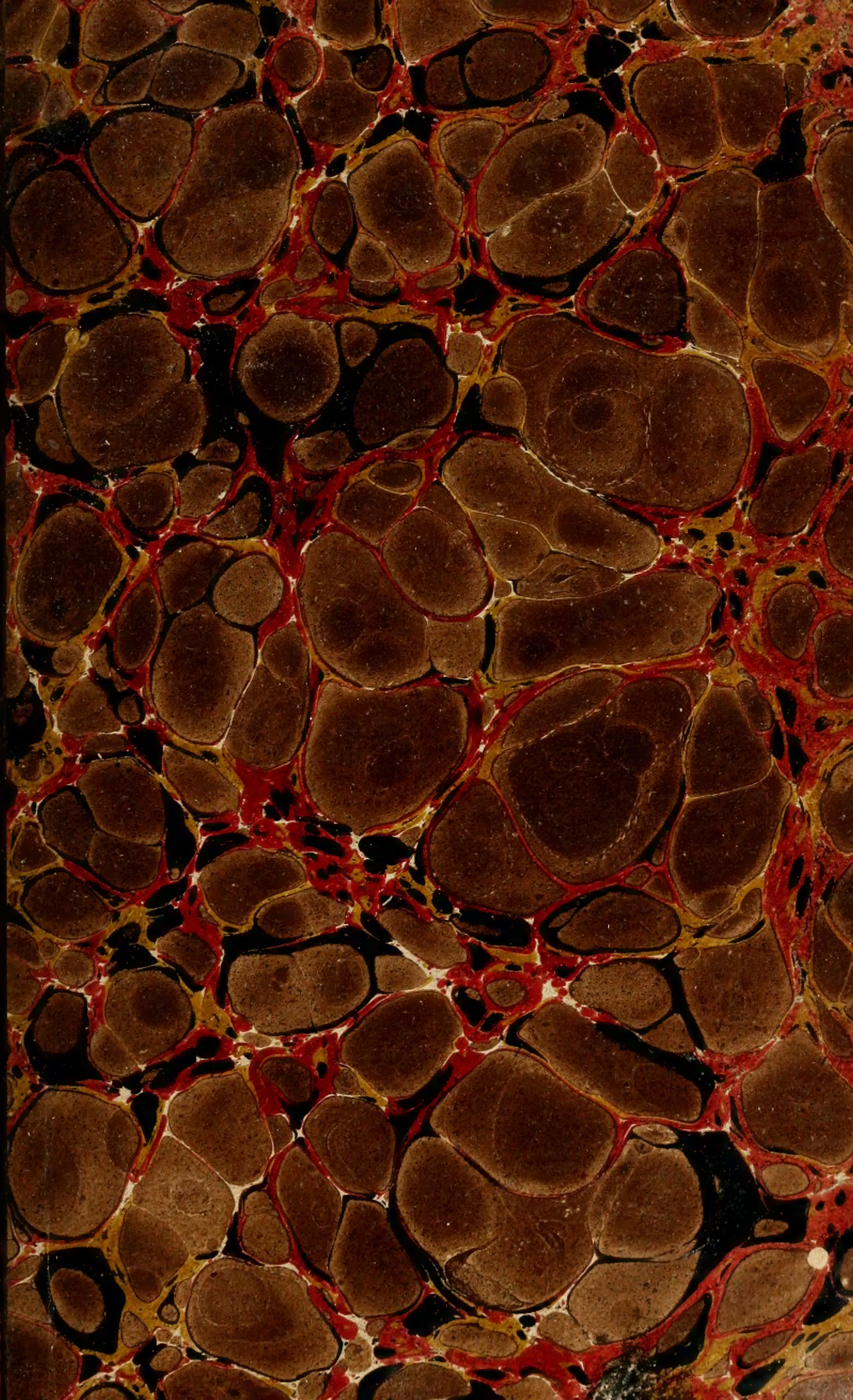


3 1761 04042 5530





# HISTOIRE

DE LA

# LIBERTÉ RELIGIEUSE

Paris. — Imp. de P.-A. BOURDIER et C$^{ie}$, rue Mazarine, 30.

# HISTOIRE

DE LA

# LIBERTÉ RELIGIEUSE

EN FRANCE

ET DE SES FONDATEURS

PAR

J.-M. DARGAUD

Credidi, propter quod locutus sum
Ps. CXV.

TOME QUATRIÈME



PARIS

CHARPENTIER, LIBRAIRE-ÉDITEUR

28, QUAI DE L'ÉCOLE

—

1859


LIBRARY
AUG 2 - 1962
UNIVERSITY OF TORONTO

# HISTOIRE

DE

# LA LIBERTÉ RELIGIEUSE

EN FRANCE

# ET DE SES FONDATEURS

---

## LIVRE QUARANTE-TROISIÈME

Régence de Catherine de Médicis. — Courriers au roi de Pologne, désormais Henri III. — Supplice de Montgommery. — Fuite de Henri III. — Il revient en France par Vienne, Venise, Turin. — Son entrée à Lyon. — Le baron des Adrets et Agrippa d'Aubigné. — Montluc maréchal de France. — Portrait de Henri III. — Mort de la princesse de Condé. — Projet de réduire Damville et Montbrun. — Le roi et la cour descendent le Rhône jusqu'à la ville d'Avignon. — Rabelais. — Son portrait. — Influence de Rabelais et de Machiavel. — Mort du cardinal de Lorraine. — Insulte de Montbrun au roi. — Le maréchal de Tavannes regretté par Henri III. — Échec de Livron. — Paul de Foix. — D'Ossat. — De Thou l'historien. — Sacre. — Mariage. — Retour au Louvre.

Catherine de Médicis ouvrit ce règne dans une double fièvre d'amour maternel et de vengeance.

Elle avait conquis la régence pour le plaisir de gouverner et pour le bonheur de conserver le trône au roi de Pologne. Elle tenait dans sa main la cour, l'armée, la magistrature, les finances. Elle avait rivé

les fers du roi de Navarre et du duc d'Alençon, en forçant ces princes d'adhérer à son autorité suprême.

Son premier soin avait été d'expédier des courriers à Cracovie, afin de presser le retour du roi de Pologne devenu Henri III. Le second acte de sa régence fut d'accélérer avec une allégresse féroce la condamnation et l'exécution du comte de Montgommery.

M. de Matignon, qui avait vaincu Montgommery à Domfront et qui avait presque garanti sa grâce, sollicita vivement la reine mère de pardonner à celui qui avait tué Henri II, sans le vouloir, et qui s'était défendu avec soixante hommes dans une place démantelée contre une armée entière. « Si vous l'eussiez vu, madame, sur sa muraille sanglante et démolie, brandir sa hache d'armes et combattre en héros des temps anciens, vous lui accorderiez merci. — Non, répondit Catherine, il y a longtemps qu'il est mon débiteur. — Mais, répliquait Matignon, depuis plus de quinze ans, votre vengeance doit être apaisée. — Vous n'y entendez rien, reprit définitivement la reine, la vengeance est un plat toujours bon, mais il est meilleur froid. » Et elle fut implacable.

Elle déféra Montgommery au parlement qui, avec sa bassesse accoutumée, le condamna comme complice de la conspiration de Coligny. O dérision de la justice!

Le comte de Montgommery, en apprenant la mort de Charles IX, avait perdu sa dernière lueur d'espérance. Il se releva de l'instant de faiblesse ou plutôt de fausse conduite où l'avait égaré l'intelligence déliée de Matignon.

Montgommery dans sa carrière orageuse avait souvent affronté les périls extrêmes. Sa foi, malgré ses attentats de Pau, était absolue dans l'immortalité de l'âme et dans l'équité de Dieu. Dirigé de la Conciergerie sur l'échafaud de la place de l'Hôtel de ville, il y parut plus grand par son calme que par son ardeur sur la brèche de Domfront.

Il salua la foule et fit signe qu'il voulait parler. Il était vêtu de deuil. Rompu par la torture, mais ressuscité par son courage, sa physionomie était inexprimablement sereine. Il se tourna d'abord vers le peuple du côté de la rivière, puis de l'autre côté, et dit :

« Il y a sans doute parmi vous quelques amis de Montgommery et beaucoup de gens de bien. Sachez donc que les causes de ma mort ne sont pas celles que déduit mon arrêt. J'ai combattu pour mon Dieu, je n'ai pas pour cela trahi mon roi.

« Je désire que vous redisiez trois choses vraies que je vous affirme sur l'honneur, à quelques minutes de ma tombe.

« La première, c'est que MM. les maréchaux retenus à la Bastille sont étrangers à ma prise d'armes. La seconde, c'est que si mes enfants n'ont pas le cœur des nobles pour se réhabiliter de ma sentence qui les déclare roturiers, je consens à leur dégradation. La troisième chose, la plus importante, celle que je vous recommande par-dessus tout, c'est de publier qu'indifférent aux faits militaires que m'attribue le parlement et qui sont des rayons de gloire plus encore que des foudres de censure, je ne désire qu'être le com-

pagnon des humbles martyrs, femmes, enfants, vieillards, pauvres ouvriers, qui ont été ici, pour leur conscience, décapités, brûlés ou pendus. Tel est mon dernier vœu. »

Après ce discours, ayant aperçu Fervaques à cheval sur la place, Montgommery lui dit adieu. Il s'agenouilla ensuite, priant à haute voix et touchant toutes les âmes par la profondeur pathétique de son accent et de ses repentirs. Au moment où cette adoration, tout en continuant dans la conscience de Montgommery, se tut sur ses lèvres, le bourreau venait de lancer du temps dans la vie éternelle ce héros qui avait la vertu d'y croire. Agrippa d'Aubigné, en croupe derrière Fervaques sur la place de Grève, fut témoin de cette mort mémorable.

Catherine, présente aussi, fut transportée d'une joie sauvage. Elle n'avait jamais été aussi vivante que dans ce court intervalle où elle assouvit sa cruauté et où elle étancha sa soif du pouvoir. Sa régence lui fut un règne rapide d'une intensité et d'une saveur effroyables.

Elle s'appuyait sur le duc de Guise contre les huguenots. Elle avait amené avec elle de Vincennes au Louvre le roi de Navarre et le duc d'Alençon. Les protestants espéraient dans l'un et les politiques dans l'autre. Voilà pourquoi Catherine les redoutait.

Elles les logea près d'elle, au château, dans un appartement dont elle fit griller les fenêtres avec des barres de fer. Elle les environna de gardes et d'espions. Non contente de tant de précautions et d'embûches, elle acheva de les enchaîner par ses dames

d'honneur, singulièrement par madame de Sauves, la plus belle et la plus fallacieuse de toutes, qui les enflamma tous deux, les retenant par l'amour et les désunissant par la jalousie. Catherine en riait de son rire creux dans ses dentelles.

Les nombreux courriers qu'elle avait dépêchés à son fils Henri avaient lutté de vitesse. Chamerault, rapide comme le vent, était arrivé le premier. Treize jours après avoir contemplé mort Charles IX à Vincennes, il salua roi de France à Cracovie, sous le nom de Henri III, le duc d'Anjou.

Ce prince fut ravi, enivré. Il se hâta de confirmer la régence à sa mère. Il assembla son conseil privé dont les membres les plus sérieux lui suggérèrent d'avouer aux Polonais sa préférence pour le trône de ses ancêtres, en les suppliant d'élire son frère le duc d'Alençon.

Cette conduite eût été honorable envers la Pologne qui aurait compris la franchise, habile envers sa race et envers lui-même, puisqu'il aurait grandi l'illustration des Valois et se serait délivré d'un frère séditieux. Pomponne de Bellièvre, Pibrac, Souvré, l'inclinaient à ce plan, mais René de Villequier, un flatteur, et les étourdis, Bussy en tête, lui persuadèrent de partir. Il n'aspirait qu'à cela. Il brûlait de revoir la princesse de Condé, la France, le Louvre.

Les Polonais, instruits de la grande nouvelle, veillaient sur leur roi. Les palatins du château furent chargés en secret par la noblesse d'empêcher la fuite que tous redoutaient. Henri annonça solennellement la mort de son frère, ordonna le deuil à sa cour polo-

naise pour l'endormir, tout en organisant son voyage. Il dit à plusieurs reprises et fit répandre partout qu'il préférait son royaume paisible de Pologne au royaume agité de France. Quand il eut tout préparé, le soir du 17 juin 1575, il invita les comtes chambellans à souper et les grisa d'hippocras et de vin. Dans la nuit, lui quatorzième, il s'évada de Cracovie. Avertis par un Italien, les comtes poursuivirent le roi sans débrider et à fond de train. L'un d'eux l'atteignit un peu au delà des frontières autrichiennes. Le roi lui dit que la France le réclamait. Le Castellan baisa le bord du manteau court de Henri, exhortant son souverain avec une vive ardeur de regret, de désir, de dévouement, à ne pas les abandonner, à revenir au milieu de son peuple qui le demandait et qui le pleurait. Le roi persistant à continuer son voyage, le Castellan releva la manche de sa propre pelisse, tira son poignard et se piqua la veine, exprimant par cette éloquence symbolique l'amour de la Pologne aussi impatiente que lui de verser son sang pour le roi. La petite troupe de Français qui accompagnait Henri fut touchée. Le roi ne l'était pas moins. Il ôta son gantelet et tirant de son doigt une bague précieuse, il l'offrit au Castellan qui la reçut avec respect et qui se sépara avec douleur. Il la montra aux Polonais pour attester sa promptitude. Son air morne témoignait assez qu'il avait échoué dans sa mission. Cette nation chevaleresque était humiliée et désolée. La plèbe de Cracovie pilla quelques maisons de Français. Les palatins étaient furieux contre Pibrac qui, disaient-ils, les avaient trompés. Le comte Laski le sauva.

Henri III fut accueilli très-amicalement à Vienne par Maximilien. L'empereur donna des conseils de tolérance à son hôte et s'efforça de lui persuader que le plus auguste des rôles pour lui serait d'être le garant inébranlable d'une transaction entre les catholiques et les protestants de France. Henri remercia l'empereur fraternellement et se dirigea sur Venise. (V. deux estampes incomparables sur le débarquement du roi, cart. de M. Hennin.)

Venise était la ville des rêves de Henri. Il y vécut plus en artiste et en débauché qu'en roi.

Il se complaisait entre le bleu du ciel et le vert des eaux, sur des gondoles dont les balancements favorisaient sa paresse. Il aimait le lion ailé de Saint-Marc, les vieux palais de l'aristocratie, l'horizon limoneux des lagunes, et cet aspect étrange des étendards, soit de Chypre, soit de Candie, soit de Constantinople, qui faisaient de Venise, mieux encore que de Cracovie, une cité orientale. Il regardait avec curiosité de sa gondole royale les gondoles noires habitées par des passagers en dominos sombres fendre les flots sous l'effort des mariniers vêtus de blanc et ceints d'écharpes rouges.

Henri III s'arrêta délicieusement à Venise. C'était par sa mère et par son tempérament un Italien. Venise avait toujours été pour lui un songe de volupté. Il fut heureux de le réaliser, en évitant ces durs princes du Rhin qui l'avaient tant outragé sous leurs vieilles tours féodales. Venise mit ses habits de fête pour le recevoir. Le doge Moncenigo lui parla dans le même sens que l'empereur Maximilien. Il le

fit monter sur le *Bucentaure* où il lui céda la place d'honneur. Il lui donna des festins, des bals, des divertissements de toute espèce. Henri séjourna deux mois dans la capitale de l'Adriatique. Il y noua plus d'une intrigue galante. Les graves ministres de la république se prêtaient aux amusements d'un roi qui pouvait être leur allié contre Philippe II. Les sénateurs servaient, dans un but politique, les plaisirs de ce libertin couronné. Lui, promettait tout, sauf à ne rien tenir, absorbé dans son luxe de toilette, préoccupé d'une nuit de mystères, d'un rendez-vous ou d'une promenade nautique sur le grand canal avec de beaux mignons ou des Vénitiennes passionnées, éprises soudainement d'un prince deux fois roi en moins d'un an.

Avant de s'éloigner, il alla rendre visite à Titien octogénaire et ruiné par son fils. L'illustre vieillard logeait au palais Barbarigo où il avait été recueilli affectueusement par les maîtres de cette demeure patricienne.

De Venise, Henri, malade de ses excès, gagna nonchalamment Ferrare, puis Turin, quelquefois à cheval, le plus souvent dans une litière à piliers et à vitres, toute doublée de velours et ornée de devises, soit sur l'Italie, soit sur la princesse de Condé. C'est ainsi que le roi voyagea, traversa le mont Cenis et qu'il arriva à Turin.

Là les fêtes redoublèrent. Le duc et la duchesse de Savoie furent magnifiques; Henri fut reconnaissant. Du milieu des enchantements qui marquaient chacun de ses pas, il octroya, sans contestation, à sa bonne

tante Marguerite et au duc Pignerol, la Pérouse, Savigliano, ne se réservant que le marquisat de Saluces, seule trace de toutes nos conquêtes.

C'était un prince diplomate que le duc de Savoie, et il le montra bien à nos dépens dans cette conjoncture. Il avait des manières insinuantes, une figure italienne très-expressive, le front haut traversé à pic d'un pli profond depuis les sourcils hérissés jusqu'à la racine des cheveux, le nez d'une courbure royale, les yeux perçants, la bouche fine, mince, facile aux paroles feintes, aux aveux perfides, aux ruses et aux stratagèmes, scellée et cadenassée avec des arrière-pensées ténébreuses. Sa barbe était abondante, déliée, hardie, et sa moustache relevée galamment. Un très-grand air de prince et une certaine bonhomie aristocratique couvraient les replis et les détours de ce tortueux négociateur, formé à l'école de Machiavel, de Philippe II et de Catherine de Médicis. Il obtint de Henri III ce qu'il voulut.

Hurault de Cheverny, le complaisant de la reine mère, entretint un peu à Turin le roi de politique intérieure. Il le retourna contre les huguenots dont l'empereur et le doge avaient soutenu les droits auprès de Henri. Ce faible prince oublia tout. Il approuva les desseins de Catherine livrée aux Guise. Damville, qui était venu chez son parent le duc de Savoie pour tenter un arbitrage, par lui, entre les catholiques et les huguenots, comprit vite que Henri III lui était hostile. Il se hâta de s'éloigner et reparut dans son gouvernement du Languedoc où il signa un traité avec les protestants.

Avant de franchir les Alpes de Savoie, le roi avait déjà mécontenté les politiques et les calvinistes. Ce n'était plus seulement Hurault de Cheverny qui l'animait contre les réformés, c'était Villeroi, c'était surtout Simon de Fizes, tous deux secrétaires d'État. La reine mère les avait envoyés à Turin pour achever d'entraîner son fils dans le courant de ses desseins. Elle était condamnée par ses propres crimes, par le massacre de la Saint-Barthélemy, par le supplice du comte de Montgommery, et par ses amis de situation, le duc de Guise et le cardinal de Lorraine, à combattre les huguenots. Cette femme imbécile dans ses roueries ne voyait pas qu'elle faisait les affaires des Lorrains et qu'elle leur préparait le grand parti des catholiques. Elle marchait en aveugle, au rebours de la destinée des Valois. Cette destinée que Catherine avait compromise par ses attentats, elle la fera de plus en plus noire. Henri III, l'idole de sa mère, finira par être sa victime, victime de l'éducation et des exemples.

L'homme qui mania le mieux à Turin l'esprit de Henri III dans le sens de la guerre fut Simon de Fizes. Il était baron de Sauves et il avait épousé la petite-fille du surintendant des finances Semblançay. Le mari et la femme étaient dévoués à la reine mère. L'un était le mouchard, l'autre la syrène de Catherine de Médicis. Madame de Sauves, devenue veuve en 1579, aura l'esprit de changer son nom en épousant François de La Trémouille, marquis de Noirmoutiers.

Le roi donc, bien éclairé sur les plans de Cathe-

rine par Simon de Fizes, se mit en route pour la France. Le duc de Savoie l'accompagna jusqu'au pont de Beauvoisin. Là, il fut reçu par le duc d'Alençon et le roi de Navarre qu'il embrassa froidement, en leur annonçant qu'ils étaient libres. Les princes, qui avaient toujours entendu les mêmes assurances de la bouche de Catherine, ne laissèrent pas de se croire captifs, malgré la parole royale.

Ils grossirent le cortége de Henri qui rencontra sa mère à Bourgoin. Il y eut entre elle et lui de grandes démonstrations de tendresse et une longue conversation. Le 6 de septembre, le roi fit son entrée solennelle à Lyon avec Catherine de Médicis, le roi de Navarre, le duc d'Alençon et toute la fleur de la noblesse française.

Ce fut là qu'on put juger ce prince. Il donna son assentiment à la guerre contre les huguenots, et, follement confiant à sa mère, au duc de Guise, au cardinal de Lorraine, il ne s'occupa plus de rien. Pendant que les plus grands seigneurs et les plus célèbres personnages attendaient de lui une audience, il badinait avec ses mignons, dont du Gua était alors le préféré, il peignait leurs chevelures et godronnait leurs fraises.

Une occasion d'entendre le baron des Adrets nous est ainsi offerte dans une sorte d'antichambre. Il s'était présenté au palais. Théodore-Agrippa d'Aubigné, qui était en même temps que lui dans la salle des Gardes, vit un huissier qui barra la porte des appartements intérieurs à ce fier vieillard. L'huissier allait accorder le passage au jeune d'Aubigné qui était

écuyer du roi de Navarre et qui suivait la cour. D'Aubigné, par une bienséance de son âge et de son caractère, par respect pour le vieux capitaine dont les cheveux avaient blanchi dans les guerres, déclina une faveur qui venait d'être refusée au terrible baron. Lui, qui, après avoir toisé l'huissier avec dédain, s'était assis stoïquement sur un banc de la salle des Gardes, s'aperçut de l'action et du sentiment du jeune gentilhomme. Il en fut flatté et il reçut fort bien d'Aubigné, qui se détourna pour s'incliner devant le vétéran avec une curieuse et noble familiarité.

Le baron des Adrets souffrit qu'il lui adressât plusieurs questions personnelles, et il y répondit avec une énergie formidable.

« Comment, lui dit d'Aubigné, vous êtes-vous permis la cruauté, quand votre grande valeur aurait suffi ?

— Comment ? dit le baron, le voici :

« Il y a, mon enfant, cruauté et cruauté. La première, qu'on inflige, est cruauté, la seconde, celle qu'on rend, est équité. Les représailles sont des justices.

« Elles donnent à penser à l'ennemi.

« Je tenais d'ailleurs à n'avoir pas des moutons contre des lions. Il faut tremper à froid des soldats et ne les pas amollir dans la pitié. Je ne voulais pas que les miens eussent le front et le cœur bas, mais qu'ils fussent toujours prêts à porter leur main à l'épée, jamais au chapeau. Il était important que mes compagnons n'eussent de révérence pour rien, ni pour personne, si ce n'est pour moi, pas plus pour

les troupes du roi que pour celles du Turc. De la sorte, je les avais dressés à ne pas chercher de salut au delà des plis du drapeau. Eux qui ne faisaient point de quartier n'avaient point à espérer de quartier. La mort était partout pour eux, excepté à l'ombre de ma bannière. Le salut était dans le succès, l'égorgement ailleurs. Mon dessein a toujours été qu'il n'y eût pour mes bandes que deux mots : Périr ou vaincre.

— Et pourquoi, reprit d'Aubigné, avez-vous quitté un parti où vous aviez tant de crédit et de popularité ?

— Parce que, répliqua le baron, M. l'amiral joua trop du maître avec moi. Il tenta de me remplacer dans mon propre territoire. Là où il avait un faiseur, il envoya un diseur. A un Marcellus il préféra un Fabius, à moi, M. de Soubise. Je ne suis pas souple aux affronts qui tombent de si haut. L'audace que j'ai contre l'ennemi, je l'ai contre mes supérieurs. Je me déclarai catholique par vengeance, et c'est par vengeance que j'abandonnai les huguenots.

— Mais, reprit encore d'Aubigné, expliquez-moi donc pourquoi vous n'avez plus si bien réussi avec vos nouveaux amis.

— Ah ! reprit à son tour le baron, en secouant la tête et en soupirant : avec les casaques blanches, j'avais de vrais soldats ensorcelés de passion et d'honneur. Avec les casaques rouges, je n'eus que des marchands, amoureux seulement d'argent et de butin. Aussi n'ai-je fait rien qui vaille. »

Le vieux des Adrets parla ainsi au jeune d'Au-

bigné, l'auditeur attentif de cet homme étrange dont la férocité le repoussait, dont la bravoure et la célébrité l'attiraient. Ce qu'ils ne disent ni l'un ni l'autre, c'est que le sanguinaire aventurier, même dans ce siècle dur, était en horreur à tous les partis, tant il avait abusé du crime, tant il avait violé effrontément la miséricorde, l'humanité!

Le baron des Adrets était fort changé à l'avénement du nouveau roi. Sa taille était restée droite, mais il avait maigri, ses joues s'étaient creusées, ses orbites s'étaient enfoncés sous ses sourcils et son nez aquilin s'était effilé de plus en plus en bec d'oiseau de proie. Un historien qui le vit à cette époque remarqua sur son visage des taches de sang noir comme en avait Sylla.

Catherine avoua que si des Adrets eût fait pour les catholiques ce qu'il avait fait pour les protestants, Henri III l'aurait nommé maréchal de France. Le farouche capitaine fut trompé dans cette ambition, et ce qui redoubla son mécompte, c'est que Montluc fut promu à cette dignité. Henri III avait sans cesse consulté Montluc au siége de La Rochelle, et avait ri souvent des saillies du gentilhomme gascon. A son retour de Pologne, le roi, le trouvant à Lyon, lui donna le bâton de maréchal devant toute la cour.

Excepté dans ces occasions, Henri était inabordable. Beaucoup de seigneurs se retirèrent dans leurs châteaux, mécontents d'être négligés pour des mignons avec lesquels le roi demeurait absorbé des heures entières dans la forme d'une coiffure, dans la coupe d'une veste, ou dans le choix d'un costume.

Henri avait alors vingt-trois ans. Il était étiolé sans ressource. Tous ses portraits d'alors sont significatifs.

Il a une perle à chaque oreille. Il est crêpé et fardé à la manière des courtisanes. Il médite une parure mieux qu'une loi. Il veut plaire à ses mignons plus qu'à son peuple.

La physionomie est un peu égarée.

La figure est allongée, attristée par les débauches. Ces traits manquent d'harmonie. Ce cerveau n'a pas de raison, ni ces yeux d'accord. On a devant soi un chaos royal. Cette bouche balbutie des désirs sans nom, des mystères dépravés, des souhaits contre nature, des dévotions cyniques, des goûts bizarres mêlés de superstition et d'ignominie. Cette face étrange, sous sa toque étoilée d'un diamant, n'annonce-t-elle pas toutes les imaginations du vice? On est effrayé de la vigueur avec laquelle ce crayon blême a su marquer dans un jeune homme la flétrissure déjà sénile des honteuses fatigues.

Voilà ce que Catherine a fait de son fils bien-aimé. Au milieu de ses langueurs et de ses modes, il continue de commenter Machiavel. Il ajuste ses finesses cauteleuses aux larges et pervers préceptes du grand homme d'État.

Le duc d'Anjou avait bu le poison de Machiavel; le roi s'en nourrit. Sa faible conscience y succomba aisément. Dans son ivresse d'immoralité, il déclara Machiavel son oracle. Il en raffola comme d'un mignon. Il ne s'aperçoit pas que Machiavel n'est point un hochet, mais un élément. Il le prête à ses compagnons; il en développe les principes; il en fait la règle

de sa conduite. Il se drape fièrement dans les plis de ce génie antique, lui un enfant corrompu de l'histoire. Il a été et il sera emporté, comme une marionnette de cour, à ce souffle audacieux et terrible. Il a cru, il croira pratiquer les maximes de son modèle dans d'effroyables tragédies, et Machiavel est le grand rocher souillé de sang et de boue auquel il appuiera toujours sa débilité personnelle. Tous les forfaits de Henri III ne sont que les réverbérations de Catherine et de Machiavel dans cette organisation fantasquement criminelle.

Entre autres instabilités de son caprice et peut-être de sa santé, il se souvint moins en France qu'en Pologne de la princesse de Condé. Dans son palais de Lyon, il se préoccupa moins que dans son palais de Cracovie de cette belle Marie de Clèves dont les portraits ornaient ses galeries, sa chambre, jusqu'à son alcôve. Il en avait un qui ne le quittait jamais et qui tombait d'une chaîne d'or sur son cœur. C'est surtout de la Sarmatie qu'il expédiait courrier sur courrier à la princesse, dont il passait ses nuits à lire et à relire les lettres. Elle avait d'abord résisté, mais elle avait été vaincue par la passion du prince et par les manéges du duc de Guise, de Marguerite de Navarre, du cardinal de Lorraine. Le roi de Pologne répondait aux billets de sa maîtresse des billets qu'il écrivait et qu'il signait de son sang.

Lorsque la princesse de Condé expira au Louvre, le 30 octobre 1574, le roi de Pologne était de retour depuis sept semaines et s'appelait le roi de France.

Henri III, quoiqu'il se fût fort distrait à Venise, à

Turin, à Lyon, ressentit ou simula le plus violent désespoir de cette mort. Il s'enferma dans un appartement tendu de velours noir. Il y resta plusieurs jours, pleurant' se désolant, et refusant toute nourriture. Quand il reparut dans ses salons, il était vêtu de deuil. Son manteau et son pourpoint, ses aiguillettes et jusqu'aux cordons de ses souliers étaient tout semés de têtes de mort.

Sous prétexte de consoler le roi, mais en réalité pour soumettre, soit par la force, soit par les négociations, Damville qui régnait en Languedoc et Montbrun qui commandait en Dauphiné, la reine mère fit décider le voyage d'Avignon.

La cour descendit le Rhône en bateaux ou le longea à cheval. Le roi par indolence avait préféré une barque magnifique.

Quoique chacun lût bien peu, tout le monde s'était muni d'une petite bibliothèque portative. Le roi et la reine mère avaient Machiavel, le roi de Navarre Plutarque, le duc de Guise Tacite, la reine Marguerite Platon, le duc d'Alençon, pour plaire à sa sœur, avait Boccace. Tous ces livres étaient à la mode; mais il y en avait un, le plus endiablé de tous, que nul ne négligeait et qui s'était glissé dans toutes les arrière-poches : c'était Rabelais. Le cardinal de Lorraine lui-même le feuilletait plus souvent que l'Évangile.

On conçoit l'enthousiasme du seizième siècle pour Rabelais. Ce siècle si torturé avait besoin d'un grand comique pour l'égayer, et ce comique, Rabelais le fut.

Il naquit à Chinon en Touraine. Il était fils d'un aubergiste de village. Il fut bercé dans un cabaret, au milieu du cliquetis des verres, des propos et des chansons des buveurs.

Telles furent les premières années de Rabelais ; elles restèrent pour lui un idéal.

Ses personnages, son abbaye de Thélème, située au bord de la Loire avec tant de jeunes religieuses et un si sage abbé, son aspiration à la dive bouteille, ses critiques inépuisables de toutes les classes de la société, font de Rabelais le plus hardi révolutionnaire et de son livre le plus amusant roman du seizième siècle.

« Attendez un peu que je hume quelque trait de cette bouteille. C'est mon vray et seul Hélicon, c'est ma fontaine Caballine ; c'est mon unique enthousiasme ; ici beuvant, je délibère, je discours, je résouds et conclus.

« Après l'épilogue, je ris, je compose, je boy. Ennius beuvant écrivait, écrivant beuvait. Le vin est bon et frais assez ; Dieu, le Dieu Sabaoth, c'est-à-dire des armées, en soit loué ! Si de même vous autres beuvez un grand ou deux petits coups sous cappe, je n'y trouve inconvénient aulcun, pourvû que du tout louïez Dieu un tantinet. »

« Et peur n'ayez que le piot (le vin) faille comme faillit ès-nopces de Cana en Galilée. Aultant que vous en tirerez par la dille, aultant en entonnerai par le bondon. Ainsi demourera le tonneau inexpuisible. Il a source vive et veine perpétuelle. »

« Ventre saint Quenez, parlons de boire. Je ne boy

qu'à mes heures, comme la mule du pape. Je ne boy qu'en mon bréviaire (flacon fait en forme de livre) comme un beau-père gardien. Qui fust premier, soif ou beuverie? soif. Car qui eut beu sans soif, durant le temps d'innocence? — Jamais ne boy sans soif, sinon présente, pour le moins future, la prévenant comme entendez. Je boy pour la soif advenir. Je boy éternellement. »

« O les beuveurs! ô les altérés! Page, mon amy, emplis icy, et couronne le vin, je te prie, à la Cardinale. »

Rabelais aime le vin, le piot, comme il dit; il aime les femmes, l'étude aussi, et « le noble art d'imprimerie. »

Il excelle dans la satire, dans le conte, dans la fantaisie, dans le portrait.

Voici celui de l'abbé de Thélème :

« Il s'appelait frère Jean des Entommures, galand, frisque, dehait (alerte), bien à dextre, hardy, adventureux, délibéré, hault, maigre, bien fendu de gueule, bien advantagé en nez, beau despescheur d'heures, beau desbrideur de messes, beau descrotteur de vigiles : pour tout dire sommairement, vray moyne, si onques en fut, depuis que le monde moynant moyna de moynerie. Au reste, clerc jusqu'au bout des dents en matière de bréviaire. »

Le poëme de Rabelais est le poëme de l'épicurisme.

Les bons géants : Grandgousier ou Louis XII, Gargantua ou François I^er, Pantagruel ou Henri II, sont les rois du matérialisme; frère Jean des Entommures, ou le cardinal Odet de Châtillon, en est le héros; Pa-

nurge ou l'évêque Jean de Montluc en est le philosophe poltron; Carpalim, Eusthènes, Epistémon, Gymnaste, Rhizotome, en sont les gais compagnons.

Sous la conduite de Pantagruel, frère Jean, Panurge et leurs amis s'en vont d'île en île, de terre en terre, chercher le mot de la vie, l'oracle de la dive bouteille. Ils critiquent beaucoup d'erreurs le long du chemin, découvrent beaucoup de vérités et à la lueur d'une belle lanterne ils parviennent enfin au temple dont Bacbuc est « la sacrée pontife. »

« Dans la principale chapelle estait une fontaine de fin alabastre, en figure heptagone, pleine d'eau toute claire. C'est là qu'est la bouteille trismégiste. Icy beuvant à la fontaine mirifique, sentirez goût de tel vin comme vous l'aurez imaginé, dit Bacbuc. La prêtresse fit baiser à Panurge la marge de la fontaine. Elle-même s'agenouilla et de la bouteille issit un bruit tel que font les abeilles dans l'air ou en été une forte pluie soudainement tombant. Lors fut ouï le mot : *trincq*.

« Bacbuc s'étant levée prit Panurge sous le bras luy dysant : Amy, rendez grâce aux cieux; la raison vous y oblige. Vous avez promptement le mot de la bouteille. Je dys le mot plus joyeux, plus divin, plus certain qu'aucun d'elle aye entendu depuis le temps que je ministre à son très-sacro-saint oracle. »

*Trincq :* voilà donc le secret de la vie. C'est l'ivresse, c'est la poésie profane, c'est l'amour, c'est l'orgie. C'est le triomphe de Bacchus, le dieu des vendanges, lorsqu'il s'avance en conquérant entouré de jeunes hommes forcenés ou chancelants, de mé-

nades nues, avec leurs thyrses, leurs boucliers et leurs tambourins. Silène, barbouillé de grappes, marche auprès de son âne à la tête du cortége que ferme le dieu Pan. Ce dieu « horrifique » a des cornes au front, une longue barbe, des cuisses de bouc, mais sa flûte est enchantée et aux sons qu'il en tire tout s'ébranle et s'écrie et tourbillonne dans une danse furieuse, prélude des festins et des voluptés.

Pour être juste envers Rabelais, il faut ajouter que le conseil suprême de sa Bacbuc, en congédiant les compagnons, est la recommandation de « la lanterne. » Cette recommandation est le dernier souffle sibyllin de la prêtresse. Le monde moderne en naîtra.

Doué d'un génie burlesque, transcendant, Rabelais l'enrichit d'érudition. S'étant fait moine pour avoir des livres et du loisir, il s'ennuya bientôt dans son cloître, en sortit, courut le monde, s'attacha au cardinal du Bellay, voyagea avec lui, se fit médecin à Montpellier, docteur d'Église et de faculté, prédicateur et professeur, mais surtout vagabond, amoureux des filles, de la bonne chère, de la science, toujours homme d'instincts sensuels et de facultés prodigieuses.

Une chose explique bien la sécheresse de Rabelais à travers ce feu d'artifice de saillies, et même de bon sens, qui en fait un précurseur.

Il connut peu son père et ne connut jamais sa mère. Il n'eut pas d'enfants et n'eut pas même une maîtresse de bien longue affection. Il noua des liaisons d'une heure, sans en perpétuer aucune. Il demeura étranger à la famille et il n'eut pas de foyer.

Privé des douceurs de l'intimité domestique, il fut puissant par l'audace et par l'invention.

Son portrait le manifeste tout entier.

Le front a la vastitude et l'éclair d'un front de métaphysicien, de médecin et de poëte. Les sourcils touffus ombragent des yeux qui baignent dans le phosphore et d'où jaillit l'esprit à torrents. Le nez est narquois. La bouche et le menton éclatent d'un formidable ricanement qui agite la barbe frémissante. Cette physionomie multiple est d'un faune et d'un philosophe; la pensée y lutte dans un petillement lumineux avec l'effronterie bachique et lascive.

Rabelais répand sur tous les vices une verve folle, quelquefois humaine et charmante. Ce qui domine en lui, je l'ai dit déjà, c'est le rire, le rire dithyrambique. Rabelais fut un bouffon, mais un bouffon merveilleux. Son livre est l'épopée de l'orgie.

Je le comprends bien à sa date comme une protestation frénétique et plaisante contre un passé trop comprimé et trop ascétique.

Je le remercie de cette première moitié de sa tâche: mais ce que je ne lui pardonne pas, c'est de n'avoir rien respecté, ni l'amour, ni la vertu, c'est d'avoir glorifié les cynismes, les brutalités, les bestialités de la nature, c'est d'avoir tué l'âme et ses meilleurs élans, c'est d'avoir déraciné autant qu'il était en lui tout spiritualisme dans l'avenir, c'est d'avoir souillé les générations, tout en les affranchissant.

Rabelais est le plus grand des moqueurs. Il a donné au sarcasme des ailes. Son immense mérite, c'est d'a-

voir été le plus amer diffamateur du moyen âge. Son inspiration est successivement épique et lyrique. Au milieu de ses turpitudes innombrables, il est tantôt l'Homère tourangeau, tantôt le Pindare gaulois de la raillerie. C'est l'écrivain le plus français que je connaisse. C'est un Olympien du cloître, un moine païen, mais jusque dans ses impudences un immortel. En ses beaux moments, il est égal, supérieur peut-être à Molière, à La Fontaine, à Voltaire, par la vive allure, la simplicité et la malice.

Machiavel et Rabelais sont les colosses intellectuels qui ont le plus marqué de leur forte empreinte le seizième siècle. L'un mort en 1530, l'autre en 1553, étaient dans toute leur gloire posthume au début de ce règne inouï du dernier Valois.

O inconséquence des historiens! ils blâment François Ier et ses petits-fils, Henri III surtout, ils les flétrissent comme des débauchés et comme des tyrans. Puis, s'ils parlent de Rabelais et de Machiavel, ils ne les absolvent pas seulement, les historiens illogiques, ils couronnent ces grands dépravateurs. Ayons donc plus de courage. Faisons remonter la corruption jusqu'à ses sources, et signalons les origines d'où elle a coulé à pleins bords. Que Rabelais fût une réaction contre le moyen âge, Machiavel l'écho sonore de l'Italie, cela les explique sans les justifier. Le génie d'ailleurs n'est pas une excuse; il est une responsabilité de plus.

Cependant la navigation du Rhône, les lectures, les entretiens, les modes, les dissolutions, eurent bientôt effacé de la fantaisie de Henri III la pauvre

princesse de Condé. Avignon charma le roi. C'était la ville des confréries. Il y avait des pénitents de toutes sortes; Henri voulut être des *flagellants* ou *battus*.

Ces pénitents se revêtaient de la tête aux pieds d'un sac percé de quatre trous: deux pour les bras, et deux pour les yeux. Ils avaient de plus à la ceinture un fouet avec lequel ils se donnaient mutuellement la discipline. Ils s'appelaient pénitents blancs, noirs ou bleus, selon la couleur des sacs adoptés par eux. Le roi s'était enrôlé parmi les pénitents blancs, la reine mère parmi les pénitents noirs, le cardinal d'Armagnac parmi les pénitents bleus.

Le roi se mêla aux processions, accoutré grotesquement, fouettant ses mignons et fouetté par eux. Le duc de Guise était là, calculant jusqu'où pourraient le mener ces mascarades pieuses. Le roi de Navarre y était aussi, honteux de ces momeries, moqué par Henri III qui le sentait contraint, objurgué par son écuyer Agrippa d'Aubigné qui le sentait apostat. La reine Marguerite, le duc d'Alençon et toute la cour suivirent l'exemple du roi.

Le cardinal de Lorraine, un crucifix à la main, animait par sa présence les cérémonies. C'était au mois de décembre. Le froid fut si excessif à l'une de ces processions, que le cardinal en fut saisi. La fièvre, une fièvre violente se déclara, et le prélat ambitieux se mit au lit pour ne se plus relever.

Le roi lui ayant rendu visite, il lui recommanda ses neveux avec chaleur. Henri lui promit d'être leur ami, comme il était déjà leur parent.

La dernière pensée du cardinal fut ainsi pour sa maison, ou plutôt il n'eut ni première, ni dernière pensée, il eut une pensée unique : la grandeur de sa race. Cette pensée était en lui une passion. Il lui sacrifia tout. Il n'eut ni patrie, ni religion; il ne fut ni citoyen, ni prêtre. Il ne fut qu'un prince lorrain acharné à un double idéal : la couronne de saint Louis pour François, puis pour Henri de Guise, et la tiare pour lui-même. Il échoua, bien qu'il n'eût épargné ni or, ni sang, ni crime, et qu'il eût fait sacrilégement de Dieu un complice, un instrument. Mais Dieu fut indocile à ce téméraire.

Le cardinal ne fut regretté de personne, si ce n'est de sa famille qui lui devait tout. Celui qui ressentit la plus profonde douleur fut le duc Henri de Guise. Il était l'élève, l'héritier, l'espérance du cardinal qui l'aimait en père. Henri le pleura en fils.

Catherine de Médicis n'eut aucun chagrin, mais elle eut mal aux nerfs. Le cardinal avait été son amant et son ennemi. Elle fut très-frappée de cette grande personnalité de moins. Elle voyait le prélat à table, à la promenade et jusque dans son alcôve. Elle ne pouvait chasser ce fantôme. Elle dit : « Il fut le plus méchant homme des hommes. » A quoi l'histoire répond : C'est vrai, et ce qui est vrai encore, c'est que vous, vous fûtes la plus méchante femme des femmes. L'un et l'autre furent des corrupteurs, lui, le plus pervers peut-être de son siècle, elle, certainement la plus perverse de tous les siècles!

Entre les confréries qui étaient un ridicule et les mignons qui commençaient à être un scandale.

Henri III persista dans l'inaction. Il se déshonorait par de viles parures et de plus vils plaisirs, au lieu d'enjamber un cheval de guerre contre le maréchal Damville, qui prenait Saint-Gilles, et dont l'artillerie s'entendait d'Avignon, ou contre Montbrun, qui enlevait des détachements catholiques aux portes de la ville qu'habitait le roi. Henri était fort irrité de l'audace de Montbrun. Ce hardi capitaine, qui avait servi autrefois avec Crillon, sous le baron des Adrets, ne se piquait pas de courtoisie. C'était un dangereux partisan. Après avoir pillé, au pont de Beauvoisin, les équipages de Henri III, il harcelait son souverain autour d'Avignon. Henri l'envoya sommer de mettre bas les armes. Montbrun répondit : « Il n'y a plus de maître pour un joueur ni pour un soldat. Quand on a les dés en main, quand on a l'épée au poing et le cul sur la selle, tout le monde est compagnon. »

Le roi fut piqué de cette insulte, mais il ne songea pas à la venger par lui-même. Son ardeur de Jarnac et de Moncontour était éteinte. Il n'avait plus que de faibles réminiscences de sa première jeunesse, dont le maréchal de Tavannes avait été le guide militaire. Le roi dit un jour : « Pourquoi Saulx n'est-il pas là ? »

Saulx, le furieux maréchal de la Saint-Barthélemy, était mort l'année précédente dans son château de Sully, près d'Autun. Il avait été l'un des rares bourreaux qui ne témoignèrent pas de repentir du grand massacre. Il fut puni dans sa fin un peu prématurée et dans ses descendants, auxquels il ne put léguer ses charges. Une sorte de fatalité pesa sur toute la lignée des ducs de Saulx. Ils ne conservèrent pas leur

splendide résidence de Sully. Ils furent les uns catholiques, les autres protestants, et choisirent des camps opposés. Leur dernier rejeton, qui avait des airs adoucis de son sinistre aïeul, s'est pendu, il y a quelques années, soit qu'il fût las de la vie, soit que ces races des troubles civils se dévorent inévitablement sous un châtiment de Dieu dans la passion, dans la folie ou dans le suicide.

Destitué d'un général comme Tavannes, bravé par Damville et par Montbrun, Henri rebroussa vers Lyon.

Il s'arrêta sur sa route devant Livron, petite place calviniste que le maréchal de Bellegarde assiégeait au nom du roi. Les habitants n'eurent pas plutôt aperçu Henri avec son cortége qu'ils l'accablèrent d'injures: « Holà, criaient-ils, massacreur, fils et frère de massacreurs, viens donc plus près. Tu n'oseras, car nous ne sommes pas au lit, comme tes victimes du 24 août! Toi et tes mignons, vous respecterez ces remparts où nous sommes résolus à combattre et à mourir pour venger M. l'amiral et tant d'autres que tu as assassinés! »

Ces propos et mille huées populaires pleuvaient avec l'artillerie sur l'escorte royale.

Henri, offensé, ordonna de donner l'assaut à Livron. M. de Bellegarde obéit; mais les assiégeants, malgré la présence du roi, se brisèrent contre ces murs de pierre et ces poitrines d'acier. Le maréchal fit sonner la retraite. Les assiégés ne cessèrent pas un instant leurs plaisanteries bruyantes. Les femmes étaient plus acharnées que les hommes. L'une d'elles, pendant que l'on tentait l'escalade, s'installa sur le rem-

part et fila tranquillement sa quenouille en signe de mépris, faisant gronder son fuseau comme un défi au milieu des arquebusades.

Ce qu'il y eut de déplorable dans la conduite du roi, c'est qu'il n'essaya pas plus longtemps de réduire Livron. Il commanda de lever le siége, alléguant qu'il avait besoin de ses troupes à Reims où il allait être sacré.

Cette solennité était fixée au 13 février, et chacun se disposait à y assister soit par devoir, soit par curiosité.

M. de Thou, l'historien, revenait alors d'un voyage d'Italie qu'il avait fait avec un jeune avocat d'un grand avenir, Arnaud d'Ossat, sous le patronage du célèbre jurisconsulte et diplomate Paul de Foix, si éminent par sa vaste érudition et par son amour des lettres.

Paul de Foix allait remercier le pape et les autres princes d'Italie qui avaient félicité Charles IX sur l'élection du roi de Pologne. Cette mission de simple étiquette laissait l'ambassadeur très-libre d'esprit et ne le distrayait ni des arts, ni de ses études sur le droit et sur la philosophie.

La suite de Paul de Foix était nombreuse ; mais parmi tous ses compagnons, il avait deux amis privilégiés : d'Ossat et de Thou. Il cheminait avec eux par les sentiers des Alpes, et au delà des Alpes par les provinces d'Italie, à travers les chefs-d'œuvre de la renaissance et de l'antiquité. Ils étaient tous à cheval : Paul de Foix leur développant Aristote, d'Ossat expliquant Platon d'après Ramus, de Thou

lisant Cujas. Ils approfondissaient ainsi tour à tour les trois génies pour lesquels ils étaient passionnés, et, fécondés par ces grands modèles, ils se livraient à des conversations intarissables qui abrégeaient toutes les distances en charmant toutes les fatigues.

Dans l'automne de 1574, qui précéda le sacre du roi, M. de Thou avait rejoint son père et sa mère, qui faisaient leurs vendanges à Cely en Gâtinais.

Il disait de Paul de Foix : « On ne le quitte jamais sans se sentir meilleur et plus enclin à la vertu. »

Il disait de d'Ossat : « La science de Dieu lui est aussi familière que la science des lois ; rien ne lui est difficile. »

J'ai de d'Ossat un portrait singulièrement remarquable. Il date de cette époque (1574).

D'Ossat ne porte pas encore la barrette. Il n'a que trente-huit ans. L'aspect méditatif et pénétrant de cette tête révèle un homme supérieur.

Le front haut est très-bombé au milieu, puis çà et là dans toute son étendue, comme si l'esprit avait en dessous des retraites innombrables et des fuites toujours prêtes. Le renflement entre les sourcils annonce la force, le point d'arrêt. Le menton délicat, relevé dans une inflexion très-fine, redresse à son tour une bouche rusée plus faite pour persuader et pour séduire, que pour prier. Ces deux traits, triomphant de la barbe et des moustaches, semblent écouter autant que l'oreille dans un silence énigmatique. Le nez s'avance un peu et flaire de ses narines saillantes des

piéges que les yeux guettent, pénètrent et signalent à la fois.

Toute cette physionomie souple et patiente témoigne d'un contact discrètement intime avec le génie florentin et la diplomatie romaine.

Un tel portrait d'un tel homme est l'une des plus curieuses biographies que j'aie lues. Quand le pinceau est excellent, il vaut la plume, fût-elle de Plutarque.

Un autre portrait, italien aussi, et du même voyage, manifeste non moins fidèlement Jacques-Auguste de Thou.

Ce grave et noble jeune homme a vingt ans. Sa figure est bien ordonnée. Ce n'est pas l'enthousiasme qui l'illumine, c'est la conscience qui l'éclaire. Le front est grand, le neź honnête, la bouche sérieuse et avisée. Les yeux jettent sur tout ce visage plus de lumière que de rayonnement. Ils lui donnent sa vraie physionomie. Il y a dans ces regards tranquilles beaucoup de sagacité, mais il y a encore plus de bon sens et, s'ils indiquent le magistrat, ils expriment bien mieux l'historien.

Et quel historien! un historien de guerre civile, un historien dont le père eut la lâcheté de condamner la mémoire de Coligny, et dont le fils était destiné à périr sous la hache du bourreau Richelieu.

Ne serait-ce pas pour cela que ce portrait est si morne? Il y a dans les replis, dans les recoins de ces joues pâles et sillonnées un fond d'infinie tristesse. Ce personnage réfléchi a comme la mélancolie de ce qu'il

doit raconter; il a comme le sentiment et le pressentiment des malheurs de sa maison.

Le 13 février 1575, il était à Reims, au sacre de Henri III. Il observait déjà les hommes et les choses en philosophe et songeait à les décrire.

Cette grande cérémonie du sacre ne s'accomplit pas sans présages.

Il y eut une querelle préliminaire d'étiquette qui aurait pu devenir sanglante.

Le duc de Montpensier fit savoir au roi qu'il se rendait au sacre et qu'il prétendait, comme Bourbon, avoir le pas sur le duc de Guise, qui réclama, lui, la préséance comme pair plus ancien que M. de Montpensier.

Les esprits s'échauffèrent. Le duc de Guise animait ses partisans. Il déclara qu'il ne renoncerait pas à un honneur dont son grand-père avait joui au sacre de Henri II, et son père au sacre de Charles IX. Il ajouta même, dans l'exaspération de son orgueil, que si M. de Montpensier s'obstinait, il le percerait de son épée sur les marches de l'autel.

Le roi fut effrayé des emportements du duc de Guise. Il hésita sur ce qu'il lui fallait décider. Mais lorsqu'on lui apprit que le duc de Montpensier n'était plus qu'à deux lieues de Reims, qu'il arriverait bientôt, il s'empressa de lui envoyer un messager qui lui transmit amicalement, et pour le bien de la concorde, l'ordre de rétrograder.

Le duc de Montpensier obéit et le duc de Guise savoura cette victoire de vanité autant que d'influence. Son frère, le cardinal de Guise, officia pour le

sacre, et ce fut devant le jeune prélat que s'agenouilla Henri III. Par un singulier oubli, ni le baiser de paix ne fut donné, ni le *Te Deum* ne fut chanté. La couronne était chancelante sur le front de Henri et deux fois elle en glissa. Toutes ces circonstances furent interprétées à mauvais augure.

Le lendemain, le roi épousa Louise de Lorraine, fille du comte de Vaudemont, parent des Guise. La majesté du rituel fut un peu humiliée. La messe ne fut dite que le soir, contre tous les usages de l'Église. Le roi ne fut prêt que très-tard. Il avait consumé tout le jour dans des soins de femme de chambre, dans l'ajustement du voile, des pierreries et des habillements de sa fiancée. Les fêtes qui se succédèrent pendant toute une semaine furent magnifiques. Le roi ne manqua pas de les terminer par des pèlerinages de dévotion à plusieurs chapelles et principalement à Saint-Marcoul.

Son goût de parures et de simagrées croissait toujours. Il fit son entrée à Paris le 27 février avec les mêmes puérilités de luxe qu'à son sacre et à son mariage.

Le Louvre devint un palais d'oisiveté et de modes. La mollesse et la débauche s'y glissèrent de plus en plus. Le roi ne sortait de son indolence que pour imaginer, soit un costume, soit une danse, soit une volupté. Il ne savait qui lui plaisaient davantage des femmes ou des mignons. Le matin, il combinait des formes et des nuances nouvelles de vêtements. Le long du jour il se promenait en coche avec la reine et ses favoris. Il allait s'emparer de tous les petits

chiens un peu jolis qu'il trouvait tantôt chez les nobles, tantôt chez les bourgeois, tantôt dans les monastères de filles et il riait beaucoup des regrets, quelquefois des pleurs qu'il arrachait par ces rapts insolents. Rentré au château les toilettes recommençaient pour les festins et les bals de la nuit.

# LIVRE QUARANTE-QUATRIÈME

Situation du duc de Guise. — Mort de Montbrun. — Adresse de Catherine de Médicis. — Faciles amours de Marguerite. — Elle répond à la passion de son frère d'Alençon. — La Môle. — Bussy. — Goût de cette princesse pour l'art et pour la vengeance. — Du Gua. — Madame de Sauves. — Son portrait. — Marguerite fait un pacte avec le baron de Viteaux. — Mort de du Gua. — Il était un des bourreaux de la Saint-Barthélemy. — Mort de Besme. — Fuite du duc d'Alençon. — Fuite du roi de Navarre. — Théodore-Agrippa d'Aubigné. — Paix de Monsieur. — Portrait de d'Aubigné. — Cet écuyer du roi de Navarre était un homme de génie.

Le duc de Guise, qui avait paru si grand à Reims, paraissait plus grand encore à Paris. Il se montrait assidu auprès de la reine sa cousine. Il était le prince de la plèbe et du clergé. Il faisait battre le cœur de l'immense parti catholique. Il mesurait la distance qu'il avait à franchir; mais ce n'était pas une distance, c'était un abîme. Son illusion le lui dérobait parfois. Il se flattait que sa popularité pourrait tout combler et tout aplanir. L'argent, il est vrai, lui faisait défaut. Il avait beau être riche; il ne l'était pas assez cependant pour soudoyer des armées et des multitudes. Il pensait bien aux doublons d'Espagne; seulement, le blême trésorier de l'Escurial était avare de son trésor, et ce n'était pas pour Guise, c'était par Guise qu'il voudrait conspirer.

Le parti protestant et les catholiques modérés ou

politiques s'étaient unis sous le prince de Condé et le maréchal Damville.

Ils avaient eu des succès et des revers. Ils firent une grande perte dans la personne de Montbrun. Cet intrépide capitaine, le Crillon du calvinisme, avait tenu longtemps en échec le baron de Gordes, dans le Dauphiné. Il fut blessé en sautant la rivière d'un moulin près de Die, après avoir livré deux combats en un jour. Henri III, qui depuis Avignon avait une rancune personnelle contre lui, manœuvra pour le faire condamner à Grenoble. Le parlement ne sut pas résister au désir du roi et prononça une sentence capitale. Montbrun la subit comme il affrontait les balles sur les champs de carnage, avec un flegme héroïque. Il en appela du roi et de ses juges à Dieu, à son pays, à ses frères persécutés, et espéra dans un élan de saint enthousiasme pour la cause qu'il avait si vaillamment servie.

Les calvinistes n'avaient pas non plus rendu sans douleur le château de Lusignan, dont ils croyaient, d'après une vieille superstition poitevine, que la possession leur portait bonheur.

C'était un château très-fameux que le duc de Montpensier avait conquis sur les huguenots. Il obtint du roi, qui revenait de Pologne, la permission de détruire le château rebelle, et il se hâta de faire jouer la mine, afin d'éterniser sa victoire contre les réformés qu'il haïssait tant. Il disait que son aïeul saint Louis, son modèle en tout, n'aurait pas autrement traité un tel repaire d'hérésie et de magie.

Il y avait une curieuse légende sur ce château. Il

avait été bâti, dit-on, par Mélusine, l'aïeule merveilleuse de tous les seigneurs qui reçurent ce grand nom de Lusignan. Il paraît qu'avant la chute de cet antique édifice les habitants des villages voisins voyaient de temps en temps une apparition moitié femme, moitié serpent, et d'une majesté surhumaine. Tantôt elle se baignait sous les vernes de la rivière, tantôt sous le saule de la fontaine; quelquefois elle traversait les prairies et se promenait le long des forêts. Lorsque de grandes catastrophes menaçaient la France, à la veille des pertes de batailles ou des morts de rois, on entendait le fantôme pousser trois fois un cri lamentable. Quand le château dut se rendre et quand il dut être abattu de fond en comble, ces cris furent plus forts et plus sinistres. Depuis ces cris suprêmes, le silence de Lusignan n'a pas été troublé.

Un jour que Catherine de Médicis allait à Poitiers avec une suite de cinq seigneurs, elle voulut se détourner de son chemin pour contempler les ruines de Lusignan. Dans son double goût de sorcellerie et d'archéologie, elle s'oublia au milieu de ces ruines. Elle ne pouvait s'en arracher. Elle s'emportait contre le duc de Montpensier qui avait surpris au roi Henri III un ordre de démolition. « Si j'eusse connu, disait la reine, ce château supérieur à Fontainebleau et à Chambord, et la plus belle des maisons de France, j'aurais bien empêché mon fils de céder à l'entêtement de M. de Montpensier. »

Les cinq courtisans qui étaient avec la reine mère, MM. de Strozzi, de Crillon, de Lansac, de La Roche-

Posay, et de Bourdeille, eurent beaucoup de peine à l'emmener, tant elle était curieuse d'architecture et de nécromancie, tant son imagination italienne fleurissait au-dessus des aridités de son âme!

Les protestants unis aux politiques, malgré quelques défaites, se soutenaient avec vigueur contre le duc de Guise qui représentait les catholiques militants, et contre Henri III qui ne représentait plus guère que la dynastie des massacres.

Les politiques ou mécontents rêvaient, au delà du maréchal Damville, le duc d'Alençon; et les huguenots, au delà du prince de Condé, rêvaient le roi de Navarre pour leur chef définitif.

Le duc d'Alençon n'était qu'un Henri III diminué, moindre en tout, mais encore extrêmement fourbe dans sa nullité.

Le roi de Navarre allait à la messe, aux processions, à la communion. Les calvinistes le plaignaient plus qu'ils ne le blâmaient. N'était-il pas prisonnier dans le Louvre, exclu de son parti, de ses États, menacé d'assassinat par son beau-frère Henri III, d'empoisonnement par sa belle-mère Catherine de Médicis, trahi par sa femme qui ne s'abstenait ni de l'adultère, ni de l'inceste, et qui était à tout le monde plus qu'à son mari? Ce prince était bien malheureux. Les mignons s'en moquaient et il ne semblait pas capable d'un réveil. Les protestants toutefois qui l'approchaient se disaient entre eux que c'était un homme, ce fils de Jeanne d'Albret, cet élève de Coligny et de L'Hôpital. L'un des écuyers du prince, Théodore-Agrippa d'Aubigné, un jeune aventurier

de Saintonge, d'un esprit étincelant et d'un courage indomptable, répondait plus haut que tous du Béarnais.

Catherine de Médicis, au centre de toutes les intrigues, contrariait Guise dans ses assiduités auprès de la reine, trompait par madame de Sauves le roi de Navarre et le duc d'Alençon également amoureux de la dame d'honneur, influait sur Henri III, et, par du Gua, le favori régnant, matait Marguerite. Du Gua avait persiflé Marguerite avec acharnement. Il avait détaché d'elle le roi et il persévérait à lui nuire. Il la poussa imprudemment à bout.

Marguerite de Valois, née à Fontainebleau, le 14 mai 1552, avait été le septième enfant de Henri II et de Catherine de Médicis.

Les premières années de la petite princesse s'étaient écoulées à Saint-Germain-en-Laye, où son éducation fut très-soignée. Elle eut pour compagnes dans ce vieux château, à la lisière de la grande forêt, Claude, sa sœur aînée, qui fut duchesse de Lorraine, Élisabeth, sa sœur puînée, qui fut reine d'Espagne, et Marie Stuart, qui était déjà reine d'Écosse. La gouvernante de ces princesses était madame de Courton.

Dans les troubles qui suivirent la mort de François II, Marguerite et le duc d'Alençon passèrent dix-neuf mois au château d'Amboise.

La reine mère, dès le voyage qu'elle fit avec le roi Charles dans les provinces du Midi, ne se sépara plus de sa fille. Marguerite était à l'entrevue de Bayonne. (1565.)

Elle avait treize ans. D'une complexion de feu, elle

commença pendant les fêtes de ces célèbres conférences ses précoces amours. Elle noua une double galanterie à la fois avec Entragues et Charins, deux gentilshommes très-jeunes aussi et qui se haïrent fort à cette occasion.

Entre les batailles de Jarnac et de Moncontour, au château de Plessis-lez-Tours, Marguerite et le duc d'Anjou éprouvèrent l'un pour l'autre beaucoup de tendresse. Il lui avoua dans une allée écartée du parc qu'elle était la personne du monde qu'il avait le plus chérie; il l'associa aux plans de sa grandeur future et il l'accrédita en quelque sorte comme sa médiatrice aux côtés de leur mère Catherine.

Marguerite ne fut pas longtemps en faveur auprès du duc d'Anjou. Il avait appris avec une sorte de rage que le duc de Guise lui plaisait. Il le dit à leur mère et il la pria de retirer toute confiance à sa sœur, qui autrement livrerait aux Guise les secrets des Valois.

Une rupture éclata ainsi entre Marguerite et le duc d'Anjou, au siége de Saint-Jean-d'Angely, où toute la cour était venue. La princesse fit une grande maladie de la douleur que lui causa l'animosité de son frère qui avait eu et qui avait encore alors, si l'on en croit les contemporains, « plus que de l'amitié pour elle. » Dans cette cour, avec Catherine de Médicis et ses enfants, toutes les suppositions sont permises. Marguerite surtout était fille à justifier les soupçons de son frère d'Anjou. Elle parle d'amour dans ses Mémoires d'une voix timide, d'une plume délicate, presque innocente, quoiqu'il n'y eût jamais pour elle d'amour platonique.

Après le départ du roi de Pologne, Charles IX séjourna un peu à Saint-Germain, avec la cour. Là, le duc d'Alençon s'éprit pour sa sœur Marguerite de Navarre. Il eut des empressements, des soins, des dévouements infinis. « Me voyant conviée par tant de submissions, de sujections et d'affection qu'il me témoignait, dit Marguerite, je me résolus de l'aimer. »

Qui n'aimait-elle pas?

Elle avait aimé Entragues et Charins; elle avait aimé son frère d'Anjou; elle avait aimé le duc de Guise. Elle aima son frère d'Alençon. Elle aima La Môle, pour lequel elle écrivit un si beau manifeste sous le nom de son mari, manifeste qui, niant la conspiration, eût sauvé les conspirateurs. Mais Catherine de Médicis, selon son habitude, fit exécuter deux conspirateurs pour prouver la conspiration. Ces deux conspirateurs sacrifiés furent La Môle et Coconas. La duchesse de Nevers aimait Coconas autant que la reine de Navarre aimait La Môle. Elles ne craignirent pas, dans leur exaltation, de faire enlever les chères têtes de leurs amants et de les ensevelir pendant la nuit de leurs mains tremblantes sous les voûtes de la chapelle de Saint-Martin.

Marguerite ne tarda pas à se consoler. Elle aima Bussy qui était, comme La Môle, à son frère d'Alençon, dans l'appartement duquel Bussy et Marguerite passaient la moitié de leur temps. Elle dit de Bussy d'Amboise : « Il était la terreur de ses ennemis, la gloire de son maître et l'espérance de ses amis. » Personne n'avait, ajoute-t-elle, « sa façon brave et joyeuse, et il n'eut dans tout le siècle, de son sexe et

de sa qualité, son semblable en valeur, réputation, et esprit. »

Elle ne pouvait donc mieux faire que de l'aimer. Aussi l'aima-t-elle. Le goût de la reine pour les arts était une facilité à ses rendez-vous d'amour. Elle allait visiter tantôt un chef-d'œuvre, tantôt un autre, et elle savait profiter d'un intervalle.

Elle avait une prédilection pour la *fontaine des Innocents*, et pour le *groupe des trois Grâces*, ces monuments incomparables de la sculpture du seizième siècle.

Il arrivait souvent à la reine Marguerite de commander son carrosse doré en dehors, et, au dedans, de velours jaune garni d'argent. Elle se faisait conduire à la rue Saint-Denis où s'élevait adossée à une maison la *fontaine des Innocents*. Quand elle avait bien contemplé cette fontaine dont Pierre Lescot est l'architecte et Jean Goujon le sculpteur, cette fontaine où la simplicité antique se prête chastement aux fantaisies les plus exquises de la renaissance, Marguerite se dirigeait vers la chapelle d'Orléans, aux Célestins de Paris. Là, le *groupe des trois Grâces* attirait aussi toute son attention. Ce groupe, sorti du même bloc de marbre sous le ciseau de Germain Pilon, portait une urne qui devait contenir les cœurs de Henri II et de Catherine de Médicis. L'une des figures était le portrait vivant de la reine mère. Marguerite s'oubliait devant ce groupe de Germain Pilon comme devant la fontaine de Pierre Lescot et de Jean Goujon, puis elle allait soit à d'autres statues, soit à des tableaux, soit à son plaisir. Lorsqu'elle était revenue

au Louvre, elle racontait comment la vue des belles œuvres l'enseignait à bien penser et à bien dire.

Un écrivain s'étonne que cette princesse n'ait pas ajouté : à bien faire.

C'est que l'esthétique du seizième siècle n'avait pas encore trouvé le rapport étroit, l'affinité divine de ce qui est beau avec ce qui est bon.

C'est surtout que si l'intelligence de Marguerite, à laquelle rien n'était inaccessible, montait sans effort aux plus sublimes sommets, son âme amollie, corrompue par la volupté à la cour de ses frères, n'avait point la fibre du sentiment moral, et qu'elle était privée, sinon par la nature, du moins par l'éducation, de la faculté de la vertu.

Elle avait la passion de l'amour autant que le roi de Navarre, et la passion féroce de la vengeance autant qu'il avait, lui, la passion magnanime du pardon. Cette différence les jugera.

Complaisante pour le duc d'Alençon, dévouée à Bussy pour l'heure, fort attachée à madame de Thorigny, sa meilleure amie dès l'enfance, elle couvait une haine implacable contre du Gua.

Il avait perdu Marguerite auprès de Henri III. Lorsque ce prince n'était encore que duc d'Anjou, à Saint-Jean-d'Angely, du Gua avait sourdement miné Marguerite. Il continuait à déchaîner contre elle le duc d'Anjou devenu roi de Pologne, puis roi de France et ainsi tout-puissant.

Il avait désespéré la princesse par une tentative d'assassinat sur Bussy et par un exil imposé à ce héros duelliste. Du Gua, ne la ménageant plus, fit éloigner

d'elle madame de Thorigny qu'il poursuivit d'outrages. Bien plus, par madame de Sauves, dont il disposait, il brouilla le roi de Navarre et le duc d'Alençon, tous deux éperdument épris. Madame de Sauves n'eut pas de peine à désoler Marguerite et à déjouer tous ses projets.

Cette insidieuse madame de Sauves avait à la cour une situation formidable. Aussi adroite qu'elle était belle, elle dominait Catherine de Médicis par les choses qu'elle lui découvrait; elle dominait le roi par une intimité avec du Gua; elle dominait le duc d'Alençon et le Béarnais par l'amour dont elle les fascinait, et elle foudroya Marguerite par toutes ces tempêtes à la fois.

Madame de Sauves fut de toutes les dames d'honneur de Catherine de Médicis la plus habilement coquette. D'une complexion très-riche, d'un génie astucieux, elle menait tout ensemble la galanterie et les affaires, et dans cette double lutte où elle était sans cesse engagée, où elle triomphait par le plus dangereux des espionnages, celui de la volupté, elle échappait au mépris par les terreurs qu'elle semait, par les philtres dont elle enivrait. C'était une Armide de police et de cour.

Femme du secrétaire d'État Simon de Fizes, baron de Sauves, confidente de Catherine de Médicis, elle se faisait, selon ses goûts, amie ou maîtresse des favoris. Elle tenait à l'influence et personne n'en eut plus qu'elle. Elle savait toujours tout et elle ne disait que ce qu'elle voulait.

Elle avait une insinuation de physionomie incom-

parable. Elle n'était que piéges et que stratagèmes, avec un air inimitable de bienveillance et d'intérêt. Elle avait le front limpide, le nez fin, les sourcils agréablement arqués, les yeux voilés et observateurs sous de longs cils. Ses joues étaient pleines, son teint d'un chaud coloris. Elle avait une bouche d'aspic et des lèvres de grenade. Le haut de son visage n'était que lumière, le bas que contraction et frémissement.

Sous sa fraise et sous ses perles, avec sa taille souple et sa robe bouffante, la baronne de Sauves était irrésistible.

Le roi de Navarre fut plus délicatement séduit que le duc d'Alençon. Il aimait dans madame de Sauves une femme charmante et une intrigue perpétuelle.

Marguerite détestait cette rivale ; mais sachant bien qu'elle était l'instrument de du Gua, c'est de du Gua qu'elle jura de se venger.

Ce favori, ce mignon, ce *potiron*, comme elle l'appelle, ne l'avait-il pas attaquée dans le cœur de son frère Henri et ne l'en avait-il pas arrachée ? N'avait-il pas soudoyé des meurtriers contre Bussy ? N'avait-il pas fait chasser madame de Thorigny, son amie fidèle ? Ne la calomniait-il pas sans cesse, elle, Marguerite, une fille, une femme, une sœur de rois ?

Du Gua l'a trop offensée, trop outragée. Il mourra. Mais comment ? Marguerite eut bientôt fait son plan.

Il y avait alors un homme de sac et de corde, le baron de Viteaux, qui ne reculait devant aucune entreprise, si audacieuse qu'elle fût. Il avait autour de lui une troupe de bandits qui lui étaient dévoués.

Le terrible baron était frère d'un gentilhomme fort

distingué et fort honorable, Antoine du Prat, petit-fils du chancelier. Antoine du Prat avait déplu à Charles IX parce qu'il ne l'avait jamais flatté ; il avait déplu au roi de Pologne parce qu'il avait refusé d'épouser l'ancienne maîtresse du duc d'Anjou, mademoiselle de Châteauneuf ; il avait déplu au duc de Guise parce qu'il n'avait pas consenti à lui vendre la terre de Nantouillet.

Or, pour punir Antoine du Prat de l'indépendance de son caractère, Charles IX, sous prétexte de lui faire visite, conduisit un jour chez lui le roi de Pologne, le roi de Navarre, le duc de Guise et les jeunes courtisans les plus turbulents du Louvre. Le roi de Pologne, excité par sa maîtresse mademoiselle de Châteauneuf, animait tout le monde à un tapage de bonne compagnie. On railla d'abord du Prat, puis on l'insulta, puis on brisa les glaces, les meubles, la vaisselle, puis on déchira et on brûla les tapisseries. Les gens des rois et des ducs allèrent plus loin, ils défoncèrent les caisses, les coffres, et volèrent l'argent, l'argenterie, tout ce qu'ils trouvèrent de précieux.

Le baron de Viteaux était caché dans un appartement secret chez son frère, avec les siens. Il se préparait à une expédition contre un de ses ennemis. Au tumulte causé par Charles IX, par le roi de Pologne, le roi de Navarre et leurs amis, il s'était mis en défense, prêt à daguer tout ce qui forcerait sa porte. « Que serait devenu l'État, dit M. de Thou, si ce déterminé et hardi compagnon eût tué ces trois rois avec les princes et seigneurs de leur suite ? »

Cela était possible et il en était fort capable. Heureusement sa porte fut respectée par hasard.

Depuis, le baron avait assassiné avec son escorte d'aventuriers son ennemi M. d'Allègre. Du Gua, un des intimes de la victime, avait dénoncé au roi le meurtrier et s'était opposé à la grâce que plusieurs sollicitaient. Le baron s'était réfugié au couvent des Augustins comme dans un lieu d'asile.

Il était exaspéré contre du Gua. Plus exaspérée encore, c'est au baron que s'adresse Marguerite.

Elle va droit au couvent, fait prévenir Viteaux qu'elle l'attend à l'église, dans les ombres du crépuscule. Là, elle lui développe, au fond d'une chapelle sombre, tous ses griefs contre du Gua. Elle l'exhorte à la vengeance. Elle le harangue à voix basse, elle lui promet sa reconnaissance. Elle l'enflamme, elle l'électrise, elle le rend fou. Le baron de Viteaux, hors de lui, tombe à genoux et s'engage à tuer, mais à une condition. Marguerite comprend, accepte, se donne, et le pacte de débauche mêlé de sang est conclu sous les voûtes obscures et silencieuses du Christ. De telles abominations n'étaient pas rares. (V. Louis de Pérussis, l'historien orthodoxe des guerres du comté Venaissin, p. 112 et 113.)

Le baron, payé d'avance, ne manqua pas de parole. Il convoqua ses bandits; il leur communiqua ses instructions et ils se dispersèrent. Ils s'informèrent des habitudes précises de du Gua. En temps ordinaire, il eût été presque impossible de le surprendre. Il était toujours accompagné de quinze gentilshommes d'une bravoure éprouvée. Il entretenait ces gentilshommes

avec les libéralités du roi. Il les traitait à sa table. Indépendamment de cette noblesse, il avait un corps de garde à son hôtel.

Tout ce train de vie était changé depuis quelques semaines. Du Gua s'était installé dans une maison nouvelle, où demeurait une dame qu'il servait. Il avait loué un appartement contigu à celui de sa maîtresse. Il recevait toujours à sa table ses gentilshommes, mais après souper il les congédiait. Ses amis se retiraient et ses domestiques aussi, qui retournaient coucher à l'hôtel de du Gua. Lui, ne retenait que trois ou quatre valets de chambre affidés et tout devenait mystère autour de lui.

Viteaux se conforma aux circonstances. Il choisit le jour de la Toussaint pour son expédition, afin de couvrir par le son des cloches les cliquetis de l'assassinat. Il se rendit un peu tard et déguisé dans la cour ouverte de la maison de son ennemi. Il s'y glissa parmi les gens qui s'y trouvaient avec le concierge, entama une conversation, vit les amis qui partaient. Ses compagnons alors le rejoignirent et montèrent avec lui. Le baron savait où rencontrer du Gua. Il alla droit à l'appartement du favori, laissa deux factionnaires à l'entrée, puis avec deux autres aventuriers, il se précipita dans la chambre à coucher.

Du Gua, qui était un homme très-littéraire pour un mignon et d'un esprit cultivé, lisait dans son lit. A l'aspect du baron qui s'avançait l'épée nue à la main, il saute dans sa ruelle, saisit un épieu et se met en défense. Mais ses mouvements sont empêchés par l'étroit espace où il s'agite péniblement. Le baron pro-

fite du lieu, de l'étonnement, des moindres avantages; il s'élance et perce de son épée du Gua qui est achevé par d'autres coups. Viteaux, pour qui la promptitude est le salut, donne le signal de la retraite. Il heurte dans la chambre voisine la maîtresse de du Gua, essuie à la robe de cette pauvre femme épouvantée son épée sanglante, descend les escaliers, sort de la cour, s'oriente, dit adieu à ses compagnons et atteint les murs de la ville, à un endroit convenu. Là, d'autres compagnons lui tiennent prête une échelle de chanvre par laquelle il gagne le bas du rempart où l'attend un excellent cheval. Il l'enjambe et rejoint sans accident l'armée de Monsieur.

La nouvelle du meurtre se répandit le même soir à Paris. Le roi, fort affligé, ordonna de magnifiques funérailles à son favori. Il l'oublia vite. Du Gua commençait à devenir importun, en disant au roi la vérité trop souvent. Sa mort fut pour son maître une délivrance; pour Marguerite, elle fut un bonheur.

Voici l'oraison funèbre qu'elle lui a consacrée dans ses Mémoires : « Du Gua, ce fusil de haine et de division, fust osté du monde. Son corps gasté fust abandonné à la pourriture qui dès longtemps le possédait, et son âme aux démons à qui il avait fait hommage par magie et toutes sortes de méchancetés. »

Du Gua avait été un des bourreaux de la Saint-Barthélemy. Chacun successivement recevait son salaire.

Le plus odieux de ces bourreaux, Besme, l'assassin de Coligny, fut châtié en ce temps-là. Le cardinal

de Lorraine l'avait récompensé en lui accordant la main d'une de ses bâtardes, qui avait été fille d'honneur d'Élisabeth de France, la femme de Philippe II. Ce misérable Besme s'était marié avec elle en Espagne. Philippe l'avait complimenté et lui avait donné de l'argent, l'argent du sang. Ce gendre infime du cardinal de Lorraine avait posé et piaffé devant la cour de l'Escurial, puis il s'en était revenu en Saintonge, où il fut pris par les huguenots. Ils l'enfermèrent dans un château fort dont M. de Bertauville était gouverneur.

Après une longue captivité, Besme gagne un soldat de la garnison et s'évade avec lui. M. de Bertauville, instruit de cette fuite, saute sur son meilleur cheval, se lance au galop, atteint le soldat et le fait prisonnier. Il est seul contre deux. Le soldat s'échappe, Besme demeure. « Apprends, s'écrie-t-il en déchargeant l'un de ses pistolets sur M. de Bertauville, que je suis un mauvais garçon. — Je ne veux plus que tu le sois, » répond le gouverneur, et il abat du tranchant de sa lourde lame le vil sicaire. Besme ne se releva plus.

Henri III cependant se plongeait de plus en plus dans l'indolence lâche et dans les vices honteux. Il avait regretté sa déposition du trône de Pologne. La diète, par un décret du 15 juillet 1575, investit de l'autorité suprême la princesse Anne, de la race des Jagellons, à la condition qu'elle épouserait Étienne Batory, prince de Transylvanie. Henri III éprouva une humiliation secrète de cette élection. Un sceptre de moins soulageait sa faiblesse, mais sa vanité souffrit.

Il ne se rendait pas compte de sa situation au milieu des partis qui divisaient le royaume.

Il ne redoutait point le duc de Guise. Il ne s'apercevait pas que la multitude, le clergé, les moines, tout le catholicisme militant, reconnaissaient dans la branche cadette de la maison de Lorraine une dynastie dont le duc Claude avait été le politique, le duc François le grand homme, et dont le duc Henri serait le roi.

Insensible à son vrai danger, le fils de Catherine de Médicis ne craignait que les protestants dont le prince de Condé était le général et les mécontents dont le général était Damville. Henri III, certain que les chefs réels de ces deux factions étaient le roi de Navarre et le duc d'Alençon, se rassurait par la présence de ces princes à la cour. Tant qu'ils seraient sous les verrous du Louvre, lui pouvait dormir, se distraire, se réjouir avec sécurité au milieu de ses tailleurs, de ses coiffeurs, de ses mignons, de ses petites meutes de chiens volés, parfumés et ornés de nœuds de rubans.

Ces tranquilles délices furent tout à coup troublées. Le 15 septembre, à souper, le roi et la reine mère, n'apercevant pas le duc d'Alençon, demandèrent à Marguerite où il était. Elle répondit de son air le plus innocent qu'elle ne le savait pas. Le roi depêcha dans la chambre du prince, puis dans tout le château. Le duc d'Alençon n'était nulle part.

Le roi s'arracha les cheveux. « Son frère s'était sauvé, disait-il, il allait donner un chef aux ennemis de la couronne. » Le duc, en effet, avait changé de

manteau et de toque. Il s'était caché le visage dans une écharpe. Il avait franchi la porte du Louvre et marché jusqu'à la porte Saint-Honoré. Là, Simiers stationnait avec un carrosse. Le prince s'était jeté dedans et il avait gagné Neuilly où il trouva des chevaux qui le conduisirent lui et quelques amis à Dreux; il s'y coucha. De Dreux il se rendit en Champagne où il devint le centre de l'insurrection des mécontents et des huguenots.

Les seigneurs accoururent vers lui comme vers un libérateur. Chacun lui amenait un contingent. Le prince de Condé, qui levait en Allemagne une armée de reîtres, en détacha deux mille. Il y ajouta plusieurs centaines de huguenots français avec lesquels M. de Thoré, l'un des Montmorency, se hasarda à rejoindre le duc d'Alençon.

Le roi, qui avait dissipé son trésor en folles dépenses, n'avait ni soldats ni argent. Il fut obligé de dégarnir l'Ouest et le Midi des forces qu'il y entretenait. Il composa ainsi une armée dont il aurait dû retenir le commandement. Mais il le décerna très-impolitiquement au duc de Guise que cette faveur grandissait encore.

Le duc atteignit Thoré le 10 octobre, près de Fimes, entre Reims et Château-Thierry. Il avait une armée entière. Thoré n'avait qu'une avant-garde et fut rompu, dispersé. Mayenne, de marquis devenu duc, fit une charge vigoureuse. Son frère, le duc de Guise, le seconda vivement. Il s'échauffa même si bien à la poursuite d'un reître qu'il reçut une arquebusade à la joue gauche. Ces princes n'étaient que de

brillants officiers. Le général sérieux était le maréchal de Biron.

La blessure du duc de Guise consterna tout son état-major. Ce fut un désordre parmi les vainqueurs. Quand ils furent remis de leur inquiétude, Thoré avait exécuté sa retraite. Le duc de Guise n'était pas en danger. Il fut guéri très-promptement. Son mal fut court, mais sa gloire fut longue, car il conserva de ce combat une cicatrice à la joue, comme son père en avait une au front. Il fut salué à son tour du surnom de Balafré. Les catholiques se le montraient avec enthousiasme et disaient : « Les princes de la maison de Guise sont toujours les premiers au péril contre les hérétiques. » La popularité du duc montait sans cesse. Le roi même et la reine mère se faisaient les complices imprévoyants de sa fortune.

Au fond, cette rencontre entre le duc de Guise et M. de Thoré n'était pas du tout décisive. Les calvinistes et les politiques restaient les plus forts. Catherine de Médicis le comprit si bien, que, ne pouvant traiter une paix au château de Champigny avec Monsieur, elle conclut une trêve qui fut fixée du 22 novembre 1575 au 24 juin 1576.

Henri III ne voulait que temporiser et sa mère aussi. Pendant qu'ils se préparaient à mieux continuer la lutte, à l'expiration de la trêve, un incident, petit en apparence, mais de la plus haute gravité par ses vastes suites, imprima un nouveau caractère à la cause protestante.

Henri de Navarre avait été abreuvé d'outrages depuis ses noces maudites. La Saint-Barthélemy, dont

elles furent le signal, avait tout fauché autour de lui. Il avait été contraint à l'apostasie. Prisonnier dans toutes les résidences royales, il n'avait pu retourner en Béarn, ni faire aucun acte soit d'homme, soit de prince. On le leurrait de temps en temps de la lieutenance générale des armées, et puis on la lui refusait en se moquant de sa confiance. Son mariage, qui avait été une calamité publique, était encore un scandale domestique. Sa femme était plutôt une courtisane qu'une reine. Il était, lui, la risée des Valois et de leurs mignons, des Guise et de leurs pages. Pour comble d'infortune, depuis l'évasion du duc d'Alençon, qui allait peut-être le supplanter dans le cœur du grand parti protestant, les espions et les gardes l'enveloppaient le jour et la nuit.

Son meilleur geôlier était madame de Sauves qui lui enchantait sa captivité. Il était toujours sur ses traces. Le matin, il la cherchait au lever de la reine mère, et ne la quittait presque plus jusqu'au soir, toujours errant sur les pas de cette magicienne dans le château, ou causant avec elle, ou combinant des rendez-vous d'amour.

Par intervalles, le remords le navrait. Vers la fin de janvier, une après-midi entre autres qu'il était retenu au lit par un accès de fièvre, d'Armagnac, son valet de chambre, et d'Aubigné, son écuyer, l'entendirent qui gémissait. Sans doute il se rappelait ceux qui avaient été ses guides et dont la disparition avait creusé dans sa vie un si effroyable isolement. Il songeait à sa mère, la nourrice de son âme; à Coligny, son modèle; à M. de Beauvoir, son gouverneur; à Fran-

court, son chancelier; à Pardaillan et à Piles, ses serviteurs et ses héros, tous tués traîtreusement et qui l'avaient laissé, selon son expression, « seul d'amys et en défiance. » Il pensait à tous ces morts vénérables ou vaillants, et, en pensant à eux, il se prit à chanter tout bas le quatre-vingt-huitième psaume aux versets suivants :

« Ma jeunesse s'est consumée dans les privations et dans les labeurs : même sous la couronne, l'humiliation et l'angoisse m'ont visité.

« Vous avez arraché de moi, Seigneur, mes amis et mes proches. »

Il chantait sans soupçonner que d'Armagnac et d'Aubigné s'étaient rapprochés peu à peu de son chevet et lui prêtaient une oreille attentive. Tout à coup d'Armagnac ouvrit le rideau et dit : « D'Aubigné, toi qui sais parler, parle hardiment. » Et d'Aubigné parla ainsi :

« Sire, est-il donc vrai que l'esprit de Dieu travaille et habite encore en vous ? Si beaucoup de vos amis sont morts, il vous en reste de vivants. Mais vous avez les larmes aux yeux et eux les armes aux mains. Ils combattent vos ennemis et vous les servez. Ils ne craignent que Dieu, vous une femme devant laquelle vous joignez les doigts, quand vos amis ont le poing fermé. Ils sont à cheval et vous à genoux. Voilà Monsieur qui est chef de ceux qui ont gardé votre berceau. Quelle fatalité vous fait choisir d'être vallet icy, au lieu d'être le maître là ? Vous êtes criminel de votre grandeur et des offenses que vous avez reçues; ceux qui ont fait la Saint-Barthélemy

s'en souviennent bien et ne peuvent croire que ceux qui l'ont soufferte l'aient mise en oubli. Encore, si les choses honteuses vous étaient sûres, mais vous n'avez rien à craindre tant que de demeurer. Pour nous deux, nous causions de nous enfuir demain, quand vos propos nous ont fait tirer le rideau. Avisez, sire, qu'après nous, les mains qui vous serviront, n'oseraient refuser d'employer sur vous le poison et le couteau. »

Une semaine après, le Béarnais se rendait à Senlis avec l'agrément du roi. Parti du Louvre, le 2 février 1576, escorté de deux gardiens et de ses compagnons, le 3, il rencontre le duc de Guise à la foire de Saint-Germain, le presse de venir chasser, bien convaincu du refus du duc qui était toujours en convalescence de sa blessure. Le duc, en effet, s'excuse, et le roi de Navarre court le cerf dans la forêt de Senlis toute la journée du 4 février.

Le soir, à son retour, il a l'adresse d'éconduire ses gardiens, monte sur des chevaux frais, accompagné du comte de Gramont, de Chalandrai, de Caumont, de Poudins. D'Aubigné en était. Frontenac explorait la route et les bois. Le roi marcha toute une nuit glaciale, et à l'aurore franchit la Seine à une lieue de Poissy. Accablé de sommeil, il s'arrêta dans ce village et y dormit. Les siens, prévoyant le sort de La Môle s'ils échouaient, abrégèrent le repos du Béarnais, qui repartit pour son duché de Vendôme jusqu'à Saumur. Il n'avait pas rompu le silence de la Seine à la Loire, à travers les périls de sa longue traite; mais quand il eut traversé la Loire, il poussa

un profond soupir et dit : « Loué soit Dieu qui m'a délivré. Ils ont tué la reine ma mère à Paris; ils y ont tué monsieur l'amiral et tous mes plus chers serviteurs. Ils n'avaient pas envie de me mieux faire. Je n'y retourne plus si on ne m'y traisne. » Il reprit dès lors sa bonne humeur et sa conversation enjouée. « Je n'ai regret, dit-il en badinant, qu'à deux choses que j'ai laissées au Louvre : la messe et ma femme. J'essayerai de m'en passer. »

A Saumur, d'Aubigné, qui est un croyant, s'empresse de communier à la Cène. Son maître s'abstient.

Ce qui est bien remarquable et ce qui peint le roi de Navarre, c'est que, pendant deux mois, d'Aubigné est précis à cet égard, le Béarnais ne fait nulle profession de religion. Il n'est ni catholique, ni protestant. Qu'est-il donc? un théiste pieux? non, un théiste indifférent. Hors les grands moments, il fut toujours cela, saturé qu'il était de calvinisme par les théologiens de sa mère, de catholicisme par les théologiens des Valois. S'il eût été plus fervent, il eût honoré et grandi la tradition d'un théisme chrétien qui compta tant d'apôtres isolés depuis L'Hôpital jusqu'à Chaning.

Quoi qu'il en soit, le roi de Navarre, secoué de sa torpeur religieuse par les nécessités politiques, publia un manifeste et déclara solennellement dans le temple de Niort qu'il répudiait le papisme et qu'il adhérait de nouveau à la doctrine du saint Évangile, où il vivrait et où il mourrait, « selon l'instruction qu'il en avait eue de la reine sa mère. »

Les calvinistes et les politiques eurent, par la pré-

sence du roi de Navarre, quatre chefs. Le duc d'Alençon fut très-jaloux du Béarnais, et le prince de Condé le fut un peu. Le maréchal Damville n'était pas très-content non plus. Tous ces princes du sang le subordonnaient. Sous ces chefs trop divisés, l'armée était magnifique. Elle ne comptait pas moins de quarante mille hommes.

Henri III désirait toujours la paix nécessaire à ses plaisirs. Il la désirait surtout cette fois devant une telle levée de boucliers. Le duc d'Alençon ne souhaitait pas non plus beaucoup la guerre. Catherine de Médicis se glissa entre eux comme négociatrice. Elle aimait à intervenir. Quand il n'y avait pas de troubles, elle en suscitait pour avoir à les calmer.

Les conférences se tinrent d'abord à Moulins, puis à Châtenoy. Les huguenots dictèrent à la reine le plus bel édit de pacification qu'ils eussent encore conquis. La reine se soumit à tout, résolue à ne rien respecter.

Le 14 mai 1576, Catherine de Médicis et les chefs confédérés signèrent un traité en soixante-trois articles. Ce traité garantissait aux huguenots la liberté de conscience et l'exercice public de leur culte. Il restituait la mémoire de l'amiral de Coligny, de Briquemaut, de Cavagne, de Montgommery; même les favoris du duc d'Alençon, La Môle et Coconas, étaient réhabilités. Le duc d'Alençon, le roi de Navarre, le prince de Condé, le maréchal Damville étaient déclarés loyaux et irréprochables. La sécurité des prêtres et moines défroqués, la légitimité de leurs enfants, l'établissement de chambres mi-parties dans tous les

parlements du royaume, l'octroi de huit places de sûreté et enfin la réunion des états généraux avant six mois dans la ville de Blois, furent stipulés formellement.

Le duc d'Alençon eut le comté du Maine, les duchés de Touraine, de Berri et d'Anjou. Il prit dès lors ce dernier nom et l'histoire l'appellera désormais soit duc d'Anjou, soit Monsieur.

Tous ses adhérents et principalement le maréchal Damville rentrèrent en possession de leurs dignités et pensions.

Le roi de Navarre fut confirmé dans le gouvernement de Guyenne et le prince de Condé dans le gouvernement de Picardie où ils n'avaient jamais encore exercé une autorité réelle. De grandes libéralités furent faites aussi au prince Jean-Casimir et aux troupes allemandes qui avaient si puissamment soutenu les confédérés.

Certes, c'était une admirable paix que cette paix de Monsieur. Mais le fruit, sous de si splendides apparences, était piqué au cœur. Il n'y avait plus là un chancelier de L'Hôpital pour recommander la bonne foi, tandis qu'il y avait toujours une Catherine de Médicis pour conseiller le parjure et des Valois pour l'exécuter!

Les princes ne tardèrent pas à sentir le néant du traité de pacification. Péronne ferma ses portes à Condé et Bordeaux au Béarnais. Ils envoyèrent à la cour de vives remontrances et ils se retirèrent fort irrités dans les États du roi de Navarre.

D'Aubigné ne se faisait pas illusion. Il triomphait

pourtant. Car il y avait une chose qui n'était pas chimérique : c'était l'arrivée du Béarnais dans ses provinces héréditaires.

La liberté du roi de Navarre eut une portée prodigieuse.

Le Béarnais cesse d'être lié et garrotté. Ce n'est plus un captif, c'est un homme qui deviendra peut-être un grand homme.

Certainement, c'est l'homme providentiel du parti protestant. Ce parti vit en lui, se personnifie en lui. N'est-ce pas le fils de Jeanne d'Albret, le pupille de Coligny? N'est-ce pas un esprit aussi fort que souple, un cœur héroïque dans une poitrine robuste? Il saura faire soit la guerre, soit la paix. Dût-il trahir, comme croyant, le calvinisme, il ne le trahira pas comme roi. Il l'abritera et le protégera. Il lui ouvrira une charte qui sera la cité morale, le camp retranché des religionnaires dans la vieille constitution française.

Voilà les conséquences lointaines, immenses, incalculables, de la délivrance du Béarnais.

Cette délivrance du roi de Navarre dans laquelle d'Aubigné avait joué un rôle si hardi fonda entre l'écuyer et le prince une amitié, une estime, une intimité, que les plus étonnantes vicissitudes ne déracinèrent jamais. Ils se querellèrent souvent, mais ils se restèrent fidèles l'un à l'autre. Henri tenta de demander à d'Aubigné de le favoriser dans des intrigues d'amour; il l'en pria, il l'en supplia. D'Aubigné lui résista fièrement par de beaux mots, ou plaisamment par des sarcasmes incisifs. Il ne voulut lui rendre

que des services de gentilhomme, dans la guerre et dans la politique.

Si j'en excepte de généreux talents qui se sont prononcés déjà, on n'a pas assez fait justice à d'Aubigné.

Il est grand dans tous les ordres de grandeur, nouveau dans tous les ordres de nouveautés. Quelquefois il n'est pas assez mûr et sa langue n'était pas encore fixée. Voilà ses deux malheurs.

Mais que de supériorités les compensent?

Et d'abord, à l'ère où nous sommes, quel acte mémorable n'est-ce pas d'avoir rendu le Béarnais à lui-même, au parti protestant, à la France, et à la postérité? Quelle magnifique inspiration n'est-ce pas, d'avoir placé en réserve, par un coup de tête audacieux, le roi prédestiné à l'affranchissement des consciences et à l'extirpation de l'anarchie?

Cela réjouit l'âme de contempler Agrippa d'Aubigné à cette époque. Nous le connaissons mieux qu'il ne se connaissait lui-même et que ne le connaissait le roi de Navarre.

Il a vingt-cinq ans, un an de plus que le Béarnais. Dès six ans, il savait l'hébreu, le grec, le latin et le français; dès sept ans et demi, il traduisait le Criton; dès quatorze ans, il lisait en se jouant les Rabbins.

Il avait été présenté au roi « comme un homme qui ne trouvait rien de trop chaud, » et comme fils d'un père qui avait été chancelier de Navarre. Le Béarnais en fit son écuyer.

C'était un jeune huguenot, peu puritain, quoique

très-décidé. Il était fort dressé aux « capriolles de cour, » bien avec les Valois, bien avec les Guise, mieux avec les dames, mais sous ses dehors légers, tout bouillonnant du souvenir profond de la Saint-Barthélemy. Il y avait en germe dans cet écuyer presque adolescent, étincelant d'esprit, débordant de courage, un Crillon pour les combats, un Dante pour la poésie, un Juvénal pour le sarcasme amer, un Pascal pour le dialogue comique, un Salluste mêlé de Sénèque pour l'art de buriner son siècle. On sentait la séve de tous les génies de d'Aubigné, de ses duels épiques, de ses œuvres inspirées, quoique incomplètes : les *Tragiques*, le *Divorce satyrique*, la *Confession de Sancy*, le *Baron de Fœneste*, l'*Histoire universelle*. L'écuyer du roi de Navarre vers 1576, à Nérac, ressemblait à ces plantes qui croissent sur les fonds de roches dans les parages de la Terre de Feu. Leurs tiges, d'abord de la grosseur du petit doigt, montent à plus de cent pieds de haut et poussent des feuilles de quatre pieds de long.

# LIVRE QUARANTE-CINQUIÈME

Origine de la ligue. — Le pape, le roi d'Espagne et les jésuites. — Le duc de Guise. — Don Juan. — M. d'Humières à Péronne. — Manifeste de la ligue. — Le duc de Guise, chef secret. — Le Béarnais. — La ligue antinationale. — États généraux à Blois. — Proposition de d'Espinac. — Mémoire de David. — Henri III se déclare chef de la ligue. — La guerre. — Le duc de Guise à Issoire. — Prise de Brouage par Mayenne. — Voyage de Marguerite en Flandre. — Mademoiselle de Tournon. — Sa mort. — But de Marguerite. — Henri III la dénonce à don Juan. — Elle s'échappe des Flandres, arrive à la Fère. — Le duc d'Anjou l'y rejoint. — Leur passion mutuelle. — Montluc. — Son portrait. — Sa mort. — Les *Tragiques*. — D'Aubigné. — Seconde fuite du duc d'Anjou.

La paix de Monsieur devint de plus en plus un scandale dans le monde catholique. On avait donc combattu, trompé, massacré en vain ! Jamais les huguenots n'avaient été plus honorés, plus comblés que par cette paix. La reine mère qu'on détestait pour ses crimes et pour ses fourberies, le roi qu'on méprisait pour ses vices, le duc d'Anjou qu'on haïssait pour ses connivences, furent minés dès lors sous le Louvre. Tôt ou tard, la colère des multitudes fera explosion.

En attendant, on se consultait, on s'échauffait, on s'exaspérait mutuellement. Les calvinistes et les politiques s'étaient bien unis pour l'erreur. Pourquoi les bons catholiques ne s'associeraient-ils pas pour

la vérité? Le duc de Guise entretint cette émotion publique, il ne la créa pas. Il l'attisa par des émissaires innombrables dans la noblesse, dans la bourgeoisie, dans la plèbe. Il enta une conjuration sur un sentiment. Voilà toute la ligue à son origine.

Elle éclata sous la protection sourde des jésuites, du pape et du roi d'Espagne, ce pape de l'Escurial.

Les deux puissances catholiques vraiment criminelles du seizième siècle sont Philippe II et les jésuites : Philippe II, un fanatique couronné, un grand homme de police dont le bureau est un palais; les jésuites, une intrigue multiple et vivante, une intrigue au confessionnal, dans les colléges et dans toutes les cours de l'Europe.

La papauté est bien dépassée par Philippe II et par les jésuites.

La grande réaction catholique fut d'abord tout espagnole. Elle alluma son ardeur à la torche de sainte Thérèse et noua ses fils déliés au chapelet de saint Ignace. Cette réaction contre la réforme s'embrasa au génie de l'Espagne, se répandit, se propagea, s'aida de Rome, de l'inquisition, s'incarna dans Philippe II, et trouva, dans l'ordre des jésuites organisé, ses ministres, ses négociateurs, ses confesseurs, ses missionnaires et ses espions.

La ligue, qui devait se rattacher au pape, aux jésuites et au roi d'Espagne, fut scellée entre le duc de Guise et don Juan d'Autriche dans une entrevue à Joinville, lorsque le vainqueur de Lépante se rendait en Flandre. Ils convinrent de se servir de la ligue et de se prodiguer des secours respectifs, don

Juan au duc de Guise contre Henri III, le duc de Guise à don Juan contre Philippe II. Ils conclurent un traité double dont ils gardèrent chacun un exemplaire.

Sûr de don Juan, son pareil, de Philippe II, du pape et des jésuites, ses coopérateurs, le duc de Guise, appuyé du clergé et des moines, travailla toutes les provinces de France, remuées déjà par l'indignation que leur causait la paix de Monsieur.

Ce fut la Picardie qui prit l'initiative la plus prompte et la plus habile. Péronne, la capitale, avait pour gouverneur M. d'Humières, très-dévoué au duc de Guise, très-hostile aux Bourbons et aux Montmorency. M. d'Humières s'empressa de servir son ami et de nuire à ses ennemis en fermant les portes de Péronne au prince de Condé. « Ne permettons pas, disait-il aux habitants, que notre ville soit transformée en une ville hérétique. Ce cadet de la maison de Bourbon en ferait une Genève française, une Nérac du Nord. Ne le souffrons pas. » M. d'Humières avait une raison particulière qu'il ne disait pas. Si Péronne devenait la résidence du prince de Condé, lui, le gouverneur, qui était tout, ne serait plus rien.

M. d'Humières défendit à la fois sa croyance et sa situation. Il rédigea un acte d'union qui fut le manifeste de la ligue.

Les associés, au nom de la Trinité, du Père, du Fils et du Saint-Esprit, s'engageaient à trois choses : ils juraient sur l'Évangile de restituer l'Église catholique, apostolique et romaine, d'obéir au roi Henri III et à ses successeurs très-chrétiens dans les limites que trace-

raient les états généraux, et enfin de constituer *un chef* qui n'était pas nommé et qui aurait un pouvoir absolu. Il récompenserait, il châtierait. Il déterminerait les contributions soit d'armes, soit d'hommes, soit d'argent, que chacun devrait fournir. Tous seraient sous son autorité et nul ne s'en pourrait affranchir; car il y allait de l'honneur de chaque associé, de sa vie « jusqu'à la dernière goutte de son sang » et de sa damnation éternelle. Le serment livrait tout cela.

Or ce chef, qui serait par le fait plus puissant que dix rois, ce chef innommé, on ne le conjecturait pas seulement, on le connaissait. Tous les associés se le disaient à l'oreille avec tendresse.

C'était leur cher duc, le duc de Guise!

Le duc Henri de Guise était prince parmi les princes : les autres princes « paraissaient peuple auprès de lui. »

Les foules l'aimaient d'autant plus qu'il les dominait davantage. Moins prudent et moins calculateur que son aïeul Claude de Lorraine, moins homme de guerre et moins homme d'État que son père, le grand François de Guise, il était plus séduisant. Sa haute taille, ses cheveux blonds, ses sourires, ses insinuations, ses familiarités étaient irrésistibles. Il ne manquait jamais l'à-propos, il saisissait l'occasion.

Il était plein de contrastes et d'harmonies. Il avait les manéges italiens, la circonspection lorraine, le courage et l'esprit français. Il était sans scrupule. Il mentait avec l'astuce et la facilité des chefs de parti, qui, sous le prétexte d'une grande idée, ramènent tout à une ambition personnelle.

Il était d'ailleurs très-cultivé, rompu aux lettres comme à l'amour et aux ambitions. Il lisait souvent Tacite en latin, et en italien l'Arioste et le Tasse, les poëtes de sa mère, la duchesse de Nemours, et de sa grand'mère, la duchesse de Ferrare.

Il était par-dessus tout un conspirateur. Tel il était né, tel il vécut, tel il devait mourir. Son oncle, le cardinal de Lorraine, qui avait mis en lui toutes ses complaisances, lui avait imprimé le fanatisme de sa maison, l'avait imbibé de tous les poisons, de toutes les roueries, de tous les vices, de toutes les générosités d'un conjuré qui veut escalader le trône. Par un bonheur singulier, ses défauts lui étaient imputés à vertus; même les taches rouges de la Saint-Barthélemy, une rosée de sang, loin de le déshonorer, brillaient sur ses vêtements comme les insignes tragiquement glorieux de sa piété filiale et de son orthodoxie.

L'aveuglement de ses partisans était entier. Aussi l'association courut dans toutes les provinces comme un incendie, principalement en Normandie, en Bretagne, en Nivernais, en Provence et dans l'Anjou. Louis de La Trémouille, duc de Thouars, l'accrédita en Poitou et en Touraine. Là où les seigneurs manquaient pour l'organiser, elle s'organisait d'elle-même. Le clergé d'ailleurs suppléait tout et tous. Les cures, les monastères étaient autant de forteresses où M. de Guise avait des voix retentissantes, des influences actives et des milices prêtes.

Voilà pourtant où avaient abouti les misérables finesses de Catherine de Médicis.

La royauté des Valois ne représentait plus qu'elle-

même, une vieille tradition, une étiquette vaine, une pompe ruineuse au milieu de deux partis qui étaient la France. Ces deux partis, les protestants et les catholiques, aspiraient chacun à un gouvernement distinct, indépendant de la couronne.

Le gouvernement huguenot était déjà tout entier dans le roi de Navarre, qui sera un jour Henri IV.

Le fils de Jeanne d'Albret, l'élève de Coligny et de L'Hôpital, contient tout l'avenir de la France. Il porte en lui l'unité de la royauté, et surtout le dénoûment de ce grand mouvement militaire et religieux que nous décrivons : la liberté de conscience par l'édit de Nantes.

C'est le Messie hérétique, encore obscur, enclin aux débauches, mais bon, brave, clément, naturel, spirituel et Français, dont l'étoile se dégagera peu à peu des nuages et resplendira sur nous en lueurs de salut.

Cette étoile du Béarnais est momentanément éclipsée (1576) devant celle de Henri de Guise.

Henri de Guise est le héros de la ligue. La maison de Guise en est la dynastie. Le cardinal de Lorraine en avait été le précurseur ; la duchesse de Montpensier en sera la factieuse, et le duc de Mayenne le général.

Les prêtres de tout le royaume sont l'état-major, la diplomatie et la publicité de la ligue ; le peuple en sera l'armée. Les bénéfices, les prébendes, les quêtes, les cinq gouvernements des Guise en fourniront le budget.

Il sera insuffisant, ce budget, et l'Espagne y ajou-

tera des subsides, mais d'une main avare. Philippe II est le Satan des Guise. Il les tente, leur donne de l'argent, à la condition qu'ils seront ses âmes damnées. Henri de Guise lui-même n'est qu'un brillant instrument de Philippe, qui essaye en grand sur l'Europe le rêve de monarchie que le Balafré essaye sur la France.

La ligue était donc souverainement antinationale par le pape, par Philippe II, par les jésuites, par don Juan et par le duc de Guise lui-même, un Lorrain.

Il se flattait de prévaloir contre les Valois et contre les Bourbons par la ligue; puis, à force de popularité dans l'État et dans l'Église, il se promettait de secouer le joug de l'Espagne. C'était chimérique. Mais à part le duc François de Guise, qui était l'homme des grandes guerres et des grandes circonstances, le chimérique était le génie de cette race, le génie du cardinal de Lorraine et de ses neveux. Ils déployaient d'éclatantes qualités dans le féerique, dans l'illusoire. Ils rappellent certains héros de la *Jérusalem délivrée*, et l'on comprend que le Tasse ait pensé à eux en composant son poëme.

Le Balafré, sans paraître ostensiblement, exerça par les ligueurs une pression universelle sur les élections d'où sortirent les états généraux de 1576.

Le 6 décembre, le roi Henri III ouvrit cette assemblée par un discours officiel qu'il débita avec grâce. Il avait à ses côtés la reine sa mère, le duc d'Anjou, Marguerite « vêtue d'une robe orange et noir, » cinq princes de la maison de Bourbon : le cardinal, le duc de Montpensier, son fils, et les deux frères cadets du

prince de Condé, élevés à la cour dans la religion catholique. Le roi de Navarre et Condé étaient en Gascogne. Ils protestèrent par procureurs, de concert avec le maréchal Damville, la commune de La Rochelle, les réformés et les politiques des différentes provinces, contre les états, nés d'élections doublement faussées, tantôt par la fraude, tantôt par la violence.

Le duc de Guise ne parut pas non plus à Blois. Il demeura fort tard à Paris. Qu'aurait-il fait aux états dans ces commencements? N'y était-il pas triomphant par la ligue? Il pouvait être modeste et montrer de la discrétion.

Ses amis n'y étaient pas oisifs. L'un d'entre eux, Pierre d'Espinac, archevêque de Lyon, trouva sous son bureau un billet qu'il y avait probablement glissé lui-même et qui renfermait cette audacieuse proposition : à savoir, que toutes les requêtes présentées à l'unanimité par les trente-six commissaires des états fussent reconnues comme lois et ratifiées par Sa Majesté, sans le concours de son grand conseil. La proposition qui annulait purement et simplement la royauté fut adoptée par les trois ordres et communiquée à Henri III par d'Espinac. Le roi fut étonné et embarrassé. Il fut éclairé surtout. Il répondit qu'il admettrait dans son conseil les commissaires pour traiter les affaires des états, mais qu'il se réservait d'examiner, avant de les adopter, toutes les requêtes des trois ordres, même celles qui seraient unanimement décrétées.

Cette attaque hardie contre son autorité s'aggrava d'un incident étrange. Pierre d'Espinac était un

homme à M. de Guise. Une autre créature du duc, un avocat, nommé David, mourut à Lyon, à son retour d'une mission secrète auprès du pape.

Les huguenots trièrent dans ses papiers une pièce qu'ils se hâtèrent de publier et qui jeta une lueur sinistre sur la politique ultérieure des Lorrains.

Cette pièce révélait un plan de révolution radicale par la ligue en faveur du duc de Guise et du saint-siége.

Extinction du calvinisme et du gallicanisme; extermination des princes hérétiques, même du duc d'Anjou, leur complice; déposition des Capétiens dans la personne de Henri III condamné au couvent; et couronnement des Carlovingiens dans la personne du duc de Guise, leur descendant : voilà le fond du surprenant mémoire de David.

Le duc de Guise renia le mémoire avec mépris; mais l'ambassadeur de France en Espagne, M. de Saint-Goard, en confirma l'authenticité. Il attesta qu'un mémoire analogue avait été soumis à Philippe II. Le mémoire de l'Escurial prouvait celui de Lyon.

Henri III néanmoins feignit de croire à la loyauté du duc de Guise, et, en même temps, il combina ses mesures contre lui.

Il se rappela, comme un remords, la préséance qu'il avait accordée, au sacre, à ce traître sur le duc de Montpensier, et il décida que désormais les princes du sang précéderaient toujours les autres pairs, même les plus anciens.

Le roi ne s'arrêta pas à si peu. Il réunit dans son

cabinet, à portes closes, sa mère, son frère, le duc d'Anjou, et les plus intimes confidents de leur maison. Il était fort agité. « Je vous ai convoqués, dit-il, pour délibérer, non plus sur notre puissance, mais sur notre existence. Cette ligue infernale nous menace de ruine, mon frère et moi. Il s'agit d'empêcher par une belle manœuvre que ses desseins ne s'accomplissent. Elle a institué un chef, mais elle ne l'a pas encore élu. J'ai résolu, pour que M. de Guise ne soit pas ce chef, de l'être moi-même. Moi, le roi, j'approuverai l'association, je m'en déclarerai le chef. Oui, je signerai la ligue; mais afin de donner à cet acte tout son caractère, il faut que mon frère, les seigneurs de ma cœur, et mes gouverneurs de province signent après moi. » La reine mère, le duc d'Anjou et tous les conseillers ayant applaudi à ce discours, le roi signa, fit signer son frère, et se proclama hautement chef des ligueurs.

Cette tactique étourdit d'abord le duc de Guise. Il se rassura bientôt. Le peuple est comme la femme : il court où le pousse son cœur. Or, les ligueurs, dans leur enthousiasme, se disaient entre eux : Ce n'est pas Henri de Valois qui est notre chef, c'est Henri de Guise, notre brave duc. Ainsi la stratégie du roi avait été ingénieuse, mais elle fut impuissante.

Henri III, qui avait senti la pointe du fer dirigée par les états généraux contre la puissance royale, détourna l'arme de la ligue contre les protestants.

C'était de sa part, à lui, un parjure de plus; mais que lui importait le parjure, pourvu qu'il se sauvât,

tantôt des catholiques par les calvinistes, tantôt des calvinistes par les catholiques?

Les états généraux, sur son insinuation, requirent l'abolition de toute autre religion que la religion romaine. Le tiers, plus humain que la noblesse et le clergé, exprima le désir que le culte protestant fût supprimé sans guerre. Vœu de peu de portée, mais qui témoignait cependant d'une certaine douceur de mœurs dans la bourgeoisie, dont le célèbre Jean Bodin, auteur du livre de la *République*, était l'orateur.

Le roi de Navarre, le prince de Condé et le maréchal Damville, invités à reconnaître cette décision des états, se remirent en campagne pour toute réponse.

Les ressources de la cour étaient fort insuffisantes. Néanmoins Henri III, chef apparent de la ligue, ne pouvait refuser de combattre les hérétiques.

Il congédia les états dans les premiers jours du mois de mars et il leva deux corps d'armée.

Il écarta du commandement le duc de Guise et il en investit le duc d'Anjou qu'il compromit avec les huguenots, ses alliés récents, et le duc de Mayenne qu'il compromit avec l'aîné de son nom.

Le duc d'Anjou mena l'armée du centre. Malgré son profond ressentiment, le duc de Guise le suivit en qualité de son lieutenant. Ils s'emparèrent de La Charité et d'Issoire, qui fut livrée au pillage le plus barbare (12 juin 1577). Le duc de Guise était monté à l'assaut de cette dernière place sans brassards et sans cuirasse, en pourpoint et en écharpe aux couleurs d'une dame qu'il aimait. Cette témérité chevaleresque

était encore plus politique. Elle s'adressait moins à sa maîtresse qu'à la ligue. La ligue battait des mains dans toute la France et se disait avec orgueil : Le Valois empêche bien notre duc d'être un généralissime, il ne l'empêchera pas d'être un héros.

Le duc de Mayenne se distingua plus sérieusement à la tête de l'armée de l'Ouest, dans la Saintonge et dans l'Aunis. Après avoir pris successivement Tonnay-Charente, Rochefort, Marans, il mit le siége devant Brouage, le 22 juin, et il y entra en vainqueur à la fin d'août.

Ni le roi de Navarre qui était en Guyenne, ni le prince de Condé qui était à La Rochelle, n'eurent assez de troupes pour s'opposer à Mayenne. La conquête de Brouage fut l'événement de la campagne.

Le nonce apostolique, l'ambassadeur d'Espagne et le duc de Guise sollicitèrent alors le roi d'écraser les huguenots. Peut-être l'aurait-il pu en surexcitant le zèle de la ligue ; mais là, pour lui, était le danger suprême. Il préféra une paix qui laisserait les huguenots debout comme un contre-poids salutaire. Cette paix fut proclamée à Poitiers, au mois de septembre. L'édit qui la consacrait diminuait l'édit précédent. L'exercice du culte réformé ne fut plus libre dans toute la France, mais seulement dans les places occupées par les protestants, dans une ville par bailliage et sénéchaussée, dans les châteaux des seigneurs de haute justice et de fiefs de haubert. Ce n'était plus l'égalité des deux religions ; c'était la tolérance, et une tolérance restreinte ; c'était donc peu et pourtant c'était encore quelque chose.

Il y avait un article très-significatif dans le décret. Cet article, où se trahissait la pensée de Henri III, cassait « toutes associations et conférences faites ou à faire au préjudice de l'édit et interdisait toute levée de deniers ou d'hommes, toute congrégation ou assemblée sans le bon plaisir du roi. » Ainsi le chef de la ligue tuait la ligue en trahison, d'un coup de poignard. Mais l'arme ne pénétra pas et la ligue ne fut pas même blessée. Il y eut en elle un redoublement de tendresse pour Henri de Guise et une réaction de colère contre Henri de Valois qui la frappait au lieu de frapper les hérétiques. De parti la ligue devint faction.

Le roi qui la croyait morte, parce qu'il l'avait effacée légalement, se plongea et se replongea dans toutes les voluptés. Les dépravations de la Rome des empereurs, les monstruosités de Gomorrhe furent égalées. Le sang assaisonnait les orgies. Dans le château royal de Poitiers, un scélérat vil entre tous, René de Villequier, un pourvoyeur, non de filles mais de mignons, égorgea sa propre femme enceinte de deux mois, parce qu'elle avait osé résister à Henri III. Ce prince, aussi abject que Villequier, le récompensa de ce crime par le gouvernement de l'Ile-de-France. Paris, où le roi rentra au mois de décembre, fut souillé des mêmes désordres. L'hôtel de Guise, à l'exemple du Louvre, se transforma en lupanar pour être digne de recevoir Henri de Valois. Marcel, qui d'orfévre avait été élevé au rang de prévôt des marchands, puis de surintendant des finances, maria sa fille à un seigneur. Le duc de Guise à cette occasion

donna un bal où le roi fut invité et où il se rendit avec la cour. La soirée fut cynique, la nuit infernale; le scandale n'eut pas de bornes. Si les murailles et les tapisseries eussent parlé, disent les vieux historiens, les cheveux des courtisanes mêmes se seraient hérissés d'horreur!

Lorsque le duc d'Anjou se disposait à rejoindre son armée devant Issoire, Mondoucet, qui revenait des Pays-Bas, raconta combien les Flamands portaient impatiemment le joug espagnol et avec quelle joie Monsieur serait accueilli par eux. Il y avait là un royaume pour lui à l'horizon. Le duc d'Anjou fut séduit par une si belle perspective.

Il pria sa sœur Marguerite, qui lui était entièrement dévouée, d'aller, sous prétexte des eaux de Spa, lui conquérir des partisans par ses grâces et par ses secrètes négociations. Marguerite obtint l'agrément de la reine mère et du roi. Elle partit de Blois pour les Pays-Bas (1577), le même jour que son frère d'Anjou pour le siége d'Issoire.

Le voyage de Flandre souriait doublement à Marguerite. C'était une mission de diplomatie et de coquetterie; car elle espérait bien en gagnant les esprits à son frère se réserver les cœurs.

« J'allai, dit-elle, en une litière faite à piliers, doublée de velours incarnadin d'Espagne, en broderies d'or et de soye nuée, à devises. Laquelle était suivie de la litière de la princesse de La Roche-sur-Yon, de celle de madame de Tournon, de dix filles à cheval, de six carrosses ou chariots pour le reste des dames ou femmes de la princesse ou de moi. »

Marguerite avait de plus en hommes le cardinal de Lenoncourt, l'évêque de Langres, Charles d'Escars, M. de Mouy, son premier maître d'hôtel, et les écuyers de sa maison. Elle alla de triomphe en triomphe, de fête en fête, par Cambrai, par Mons, par Namur, où l'accueillit don Juan avec toute la pompe espagnole.

Dans la traversée sur la Meuse, de Namur à Liége, il y eut un épisode touchant et pathétique. Mademoiselle de Tournon, jeune, belle et vertueuse, se distinguait parmi cette escorte nomade et corrompue de Marguerite, comme une perle qui roule dans la vase sans en être ternie. La calomnie n'avait pas approché d'elle. Cette charmante personne aimait le marquis de Varambon et s'en croyait aimée. Elle se réjouissait de le revoir à Namur. Elle l'y rencontra, en effet, mais le marquis n'eut pas seulement l'air de la reconnaître. Atteinte jusqu'au fond du cœur, mademoiselle de Tournon se contint, par un effort suprême, et parut calme au dehors, quand elle était ravagée au dedans. Le marquis accompagna la reine jusque sur le bateau. Dès qu'il en fut sorti et que le bateau eut cédé aux rames, mademoiselle de Tournon qui était fort pâle poussa un grand cri et mourut peu après. Elle mourut d'un amour chaste dans un siècle de débauche, elle mourut vierge dans une cour profanée.

La reine, très-émue d'abord, eut bientôt oublié, dans les enivrements de la ville de Liége, la blanche jeune fille qui avait passé si vite d'une robe de bal à un linceul.

Les eaux de Spa n'avaient été qu'une plaisanterie. Marguerite n'en avait pas besoin. Elle les prenait à Liége où l'évêque et toute la noblesse des environs lui formaient une cour flamande. Là, comme sur toute sa route, elle négocia pour son frère, s'amusant pour son propre compte et ne perdant aucune occasion, selon sa coutume. Mais au milieu de cette bonne vie de festins, « d'où on allait à vespres ou en quelque religion, » puis au bal ou sur l'eau avec la musique, Marguerite apprit que don Juan s'était saisi de la citadelle de Namur et qu'il n'ignorait pas le but du voyage qu'elle faisait. Le voyage n'était qu'une conspiration contre les Espagnols à la domination desquels Marguerite voulait substituer la royauté de son frère d'Anjou. Voilà ce qui était vrai et ce que savait don Juan. Or, comment le savait-il ? Il le savait par Henri III. Ce monarque bizarre avait dénoncé sa sœur dans un de ces accès de jalousie mêlée de haine qu'il ressentait parfois contre elle et contre le duc d'Anjou qui avait succédé au roi dans le cœur de Marguerite.

La reine de Navarre ne songea plus qu'à s'échapper des Flandres, ce qu'elle exécuta avec beaucoup de présence d'esprit, d'adresse et de courage. En arrivant à La Fère, qui était de son apanage, la reine trouva un courrier du duc d'Anjou et des lettres qui l'initièrent aux affaires de la France. Le roi avait promulgué à Poitiers son édit de pacification ; il retournait à Paris. Monsieur, malgré sa participation à cette campagne décisive, était comme toujours en disgrâce, moqué de Henri III et bravé par les mi-

gnons. Il soupirait après le bonheur d'embrasser Marguerite. La reine de Navarre l'appela près d'elle sans retard.

Le duc d'Anjou, dans son allégresse, envoya Bussy et toute sa maison à Angers, sa capitale, et, prenant la poste avec vingt de ses gentilshommes, accourut à La Fère, où l'attendait sa sœur. « Ce fut, dit Marguerite, un des grands contentements que j'ai jamais receu, de voir une personne que j'aimois et honorois tant. Je me mis en peine de lui donner tous les plaisirs que je pensois lui rendre ce séjour agréable. Ce qui estoit si bien accueilli de luy, qu'il eût volontiers dit comme saint Pierre : « Plantons icy nos tabernacles. »

La reine raconta au duc le voyage de Flandre et tout ce qu'elle avait fait pour lui; mais il n'était occupé que de la joie d'être auprès d'elle.

« La tranquillité de notre cour, ajoute Marguerite, au prix de l'autre, luy rendoit tous les divertissements qu'il y goûtoit si doux, qu'à toute heure il ne pouvoit s'empescher de dire : « O ma reine, qu'il fait bon avec vous! Mon Dieu! cette compagnie est un paradis comblé de toutes sortes de délices, et celle d'où je suis party, un enfer rempli de toutes sortes de furies et de tourments. »

« Nous passâmes près de deux mois qui ne nous furent que deux petits jours en cet heureux estat. »

Pour qui connaît le style discret de Marguerite, cette vive peinture dit bien des choses, et reporte involontairement à ces paroles du *Divorce satirique :* « Elle adjouta tout après à ses conquestes ses jeunes

frères Henri et François, dont l'un, François, continua cet inceste toute sa vie. »

Blaise de Montluc mourut cette année (1577) en sa terre d'Estillac, près d'Agen, impotent, brisé, incapable d'activité, et réduit par les infirmités à ne plus fouler le sable même de son jardin.

Sa maxime essentielle qu'il pratiqua toujours était qu'aux guerres civiles, « il faut bien venir à la cruauté. »

Les témoins l'ont consigné partout dans les lettres, dans les mémoires : en son bon temps, aux premières fanfares du clairon, Montluc ne se possédait plus, ses narines se dilataient, sa face se colorait, ses regards étincelaient comme des éclairs. L'apparition de l'ennemi le réjouissait, la bataille était sa fête. Quand les épées brillaient hors du fourreau, il frémissait d'aise sur son cheval; quand le canon tonnait, il s'écriait gaiement : « Mes amis, voici les violons. » L'odeur de la poudre le grisait mieux que le vin. Dans les transports de son élan, il électrisait, il enlevait les troupes, et avec elles il renversait tout.

Montluc avait servi quatre rois.

Il fut courtisan et soldat toujours.

Rien de plus redoutable que les portraits de Montluc et rien de plus authentique.

Il y a de ce personnage vieilli un profil que l'on ne peut voir sans tressaillement et dont on ne peut se souvenir sans terreur.

Les moustaches, la barbe, les cheveux sont blancs et fermes comme une neige glacée. Le front a les âpres rugosités d'un roc. Le sourcil est bas sur l'œil

qui menace, tout en épiant. La pommette est durement accentuée. Le nez, qui s'avance, se recourbe et se contracte, semble flairer un argolet et s'aiguiser pour une proie. La bouche, qui se retire sur elle-même, est prête à dire une flatterie ou à prononcer un arrêt de mort.

Il y a dans cette tête un mélange de ruses, de manéges, de science militaire et d'atrocité. Le courtisan et le capitaine percent sous cette formidable physionomie. Quel insolent mépris de la vie de ses semblables! Ce regard est froidement familiarisé avec la hache et avec le chanvre.

Cet homme de sang eut la pensée de finir ses jours dans un ermitage sur les Pyrénées. Des affaires domestiques le retinrent, selon les historiens et selon lui-même, dans sa maison. Les historiens et lui-même se trompent. La vérité est plutôt qu'il fut tenté par la solitude et qu'il en eut peur. Lui, dont presque toutes les heures s'étaient écoulées dans les vapeurs du carnage, dans le bruit de l'artillerie, dans le cliquetis des piques, il fut un moment attiré par la paix sereine et par les insondables silences des Pyrénées; mais il en eut l'épouvante. Comment ces lèvres qui avaient ordonné tant de meurtres auraient-elles prié sur ces sommets où Dieu écoute et répond dans le vent? Comment ces mains qui n'avaient pas seulement agité l'épée, mais qui avaient serré la corde au cou des victimes, qui, dans les villes dont il s'emparait, avaient tellement comblé les puits de martyrs que des margelles on touchait les cadavres, comment ces mains de bourreau se seraient-

elles jointes dans l'adoration ? Non, non, Montluc ne devait pas mourir, vétéran pieux, sur la cime immaculée des montagnes où la conscience lui aurait redit les cris des veuves et des orphelins; il devait mourir, comme il avait vécu, loin du ciel et près des plaines, en s'étourdissant dans les tumultes, dans les fanges et dans les rumeurs.

Je ne franchirai pas cette année de 1577 sans m'incliner devant une grande œuvre d'art qu'elle enfanta : je veux dire le farouche, étrange et sublime poëme des *Tragiques*, par d'Aubigné. Dans ce poëme, l'écuyer du roi de Navarre chanta les événements mémorables qu'il raconta plus tard dans son *Histoire universelle*.

Le poëme des *Tragiques* fut commencé dans des circonstances qui méritent d'être retracées.

D'Aubigné, mécontent de son maître le roi de Navarre, se présenta un jour à lui, lorsque ce prince revenait de la promenade, et lui dit adieu sans quitter la selle. Il se retira ensuite dans la petite ville de Castel-Jaloux, comme il dit, à quatre lieues de Marmande.

Dans une de ces rencontres que les gentilshommes des deux religions engageaient si souvent, sans autre intention que de faire fumer le pistolet, d'Aubigné, dont la troupe était inférieure en nombre, veillait à la retraite. Il tenait tête vigoureusement au baron de Mauvesin qui, avec une partie de la garnison de Marmande, pressait les volontaires de Castel-Jaloux.

Le chef dont d'Aubigné était le lieutenant, M. de Vachonnières, avait eu les reins cassés d'une balle.

D'Aubigné tomba d'un autre coup de feu près de son capitaine, « tous les deux couverts de trois morts des leurs. »

« Comme les réformés abandonnaient la place, Dominge vit d'Aubigné laissé pour mort, qui, s'estant dégagé d'un de ses compagnons gisant sur lui, tout couché, le bras droit en haut, jouait de l'épée. D'Aubigné blessa ainsi Mitaut et Bartanes. Il tua le jeune Mège. Dominge donc rallie Costain et deux autres; ces quatre font lascher d'Aubigné, le montent sur le premier cheval, à cent pas de là tournent tête à l'aîné Mège et autres qui les poursuivoient ; là, ils croisent encore leurs épées, mais à peu de combat, pour ce que la foulle de Marmande y arrivoit, et aussi que le lieutenant estoit blessé en cinq endroits. »

Reconduit dans son appartement à Castel-Jaloux, d'Aubigné fut déclaré en danger par les chirurgiens. Retenu au lit, fiévreux et souffrant, le souvenir des guerres civiles et des massacres qui dormait en lui s'éveilla puissamment et ruissela de son imagination en vers terribles. Le poëte dictait ces vers au juge de Castel-Jaloux que l'amitié attirait chaque jour au chevet du malade. C'est ainsi que furent écrits les premiers livres des *Tragiques*. D'Aubigné continua de composer son poëme « à cheval et dans les tranchées. » Il ne l'acheva sans doute qu'après le traité de Vervins, dans les repos féconds de la paix.

Les *Tragiques* sont l'épopée du protestantisme. Cette épopée n'a pas moins de dix mille vers. Elle est audacieusement tissue de récits pathétiques, d'élans

bibliques, de sarcasmes sanglants, et parfois adoucie, presque attendrie, soit de légendes calvinistes, soit d'idylles rustiques. Elle se divise en sept livres : *les Misères*, *les Princes*, *la Chambre dorée*, *les Feux*, *les Fers*, *les Vengeances*, *le Jugement*.

Ce poëme est l'œuvre capitale de d'Aubigné. Entre la vie et la mort, dans les accès de la fièvre, il est oppressé de la persécution, de la guerre et de la Saint-Barthelémy. Avant d'expirer, il entreprend de plaindre les victimes et de maudire les bourreaux. Le poëte pleure, gémit et foudroie. Quelques-uns de ses admirateurs avouent qu'il déclame. Parfois sans doute, mais il crie toujours vers le ciel. Sous les locutions et les tours surannés, chacun de ces vers d'airain sonne un son de l'âme. On est profondément ému. Ces mètres ont des vibrations infinies. Ce poëme est une grande satire épique à la façon du Dante; même quand la langue défaille, c'est l'accent qui est beau, l'accent d'un triple timbre de héros, de théologien et de poëte.

Telles étaient cependant les notes d'enthousiasme et d'invective qui grondaient autour du Béarnais. Le génie d'Agrippa d'Aubigné surpassait de très-haut son maître et l'illuminait à la fois du rayon sacré. Cet écuyer n'était-il pas, sous un déguisement féodal, un prophète hébreu servant de la lyre, de la voix et de l'épée, un roi d'aventures?

D'Aubigné est plus que cela et c'est son immense originalité. Sa plume est la verge des châtiments. Il se tient pour plus qu'un prophète, il se tient pour l'instrument, pour le fléau de Dieu. C'est un Attila

de la poésie. Il se vantait « de ses vocables qui sentent le vieux, mais le libre et le françois. » C'est là le malheur de cette forte épopée. L'antiquité de sa langue grandiose lui a barré le dix-septième siècle et l'a plongée dans l'oubli d'où elle est si digne d'émerger par fragments.

A peine convalescent, tout pâle encore de ses douleurs de blessé, de ses insomnies de soldat, de ses visions de prophète et de pamphlétaire, d'Aubigné se remit à guerroyer. Faible et amaigri, il se fit amener son cheval au bas du perron de sa demeure. Le fidèle animal ayant henni à la vue de son maître : « Bien, dit d'Aubigné, un Romain se serait réjoui d'un tel augure. » Tout en parlant ainsi, malgré son armure, il enjamba son cheval, sans toucher l'étrier et se lança au galop comme pour prendre possession de l'espace, sa bonne épée cliquetant à son côté et une copie de son manuscrit des *Tragiques* rattachée dans un rouleau de parchemin à l'un de ses arçons.

Quand on aborde d'Aubigné on ne peut plus s'en arracher. L'histoire n'a pas été équitable. Après un retour vers lui, elle se reprend à lui disputer la gloire. Moi, du moins, je ne serai pas complice de cette envieuse ingratitude des contemporains et de la postérité.

Théodore-Agrippa d'Aubigné était un calviniste de guerre civile. Il avait des convictions ardentes. Il était ulcéré dans l'âme de la légèreté religieuse du Béarnais.

Il avait des principes; le roi de Navarre n'avait que des intérêts. Le roi de Navarre dira : « Paris vaut

bien une messe. » D'Aubigné enfant, à la veille du martyre disait, lui : « L'horreur de la messe m'ôte celle du feu. »

D'Aubigné était un sectaire. Il avait les grandeurs et les jactances de tous ses génies. Il était à lui seul trois ou quatre hommes admirables. Sa bravoure était fabuleuse. Il était intrépide comme Bussy, lyrique autant et plus que Ronsard. Il n'agissait pas uniquement ; il parlait, il écrivait. Qu'on lise ses *Tragiques :* c'est l'ancêtre de Corneille. Qu'on lise ses *Mémoires :* c'est l'ancêtre de Saint-Simon. Qu'on lise ses *Satires :* c'est l'ancêtre de Pascal. Comment ne pas applaudir à une telle verve de courage, d'intelligence et de talent ?

La manière de d'Aubigné est rude, vive, rapide et hardie. Il y a çà et là des phrases qui étincellent comme une épée, des pages qui éclatent comme une torche d'incendie, des mots qui tuent comme le plomb d'une arquebuse.

D'Aubigné se montre partout le fier disciple, le disciple armé de Calvin. Certes, il est au roi dont il sera si longtemps le serviteur et le compagnon, mais il est mille fois plus à son Église et à sa conscience.

D'Aubigné donc, avant tout, un croyant, un capitaine, un poëte, est un orateur, un tribun, au besoin, un gentilhomme de roman presque autant que d'histoire, un conteur de bivouac et de cour, un satirique acéré, moitié politique et moitié religieux. Il révèle son temps en se révélant lui-même. Brûlant et sinistre, son style, plein de hasards et de terreurs, vole comme une flamme, et retentit comme la cloche de

Saint-Germain-l'Auxerrois, à l'heure des massacres. L'horreur, la colère en précipitent les imprécations. On est transporté dans l'air étouffant de la Saint-Barthélemy et l'on y respire le feu.

D'Aubigné est pathétique à la fois et pittoresque, il émeut et il peint. Lorsqu'on a passé des journées entières avec cette âme biblique, on ne sort pas de cette longue intimité seulement instruit, on en sort saisi, pénétré, le frisson dans le cœur et dans les cheveux. Comme on embrasse à travers l'orage, de minute en minute, les points divers d'un sombre horizon aux lueurs de la foudre, ainsi d'Aubigné colore de moment en moment tous les replis du seizième siècle, aux éclairs de la guerre civile.

J'ai un portrait de d'Aubigné au crayon rouge.

La tête est calme, inspirée. Le front et les tempes sont immenses. Les sourcils sont un peu froncés. Un pli les sépare et les accentue fortement. Les yeux, lumineux comme des rayons, semblent percer les murs du Louvre et du Vatican; ils fouillent les crimes des princes et des papes. Le nez se recourbe sur les ennemis de Dieu, la bouche dédaigneuse les défie, et la barbe, qui se hérisse aux extrémités, achève le regard et manifeste tout ce qu'il a vu.

Voilà le portrait que je possède. Il y en a deux autres, un à Maintenon que je ne connais pas, et un dans la bibliothèque de Genève que j'ai longtemps étudié.

Le portrait de Genève est très-vivant. Malgré son expression de fatuité, il est précieux par le mélange d'enthousiasme et de raillerie qui caractérise d'Aubigné et qui résume ce grand homme.

Tandis que l'écuyer du Béarnais se battait, se moquait et chantait, tandis que Henri de Navarre, en gagnant du temps, gagnait tout, Henri de Valois recrutait des mignons et Henri de Guise des ligueurs.

Le roi de France et le prince lorrain devenaient de plus en plus ennemis mortels.

Les mignons déshonoraient Henri III. Ces jeunes gens, pour la plupart de moyenne noblesse, tout gonflés de leur honteuse faveur, insultaient jusqu'à Monsieur. Ils animaient le roi contre lui. Les outrages en vinrent au point que le duc résolut de s'enfuir une seconde fois.

Mais comment s'échapper du Louvre dont toutes les portes étaient gardées avec une consigne si minutieuse? Il résolut de s'évader par la fenêtre de la chambre de sa sœur Marguerite. Cette chambre qui était au second étage surmontait de très-haut le fossé. Marguerite se pourvut d'une corde qu'elle se fit apporter dans une boîte de luth. Au souper de la reine mère, M. de Matignon prévint Catherine que Monsieur tramait quelque voyage. Catherine resta calme et Marguerite aussi. Après le souper, la reine, entièrement dévouée à Henri III, interrogea sa fille avec anxiété. Marguerite nia tout ce qu'avait dit Matignon, sans la plus légère altération, soit dans la voix, soit dans le visage. Elle se déclara la caution de son frère d'Anjou. Catherine fut convaincue par tant d'assurance, une attitude si aisée et des protestations si nettes.

Marguerite prit congé de sa mère, monta chez elle, se coucha avec cérémonie, se délivra de ses dames,

reçut son frère, aida à fixer la corde, et fit descendre par la fenêtre le duc d'Anjou, Simier et Cangé, le favori et le valet de chambre du duc.

Malgré la gravité de sa situation, Marguerite fut ravie de cette fuite; car elle aimait son frère. Elle était très-flattée aussi d'avoir trompé sa mère, la plus avisée princesse de son temps.

Le duc d'Anjou arriva, escorté par Bussy, dans la capitale de son apanage, à Angers. Il y travailla plus activement aux deux vaines ambitions de sa vie : son mariage avec Élisabeth d'Angleterre et sa royauté des Pays-Bas.

# LIVRE QUARANTE-SIXIÈME

Duels des mignons. — Création de l'ordre du Saint-Esprit. — Popularité du duc de Guise. — Voyage de la reine mère et de Marguerite en Gascogne. — La cour de Navarre à Pau et à Nérac. — Cette cour, un *Décaméron*. — Maîtresses de Henri de Bourbon. — Pourquoi on pardonne ses débauches au roi de Navarre. — Guerre des amoureux. — Le duc d'Anjou. — Son voyage en Angleterre avec Marnix. — Élisabeth et le duc d'Anjou. — Monsieur dans les Pays-Bas. — Mort du duc d'Albe.

Les mignons ne mettaient plus de frein à leurs avanies, dont les princes mêmes n'étaient pas exempts. Le duc de Guise s'observait singulièrement avec eux. Il leur imposait par sa politesse, tout en leur préparant dans l'ombre une leçon. Si le roi avait des mignons, M. de Guise avait des gentilshommes qui n'attendaient que son signal. Il paraît bien qu'il le donna.

Le 27 avril, Antoine de Lévi, comte de Caylus, et Charles d'Entragues se prirent de querelle et se battirent au Marché aux chevaux, près de la Bastille.

Caylus avait pour seconds Maugiron et Livarot, des compagnons du Louvre; d'Entragues avait Schomberg et Riberac, des amis comme lui de l'hôtel de Guise. Le duel était à outrance. Il fut terrible. Maugiron et Schomberg restèrent sur la place. Riberac et Caylus furent blessés à mort. Riberac expira le len-

8.

demain, Caylus un mois après. Livarot et d'Entragues survécurent seuls.

Le roi fut désespéré. Il courut à l'hôtel de Boissi, au Marais, où l'on avait déposé Caylus. Il s'établit dans sa chambre, où il lui prodigua les soins les plus éperdus. Il fit tendre les chaînes de la rue Saint-Antoine, afin qu'aucun bruit ne troublât le malade. Il le veilla ensuite jour et nuit, le servant de ses mains royales, assistant aux pansements, promettant cent mille écus à son favori, quand il reparaîtrait au Louvre, et cent mille livres au chirurgien, quand il l'aurait guéri entièrement. Tout fut inutile. Caylus mourut du coup d'épée qui lui avait traversé les poumons de part en part.

Henri III ne se souvint plus de son rang, et sa douleur le jeta dans toutes les compromissions. Il baisa le visage de Caylus et lui coupa les cheveux qui étaient blonds et fort beaux. Il détacha lui-même les pendants d'oreilles de son favori, l'exposa sur un lit de parade, comme un prince du sang, et lui commanda de magnifiques funérailles.

Pendant qu'il pleurait au Louvre Maugiron et Caylus, une nouvelle affliction fondit sur lui.

Saint-Mesgrin, un autre mignon, s'étant vanté des bontés de la duchesse de Guise, cette insulte amusa le roi et parvint aux princes lorrains. La duchesse était coupable, mais il fallait qu'on la crût innocente. Le duc de Guise, presque aussi inaccessible à la jalousie que le Béarnais, impatienta ses frères par son dédain d'un tel affront. Ils le lavèrent dans le sang. Une troupe de nobles assassins, conduite par le duc

de Mayenne, joignit Saint-Mesgrin, à onze heures du soir, au moment où il sortait de chez le roi, et ils le percèrent de trente-trois coups, soit de dague, soit de pistolet.

Les pleurs du roi redoublèrent. Il ordonna de placer Saint-Mesgrin à côté de Maugiron et de Caylus, sous les voûtes de Saint-Paul, où il leur fit ériger des tombeaux de marbre. Il faut étudier à la bibliothèque, dans l'admirable collection de M. Hennin et dans celle de M. Niel les portraits des mignons. Ils ont des visages divers, mais la même physionomie au-dessus de leurs fraises godronnées. Cette physionomie de libertins et de fanfarons, frisés et fardés, est marquée d'un sceau fatal. Un arrêt formidable se lit sur ces faces mornes et impudentes. Leur statue du commandeur, c'est le Dieu vivant. Ils semblent tous, ces spadassins de Sodome, sous le glaive de l'archange.

Ce duel des mignons ne serait pas digne de l'histoire, et je l'aurais omis, s'il n'était pas l'une des formes d'un duel bien autrement funèbre, le duel de la royauté et de la maison de Guise. Ce duel sera long et tragique ; il est désormais permanent.

Le roi, même dans sa tristesse qui fut bientôt dissipée par de nouveaux mignons, Nogaret et Joyeuse, s'efforçait de disputer aux Guise le parti catholique. Il multipliait les processions, il allait d'église en église, vêtu en pénitent blanc, avec un gros chapelet à têtes de mort, récitant les psaumes qu'il entremêlait d'*oremus*. Tous les dissolus de la cour l'accompagnaient, et c'était s'avancer dans ses bonnes grâces que de prodiguer les simagrées dévotes et les contorsions

hypocrites. Voilà quelle était sa diplomatie avec les bourgeois et avec le peuple ; il en avait une autre avec les grands.

Il promettait des charges dont trafiquaient malheureusement ensuite Joyeuse et Nogaret. Il créait un ordre de chevalerie (1578).

L'ordre de Saint-Michel, institué par Louis XI, était tombé dans l'avilissement. Les grands seigneurs ne le portaient plus et ne le demandaient que pour leurs clients. On appelait cet ordre un *collier à toutes bêtes*. Henri III y substitua un autre ordre, l'ordre du Saint-Esprit, auquel il renoua le vieux ordre afin de le rajeunir. La nouvelle croix, qui était ornée d'une colombe, avait un revers à l'effigie de Saint-Michel. Aussi les chevaliers se nommaient-ils, à cause de ce double symbole, les chevaliers des ordres du roi. Henri III croyait s'enchaîner la haute aristocratie par le serment solennel d'obéissance que lui prêterait chaque chevalier.

Le duc de Guise ne fut pas de la première promotion, mais il ne tarda pas à recevoir le ruban ; et le serment ne l'inquiéta pas plus que les autres seigneurs de la ligue.

Henri III ne pouvait lutter, ni avec son hochet, ni avec ses patenôtres, contre un homme qui soulevait la passion publique et dont la présence seule électrisait les foules. Si M. de Guise paraissait inopinément, mille acclamations retentissaient sur ses pas. Il était obligé d'inventer des ruses pour se soustraire à sa popularité. Le roi au contraire ne rencontrait sur son passage que froideur et hâbleries. S'il se fût ar-

rêté en chemin, il aurait pu lire sur les murs des placards comme celui-ci : « Henry, par la grâce de sa mère, inerte roi de France, et de Pologne imaginaire, concierge du Louvre, marguillier de Saint-Germain-l'Auxerrois, gendre de Colas, godronneur des collets de sa femme, et friseur de ses cheveux, mercier du palais, visiteur des étuves, gardien des quatre mendiants et protecteur des blancs-battus. »

Le crime du duc de Guise, qui voulait être roi de France, c'était d'être le vassal de l'étranger, le vassal du pape, surtout le vassal du roi d'Espagne.

Philippe II s'était délivré de don Juan par le poison ; il se substitua par l'or à don Juan auprès du duc de Guise. Philippe, qui avait lu leur traité, l'accepta pour son propre compte en y mettant, au lieu d'une main, sa griffe de tigre. Il fit proposer au duc une pension de deux cent mille livres. Le duc, abîmé de dettes, ne refusa pas, et par ses doublons le roi de l'Escurial prit possession du duc lorrain. Philippe pourrait désormais tellement occuper la France au dedans, qu'elle ne troublerait plus les desseins de l'Espagne sur l'Europe ; et il se promettait bien aussi de ménager le trône de saint Louis à la petite infante née d'Élisabeth, sœur de Henri III.

Cette subalternité devant Philippe II est le côté odieux de la ligue et de Henri de Guise, qui espérait s'en venger. Mais, en attendant, il se ravalait et il sacrifiait la France, lui étranger, à un étranger. Entre Henri de Guise et Henri de Valois, on ne saurait choisir. On est irrésistiblement entraîné vers Henri de Navarre.

Ce prince avait alors vingt-six ans (1578).

Henri III, à qui Marguerite déplaisait, la renvoya de sa cour à celle de Nérac. La reine mère accompagna sa fille, dans l'intention de contenter les huguenots touchant l'interprétation du dernier traité. Les huguenots étaient maintenant à ses yeux un contrepoids nécessaire à la ligue. Et puis elle avait un besoin croissant de se mêler d'affaires, cercle magique pour elle, mais que les mignons lui rétrécissaient de plus en plus.

Marguerite partit au mois de juillet, sous la conduite de Catherine. Son entrée à Bordeaux fut digne d'une princesse qui était sœur du roi de France et femme du roi de Navarre, le gouverneur auguste de la Guyenne.

Elle montait une belle haquenée blanche. Elle avait une robe orangée, la plus riche qu'elle eût portée, de l'aveu des chroniqueurs courtisans, après celle qu'elle avait au fameux dîner donné aux ambassadeurs polonais, au château des Tuileries. On remarqua surtout sa toque de velours jaune à l'espagnole, qui la faisait ressembler, disaient les poëtes bordelais, à Isabelle de Castille pendant le siége de Grenade.

La reine fut haranguée par M. de Bordeaux à la tête du clergé, par le maréchal de Biron, maire de la ville, et lieutenant général de la province, puis par le président du parlement, M. de Largebaston. Elle répondit à tous. Elle proportionna ses discours à ceux qu'elle avait entendus, les assaisonnant du sel de l'à-propos, théologienne et érudite avec l'archevêque, fort militaire avec le maréchal, senten-

cieuse et concise, à la manière d'un sénateur, avec le premier président. Elle enleva les plus difficiles pour ce qui lui échappa d'excellent sur la religion, sur la guerre, sur la police et sur la justice. Elle n'oublia pas non plus cette généreuse ville qui la recevait si bien et dont elle redoubla l'enthousiasme par sa bienveillance. Les bonnes choses que lui inspiraient les occasions, la reine les rendait meilleures par je ne sais quel bonheur d'expression qui lui venait de la nature et aussi de son commerce habituel avec les poëtes, les artistes, les savants.

Le soir, en la chambre de la reine mère, elle fascina par ses saillies, par sa grâce et par la variété facile de sa conversation, tous ceux qu'elle avait étonnés le jour par son éloquence publique. On ne tarissait pas sur ses louanges. M. de Largebaston, un routier du parlement, très-versé dans les lois, dans les lettres et dans le monde, un magistrat de vieille roche, indulgent au passé et sévère au présent, avoua que cette jeune reine égalait en bien dire les deux grandes reines Marguerite et Jeanne qu'il avait eu l'honneur de complimenter en de pareilles rencontres et qui étaient des bouches d'or.

Marguerite se montra toujours fort libérale. Elle l'était jusqu'à irriter son mari économe par nécessité, jusqu'à embarrasser ses frères qui ne savaient plus que donner après elle. En cette circonstance, elle fit de très-beaux présents aux jeunes filles et aux principaux personnages de la province. Elle s'éloigna de Bordeaux fort regrettée et fort admirée.

Au milieu de tant de soins, elle trouva le temps

d'écrire de sa magique plume à une nièce de madame de Dampierre la relation de son entrée dans la capitale de la Guyenne. Joachim du Bellay dit que la reine de Navarre était comme César, à la fois son héros et son historien. Le mot fut applaudi par quelques amis; mais les mignons, ennemis de la reine Marguerite, plaisantèrent tout bas du César en jupes et finirent par s'en moquer tout haut en plein Louvre. Le roi, qui était présent, faisait la sourde oreille, et, loin de se fâcher de ces hardiesses, il y prenait plaisir.

Catherine de Médicis, qui n'aimait pas sa fille, la loua beaucoup à Bordeaux, où Marguerite, par son charme et par le bon goût de sa mise royale, avait conquis la population entière. Sa coquetterie s'était élevée à la hauteur de la politique. Elle avait gagné tous les cœurs.

« Madame, disait Marguerite à la reine mère enchantée, vous êtes contente de moi, parce que je viens de cour. Quand j'y retournerai, ce sera avec des ciseaux et des étoffes seulement, afin de me conformer à la mode nouvelle. » Mais la reine mère reprenait : « Ma fille, ce n'est pas à vous de recevoir vos modes de la cour, c'est à elle de les imiter de vous. »

Pendant ce voyage de Gascogne, Marguerite était heureuse d'être la première dans les provinces du Midi, heureuse aussi des projets de vengeance qu'elle roulait en elle-même contre Henri III. Elle eut de grands succès de femme et de reine.

Elle avait été la beauté du Louvre; elle allait être

la beauté de Nérac; les vieux historiens ajoutent même avec cette naïve passion de la renaissance : « La beauté du monde. » C'était une beauté hardie sous une modestie feinte, une beauté dont tous les regards s'aiguisaient en flèches, dont toutes les poses étaient des provocations savantes, dont toutes les coupes de vêtements étaient des embûches. Elle répétait, avec une profonde hypocrisie de princesse, que la chasteté de l'âme autorisait quelque liberté dans la façon de s'habiller. Et, d'après ce principe, elle ne paraissait jamais aux fêtes et aux bals que la gorge nue. C'est elle, dévote et désordonnée, qui introduisit parmi les femmes l'audace de se découvrir le sein. Cette effronterie continue, et s'étale, et triomphe en souriant de l'éloquence des prédicateurs.

De Bordeaux, les reines se rendirent aux environs de La Réole, dans un château où tout était disposé pour une hospitalité splendide. Le roi de Navarre leur vint au-devant avec six cents gentilshommes à cheval. Il fut courtois pour Catherine et affectueux pour Marguerite. Il les accompagna à Auch où les festins succédèrent aux tournois et furent suivis, soit de danses à la basque, soit de ballets à la française. Cette vie se prolongea pendant les trois mois, décembre, janvier, février, que les cours séjournèrent à Nérac. Il y eut des conférences très-favorables aux protestants. La reine mère, dans la prévision de la ligue, leur accorda la plus large interprétation du dernier édit de paix.

Le roi de Navarre excellait dans les affaires et dans les plaisirs. Il se sentait dès lors une réserve de Dieu,

l'espérance du protestantisme, le vengeur futur de la Saint-Barthelémy et il prédisait, du milieu des dissipations, la grande heure où il faudrait agir soit contre Henri de Valois, soit contre Henri de Guise et la ligue. D'Aubigné et ses confidents comprenaient bien que ce jeune épicurien de Béarnais serait le plus vaillant soldat de France.

Alors il s'amusait. Il avait renoué avec madame de Sauves que lui avait amenée Catherine de Médicis. Il s'était épris de Dayelle, une belle Grecque sauvée du sac de Chypre. Il s'était attaché un instant à Fleurette, mademoiselle du Luc, d'Agen, dont il eut un fils. La reine Marguerite, à qui la liberté des amants était si nécessaire, laissait à son mari la liberté des maîtresses.

Le Béarnais ne s'amollissait pas dans les voluptés. Sa puissante organisation aspirait aux dangers et aux fatignes. Quand il n'y avait pas de guerre, il courait les chasses, comme autrefois son oncle Louis de Condé.

Le roi de Navarre escorta les reines à Toulouse, à Agen, à Montauban, dans le comté de Foix. Là, il proposa à sa femme et à sa belle-mère une chasse aux ours dans les Pyrénées (1579). Elles refusèrent par effroi. Lui, par tempérament de capitaine, y alla.

La chasse fut terrible. Des ours traqués dans leurs repaires de rocs et de sapins en sortirent furieux. Ils déchirèrent des chevaux abandonnés par leurs cavaliers. Ils firent lâcher pied à dix Suisses et à autant de piqueurs. Le plus énorme de ces animaux et le plus féroce, frappé de cinq balles, les flancs hérissés de

six lances plongées très-avant dans son cuir, fondit, à trente pas du roi, sur un petit groupe de huit chasseurs et en renversa quatre avec lui dans un précipice sans fond. On ne revit plus jamais ni les hommes ni l'ours.

Les reines se félicitèrent au récit du roi de ne s'être pas donné cet affreux spectacle.

Marguerite eut en ce temps-là un chagrin.

Monsieur étant revenu au Louvre montra étourdiment à Henri III des lettres dans lesquelles Bussy se vantait d'avoir séduit la femme du grand veneur, le comte de Monsoreau. Le roi, qui haïssait Bussy, garda les lettres et les communiqua au comte. M. de Monsoreau, hors de lui, part pour sa terre avec une troupe d'officiers de la vénerie. Arrivé à son château, il se tient caché avec sa garnison farouche toute vêtue de cottes de mailles. Il fait indiquer un rendez-vous à Bussy par sa femme. Bussy se pare comme pour une fête. Il se présente en pourpoint de soie, sans autre arme que son épée. Il pénètre dans le château. Il cherche la comtesse, mais c'est le comte qu'il trouve, le comte entouré d'une bande. Bussy tire son épée. C'était assez pour l'honneur, car la victoire était impossible. Cet homme, brave entre les plus braves, et sur lequel pleuvaient balles et piques, s'affaissa dans une attitude martiale, au moment où il allait s'élancer dans le fossé du château. Il demeura ainsi inanimé et sanglant dans les toiles du grand veneur.

La ville d'Angers, dont il était le tyran et l'exacteur, respira; les mignons, dont il était le railleur et l'ennemi, se réjouirent. La reine Marguerite fit un

petit poëme de sa douleur toute littéraire. Il nous suffit à nous de remarquer l'enchaînement fatidique des causes de cette mort. Trahi par Henri III, un des bourreaux de la Saint-Barthélemy, Bussy, un autre bourreau, fut tué par le grand veneur, un autre bourreau du même massacre.

Marguerite, après le départ de sa mère et sa superficielle lamentation sur Bussy, s'appliqua de plus en plus à conserver la bonne harmonie entre elle et son mari.

Une circonstance fortuite jeta néanmoins dans leur intimité une vive irritation.

La reine mère était retournée à Paris. La cour de Navarre était à Pau, l'une de ses résidences. Le séjour en Béarn présentait de graves inconvénients pour Marguerite. Toute la contrée était embrasée de zèle calviniste. Pau était une Genève méridionale. Le culte catholique était proscrit, excepté pour la reine. Elle-même, si elle n'était pas opprimée, était du moins fort gênée dans sa liberté de conscience.

Le fait justement que nous avons annoncé montrera jusqu'à quel point de jalousie s'emportait contre elle le calvinisme.

La reine avait obtenu une petite chapelle de sept à huit pieds de long sur six de large. Son aumônier était autorisé à y dire la messe. Quand cette cérémonie devait avoir lieu, on levait le pont du château, afin d'interdire aux catholiques de la ville l'entrée de la chapelle. Ils étaient désespérés de cette rigueur.

Un jour de Pentecôte cependant, quelques-uns des catholiques fervents trompèrent la vigilance des

gardes et s'introduisirent au fond de la chapelle avant qu'on eût pris les précautions accoutumées. La messe dite, les gardes, ayant ouvert la porte de la chapelle, s'aperçurent de la supercherie, et plusieurs coururent avertir M. Le Pin, un des secrétaires du roi. C'était un conseiller très-influent du prince, un huguenot violent et dur. Il arriva en toute hâte, insulta les catholiques et ordonna de traîner ces pauvres gens en prison. Il fut obéi et les captifs ne sortirent qu'après avoir payé une forte amende.

Cette scène se passa devant la reine, qui ressenti très-vivement une telle indignité. Malgré sa colère, ses plaintes, ses larmes même, elle n'obtint du roi qu'une faible réparation et des reproches amers de ce qu'elle avait exigé l'éloignement de Le Pin.

Le Béarnais, comme prince des protestants, était obligé envers eux à des déférences de chef de parti Marguerite ne lui tint aucun compte de sa situation et elle lui garda rancune, comme s'il eût pu tout ce qu'il voulait.

Elle préférait infiniment la Gascogne et la résidence de Nérac.

Nérac était une Florence gauloise. Les saillies du terroir, la bonne humeur, la galanterie, la culture des lettres y entretenaient la tolérance. La grand'-mère du roi de Navarre y avait semé des germes que sa femme, une autre Marguerite, faisait éclore autour d'elle. On l'admirait. Ses costumes de France, ses modes du Louvre, ses conversations savantes, ses mœurs d'une extrême liberté, mais d'une élégance attique, donnaient le ton au château et à la ville.

Elle tenait sa cour avec des raffinements inconnus jusque-là. Henri de Bourbon et la princesse de Navarre secondaient Marguerite de leur mieux.

Rien de plus brillant que cette petite cour de Nérac. La cour de France elle-même ne l'éclipsait pas. Les dames et les filles de la reine et de la princesse étaient charmantes. Les gentilshommes du jeune roi étaient beaux, aventureux et braves. Les querelles religieuses, qui ailleurs troublaient tout, se taisaient. Marguerite et le roi ne les supportaient pas. Pendant que Henri, sa sœur et leur maison s'en allaient au prêche dans le temple protestant, Marguerite se rendait soit à la messe, soit au sermon dans sa chapelle du parc avec sa suite.

Les offices terminés, toute la cour se réunissait pour la promenade. Des groupes divers se formaient, se séparaient et se perdaient dans des allées d'orangers et de cyprès, ou sur les bords de la Baise, rivière plantée comme l'Eurotas d'oliviers et de lauriers-roses. On marchait, on dansait, on s'égarait. L'après-dînée et le soir étaient réservés aux cercles et aux bals.

Ces repos délicieux étaient entre-croisés de guerres, de siéges, d'affaires, de négociations. Puis l'amour payait de tous les dangers, récompensait de toutes les fatigues.

La reine avait des favoris; elle en avait d'anciens et de nouveaux. Le roi fermait les yeux et avait de son côté des maîtresses. Il en avait d'innombrables. Était-il en campagne : dans les intervalles de cette foule de petits combats qu'il livrait alors plus en gentil-

homme qu'en roi, il revenait sans cesse à Nérac pour retrouver les dames sans lesquelles il ne pouvait vivre. Marguerite, qui avait tant besoin d'indulgence pour elle, loin de mettre obstacle aux goûts du roi, les encourageait. Elle recevait ses maîtresses, leur témoignait des égards, de l'intérêt, les soignait dans leurs maladies, même dans leurs couches. Elle ne s'arrêtait qu'à la limite où le ridicule l'aurait blessée. Elle s'appliquait seulement à ne pas se dégrader devant sa petite cour par l'indécence de ses abnégations, et à sauver du moins la dignité extérieure.

La lecture assidue de la reine, c'était Boccace.

Boccace fut le corrupteur enjoué, licencieux, du génie moderne, et Savonarole, dans son austérité, le jugeait ainsi, lorsqu'il jetait avec horreur le *Décaméron* sur le bûcher, au milieu de la grande place de Florence.

Ce livre du *Décaméron* est une date de dépravation formidable et décevante. Boccace y prélude par la description de la peste, mêlant avec art la terreur à la volupté. Le *Décaméron* éclate en ironie mortelle, amorcée de débauche. C'est l'explosion de l'esprit et des sens déchaînés à la fois, le récit ondoyant de cette double ivresse qui saisit l'homme après le long jeûne et les lugubres macérations du moyen âge.

Cette joie communicative et cynique s'empara de la renaissance et se redoubla par des talents analogues au talent de Boccace : Rabelais et Brantôme.

La première Marguerite, la grand'mère du Béarnais, avait adopté déjà Boccace. Seulement, elle ne l'avait mis que dans son imagination et dans ses *nou-*

*velles;* elle l'avait exclu de ses mœurs. La femme du Béarnais, la dernière Marguerite, fit le contraire. Elle mit Boccace dans sa vie. Ses actions furent dissolues et ses paroles discrètes.

Elle transforma sa cour en un *Décaméron*. Tout le monde y était amoureux: d'Aubigné et les jeunes gentilshommes, la reine et le roi.

La reine était alors attachée au vicomte de Turenne et à quelques autres.

Le roi changeait sans cesse. Il passa des filles d'honneur de Catherine de Médicis à celles de sa femme.

Il distingua Rebours, puis Fosseuse, de la maison de Montmorency.

Le roi de Navarre eut beaucoup de maîtresses inconnues et connues. Parmi les célèbres, j'en compte six qui rejettent dans la nuit toutes les autres. Je ne nommerai même ni Jacqueline de Bueil, comtesse de Moret, ni Charlotte des Essarts, comtesse de Romorantin.

Celles qui méritent vraiment d'être historiques sont : madame de Sauves, Fosseuse, Corisande d'Andouins, comtesse de Gramont, Gabrielle d'Estrées, la plus populaire de toutes, la marquise de Verneuil, un superbe orage, et Charlotte de Montmorency, princesse de Condé, qui apparut à la cime de deux grands siècles pour les fasciner, l'idole des vieillards du seizième et des jeunes hommes du dix-septième. Son teint d'une blancheur éblouissante se colorait vivement dans l'émotion. Ses yeux bleus étaient ordinairement limpides comme une source, mais dans

l'emportement ils se teignaient de la teinte plus foncée d'un flot de mer.

La princesse de Condé fut un idéal pour le Béarnais au déclin, qui avait presque aimé autant de femmes qu'il en avait vu de belles. Ce sera dans son cœur et dans ses yeux le suprême éblouissement de l'impossible amour, après tant d'autres amours faciles.

Mais n'anticipons pas; nous sommes à Nérac en 1579. Catherine de Médicis a quitté la Gascogne avec ses filles d'honneur et madame de Sauves. Le roi de Navarre s'est fixé. Il est tout entier à mademoiselle de Montmorency que les contemporains appelaient Fosseuse, à cause de son illustre famille, les Montmorency-Fosseux.

Son portrait surpasse toute imagination.

Elle entre dans l'adolescence. Elle n'a pas tout à fait quinze ans. On admire ses mains et sa taille d'une distinction parfaite. Le teint blanc et rose de sa poitrine naissante et de son visage vierge est d'une fraîcheur d'avril. Cette rare splendeur est encore relevée par la nuance mate des perles qui ornent les oreilles et le sein de la Fosseuse. Une fraise de dentelles en éventail sort des épaules comme les flèches empennées du carquois de l'Amour. Ce détail de parure est une flatterie mythologique de l'artiste.

Le front d'ivoire, un peu renflé aux tempes, s'ombrage de cheveux d'or crêpés et rattachés par un nœud de diamants. Les sourcils, tracés finement d'un pinceau délicat, dessinent la forme des yeux

doux et sauvages, tout semblables à ceux d'une gazelle. Le nez candide se détache des joues très-fermes, dont le sang et le lait colorent la transparence de leur mélange charmant. La bouche entr'ouverte, souriant à la vie, se partage en deux lèvres rouges comme des cerises. Le menton, arrondi, velouté, est d'une jeunesse ravissante. Ajoutez à tant d'attraits et de grâces un duvet de pêche sur la peau, une aurore dans la figure, une pluie de rosée solide sur un cou de cygne, et vous aurez mademoiselle de Montmorency-Fosseuse, une déesse, non de la Fable, mais de la nature et de l'histoire.

Elle avait été témérairement offerte en qualité de fille d'honneur à Marguerite, qui la laissa prendre à son mari.

Le roi de Navarre avait vingt-six ans. Il était assez beau comme le témoignent les portraits de cette première époque de sa vie. Dès ce temps-là, le fond de sa physionomie est caractéristique. Son nez, noblement aquilin, est d'une prudence achevée, et sa bouche, excepté pour la volupté, d'une réserve officielle. On sent l'homme, mais on sent aussi le prince. Ce jeune huguenot n'a rien de sévère. Il exprime plus encore la ruse que le courage, et c'est moins spontanément un guerrier qu'un politique. C'est un Louis XI humain et chevaleresque. L'intérêt est sa loi. Il y sacrifierait tout, jusqu'à sa conscience religieuse. Dieu lui-même ne serait pas le contre-poids d'un trône dans les plateaux de la balance.

Cette âpreté de l'ambition est, du reste, corrigée chez Henri de Bourbon par l'amour du plaisir, par

une gaieté héroïque, par une amabilité qui tient plus de l'affection que de la politesse. Il n'y a pas non plus que du calcul, il y a de l'inspiration dans ses hautes espérances. A mesure que les Valois cessent de croire à leur étoile, lui croit à la sienne. Et cette confiance est dans son cœur, dans son accent, dans son regard, jusque dans des devises mystérieuses que la postérité a tirées de l'oubli. J'ai touché de mes mains une vieille épée que l'on assure avoir appartenu à Henri de Bourbon avant son grand avénement. La garde de cette épée est entrelacée de quatre bandes de cuivre. Sur l'une de ces bandes on lit en lettres gothiques : *Il est ce que veut fortune;* et en dessous de la même bande : *Il sera ce que droit voudra.*

Si l'on compare les meilleurs portraits du prince à ceux des Valois, la différence éclate. La dépravation est subtile et furieuse chez les Valois; elle fait peur. Chez Henri, elle est légère et elle plaît. Le chef des Bourbons n'est pas moins diplomate que les rivaux auxquels il succédera; seulement ses manéges ne sont jamais féroces comme les leurs. Si sa conscience n'est pas austère, celle de ses cousins est pervertie. Lui caresse pour tromper; ils caressent aussi, mais c'est pour tuer.

Les Valois sont presque des Italiens; Henri de Bourbon est un Gaulois, un Français. Il a toutes les supériorités sur eux, moins une. Ils ont bien plus que lui le tact, le goût, le génie de l'art. A quelques exceptions près, cette faculté manquera toujours aux Bourbons. Henri lui-même, le plus grand de tous, est exclusivement politique et guerrier.

Ce qui le distinguait encore, c'était la clémence, et c'était surtout l'amour.

Plusieurs historiens ont essayé, depuis quelques années, d'absoudre Henri III de son vilain péché. C'est une fantaisie contredite par l'évidence des preuves, des mémoires et des traditions. La raison que l'on allègue de l'innocence de Henri III n'est certes pas concluante. Son épuisement l'avait vieilli avant l'âge, assure-t-on. Sans doute, mais au delà des forces défaillantes de ce Sardanapale, il y avait les caprices infinis et les rêves monstrueux de l'imagination la plus dépravée de son siècle.

Le Béarnais n'était pas moins insatiable de plaisir. La soif des femmes le poursuivait partout, dans les palais, dans les camps. Lorsque les filles d'honneur. et ses maîtresses, soit de la cour, soit de la ville, lui manquaient, au travers de ses guerres, de ses voyages, de ses chevauchées, tout lui était bon, une paysanne hâlée, une servante d'hôtellerie, une concubine de soldat.

Tel était pourtant le *vert galant*. Sa passion la plus violente était un vice, et ce vice qu'on lui a pardonné, dont on l'a même glorifié, l'a rendu aussi populaire que sa bravoure, que sa bonté.

D'où vient cette immoralité des contemporains et de la postérité? Longtemps cette question a été pour moi insoluble. Après y avoir bien réfléchi, je crois pourtant l'avoir pénétrée.

Il y avait une autre cour plus illustre que la cour de Nérac, il y avait la cour de France, la cour du Louvre. Cette cour débordait d'horreurs sans nom.

Henri III se livrait avec ses mignons à des débauches qui auraient surpris Héliogabale. Mêlant la lâcheté et le sacrilége aux voluptés, il avait fait bénir à Rome des chapelets dont il se parait et dont il entrelaçait son harem étrange au milieu des plus effroyables orgies. Pour plusieurs, c'était un défi ; pour Henri III, c'était une précaution envers Dieu ; pour tous ceux qui n'étaient pas acteurs dans ces scènes infâmes, c'était un scandale.

Eh bien, voilà le secret de la popularité de Henri de Bourbon. En face de cette cour audacieusement païenne des Valois, le vice du Béarnais paraît une vertu. Comment ne pas l'applaudir ? Lui, du moins, il aima les femmes. On lui en sut gré et on lui est encore reconnaissant de ce qu'il restitua l'amour et de ce qu'il vengea la nature.

« La cour de Nérac, dit Sully, qui en était ainsi que d'Aubigné, fut fort douce et plaisante : on n'y parlait que de galanterie et des passe-temps qui en dépendent. »

La reine de Navarre, qui haïssait Henri III autant qu'elle était dévouée à Monsieur, engageait le roi son mari à ne pas rendre les places de sûreté et à violer ainsi l'un des principaux articles du dernier traité. Le roi de France, instruit des menées de sa sœur, résolut de la perdre, s'il était possible. Il l'abhorrait par jalousie contre le duc d'Anjou, et pour toutes les noirceurs qu'elle imaginait à son détriment. Il écrivit au Béarnais des lettres où il lui dévoilait la nouvelle liaison de Marguerite et du vicomte de Turenne. Cette liaison, disait-il, était une honte publi-

que et il le priait de la faire cesser. Le roi de Navarre ne voulait pas chasser sa femme, car il aurait chassé en même temps mademoiselle de Montmorency-Fosseuse, l'une des filles d'honneur de Marguerite, et le vicomte de Turenne, l'un des seigneurs les plus utiles, les plus riches et les plus influents de la réforme. Il se tira gaiement d'affaire. Il montra les lettres accusatrices aux coupables qui protestèrent vivement de leur innocence. Le Béarnais feignit d'être leur dupe et ajouta même, pour les calmer entièrement, que le roi de France n'avait risqué cette calomnie que pour jeter la discorde entre eux.

La reine, fort touchée un instant de la magnanimité de son mari, s'emporta contre son frère à des violences inouïes. Elle intéressa les dames de sa cour à son ressentiment. Tous les conseillers, excepté Favas, avaient des maîtresses que Marguerite excita par ses flatteries à pousser leurs amants vers la guerre. Elle employa très-bien Fosseuse à ses desseins contre Henri III, ce roi de Gomorrhe, l'ennemi de toutes les femmes. Elle faisait répéter par elle au roi de Navarre les paroles de mépris du roi de France sur le Béarnais ou les moqueries du duc de Guise en présence de madame de Sauves. Ces risées du Louvre transmises à Marguerite, quelquefois inventées, toujours exagérées, aigrirent le roi de Navarre. Tous ses jeunes conseillers, amoureux comme lui et pleins des mêmes insinuations, ne respiraient que combats.

Il fut donc décidé de ne pas se dessaisir des places de sûreté et même d'en conquérir d'autres.

Le prince de Condé attaqua le premier. Il s'empara

de la ville de La Fère en Picardie. Le successeur de Montbrun, Lesdiguières, déploya le drapeau calviniste en Dauphiné. Le roi de Navarre ne s'épargna pas en Guyenne, dans cette guerre frivole appelée la *guerre des amoureux*.

Tout sert les hommes providentiels, même les fautes. Cette campagne, qui devait diminuer le Béarnais, le grandit à la hauteur d'un capitaine. Il montra dans la prise de Cahors une vigueur de courage, une présence d'esprit, une opiniâtreté militaire, une verve de ressources qui électrisèrent d'un enthousiasme chevaleresque pour sa personne toute la noblesse du Midi. Pendant deux jours, il avança, de rue en rue, sous la mitraille et sous les balles. De vieux officiers songèrent à la retraite autour de lui, mais le Béarnais leur dit en souriant : « Non, messieurs, je ferai ma visite plus longue à mes sujets de Cahors. »

Et il s'établit dans la place, après un combat terrible de trente-six heures, pendant lesquelles chaque minute fut un danger de mort.

Henri III opposa le maréchal de Biron au roi de Navarre, le duc de Mayenne à Lesdiguières et le maréchal de Matignon aux troupes que le prince de Condé avait recrutées en Allemagne. Les armes commencèrent la pacification. Le duc d'Anjou l'acheva par le traité de Fleiz en Périgord. Ce traité, pareil à celui de Nérac, fut une trêve pour les huguenots et pour le jeune Henri de Bourbon, plus que jamais, depuis Cahors, leur brillant chef et leur attente sérieuse.

S'il eût été un autre homme, le duc d'Anjou serait parvenu à de hautes destinées. La France, tranquille en apparence, La Noue, le généralissime des états, prisonnier des Espagnols, les confédérés des Flandres aux abois se rangèrent à l'avis de Guillaume le Taciturne et de Marnix. Ils envoyèrent des députés au château de Plessis-lez-Tours pour offrir à Monsieur la domination des Pays-Bas dont ils déclarèrent le roi d'Espagne déchu. C'est l'ère d'un monde nouveau, l'ère de la souveraineté du peuple, née de la réforme, et qui succède au monde ancien livré tout entier au droit divin, issu du catholicisme.

Le prince français, accompagné de Marnix, l'un des ambassadeurs flamands, passa la Manche. Il aurait bien souhaité d'entrer en Belgique avec la couronne d'Angleterre sur le front comme il avait l'épée de François Ier, son ancêtre, à son ceinturon. Mais qu'en aurait-il fait de cette couronne et que fit-il de cette épée, ce prince turbulent et médiocre?

Le duc d'Anjou fut bien accueilli de la reine. Il avait vingt ans de moins qu'elle et l'amour qu'il jouait flattait la vanité insatiable de la vierge surannée. Quoique Monsieur ne fût pas beau, que sa démarche fût vacillante et ses bras pendants, il était Valois, prince du sang de France, et d'une fatuité rehaussée par la mode. Il avait des costumes magnifiques. Il dissimulait sa taille décontenancée sous un pourpoint de satin et sous un manteau de velours semé de fleurs de lis d'or. Il encadrait sa figure baroque dans une fraise des dentelles les plus rares.

Son chapeau évasé sur le front retombait sur les tempes, à bords tout étincelants de pierreries.

Il avait, comme son frère Henri III, une perle à chaque oreille; et comme sa mère Catherine de Médicis, il professait avec une sorte de pédanterie le pouvoir absolu. Au rebours du rôle qui l'attendait et qu'il faussa dans les Pays-Bas, il se permettait des jactances de tyrannie.

Sa sœur Marguerite l'avait rompu à la galanterie et il en essayait les séductions auprès d'Élisabeth.

La reine s'y prêtait. Elle n'avait jamais été jeune. Elle n'avait pas connu les songes légers, les veilles charmantes, les insouciances, les rêveries, les bonheurs de l'âge matinal. Elle n'avait pas senti les fraîches amitiés de l'adolescence. C'était la faute de sa nature sèche, impérieuse; c'était aussi le malheur de sa situation. Entourée d'espions ou de courtisans, elle avait toujours été suspecte, captive ou reine. Elle n'avait eu ni le goût ni le loisir d'être femme.

Elle fut une grande princesse. Appliquée aux affaires, habile dans le choix de ses ministres, la maîtresse d'un empire et la prêtresse souveraine d'une religion, elle exerça et savoura le pouvoir dans toutes ses profondeurs. Elle gouverna matériellement et moralement son royaume. Elle accomplit des plans utiles, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur. Elle se plaça d'emblée, et sans effort, au-dessus de tous les souverains qui l'avaient précédée et qui la suivirent. En un mot, elle n'administra pas seulement l'Angleterre; elle la créa, en créant la marine britannique.

Le gouvernement qui l'illustra ne la déprava pas

moins. Enivrée de flatteries, de plus en plus avide d'autorité, blasée sur les choses divines et humaines dont elle était la source impure, égoïste, hypocrite et cruelle, elle, qui était née vieille, vieillit à faire peur, au milieu des prospérités du trône.

Les hommages du prince français semblaient la rajeunir. Elle aspirait à une grande alliance pour se défendre des menées de Philippe II, des Guise et des catholiques anglais autour des prisons de Marie Stuart. Elle se disait lasse de soutenir seule le poids du sceptre. Le contrat de mariage avait été rédigé. La reine était affectueuse pour Monsieur. Ils avaient échangé leurs anneaux en signe de fiançailles.

Voilà ce qu'écrivaient les courtisans du duc d'Anjou et cela était vrai; mais ce qu'ils n'écrivaient pas et ce qui était plus vrai encore, c'est que la reine avait redemandé son anneau, c'est que le peuple anglais repoussait un prince papiste, c'est qu'Élisabeth en définitive ne voulait pas de compagnon de règne.

Elle pensa que pour se sauver de la conjuration du monde catholique, l'Angleterre n'aurait besoin que de l'Angleterre.

Elle éconduisit donc doucement le duc d'Anjou, le combla de promesses, l'amusa de fêtes, lui prêta des vaisseaux et de l'argent pour l'expédition des Pays-Bas. Proclamé duc de Brabant à Anvers (1582), Monsieur se maintint en Belgique dans des alternatives diverses, avec le concours des états et du prince d'Orange.

Le duc d'Albe mourut, vers ce temps, disgracié à demi dans son château d'Uzeda. Il était âgé de

soixante-quatorze ans, dont plus de cinquante avaient été consumés dans les rapines et dans les égorgements. Il fut un bon général et un meilleur bourreau. Il se vantait en quittant les Flandres d'avoir fait tomber sous les arrêts du tribunal de sang dix-huit mille têtes, parmi lesquelles celles des comtes d'Égmont et de Horn. Il entendait la guerre comme l'humanité. Au delà des maux nécessaires, son féroce génie ajoutait les pillages, les viols, les incendies, les massacres inutiles, les tortures. A la fin, cependant, la nature reprit ses droits. Dans cette retraite forcée que lui avait faite son maître, quand il eut cessé d'être absorbé par la faveur et par l'action, il trouva le remords aux approches de la tombe. Ses jours et ses nuits furent troublés. Les fantômes de ses victimes se levèrent de leur linceul. Tout enrichi de vols, tout souillé de crimes, il sentait dans l'air qu'il respirait une malédiction et une condamnation. L'enfer, qu'il avait réalisé par des supplices inconnus, l'épouvantait; il eut recours à ses chapelains auxquels il se confessa et qui lui prodiguèrent les consolations. Philippe II, qui sut ces faiblesses de son vieux général, lui écrivit : « Tout ce que vous avez tué par l'épée de ma justice, je le prends sur moi; mais tout ce que vous avez tué par l'épée de la guerre, au delà des besoins de mon service, doit rester à votre charge. »

Arrêt terrible et involontaire de ce roi barbare, qui reculait devant toute la responsabilité des cruautés de son ministre, et qui n'osait soulager le farouche moribond que de la moitié du fardeau!

Le duc d'Albe mourut donc dans les horreurs du remords. En vain le pape, qui lui avait envoyé, au retour des Flandres, l'estoc et le chapeau comme à un roi, lui envoya-t-il, en ces moments suprêmes, l'absolution. Le duc d'Albe n'en fut pas plus tranquille et n'en expira pas moins bourrelé. Le pontife de Rome ne lui donna pas plus la paix en le déclarant purifié, que le pontife du temple d'Ammon ne donna l'immortalité à Alexandre en le déclarant fils de Jupiter. Quand les prêtres parlent, soit par intérêt, soit par flatterie, il n'y a que Dieu, qui ne ment jamais, il n'y a que Dieu, qui, toujours juste et toujours bon, puisse absoudre du haut du ciel ou dans le fond de la conscience.

# LIVRE QUARANTE-SEPTIÈME

Le prince de Parme dans les Pays-Bas. — Entreprise de Monsieur sur Anvers. — Son échec. — Il se retire à Dunkerque, puis en France. — Empoisonné à Château-Thierry par une machination de Philippe II. — Meurtre de Guillaume le Taciturne par Balthasar Gérard, agent du roi d'Espagne. — Philippe accorde la noblesse à la famille de l'assassin. — Marguerite retirée à Usson. — Après le départ de la belle Fosseuse, le roi de Navarre s'éprend de Corisande. — Une lettre. — Mort de Ronsard. — La ligue. — Manéges du duc de Guise avec tous les partis. — Son arrière-pensée. — Il obtient un édit qui abolit la liberté de conscience. — Bulle du pape Sixte-Quint. — Contre-bulle du Béarnais et du prince de Condé. — La confrérie des Seize, une petite ligue dans la grande ligue. — Le curé Boucher offre cette partie démocratique de la ligue au duc de Guise. — Les Seize, un embarras et un levier pour le duc. — Philippe II et Bèze. — Bataille de Coutras. — Le Béarnais ne sait pas profiter de sa victoire. — Le duc de Guise bat les confédérés étrangers. — Sa popularité. — D'Epernon. — Henri III. — La duchesse de Montpensier.

Philippe II s'efforçait, par un plus grand général que le duc d'Albe, le prince de Parme, et par le duc de Guise, de saper le duc d'Anjou en Flandre et de surexciter la ligue en France.

Farnèse tenait la campagne dans les Pays-Bas et le Balafré ourdissait des trames mystérieuses avec le parti catholique. Son arrière-pensée la plus cachée était d'écraser, s'il pouvait, l'Espagnol, quand il aurait exterminé les Valois et les Bourbons. Mais avant d'être l'adversaire de Philippe, il en était le pensionnaire et l'instrument.

Il dépêcha Salcède dans les Pays-Bas. C'était un gentilhomme dont le père était tombé victime de la haine de Guise au massacre de la Saint-Barthélemy. Cet indigne fils était de plus un faux monnayeur et un scélérat. Pour de l'argent, il oublia sa vengeance, se chargea de surprendre par trahison soit Calais, soit Dunkerque, et concerta ses mesures afin d'attenter à la vie de Monsieur et du prince d'Orange.

Guillaume le soupçonna et le relégua dans un cachot. Livré à la justice du parlement de Paris, Salcède fit des aveux terribles contre le duc de Guise, les rétracta, les affirma et les rétracta de nouveau. Il fut écartelé au grand soulagement de la maison de Lorraine.

Cependant Monsieur ne touchait pas un carolus en France. Les mignons raflaient tout. Catherine de Médicis manda du Louvre à son fils qu'il était duc de Brabant et qu'il lui fallait vivre de ses sujets.

Il était, en effet, duc de Brabant et comte de Flandre, mais par un pacte qu'avait rédigé Marnix de Sainte-Aldegonde, sous l'inspiration du prince d'Orange. Ce pacte contrariait les principes de Monsieur et gênait son autorité. Il approuva sa mère, et résolut de convertir son pouvoir constitutionnel en un pouvoir absolu. Il profita d'un renfort de neuf mille Français et Suisses que lui amenaient le jeune duc de Montpensier et le maréchal de Biron. Il s'empara de quelques petites villes, se réservant Anvers comme une conquête décisive. Dans la nuit du 16 janvier 1583, ses bandes se précipitèrent à travers les rues de cette ville, qui devait lui être sacrée, aux cris de

*vive la messe!* Les bourgeois flamands, aidés du peuple, accoururent avec leurs arquebuses et leurs haches; ils improvisèrent des barricades, et les traîtres étrangers furent chassés honteusement. (V. les estampes de la mêlée d'Anvers, cart. de M. Hennin.)

Monsieur se réfugia à Dunkerque d'où il vint à Paris. Après avoir fait à la cour une rapide visite, il se retira tristement à Château-Thierry. Là, son chagrin s'adoucissait par l'espérance que lui donnait une députation des états. Guillaume et la représentation nationale des Flandres amnistiaient le perfide Valois, tant ils désiraient le nom de la France entre eux et l'Espagnol.

Philippe II empêcha cette réconciliation. Il fit empoisonner le duc d'Anjou, qui expira le 10 juin 1584.

Vers la même époque, deux assassinats échouèrent sur le Béarnais, un sur Élisabeth; un autre réussit sur le prince d'Orange. C'est ainsi que combattaient le roi catholique et sa milice de jésuites. L'assassinat pour eux était un jugement.

Guillaume était parvenu à faire d'un troupeau d'esclaves un peuple. Électrisé par une flamme de courage allumée aux bûchers de Philippe II, il avait jeté le fourreau de son épée, appelé toutes les populations aux armes, transformé de faibles paysans en soldats, de pauvres pêcheurs en matelots, attaqué sur terre et sur mer les Espagnols, tantôt le duc d'Albe, tantôt Louis de Requesens, tantôt don Juan, tantôt Farnèse, tantôt leurs lieutenants. Il n'avait reculé devant rien, ni devant la proclamation d'une république, ni devant la déchéance de Philippe II,

publiée à La Haye le 26 juillet 1581. Il n'avait pas hésité à se servir du duc d'Anjou, et il s'y était obstiné, afin de mettre la liberté néerlandaise sous le bouclier de la France.

En 1584, après l'échauffourée de Monsieur, quand tous les alliés manquèrent aux Pays-Bas, Guillaume fut leur seul salut.

Philippe II, il est vrai, avait demandé aux assassins ce que ne pouvaient lui conquérir ni ses soldats, ni ses juges, ni ses espions, ni ses bourreaux : la tête du prince d'Orange. Il ne craignit pas de rendre un décret de proscription dans lequel il voua Guillaume aux poignards, promettant solennellement aux meurtriers un salaire, ce qui est naturel, et la noblesse, ce qui est monstrueux.

« Afin que ce que je réclame puisse s'accomplir facilement, dit-il, et plus promptement, désirant punir le vice et récompenser la vertu, nous jurons, foi de roi et comme ministre du Seigneur, que s'il se rencontre quelqu'un qui ait assez de courage et d'amour du bien public pour exécuter nos ordres et nous délivrer de cette peste de la société, nous lui accorderons, en terres ou en argent, à son choix, la somme de vingt-cinq mille écus; s'il a commis un crime, quelque énorme qu'il soit, nous nous engageons à le lui pardonner; s'il n'est pas noble, à l'anoblir, ainsi que tous ceux qui l'assisteront. »

Le prince d'Orange répondit par une apologie triomphante à cet acte inouï de Philippe II.

Guillaume avait fait lentement sortir des orages de l'insurrection une nation et une charte républicaine.

Il avait été le grand homme de cette nation, grande aussi par le cœur.

En 1584, il aspirait, moins par ambition que par patriotisme, au pouvoir suprême. Sans parler des dangers innombrables des combats, il avait échappé comme par miracle à sept assassinats ourdis à l'Escurial et dont le premier avait failli être mortel. Il ne tenait qu'à un fil. La sagesse conseillait, tout en acclamant Guillaume prince de la république sous le titre de comte, d'investir aussi sa famille de la souveraineté. C'était pourvoir à l'avenir, cimenter la nationalité des Pays-Bas, les arracher à l'anarchie et au roi d'Espagne. Guillaume était l'homme nécessaire. Il était bon de l'élever, lui et sa race, mais après avoir formulé comme antérieurs et supérieurs à ses droits les droits de la nation.

C'est ce que les états accomplirent avec une admirable prévoyance. Ils stipulèrent dans la même capitulation le gouvernement, soit de Guillaume, soit de sa maison, et les imprescriptibles franchises du peuple; ils stipulèrent la liberté de conscience, le maintien du protestantisme, la faculté de la paix et de la guerre accordée à la représentation. Ils la placèrent si haut, cette représentation, que, dans le cas de tyrannie flagrante, elle pouvait déposer le comte et choisir parmi ses enfants celui qui serait le plus digne.

Le Taciturne avait adhéré à tout, et l'on se préparait aux fêtes de son installation.

C'était dans l'été de 1584. Guillaume, désigné par Philippe II aux assassins du monde entier, avait été préservé jusque-là. Blessé grièvement une première

fois, il avait été manqué dans six autres tentatives. Une huitième tentative fut faite alors; un huitième assassin fut déchaîné.

Le prince était à son château de Delft. Un homme, pour qui il avait eu beaucoup de bontés, se présenta, le 10 juillet, au palais. Il avait simulé le protestantisme, mais il était catholique zélé. Poussé par le manifeste de Philippe, par les exhortations d'un cordelier de Tournay et par les obsessions des jésuites de Trèves, il s'était déterminé à en finir avec Guillaume. Ce fanatique s'appelait Balthazar Gérard.

Interrogé par les gardes au guichet du château, il déclara qu'il était connu du prince et qu'il lui apportait une nouvelle importante. Il franchit ainsi le seuil du palais et monta l'escalier. Le prince, qui sortait de son appartement, l'aperçut et le laissa approcher, confiant comme tous les héros des guerres civiles, pour qui chaque heure est un péril.

Gérard, s'avançant, s'inclina pour dérober son agitation. Il présenta un papier à Guillaume. Le prince commençait à lire les premières lignes, lorsque l'assassin lui déchargea dans la poitrine les trois balles de son pistolet. Guillaume lâcha le papier, chancela et tomba sur les dalles en s'écriant : « Mon Dieu, ayez pitié de ce peuple, je suis frappé à mort. »

Attirés par la chute et par la voix du prince, ses officiers et ses médecins le déshabillèrent doucement et le mirent au lit. Tous les soins furent inutiles. Le Taciturne expira, toujours ferme, même dans l'agonie, entre les bras de sa sœur, la princesse de Schwartzembourg, et de sa femme bien-aimée, Louise de Coligny.

Elle avait épousé Guillaume plusieurs années après la Saint-Barthélemy. Fille d'un grand homme, veuve de Téligny et du prince d'Orange, deux héros, elle aurait expiré de douleur, si, lorsque l'adversité courbait cette femme forte entre les femmes fortes de son siècle, Dieu ne l'eût ranimée par un courage religieux, inépuisable comme l'espérance et comme l'immortalité. Après ce dernier coup, elle ne quitta plus le deuil et se consacra en Romaine à l'éducation du fils qu'elle avait du Coligny batave.

Guillaume s'était marié à quatre femmes. Il eut onze enfants légitimes et un enfant naturel, Justin de Nassau.

Ce fut Maurice, fils d'Anne de Saxe, troisième femme du Taciturne, qui fut autorisé par les états à prendre les titres de la principauté d'Orange, puisque l'aîné de la maison à qui ils appartenaient était prisonnier en Espagne. Maurice obéit. Il devait être un général plus habile, un politique aussi profond que son père ; mais moins citoyen, il était à craindre qu'il n'inclinât vers une ambition personnelle et qu'il ne songeât plus à une dynastie qu'à une nation.

La mort du prince d'Orange fut une calamité universelle. Le peuple tout entier se crut orphelin. Il regretta, il pleura le héros qui, à travers tant de vicissitudes, l'avait fondé, sauvé, et dont l'immolation était comme un dernier dévouement.

Guillaume méritait ces larmes de reconnaissance et de deuil. Il avait été brave, politique, tolérant, obstiné dans son œuvre. La patience stoïque avait été son génie. Il avait quelque chose de naturel qui sé-

duisait et qui gagnait ceux que fascinait sa grandeur. Il lui arriva plus d'une fois d'entrer sous le toit d'un ouvrier ou d'un bourgeois des Flandres, et de vider, à la santé de l'humble famille, un broc de bière. Quoique simple d'homme à homme, quoique silencieux suivant son surnom de Taciturne, son éloquence dans la vie publique était très-substantielle, très-hardie, pleine de nerf, de sens, de passion contenue et de précision. Sa langue de métal s'échauffait tour à tour au feu de sa grande âme et se refroidissait au souffle de sa haute raison. Tous ses discours, tous ses manifestes, trop rares, sont des monuments. Même lorsqu'il avait recours à Marnix, baron de Sainte-Aldegonde, son ami, son lieutenant, parfois son secrétaire, qui ne le quitta jamais et qui lui prêtait tantôt son épée, tantôt sa plume; même lorsqu'il empruntait la rédaction de ce noble et généreux esprit, on reconnaissait par où la griffe de Guillaume avait passé. Il est des styles en qui la réalité, nourrie de choses et portée à sa dernière puissance, vaut un idéal. Guillaume, sans le savoir, était de cette grave et virile école des hommes d'État, presque les égaux des penseurs, soit philosophes, soit poëtes, soit historiens; et, à coup sûr, les supérieurs des rhéteurs de profession pour qui la parole n'est ni un intérêt de principe ni un accent du cœur, mais un jeu plus ou moins futile, plus ou moins harmonieux de l'imagination.

Il nous reste plusieurs portraits de Guillaume. J'en ai remarqué un surtout dans la galerie de M. de Vichy.

C'est bien là le Taciturne. Ces cheveux sombres

jettent leur nuit sur un front soucieux et sillonné de plis. Le nez est circonspect comme celui d'un proscrit. Les yeux interrogent les arcanes des intentions. Le menton très-fin est attentif. La bouche, le trait le plus caractéristique, se recueille en une énergique expression, et les lèvres minces, serrées l'une contre l'autre, annoncent l'effort persévérant d'une intelligence puissante tendue vers une grande idée, vers l'éclosion d'un monde nouveau.

Cette imposante physionomie qui pense, veut et se tait, a charge d'âmes, et l'on devine qu'elle se roidit sous le poids accablant d'une révolution.

Balthazar Gérard, qui avait été arrêté après son crime, fut écartelé le 24 juillet.

Philippe II donna des lettres de noblesse à sa famille. La famille de Besme avait aussi obtenu de pareilles lettres. Ces familles, réprouvées partout, s'unirent entre elles, et c'est chez un descendant des deux assassins que j'ai vu le portrait de Gérard.

Le meurtrier était de Villafans, petit bourg de Franche-Comté. Ce pays est malsain. Gérard y devint de plus en plus morose. Il se livra avec l'ardeur d'une organisation débile et atrabilaire à toutes les exaltations de son temps. Il se lia avec les jésuites et se nourrit de leurs prédications incendiaires. Il puisa, il but avidement à ces sources.

Il se fit une solitude austère. Il y médita obstinément la formidable doctrine du régicide. Complexion violente autant que faible, cerveau borné et volcanique, il ne put porter le poids de cette théorie atroce qui lui ôta tout sommeil. Tourmenté, obsédé, il se

précipita dans un acte sanguinaire, afin d'échapper à une pensée unique et sans repos. Après son attentat, il éprouva une grande tranquillité. Parce que ses fibres étaient détendues et ses nerfs calmés, l'exécrable meurtrier crut que sa conscience était satisfaite.

J'ai rencontré en 1838, comme je l'ai dit, son masque singulier chez un de ses petits-fils.

La poitrine enfoncée et maigre, le cou grêle servent de base tremblante et fébrile à l'étrange tête de Gérard.

Le menton se relève et s'enroule sous une bouche qui remue et marmotte. Le nez au vent, pointu et un peu de travers, nasillonne des oraisons indistinctes que les lèvres balbutient. Deux sillons, labourés profondément le long des joues, détachent et font saillir à vive arête des pommettes osseuses, fatales. Les yeux creux et convulsifs lancent en avant, dans une seule direction et sans rayonnement, une pensée fixe. Le front bas, étroit, enfoncé par intervalles, n'offre pas intérieurement assez d'espace à l'intelligence emprisonnée et déprimée. La coupe des cheveux hérissés, qui s'échancrent autour des tempes et bordent les sourcils, donne à toute la figure un air désordonné de chaos ou d'enfer. Masque bizarre, aveuglément sinistre et tragique!

Pendant que les Flandres s'enfantaient dans les angoisses, que Henri III s'abandonnait à des débauches clandestines, pendant que le duc de Guise, d'accord avec le pape et le roi d'Espagne, continuait sous terre ses mines séditieuses qui toutes partaient

des cryptes des églises, le Béarnais étudiait, travaillait, administrait, gouvernait. Sans cesse à cheval, transportant sa cour nomade de Pau à Nérac, de Nérac à Auch, à Montauban, à Agen, il faisait dans ses modestes provinces héréditaires l'apprentissage du métier de roi.

Marguerite était retournée à Paris. Elle s'était brouillée avec d'Aubigné, qui avait dévoilé les amours nouvelles de la reine avec Chanvallon entre autres. Elle avait été bafouée au Louvre par les mignons, chassée et insultée par Henri III. Elle s'était sauvée en Auvergne, à Carlat d'abord, puis au château d'Usson où de prisonnière elle était redevenue reine. Ce château, que Marguerite habita durant vingt années, où elle vieillit, où elle composa ses philtres désespérés, est à jamais fameux. Car la fille de Médicis y égala, sous les voûtes de son donjon féodal, les dissolutions et les frénésies de l'antique Messaline, au fond de ses villas romaines.

La belle Fosseuse avait eu un enfant du roi de Navarre. Elle avait été obligée de quitter Nérac avec Marguerite en 1582. Son absence, pleurée par le Béarnais, avait laissé dans le cœur du roi un vide qu'il combla d'un autre amour.

Il connaissait depuis 1576 Corisande d'Andouin, comtesse de Gramont. Occupé ailleurs, il n'eut d'abord pour elle que de l'amitié. Après la mort du comte et le départ de Fosseuse, cette amitié se changea en une passion qui fut dans toute sa flamme jusqu'en 1589.

La famille de Gramont était une race de diplo-

mates, d'artistes, de Mécènes. Cette race trop flexible a néanmoins beaucoup de prestige et des aptitudes diverses. Elle possède à tous les titres une place brillante dans la haute noblesse française.

Corisande d'Andouin, comtesse de Gramont, avait les instincts supérieurs, l'intelligence, les séductions, le charme de sa maison d'alliance. Ses cheveux étagés, loin de l'écraser, la paraient. Son front avait de l'étendue, de l'élévation, de la transparence, de la majesté. On eût dit un front de reine. Ses yeux, d'une vivacité gasconne, étincelaient de feu sacré et de feu profane. Ses narines ouvertes respiraient mieux la vie, et sa bouche caressante communiquait même à la bienveillance l'animation de la tendresse. Ses joues étaient finement colorées, son menton solide et sa physionomie facilement railleuse.

Corisande avait les mains très-délicates. Elle les avait promptes aussi à écrire des lettres d'amour, adroites à rajuster les colliers de perles qui ornaient son cou et ses épaules.

On comprend que le roi de Navarre l'ait tant aimée et qu'il lui ait adressé ces pages ravissantes :

« C'est pitié de voir comme le peuple meurt de faim.

« J'arrivai au soir de Marans où j'étais allé pour pourvoir à la garde d'iceluy. Ah! que je vous y ai souhaitée! C'est le lieu le plus selon votre humeur que j'aie jamais veu. Pour ce seul respect suis-je après pour l'échanger. C'est une isle renfermée de marais bocageux, où, de cent en cent pas, il y a des canaux pour aller chercher le bois. Parmi ces déserts sont mille jardins où l'on ne va que par bateau. L'isle

a deux lieues de tour ainsi environnée. Il passe une rivière par le pied du château. Au milieu du bourg, qui est aussi logeable que Pau, pas une maison qui n'entre de sa porte dans sa petite barque. Cette rivière s'étend en deux bras qui ont non-seulement grands bateaux, mais les navires de cinquante tonneaux y viennent. Il n'y a que deux lieues jusqu'à la mer. Certes c'est un canal, non une rivière. Contre Mont vont les grands bateaux jusqu'à Nyort où il y a douze lieues, infinis moulins et métairies insulées, tant de sortes d'oiseaux qui ramagent et dont je vous envoie des plumes! De poissons, c'est une monstruosité que la quantité, la grandeur et le prix; une grande carpe, trois sols et cinq un brochet. C'est un lieu de grand trafic, et tout par bateaux, la terre très-pleine de bleds et très-beaux : l'on y peut être plaisamment en paix et sûrement en guerre. L'on s'y peut réjouir avec ce qu'on aime, et plaindre une absence. Ah! qu'il y ferait bon chanter!

« Je pars pour aller à Pons, où je serai plus près de vous.

« Mon âme, tenez-moi en votre bonne grâce; croyez ma fidélité être blanche et hors de tache. Il n'en fut jamais sa pareille. Si cela vous apporte du contentement, vivez heureuse. Votre esclave vous adore violemment. Je te baise, mon cœur, un million de fois les mains. »

Ce n'était pas assez d'écrire avec ce rayon d'arc en ciel à Corisande, il lui parlait de toutes choses. Il lui faisait lire des vers soit de Bèze, soit de d'Aubigné, soit de Marot, soit de Ronsard.

Ils furent touchés l'un et l'autre de la mort du grand poëte vendômois (1585), et le Béarnais disait à sa maîtresse, à propos de cette mort : « Je regrette d'autant plus M. de Ronsard, qu'étant de Vendôme, il devait être aux Bourbons plutôt qu'à messieurs de Guise. »

Le Béarnais se trompait. Ronsard ne devait être à personne, si ce n'est, ainsi qu'il le disait lui-même, « à Phœbus-Apollo. »

Ce dieu de la renaissance avait donné à Ronsard l'amour et la gloire. Lorsque le poëte entra dans son sépulcre, il s'y coucha majestueusement avec son sceptre et sa couronne. Si Saint-Denis eût été un Westminster, il en aurait été digne et ses contemporains l'y eussent déposé justement parmi les tombeaux des rois.

Ronsard avait eu la malheureuse idée de vouloir absorber le génie français dans les formes du génie grec et latin. En cela même il fut moins coupable que plusieurs avec lesquels on le confond par colère.

Malgré l'erreur de son érudition et de son système, Ronsard était et demeurera un immense poëte. Qu'importe qu'il ait été un révolutionnaire rétrograde de la langue ? Le réformateur à contre-sens méritait d'échouer et il a échoué. Seulement, le grand poëte a mérité de rester et il restera. On oubliera de plus en plus ses tentatives pédantesques; on ne retiendra que son rhythme et ses effusions.

Sa haute personnalité résistera à ses détracteurs modernes comme elle a résisté à Malherbe et à Boileau. Ces deux hommes ont la tète régulière autant que

Ronsard l'a puissante. On devine, au seul aspect des portraits, l'inégalité des facultés. Ainsi qu'il arrive toujours, les faibles ont insulté le fort. Ne nous en étonnons pas trop. Le même scandale contriste le cœur éternellement.

Ce qui est vrai, c'est que Ronsard eut l'accent d'un grand poëte. Il assouplit l'alexandrin, il fonda l'harmonie. Il trouva la période, les enjambements, l'alternement des vers masculins et féminins. Il eut une inspiration magistrale. Il tira une langue d'un patois. Il fut hardi, passionné. Il eut une verve musicale et la grâce lui fut aussi facile que la grandeur.

Ronsard est comme la fleur de cet arbre merveilleux de l'art sous les Valois. Sa muse parfuma de poésie un cycle tout entier.

Ceux qui reprochent à Ronsard d'avoir entièrement méconnu la France ne comprennent ni la France, ni Ronsard. Il était dans le travail de l'enfantement, il créait une poésie et une langue, il cherchait l'ordre au milieu du chaos. Il fit plus d'un essai heureux. Ses fautes mêmes furent fécondes.

Ses détracteurs le blâment de n'avoir pas eu la veine gauloise, comme si la veine gauloise était tout le génie français. Il n'y a pas que Rabelais, que Molière, que La Fontaine et leur lignée. Il y a mille autres expressions de l'art; et ce sont les plus grandes. A côté des railleurs qui descendent tous de l'éclat de rire de Rabelais, il y a les enthousiastes dont Ronsard est le père. Il y a le vieux Corneille, cet Espagnol, Bossuet, ce prophète hébreu, Racine et Fénelon, moitié d'Athènes, moitié de Paris; il y a Voltaire

lui-même, qui échappe par plus d'un éclair à la Gaule. Il y a Rousseau et tous ceux qui ont jailli de ce fleuve d'éloquence : 89 tout entier, Chateaubriand, madame de Staël, Lamartine, et vingt autres. Voilà le génie français qui continue la Gaule en la transformant, qui creuse Dieu, l'immortalité et la liberté, ces trois dogmes profondément humains; voilà le génie français qui s'appelait Ronsard pendant la rénovation du seizième siècle, et qui, après cette rénovation, s'appelle de tous les noms glorieux de la patrie.

Il faut savoir gré à Corisande et au roi de Navarre d'avoir donné un souvenir à Ronsard dans la retraite agitée où ils ne vivaient ensemble que des instants.

Quoique catholique, la comtesse de Gramont favorisait le Béarnais contre les catholiques.

Elle ne reçut jamais rien de lui ; elle le combla plutôt. Elle vendit ses diamants et elle engagea tous ses biens pour le secourir. Elle lui envoya une fois jusqu'à vingt-quatre mille Gascons enrôlés à ses frais. Le roi de Navarre lui offrit à cette occasion un petit buste en marbre que Corisande a transmis à sa famille.

Arraché par d'Aubigné à sa prison du Louvre, le Béarnais dans son royaume méridional se laissait distraire, mais il ne se laissait pas absorber par le plaisir. Il attendait l'heure de Dieu.

Il écrivait à Corisande :

« Tous ces empoisonneurs sont papistes. J'ai découvert un tueur pour moi. La Providence me gardera et je vous en manderai bientôt davantage.

« Mon âme, je me porte assez bien du corps, mais

je suis fort affligé de l'esprit. Aimez-moi et me le faites paraître; ce sera une grande consolation pour moi. Je ne manquerai point à la fidélité que je vous ai vouée. Je vous baise un million de fois les mains. »

Il écrit encore à Corisande :

« La ligue se remue fort. »

Le Béarnais n'ignorait par combien la ligue était son ennemie mortelle. Cette confédération perfide le haïssait à deux titres : comme huguenot et comme héritier de la couronne.

Mais elle avait un ennemi plus direct et plus proche, c'était Henri III, c'était le roi de France.

Le dernier des Valois n'avait pas d'enfants et n'avait plus de frère. Il était aussi faible de caractère que de situation. Il n'avait que son droit tant de fois compromis par lui-même, ses mignons, ses quarante-cinq duellistes, ses deux favoris : le présomptueux Anne de Joyeuse qu'il avait marié à la sœur de la reine, et le hardi Nogaret qu'il avait fait duc ainsi que Joyeuse, après les avoir enrichis l'un et l'autre des sueurs du peuple. Nogaret d'Épernon était du reste un homme de courage et d'audace dans son insolent égoïsme.

Catherine de Médicis, en dehors de ce petit cercle, destituée d'influence, ajournait sa diplomatie pour les conjonctures difficiles et les désirait presque, afin de redevenir indispensable.

La ligue, toute frémissante de mépris pour le roi et pour sa mère, s'était incrustée en quelque sorte dans la maison de Guise. Cette maison était pour elle une dynastie dont le duc Henri était le héros.

Henri de Guise travaillait la ligue en ce sens. Beau, spirituel, prodigue, libertin, aimable, dissimulé, versé dans Tacite, dans Machiavel et dans l'Arioste, ami des jésuites et aussi roué qu'eux, c'était le cardinal de Lorraine ressuscité sous la cuirasse, avec la bravoure de plus et la robe de prêtre de moins, cette robe dont les longs plis couvrent les ambitions secondaires, mais embarrassent l'ambition suprême.

Plus libre que son oncle et non moins pervers, Henri de Guise parlait à chacun le langage de l'intérêt personnel. Il flattait le désir de tous, en préparant son propre triomphe. La souplesse de ce prince rusé paraît fabuleuse.

Il avait persuadé au cardinal de Bourbon la légitimité du prélat. Le cardinal, convaincu du dévoument de Guise, s'était décidé à dépouiller du titre d'héritier présomptif son neveu le Béarnais, le chef de la maison de Bourbon. N'était-ce pas une obligation d'éviter à l'Église la douleur de voir au Louvre un roi hérétique? Le cardinal cédait à la vanité et il croyait céder à la religion.

Le duc de Guise promettait à Catherine de Médicis et au duc de Lorraine de les aider à substituer au Béarnais le petit-fils de l'un et le fils de l'autre. Le jeune marquis de Pont, l'aîné des enfants de Claude, duchesse de Lorraine, n'était-il pas le meilleur candidat à la succession de Henri III, son oncle? Catherine alors applaudissait. « Car, disait-elle, le Béarnais et les Bourbons ne sont pas plus parents des Valois qu'Adam et Ève. »

Henri de Guise changeait de batteries avec le roi

d'Espagne. Cette fois il se faisait le chevalier de l'infante, fille de Philippe II et d'Élisabeth de France, la sœur de Henri III.

Ainsi, le duc de Guise, tout en paraissant se sacrifier au duc de Lorraine, à Catherine de Médicis et au roi d'Espagne en particulier, les trompait tous avec une assurance modeste, autant qu'il trompait le cardinal de Bourbon. Le cardinal était le seul qu'il déclarât tout haut. « C'est notre mannequin, disait-il aux autres concurrents. Servons-nous-en jusqu'à ce qu'il nous soit bon de le faire disparaître. » Au fond, le duc de Guise n'admettait qu'une candidature, c'était la sienne. Il la taisait à tous, excepté au cardinal Louis, son frère, et à sa sœur, la duchesse de Montpensier, mais il la grandissait, cette candidature, par toutes ses puissances. Il mesurait le trône de saint Louis, comme s'il eût été réellement un descendant de Charlemagne. Il s'était juré de gravir ce sommet glissant de la royauté, dût-il, en cherchant à l'atteindre, être précipité dans l'abîme.

Il fit un pas décisif à Joinville, le dernier de décembre 1584. Il y signa, avec les commandeurs Taxis et Moreo, en leur nom et au nom du roi d'Espagne, du cardinal de Bourbon, du duc de Mayenne, du cardinal de Guise, des ducs d'Aumale, de Nevers, de Mercœur et d'Elbeuf, un traité secret dont les articles fondamentaux étaient : la reconnaissance du cardinal de Bourbon comme légitime héritier de la couronne de France ; la proscription de l'hérésie ; l'admission du concile de Trente ; l'assistance des princes catholiques français au roi d'Espagne, contre

les insurgés des Pays-Bas; l'assistance réciproque du roi d'Espagne aux princes catholiques français contre les huguenots.

L'approbation de Rome était transmise aux conjurés par le père Mathieu, un jésuite, agent du duc de Guise et que son activité prodigieuse avait fait baptiser *le courrier de la ligue*. Le pape accordait indulgence plénière aux conspirateurs et promettait son excommunication contre le roi de Navarre et le prince de Condé.

Tout secondait la ligue et les ligueurs, lorsque les députés néerlandais vinrent offrir à Henri III la domination sur les Pays-Bas.

L'ambassadeur castillan, don Bernardino Mendoça, les avait précédés au Louvre. Il avait cherché par des forfanteries à effrayer Henri III, le menaçant de toute la colère du roi d'Espagne, si, lui, le roi de France, recevait ces séditieux. Le faible Valois, indigné pourtant de cette insolence, avait répondu qu'il accueillerait avec bienveillance les Flamands opprimés.

Il leur donna audience en effet. Aussitôt Mendoça et le prince de Parme sommèrent le duc de Guise d'accomplir le dernier traité en secourant le roi d'Espagne et en agissant.

Le duc avait recruté des reîtres par Bassompierre, des Suisses par le jésuite Mathieu, cet infatigable et leste postillon diplomatique né en Lorraine et non moins attaché à la maison de Guise qu'à la ligue. Sûr d'un double renfort, le Balafré se mit en campagne avec la noblesse de Bourgogne et de Champagne.

Il attira du château de Gaillon à Péronne le cardi-

nal de Bourbon. Il l'alla visiter dans cette ville, le berceau de la ligue, et il l'escorta lui-même jusqu'à Châlons-sur-Marne, où était le quartier général de l'insurrection. Le duc donnait l'exemple à tous de la déférence la plus respectueuse pour le cardinal. Le prélat était entouré d'une étiquette imposante et traité en roi.

Il se prit au sérieux. Il signa un manifeste composé par le duc de Guise, et où il réclamait en son nom et au nom des confédérés la réintégration de l'Église en sa dignité et la restitution de la religion catholique à l'exclusion de toute autre.

Ce fantôme de cardinal fit peur à Henri, ce fantôme de roi. Le fils de Catherine, au lieu de répondre par l'épée, supplia les confédérés, ses bons parents et amis, de déposer les armes, affirmant qu'il aurait recours à leurs conseils pour la restauration du service de Dieu (avril 1585).

La reine mère se hâta en même temps vers Épinay pour s'entendre avec le duc de Guise. L'adroit Lorrain fut inflexible dans ses prétentions. « Madame, lui disait-il, nous serons à cheval, tant que le roi n'aura pas déclaré la guerre aux protestants. Nous désirons de plus un édit qui proscrive toute autre religion que la religion romaine. C'est notre devoir de sujets autant que de catholiques. » La reine mère ne put rien obtenir que ces paroles.

Elle les reporta au Louvre. Le roi s'écria que c'était la guerre civile, mais dans sa terreur des princes ligués il se soumit à tout.

Il y eut des conférences à Nemours, et, le 7 juillet,

un infâme édit abolissait la liberté de conscience. Les héros étaient morts en vain sur les champs de bataille, en vain les martyrs avaient mêlé leurs cendres aux cendres des bûchers. Tout ce qu'ils avaient conquis au prix de leur sang était révoqué, anéanti. Tout ce qui avait été juré était parjuré.

Les religions autres que la religion catholique seraient désormais défendues, sous peine du dernier supplice et de la confiscation des biens. Les Français feraient profession publique de catholicisme, ou sortiraient du royaume dans les six mois. Les places de sûreté seraient rendues par les huguenots et les charges qu'ils exerçaient passeraient à des fonctionnaires orthodoxes.

Le roi remerciait en finissant la ligue de tout ce qu'elle avait fait pour lui, et, en reconnaissance de tant de fidélité, il accordait des faveurs à tous les chefs. Le cardinal de Bourbon, entre autres, aurait la ville de Soissons, trente arquebusiers et soixante et dix cavaliers de garde. Le duc de Guise aurait, lui, les villes de Verdun, de Toul, de Saint-Dizier et de Châlons.

Voilà le traité ; il consterna les protestants.

L'impression du roi de Navarre fut si foudroyante que la moitié de sa moustache blanchit. C'est qu'il eut en une minute l'intuition de toutes les calamités qui allaient déborder de cet édit, soit sur Henri III, soit sur les protestants, soit sur la France, soit sur lui-même, déjà le centre de tout. Néanmoins il fut plutôt réveillé qu'abattu par ce fléau de la guerre civile dont l'édit était le tocsin.

Il se concerta vite (août 1585) avec le prince de Condé, et le maréchal de Montmorency-Damville, qui avait pris le titre de duc après la mort de son frère aîné, et qui, par son gouvernement de Languedoc, était une sorte de vice-roi. Avec ce double concours, avec les vœux de tous les protestants du monde et au nom de la liberté de conscience, le Béarnais lança contre les Guise, chefs de la ligue, une provocation à outrance et contre l'édit de Henri III une énergique protestation.

Il envoya aussi un défi au Balafré, afin d'épargner le sang humain, disait-il, en substituant à une querelle générale une querelle privée, et à une guerre civile un duel. Le duc de Guise répondit que le roi de Navarre lui faisait beaucoup d'honneur, mais qu'il se devait tout entier à la défense du catholicisme apostolique et romain. Il refusa donc cette chevaleresque rencontre en champ clos.

Il sollicitait en même temps l'adhésion solennelle du pape à la ligue. Grégoire XIII était mort. Sixte-Quint venait de ceindre la tiare. Ce pontife, qui avait à un haut degré le sentiment de l'unité monarchique et le culte de l'ordre, désapprouvait personnellement la révolte des princes lorrains. Néanmoins, en cette conjoncture, par métier de pape envers l'hérésie, il fulmina une bulle d'excommunication contre le roi de Navarre et le prince de Condé, les déposant de toute seigneurie et les proclamant incapables de succéder à la couronne de France, à cause de leurs crimes.

Le roi de Navarre fut prompt. La bulle était du 9 septembre. Le 6 novembre 1585, à Rome, il fit affi-

cher par un serviteur hardi sur les célèbres statues de Pasquin et de Marforio, sur les portes des églises et sur les murs du Vatican cette contre-bulle d'un héros :

« Henri, par la grâce de Dieu, roi de Navarre, prince souverain de Béarn, premier pair et prince de France, s'oppose à l'excommunication de M. Sixte, soi-disant pape de Rome, la maintient fausse et en appelle comme d'abus. En ce qui touche l'hérésie, soutient que M. Sixte en a menti et que lui-même est hérétique, ce que Henri de Béarn prouvera en plein concile libre et légitimement assemblé. Proteste en attendant, le roi de Navarre, contre la tyrannie et usurpation du pape et des ligués, ennemis de Dieu, de l'État, des rois et de la paix. »

« Autant proteste Henri de Bourbon, prince de Condé. »

Tout en se mettant ainsi en mesure avec tous, le Béarnais levait des troupes en France et en Allemagne, tandis que Henri de Guise manœuvrait la ligue, guerroyait contre le duc de Bouillon, et que Henri de Valois dépensait deux cent mille écus d'or, par année, en petits chiens, en perroquets, en singes, jouait gravement au bilboquet, et découpait, pour les coller aux parois de ses chapelles, les images des livres de prières.

Ce roi, d'ailleurs entouré de mignons et qui avait donné aux Parisiens pour gouverneur René de Villequier, son entremetteur d'hommes et de femmes perdus, était de plus en plus odieux. Il passait pour être l'ami des huguenots et du roi de Navarre, pour trahir

la ligue, et pour avoir trempé dans le meurtre légal d'Élisabeth sur Marie Stuart.

Cette tragédie de Fotheringay (février 1587) communiqua une nouvelle fièvre à la ligue. C'était le catholicisme, c'était la maison de Guise qui avaient été frappés dans la reine captive. Et le Valois avait fait plus que de l'abandonner : il avait ajouté l'hypocrisie à l'insensibilité en feignant de demander sa grâce et en demandant la mort de sa belle-sœur. Cela criait vengeance au ciel.

Aussi les chefs de la ligue agissaient-ils comme si M. de Guise eût été le seul roi de France.

Par un mouvement analogue, bien que plus infime, le fond de la ligue, la ligue démocratique, une petite ligue dans la grande, surgit du ruisseau, tout affranchie du Valois. Son indépendance éclatait, non plus par des désobéissances, mais par des plans d'assassinats.

Cette ligue des Seize, c'est le nom de la nouvelle confrérie, prit ce nom des seize quartiers de Paris, où elle comptait de nombreux partisans. Elle relevait directement d'un conseil particulier et ne se rattacha qu'indirectement à la maison de Lorraine.

Le père des Seize fut La Rocheblond, un bourgeois de Paris. Cet homme, d'un tempérament violent, confia son plan à Jean Boucher, curé de Saint-Benoît, à Jean Prévôt, curé de Saint-Severin, et à Mathieu de Launay, docteur en théologie, tous trois ultra-ligueurs.

Ils adoptèrent ce plan qui leur allait si bien, et ils le fécondèrent dans des conférences tenues chez le

curé de Saint-Benoît, d'abord à la Sorbonne, et puis au collége de Fortes, où il avait des appartements. Ils admirent les factieux les plus hardis, et parmi eux des joueurs, des libertins, des bandits tous capables de comprendre l'audace et d'exécuter un coup de main.

Quand la confrérie fut en progrès, Jean Boucher écrivit au duc de Guise pour lui offrir cette ligue dans la ligue. Le duc se contraignit et n'exprima pas de mécontentement. Il approuva même les Seize avec bienveillance, afin de les avoir pour lui au lieu de les avoir contre lui. Il devina, en chef de parti, qu'il lui naissait un embarras dont il lui fallait faire un levier.

Dès qu'il voulait propager un bruit, une calomnie ou rendre un projet populaire, il s'adressait aux Seize. Ainsi, désirant enlever Boulogne à Henri III, il demanda le concours des Seize, qui applaudirent aussitôt.

Un des confédérés, Nicolas Poulain, ressentit des scrupules. Il se reprocha de participer à tant de révoltes et d'iniquités. Il était ami de Bussy Leclerc, procureur au parlement et ancien maître d'armes, l'un des ligueurs les plus forcenés. C'est ce qui explique pourquoi, ayant résolu de se faire espion du roi, il put accomplir ce dessein, pendant dix-huit mois, sans être soupçonné. Il commença par révéler au chancelier le projet sur Boulogne. Le duc d'Épernon, qui était gouverneur de la province, mit la ville à l'abri de toute attaque, et le duc d'Aumale, qui aurait certainement réussi en temps ordinaire, échoua dans la sacrilége conquête d'une ville de France pour le roi d'Espagne.

Le duc de Guise eut là un grand mécompte. Il souhaitait infiniment Boulogne. C'eût été un port admirable pour ravitailler la flotte que Philippe II préparait contre l'Angleterre et les Pays-Bas; c'eût été de plus une place très-sûre par où les renforts d'Espagne seraient arrivés avec une merveilleuse facilité au duc de Guise.

Encouragé et caressé pour les services qu'il rendait, Nicolas Poulain continua son rôle. Il écoutait aux conciliabules de la ligue et des Seize, puis il avertissait à temps le chancelier.

Les Seize dépassaient les ducs de Guise et de Mayenne. Ils s'irritaient des lenteurs. Ils accusaient les princes lorrains de trop tarder. Ils se décidèrent à les devancer. Ils devaient s'emparer du grand et du petit Châtelet, du Temple, de l'Hôtel de ville, de la Bastille et du Louvre. Alors ils égorgeraient les mignons, les ministres et casseraient le parlement. Quant au roi, les uns étaient disposés à l'affubler d'un capuchon, les autres à le tuer. Une tombe à Saint-Denis ou une cellule dans un couvent, voilà les deux perspectives qu'ils réservaient au dernier des Valois.

Tous les postes menacés furent fortifiés, et la cour fut sauvée encore par Poulain.

Le duc de Guise, compromis par les Seize, les contenait à grand'peine, soit par son frère le duc de Mayenne, soit par les curés de Paris les plus modérés, soit par des agents secrets qu'il faisait intervenir à propos. Mais souvent ces fils étaient brisés par l'impétuosité de la faction. Le Balafré éclatait alors. Il

envoyait dans les moments critiques Menneville, le gentilhomme qui avait le plus sa pensée. Menneville objurguait les Seize, leur déclarait que le Balafré, las de leurs insubordinations, se séparerait d'eux et les décapiterait par son seul désaveu. Les Seize, qui aimaient le duc au fond, se repentaient, criaient qu'ils n'entreprendraient plus rien sans le consulter, et Menneville faisait leur paix avec le Balafré, et l'ordre régnait un instant dans cette anarchie.

Je connais un portrait du duc de Guise à cette époque.

Il est encore bien jeune d'âge et les soucis d'une intrigue sans bornes et sans repos l'ont déjà vieilli. Ses tempes et son menton battent. Son vaste front est humide de sueur. Ses beaux cheveux blonds se sont éclaircis et ont grisonné. Ses yeux sont vagues, son nez n'aspire plus l'avenir par les narines ouvertes, sa bouche est cernée de plis qui témoignent des inquiétudes du jour et des insomnies de la nuit. Toute la physionomie est belle, moitié fébrile, moitié découragée, avec une nuance d'ironie au destin dont il pressent l'ambiguïté et dont il raille la fourberie finale.

Tel est le duc de Guise dans la peinture; tel il est dans l'histoire. Il s'est proposé un but inaccessible. Les difficultés s'accumulent. Le cardinal de Bourbon est son instrument; mais Henri III et le roi de Navarre surtout sont ses obstacles insurmontables. Les Seize dans la ligue sont les boulets qu'il traîne à ses pieds meurtris. Mais tout cela n'est rien auprès de Philippe II. Le roi d'Espagne, c'est le diable, le diable

avec lequel il a fait un pacte, le diable qui le paye, qui le tente, qui le pousse, qui le trompe et qui lui garde pour récompense une petite pincée de cendres.

Voilà le duc de Guise en 1587. Il n'a pas le remords, mais il a le doute, l'affaissement et le sarcasme de sa diplomatie incessante. Il en a aussi l'héroïsme, et il ira jusqu'au bout de son horoscope.

Il se couvait, cette année 1587, l'année de la mort de Marie Stuart, une double croisade : une croisade catholique par Philippe II et l'Armada pour éteindre le protestantisme en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas; et une autre croisade calviniste, par Théodore de Bèze, pour préserver la réforme et le Messie de la réforme autant que de la monarchie, le roi de Navarre.

Philippe II aimait à se repaître de supplices. Il n'avait pas seulement toutes les frénésies de la cruauté, il en avait l'endurcissement.

Il était d'une trempe plus féroce que l'homme. Tout condamné était pour lui une proie qui, loin de le troubler, l'épanouissait. La pitié n'effleura jamais ce témoin des supplices qu'il ordonnait, ce témoin impassible au dehors, satisfait au dedans. Ni la torture dans les os des martyrs, ni le feu dans leurs chairs, ne purent une seule fois lui blesser les yeux, ou toucher son cœur, ou même remuer ses nerfs. Les supplices ne lui causaient qu'une impression : ils aiguisaient sa joie. Cette joie montait et rayonnait avec la flamme. Avant le bûcher, ce roi sectaire était triste; il était triste après. Des lueurs barbares de la

place publique, il rentrait dans la nuit morne de l'Escurial.

Il sema d'échafauds et d'incendies humains tout son règne. Du trône à la tombe, il fut le tyran de ses femmes, le geôlier de ses maîtresses, l'assassin de son fils, le bourreau de ses peuples.

Eh bien, l'esprit tendu sur les apprêts de son Armada qui devait partir au mois de mai 1588, du port de Lisbonne, Philippe II, dès l'année 1587, avait redoublé d'activité. Ce roi des auto-da-fé, ce tourmenteur des corps et des âmes, ne négligeait aucune précaution ; il multipliait l'espionnage, aiguillonnait les travaux, prodiguait l'or, afin d'étendre à l'Europe entière l'inquisition et d'y noyer l'hérésie, comme en Espagne, dans les larmes, dans le sang.

Vers la même époque, par un instinct de conservation et de charité, Théodore de Bèze, qui n'était pas un roi, mais qui, depuis la mort de Calvin, était le théologien de Genève, parcourut la Suisse et l'Allemagne pour trouver des adversaires à Philippe II et au duc de Guise, pour susciter des défenseurs au protestantisme si formidablement menacé.

De Bèze était une puissance. Né à Vézelay, dans le Nivernais, d'une famille noble, il fut de bonne heure transplanté à Bourges et confié à la savante direction de Melchior Wolmar, professeur de langue grecque. Wolmar n'était pas qu'un helléniste, il était un homme supérieur. Il instruisit le jeune de Bèze dans les belles-lettres et l'initia aux principes de la réforme.

Théodore de Bèze répondit à souhait aux grands

desseins de son maître sur lui. Il se distingua vite dans les littératures antiques. Il devint de plus un logicien éminent, un philosophe profond. La jeunesse l'emporta dans tous les orages des passions, sans effacer sa direction primitive.

La famille distinguée à laquelle il appartenait lui réservait des bénéfices considérables, s'il voulait se faire prêtre. Elle le pressa de consentir à la fortune immense qui l'attendait dans le clergé. De Bèze, qui se sentait protestant dans le cœur, résista. Il épousa Claudine Denosse, malgré l'humble condition de cette femme qu'il aimait, et se retira précipitamment à Genève pour échapper aux projets et aux sollicitations de sa famille.

Indépendant et pauvre, il chercha dans ses talents des ressources pour vivre. Il exerça dix années à Lausanne avec un retentissement prodigieux les fonctions de professeur de littérature grecque. Il se lia de doctrine et d'affection avec tous les novateurs d'élite qui abondaient alors en Suisse. Calvin et lui s'attachèrent, se soudèrent l'un à l'autre. De Bèze, voulant s'abandonner à son affection pour le grand réformateur et se dévouer à leur œuvre commune, vint se fixer définitivement à Genève et s'y fit recevoir pasteur à quarante ans.

C'est alors que sa vie la plus sérieuse commença.

Après l'horrible massacre de la Saint-Barthélemy, il écrivit à tous les princes qui n'étaient pas les ennemis déclarés du protestantisme, leur demandant un asile et des secours pour les survivants de ce guet-apens infernal, accompli par la France et béni par

Rome. Lui-même il fonda un hôpital à Genève en faveur des pauvres proscrits.

En 1587, il perdit sa première femme. Il en épousa une seconde, Catherine de La Plane, qui le soigna jusqu'à sa mort avec le plus tendre dévouement. Bèze, lorsqu'il se remaria, n'avait pas moins de soixante-dix ans. Sa vieillesse était robuste et active. Il prêchait, il professait, il correspondait avec l'Europe. Il était l'âme vivante du calvinisme dans tout l'univers. Il en demeura jusqu'à la fin le centre, l'unité. Ce que Calvin avait fondé, il le préservait.

Ce fut en 1588, un an après la mort de sa première femme, qu'il fit sa propagande contre Philippe II, contre la ligue et contre les Guise. Il explora, dans l'intérêt de sa cause, la Suisse et l'Allemagne. Il s'intéressait à la France où sévissaient les Seize. Des cimes de sa seconde patrie, il pensait à l'ancienne, et Vézelay ne lui était pas moins présente que Genève. Du bord des lacs, du haut des Alpes, de l'ombre aussi des forêts d'Arminius qu'il traversait, le vieux Bèze rappelait avec prédilection le manoir paternel, les petites collines, les prés verts, les pâles étangs et les bois druidiques du Nivernais.

Il récitait tour à tour les psaumes en hébreu, les épîtres de saint Paul en grec, et il employait tantôt l'esprit, tantôt la science, tantôt l'enjouement, tantôt la diplomatie, tantôt l'élégance, dans les châteaux des seigneurs ou à la cour des princes. Il n'avait qu'un bijou auquel il tenait infiniment et que ses hôtes illustres considéraient avec une attention mêlée de respect : c'était une bague qui avait appartenu à Jeanne

d'Albret et que cette princesse avait donnée à Bèze en signe d'amitié. Bèze la portait à son doigt comme un anneau pastoral.

Le successeur de Calvin était très-beau dans sa vieillesse. Il avait l'air majestueux et simple d'un patriarche. Tous les portraits de Théodore de Bèze, dont le plus imposant est à la bibliothèque de Genève, ont une auréole de pontife libre. Une magnifique crinière de cheveux blancs tombait en désordre sur la face de lion de ce chef vénéré des Églises.

Il était ardent sous sa couronne d'années. Il était généreux, insinuant, grave, convaincu, terrible à l'occasion.

Il parla soit aux cantons, soit aux électeurs, le langage du cœur et de la conscience. Il souleva ces lourdes populations, et, avec le secours du duc de Bouillon et des émissaires du Béarnais, il ébranla huit mille reîtres, cinq mille lansquenets et seize mille Suisses.

Cette armée, sous le commandement prépondérant du baron de Donaw, lieutenant de Jean-Casimir, entra d'Alsace en Lorraine par les défilés de Phalsbourg. Elle se dirigea lentement, et, au milieu de l'anarchie des généraux, vers la Champagne, dépassa Joinville, traversa la Seine, l'Yonne et refusa d'obtempérer au désir du roi de Navarre, qui l'engageait, par M. de Châtillon, le fils de l'amiral de Coligny, à remonter jusque dans le Forez, où le Béarnais avait l'intention de la joindre.

Le dessein du roi de Navarre était de longer la Dordogne, d'atteindre l'Allier, puis la Haute-Loire,

et de se réunir efficacement aux étrangers sur la rive de ce grand fleuve.

Il y avait alors cinq armées en France : celle du baron de Donaw, harcelée par l'armée ligueuse du duc de Guise, et observée par l'armée que le duc d'Épernon réservait au roi. Il y avait encore l'armée du Béarnais et l'armée du duc de Joyeuse.

Ce courtisan, érigé subitement en général, aspirait à justifier sa faveur, à éclipser le duc de Guise et à le remplacer dans l'amour des catholiques en anéantissant le représentant de l'hérésie, le roi de Navarre.

Dans sa précipitation, Joyeuse n'attendit pas même le maréchal de Matignon. Il se hâta vers le bourg de Coutras sur la rivière de l'Isle en Périgord. C'est là qu'il rencontra le Béarnais.

Les troupes de Joyeuse étaient les plus brillantes qui se fussent encore vues. Toute la fleur de la noblesse était dans ce camp doré. Les diamants, les pierres précieuses, les belles armes reluisaient partout. La présomption et les rodomontades éclataient avec les parures.

Les huguenots du roi de Navarre étaient presque tous de la Guyenne, de la Saintonge et du Poitou. Il comptait une phalange de montagnards de son pays natal. Il y avait autant de simplicité parmi les calvinistes que de magnificence parmi les courtisans de Joyeuse.

Quand les trompettes des catholiques sonnèrent la charge, les protestants s'agenouillèrent pendant que les pasteurs priaient. Ces vieux routiers de guerre civile se relevèrent à l'aspect de l'avant-garde de

Joyeuse, menée au galop par M. de Lavardin. Cette avant-garde perça au travers des chevau-légers du duc de Thouars et du vicomte de Turenne. Elle avança jusqu'à Coutras où elle s'amusa à piller. Les protestants se reformèrent en un instant. Le roi de Navarre courait de rang en rang, électrisant tout du geste, du regard ou de la parole. Sous le prince voluptueux, il y avait toujours dans le Béarnais, aux grandes heures, un rude soldat, un homme de fer et de feu dont l'inspiration jaillissait en étincelles de gaieté et d'héroïsme. Il s'arrêta devant le prince de Condé et le comte de Soissons qui étaient à leurs postes et il leur cria très-haut pour être entendu des gentilshommes : « Mes cousins, souvenez-vous que vous êtes du sang de Bourbon. Vive Dieu ! je vous montrerai que je suis votre aîné. — Et nous vous prouverons, répliquèrent les princes, que vous avez de bons cadets. »

Le roi, donnant ses ordres, y joignant l'exemple, se rua dans la mêlée, culbutant tout d'une vigueur intrépide qu'il avait déjà tant signalée à Cahors. La bataille fut courte et terrible, l'armée royale anéantie. Trois mille fantassins, autant à peu près de cavaliers, plus de cinq cents seigneurs de cette armée de dix mille hommes restèrent sur la place. Le Béarnais avait beaucoup de peine à couvrir les prisonniers catholiques. Les huguenots, exaspérés par les cruautés récentes de Joyeuse et de ses lieutenants contre des garnisons protestantes, s'acharnaient à tuer ; mais le roi de Navarre s'acharna de son côté à protéger ceux qui se rendaient et il en sauva beaucoup.

Joyeuse fut admirable dans son désastre. Ce débauché du Louvre mourut comme Catilina, ce débauché de Rome. Après des efforts inutiles pour rétablir sa fortune, Joyeuse, immobile une minute, regardait tout haletant le champ de bataille. M. de Saint-Luc lui dit : « Que faire maintenant? — Que faire, reprit Joyeuse, ne pas survivre, » et il se lança avec son frère et quelques amis dans un sombre escadron de calvinistes où ils disparurent à jamais. Pas un de ces héros empanachés et frivoles ne revint de cette boucherie (1587).

Ce trépas de Joyeuse ne fut point sans gloire. Sa mort valut mieux que sa vie.

Le roi de Navarre ne profita pas de sa victoire. Toute la noblesse calviniste se débanda de côté et d'autre. Les gentilshommes aimaient mieux gagner leurs châteaux que de chercher les Allemands et les Suisses afin de ne faire qu'un avec eux. Ce fut une grande faute.

Elle pèse sur le roi de Navarre qui ne lutta pas assez, en cette circonstance, contre son état-major. Lui-même, dans sa soif d'amour, était empressé de retourner en Béarn, où l'appelait Corisande.

Les confédérés se trouvèrent dans un grand embarras. M. de Guise leur livra deux combats heureux, l'un à Vimori, près de Montargis, l'autre au bourg d'Auneau, près de Chartres. Dans cette dernière affaire, plus de deux mille Allemands et Suisses furent passés par les armes.

Les Suisses et les Allemands profitèrent de l'absence du duc de Guise, qui, après sa seconde vic-

toire, avait couru chercher en Bourgogne le marquis de Pont, fils aîné du duc de Lorraine. M. de Guise espérait avec les cinq mille chevaux du marquis achever d'exterminer les étrangers. Mais, pendant les délais de cette jonction, les Suisses d'abord, par le duc d'Épernon, traitèrent avec le roi et reprirent le chemin de leurs cantons ; d'un autre côté, les Allemands du baron de Donaw acceptèrent du roi à quelques lieues de Roanne, encore par le duc d'Épernon, une capitulation qui leur permettait de rentrer chez eux, sous le serment de ne jamais servir en France sans l'autorisation de Henri III.

Ces deux traités furent conseillés par le duc d'Épernon, qui enlevait ainsi au duc de Guise la gloire de clore la campagne.

Le Balafré furieux poursuivit les Allemands jusque dans le comté calviniste de Montbéliard, où il brûla cent vingt villages, au mépris des conventions, se vengeant ainsi d'en avoir été exclu.

Bravé de loin par le duc de Guise, le roi fut bafoué à Paris de très-près par les ligueurs et par les Seize. Ils le déclaraient complice du roi de Navarre et des étrangers dont il avait facilité la retraite. Le duc d'Épernon n'était ni moins calomnié, ni moins sifflé. On distribuait publiquement sous le tite de *grands faits d'armes du duc d'Épernon contre l'armée des hérétiques* un livre dont toutes les pages blanches ne contenaient en immenses lettres majuscules que ce seul mot : « Rien. »

Le duc de Guise, au contraire, était acclamé partout. C'était un général incomparable. C'était un pe-

tit-fils de l'empereur Charlemagne et digne du trône de son grand ancêtre. Les prédicateurs, du haut de la chaire sacrée, prouvaient à leurs auditoires successifs le droit légitimement départi aux nations de changer de dynastie. Ils répétaient et développaient en tout sens ce texte biblique bientôt commenté par le peuple : *Saül en a tué mille*, *mais David en a tué dix mille.*

Le roi d'Espagne mêla ses félicitations à ces applaudissements. La cour de Rome envoya au Balafré ses bénédictions, et le duc de Parme lui fit présent de son épée.

L'immense popularité de Guise était entretenue par la duchesse de Montpensier, sœur du Balafré. Veuve de son vieux époux, étrangère à l'amour pendant son mariage, tout en elle s'était tourné en passion politique. Elle était l'Euménide de la ligue, et des Seize, les violents de la ligue.

La duchesse était très-belle, et sa beauté ajoutait à son influence. Elle avait, comme tous ceux de sa maison, le long ovale de la figure et la transparence du teint. L'arc de ses sourcils était tracé d'un pinceau léger. Ses yeux jetaient un feu sombre à travers ses cils bruns. Son front était hardi. Ses cheveux se tordaient en serpents et se nouaient en diadème au sommet. Son nez, d'une forme noble, quoique un peu court, était retiré sur lui-même et relevé aux narines. Sa bouche avait une expression de haine ; elle était frémissante, emportée, prompte à l'écume.

La duchesse de Montpensier ne se modérait jamais. Le sang de son père, et de sa cousine, la reine

d'Écosse, lui avait donné la soif du sang. Elle voulait la mort des ennemis de sa race et de sa foi. Elle prit goût à tous les poisons, à tous les venins de la discorde. Elle les but comme l'eau.

Elle était la conseillère de tous les complots parmi les Seize. Nicolas Poulain, l'espion du roi, avertit le chancelier. La duchesse agitait la torche de sa colère sur ces hommes de révolution. Les délibérations les plus frénétiques remontaient jusqu'à elle.

Le roi, dans l'intérêt du repos public et de sa propre sûreté, fit ordonner à la duchesse de quitter Paris. Elle résista fièrement. Se sentant sous la sauvegarde des foules et des princes catholiques, ses frères, elle eut des insolences inouïes. Elle les porta jusqu'à la sédition. Au lieu d'obéir, elle étala ses dédains. Elle affecta de se montrer partout, jouant avec des ciseaux d'or qu'elle portait à sa ceinture et qu'elle réservait, disait-elle, pour donner *à frère Henri de Valois* la tonsure monacale, cette troisième couronne dont il était plus digne que des couronnes de France et de Pologne.

# LIVRE QUARANTE-HUITIÈME

Situation du duc de Guise. — Sommé par les Seize et par Philippe II de venir à Paris. — Henri III, par Bellièvre et La Guiche, lui défend d'avancer. — Le duc passe outre. — Le 9 mai, il descend à l'hôtel de Soissons. — Le Balafré au Louvre. — Rentré à l'hôtel de Guise, il sape la royauté. — Barricades. — Fuite de Henri III. — Le duc de Guise manque l'occasion. — Elle ne reviendra plus.

L'année 1588 s'ouvrit comme une espérance sans bornes à l'horizon de tous les chefs du catholicisme européen. Le pape livrait l'Angleterre à Philippe II, et ce roi insatiable allait conquérir l'île schismatique avec l'invincible Armada. Le duc de Guise s'abandonnait au destin. Jamais tant de prestige ne l'avait environné.

Il convoqua à Nancy les princes lorrains, le cardinal de Bourbon et les seigneurs les plus illustres de la ligue. Tous ensemble dressèrent une requête à Henri III, doublement affaibli par la défaite de Joyeuse à Coutras et par les victoires du duc de Guise sur les Allemands. Cette requête imposait au roi l'extermination de l'hérésie, le concile de Trente, l'inquisition dans chaque province, l'admission des ligueurs dans les meilleurs emplois de l'État, la vente des biens confisqués sur les protestants pour solder une armée à Henri de Guise, la disgrâce de d'Épernon et des mignons, l'octroi de nombreuses places de guerre

aux catholiques, la prépondérance enfin du Balafré partout.

Voilà quelle situation la ligue voulait faire au roi. Henri III ne s'expliqua point. Il était effrayé. D'Épernon, qui était un homme de courage, prit un nouvel empire sur son maître.

Les magnifiques funérailles de Joyeuse, dans lesquelles le peuple vit une dilapidation, et la mort du prince de Condé, empoisonné par Charlotte de La Trémouille, sa femme, tragédie domestique où les prêtres signalèrent la réprobation de Dieu contre les hérétiques, exaltèrent de plus en plus la multitude. Le duc d'Épernon fut insulté sur le pont Notre-Dame. L'effervescence croissait. Les gentilshommes catholiques arrivaient à Paris avec leur suite, et logeaient dans les couvents, dans les maisons des chanoines, des curés et des ligueurs. Cette multitude restait inaperçue. Les vingt mille affiliés et leurs amis redoublaient de confiance en la comptant. Le duc de Guise dépêcha aux Seize cinq capitaines investis du commandement absolu de tous les quartiers de Paris, et parmi ces capitaines le comte de Brissac, Menneville et Saint-Paul.

Le roi, instruit de tout par Nicolas Poulain, se mit sur la défensive. Il concentra des troupes autour de Paris. Lagny-sur-Marne fut désigné comme garnison aux Suisses qu'il entretenait à sa solde. Le duc d'Épernon, gouverneur de Normandie, se rendit dans cette province, afin d'en réchauffer le zèle et de la rattacher fortement à la cause royale.

Pendant ces préparatifs, le duc d'Aumale fomen-

tait des troubles en Picardie. La duchesse de Montpensier, qui n'allait pas au Louvre, mais qui était sans cesse à l'hôtel de Soissons chez la reine mère, la sollicitait d'obtenir du roi, pour le duc de Guise, la permission de venir à Paris. Le roi rudoya sa mère de se faire l'interprète d'un pareil vœu et s'obstina dans ses refus.

Le duc de Guise cependant était appelé par les Seize et Philippe le précipitait de sa main fatale. Le duc, cédant à cette double pression, partit de son gouvernement de Champagne et fit halte à Soissons avec le cardinal de Bourbon et leurs amis.

Dès que le roi sut le duc de Guise à Soissons, il lui dépêcha MM. de Bellièvre et de La Guiche, pour le prier de ne pas pousser jusqu'à Paris. Les deux négociateurs, si le duc consentait à rompre avec l'Espagne et avec Rome, lui promettaient tout au nom de Henri III. « Ils m'ont proposé, dit le Balafré lui-même, de la part du roi, des bienfaits et des charges dignes de ma qualité avec un monde d'offres extraordinaires, lesquelles je compare à la tentation que le diable fit à Notre-Seigneur. »

Le duc répondit par des paroles ambiguës. Sa position était terrible. Les Seize avaient hâte de l'associer à leurs dangers. Philippe II avait besoin de l'explosion des troubles à Paris avant le départ de sa flotte. Ce fut le commandeur Moreo, un confident du roi d'Espagne, qui déclara au duc de Guise, à Soissons, ce que Philippe souhaitait à tout prix. Il leurrait en même temps le Balafré de trois cent mille écus, de douze cents lances et de six mille lansque-

nets; il le flattait que son maître n'accréditerait plus d'ambassadeur auprès du roi de France, mais auprès de la ligue.

Il fallait se décider et le duc se décida. Il pouvait être tué cent fois, car Henri III avait autour de lui des hommes d'exécution et d'audace. N'importe. Comment Guise aurait-il renoncé aux subsides et aux soldats de Philippe II? Ces subsides et ces soldats n'étaient-ils pas indispensables à celui qui ne se résignerait jamais au rôle de sujet?

Guise donc ne recula point. Il avait quelque chose du courage et de la persévérance de son père, beaucoup des grâces de sa mère, et infiniment de l'ambition aveugle, chimérique de son oncle, le cardinal de Lorraine. Ce n'était pas trop de tous ces dons et même de ces défauts pour avancer.

En effet, des trois partis qui divisaient la France, il n'en avait pas un entier. Les huguenots étaient au roi de Navarre, les politiques au duc de Montmorency-Damville et à Henri III. Des catholiques, le duc de Guise n'avait guère que les violents, les jésuites et le clergé. C'était assez pour être un tribun chevaleresque, pas assez pour être un roi. Henri III était encore sur son trône. Comment y monter contre le droit? Par Rome? mais le pape Sixte-Quint était peu favorable au duc. Par Philippe II? mais ce prince, qui voulait bien que le duc renversât le trône, ne voulait pas qu'il s'y assît. Par le peuple? mais l'immense peuple des provinces et même de Paris n'était pas pour Guise. Ce que le duc avait surtout, c'était la plèbe.

Voilà le cercle d'impuissances où s'agitait le Ba-

lafré. Les ténèbres l'environnaient. S'il n'avait pas d'avenir, s'il n'avait peut-être pas de lendemain, il avait dans l'imagination les légendes et la tradition de sa race, dans la tête le génie turbulent d'un Gracque féodal, il avait dans les yeux le mirage des usurpateurs et dans la poitrine le courage des héros.

Il éconduisit donc Bellièvre et La Guiche par des propos énigmatiques, et, le même jour qu'eux, le 8 mai 1588, à onze heures du soir, il s'éloigna de Soissons. Il avait eu soin de se recommander, le matin, à la piété des minimes pour des messes à son intention. Il traversa en factieux catholique la rivière de l'Aisne, son Rubicon. Il voyagea toute la nuit par des sentiers détournés, et, le 9, le visage caché, moitié sous son chapeau, moitié dans son manteau, il arriva à Paris. Vers midi, ce grand conspirateur était à la porte Saint-Martin avec huit gentilshommes seulement et le marchand Brigard, qui lui avait été député par les Seize.

Il tourna du côté de la rue Saint-Denis. Lorsqu'il y déboucha avec sa petite escorte, il fut reconnu. Les ligueurs comptaient un peu sur lui. Dès qu'un homme eut dit : voici le duc de Guise, ce nom circula de proche en proche et gagna la ville. En dix minutes, il y avait trente mille personnes autour du Balafré. Des tonnerres d'applaudissements ébranlaient l'air et jusqu'aux maisons. Vive le duc de Guise! vive le libérateur des catholiques, le vainqueur de l'hérésie! *Hosanna filio David!* L'enthousiasme est contagieux. Des fenêtres les femmes secouaient des rubans, déployaient de petites bannières aux croix de Lorraine.

La foule criait, roulait dans une vaste ivresse. Les fleurs pleuvaient des balcons, les branches vertes jonchaient les pavés. Et le duc, tête nue, saluait, souriait, parlait à tous. Il était beau comme l'archange Michel sur son cheval poudreux. Il tenait à la main son chapeau de feutre à pointe, orné d'une plume verte. Il portait un pourpoint de damas blanc, un manteau de drap noir et des bottines de buffle. Chacun s'efforçait de toucher soit la crinière du genet d'Espagne, soit les éperons, soit les étriers, soit une partie des vêtements du duc. On déroulait devant lui des chapelets consacrés pour qu'il les bénît encore d'un geste, comme s'il eût été le saint-père de Rome.

Le duc descendit à l'hôtel de Soissons, chez la reine mère. Catherine fut surprise, épouvantée. « Mon cousin, lui dit-elle, je suis aise de vous voir, mais j'aurais mieux aimé que ce fût en un autre temps. — Madame, reprit le duc, je désire me justifier. Faites-moi cet honneur de me mener vous-même au Louvre. »

Catherine envoya Davila prendre les ordres du roi. Le gentilhomme accomplit son message. Le roi était dans son cabinet. A la nouvelle de Davila, il demeura immobile; puis, se levant de son fauteuil, il marcha quelques pas, s'accouda à la vitre qui donnait sur son jardin, et ce ne fut qu'après plusieurs minutes d'un farouche silence qu'il dit à Davila : « Prévenez madame ma mère que, puisqu'elle veut bien me présenter le duc de Guise, je le recevrai dans la chambre de la reine ma femme. »

Davila sortit et trouva le Louvre plein de soldats

et d'armes. Crillon, capitaine des gardes, allait et venait dans le palais. Quoiqu'il détestât les mignons, il s'était fort attaché au roi. Il ne l'avait pas quitté depuis la Pologne. Il veillait à la sûreté du Louvre.

Crillon était calme, ce jour-là, comme il l'est dans tous ses portraits. C'est une figure très-simple. Elle n'a rien de compliqué, ni d'entre-croisé. Nuls plis de finesse, de duplicité ou de réserve. Des lignes arrêtées et fermes. Par moments, des splendeurs de courage et de loyauté. Le cœur sur le visage.

Le front a plus de hauteur que d'amplitude. On devine un génie spécial. Les oreilles sont détachées, mouvantes, et semblent tressaillir au bruit de l'artillerie. Les yeux intrépides et tranquilles regardent fixement le péril, moins pour l'éviter que pour le braver. Le nez se dilate et palpite au vent du clairon. La bouche énergique défie la mitraille. Les joues expriment une mâle jovialité, et s'appuient sur une mâchoire osseuse terminée par un menton vigoureusement accentué.

Ainsi dut apparaître Crillon dans les corridors du Louvre. Il avait une attitude martiale, un cou de taureau et une face de lion. C'était une de ces physionomies guerrières dont la révolution française a montré tant de types héroïques à l'Europe. (V. l'estampe gravée par Beuf.)

Henri III était moins tranquille que son capitaine des gardes. Après avoir congédié Davila, le roi, qui était resté dans son cabinet, y consulta Alphonse d'Ornano et l'abbé d'Elbène. Le prince, s'adressant au colonel de ses ordinaires, lui dit brusquement :

« M. de Guise est à Paris contre mon commandement formel ; à ma place, que feriez-vous? — Sire, reprit le colonel, le duc de Guise vous est-il ami ou ennemi? » le roi ayant poussé un soupir : « Ah! je comprends, repartit d'Ornano. Votre Majesté veut-elle seulement me dire tout bas quatre mots et aujourd'hui même je déposerai à ses pieds la tête du traître duc. » Le roi remercia d'Ornano et déclara qu'il aurait recours à d'autres moyens. « Cependant, reprit l'abbé d'Elbène de sa voix de prêtre plus persuasive et plus tentatrice que celle du soldat, il est écrit : *Percutiam pastorem et dispergentur oves* : je frapperai le berger et le troupeau sera dispersé. » Le roi ayant demandé s'il pourrait compter sur les ordinaires, qui étaient les quarante-cinq gentilshommes attachés le plus étroitement à lui, Alphonse d'Ornano répondit affirmativement. « Appelez-en quelques-uns, » ajouta le roi; ce qui fut fait. Les gentilshommes étant debout devant son fauteuil, Henri s'enquit d'eux s'ils exécuteraient ce qu'il leur ordonnerait. « Oui, sire, reprirent-ils tous, et quoi que ce soit. »

Mais Bellièvre, La Guiche et Villequier étant survenus, conjurèrent le roi de renoncer à toute pensée sanglante, ou du moins de l'ajourner. « Paris est dehors, disaient-ils; et, pour venger une égratignure au duc, Paris massacrerait tout. » Henri fut atterré.

Davila cependant avait rempli auprès de la reine mère la mission du roi. Elle fit avancer sa chaise et le duc l'accompagna modestement à pied. La foule s'était accrue, doublée, triplée. Au lieu de trente

mille hommes, il y en avait quatre-vingt mille. Et ce n'étaient pas des curieux, c'étaient des partisans fanatiquement fidèles sous l'électricité du moment. Les acclamations augmentaient en proportion du nombre. La reine mère en avait le vertige ; le duc, lui, paraissait dans son élément naturel. Il eut constamment la tête découverte. Il saluait à droite, à gauche, en avant, il saluait de la main droite avec son grand chapeau de feutre dont la plume verte flottait. Sa taille souple et haute, son allégresse apparente, son grand air, son visage illuminé de tendresse pour le moindre de ce peuple, et surtout ses beaux cheveux blonds éclairés d'un nimbe, comme s'il eût été un ange du ciel, ses cheveux qui semblaient d'or dans la lumière, tout cela enivrait. Les yeux étaient séduits, les cœurs pénétrés. Une jeune fille s'élança sur une estrade, et, baissant son masque, s'écria : « Bon prince, puisque tu es ici, nous sommes sauvés. » Le duc était rayonnant.

A la porte du Louvre, une ombre passa sur ses traits. Il se contint pourtant, et, lorsqu'il monta l'escalier du palais, entre deux files de gardes, de piques et d'arquebuses, son aspect conserva je ne sais quelle courtoisie aisée mêlée d'héroïsme. Et toutefois il sentit là comme le froid de l'acier. Alphonse d'Ornano le regarda de travers et « le brave Crillon ne lui rendit pas son salut. »

A peine eut-il été introduit avec la reine mère dans la chambre de la reine régnante, que le roi entra avec Bellièvre. Il alla droit au duc et lui dit amèrement : « Pourquoi êtes-vous venu ? » et désignant Bellièvre :

« Mes ordres ne vous ont-ils pas été transmis?—Sire, dit le duc un peu troublé, je suis venu pour me justifier. » Et recouvrant sa confiance habituelle : « On a répandu sur moi beaucoup de calomnies que je dissiperai. »

Le roi s'étant un peu éloigné d'impatience, les reines le conduisirent à l'écart et lui firent peur du peuple. Catherine n'eut besoin que de lui raconter en peu de mots ce qu'elle avait vu et entendu.

Henri III revint au duc qui s'était assis sur un coffre de tapisserie. Il se leva, fit une profonde révérence au roi et lui dit : « Sire, faites-moi cette grâce de croire à ma fidélité. — Monsieur, reprit le roi sévèrement, prouvez-la-moi aux effets. »

Le duc de Guise avec un tact rapide et une décision prompte saisit ces mots comme un adieu et, s'inclinant de nouveau, il sortit. Les antichambres, les escaliers étaient sinistres. Le duc remarquait partout la haine. Il ne hâta point le pas néanmoins. Il descendit lentement les degrés, la politesse la plus exquise dans les manières et dans la physionomie, mais la main prête à tirer l'épée.

Lorsqu'il eut échappé à ce palais hostile et qu'il reparut au milieu de ce peuple immense dont il était l'idole, il respira fortement comme pour reprendre possession de sa liberté. C'était un miracle qu'il fût vivant. Ce fut sa première impression. La seconde fut celle de sa toute-puissance. Il était plus roi que le roi. Les plus rudes voix se faisaient douces pour lui. Des tigres et des loups de faubourg devenaient en sa présence des dogues caressants. Il fut emporté à son

hôtel du Marais sur les bras du peuple. Une vieille femme le contempla quelques secondes et dit, en s'en allant vers son grabat : « Maintenant, je puis mourir. » Un maçon se laissa glisser d'un toit par une corde, au risque de se briser, pour ne pas perdre l'occasion de voir ce cher duc.

Le Balafré convoqua sans retard autour de lui les seigneurs catholiques, les chefs du clergé et des Seize. Il fit de son hôtel un arsenal comme le roi faisait du Louvre une forteresse.

Le lendemain et le surlendemain le duc revit le roi soit au Louvre, soit à l'hôtel de Soissons, chez la reine mère, mais il avait quatre cents gentilshommes avec lui. Le peuple était au delà. Il parla plus ferme alors. Il exposa les griefs des catholiques. Il voulait obtenir à l'amiable les états généraux, l'autorité militaire, le renvoi des favoris. Il pensait à d'Épernon. Le roi protesta de son zèle contre l'hérésie, de sa bienveillance pour la maison de Lorraine. Il excusa ses amis. D'Épernon était toujours sous-entendu. « Qui aime le maître, dit vivement Henri III, aime son chien. — Oui, répondit le duc, pourvu qu'il ne morde pas. »

Sous la perfidie des bienveillances, ou des hommages, perçaient l'aigreur et la colère entre le roi et le prince lorrain.

Une chose surtout contrariait Henri III : c'était l'encombrement de Paris. Des étrangers suspects, des ligueurs de province, des bandits dévoués aux Seize, au clergé et au duc de Guise, inondaient les auberges, les cabarets, les maisons particulières. Le

roi s'efforça de les expulser. Il enjoignit à d'Ornano et à Villequier de faire avec les magistrats municipaux des visites domiciliaires, prélude tyrannique, disait-on, de l'arrestation des Seize, des capitaines catholiques, et même du duc de Guise.

Les officiers du roi échouèrent. Ils furent désobéis et bafoués. Henri III n'hésita plus et convoqua ses troupes sans délai.

Les événements s'étaient pressés comme vers un dénoûment encore mystérieux.

Le 9 mai, le duc de Guise était arrivé à Paris et avait fait sa visite au Louvre. Nicolas Poulain avait averti le roi que les factieux ranimés par la présence du Balafré n'avaient jamais été si bien disposés à l'émeute.

Le 10 et le 11, le Louvre et l'hôtel de Guise s'étaient observés, sondés par des escouades de diplomates et d'espions. Le roi, mécontent des exigences du duc de Guise, indigné des témérités de la ligue, s'était décidé à l'intimidation par un déploiement militaire.

Le 12 mai, dès l'aube du jour, le maréchal de Biron entra dans Paris par la porte Saint-Honoré, à la tête de quatre mille Suisses et de dix mille fantassins français. Crillon était le cœur de cette armée avec son régiment des gardes. Les troupes occupèrent successivement, au son des tambours et des fifres, le cimetière des Innocents, le Petit-Pont, le petit Châtelet, le pont Saint-Michel, le pont au Change et l'hôtel de ville. Le maréchal s'empara lui-même du Marché-Neuf et y installa les Suisses. Crillon se

glissa dans la direction de la place Maubert, vivement et à petit bruit. C'était un poste important, à cause de la proximité des écoles. L'université était sur la hauteur. Il fallait prévenir la descente des étudiants. Le brave Crillon, rencontrant soudain dans le voisinage de la place Maubert des bourgeois qui lui barrent le chemin, va les enlever au pas de charge, lorsqu'un gentilhomme du roi accourt du Louvre et lui réitère l'ordre de rester sur la défensive et de ne pas tirer sur le peuple. Crillon réprime son élan, mais il ne peut s'empêcher de s'écrier : « Triste guerre que celle-là où l'on reçoit les coups sans les rendre! Cette journée sera mauvaise pour le roi et pour l'État. »

Bientôt les étudiants et les ouvriers des ports se réunissent sur la place. Le comte de Brissac était avec eux, une hallebarde à la main. Il avait une inimitié profonde contre Henri III qui avait dit de lui : « Brissac ne vaut rien ni sur mer ni sur terre. » Le comte se souvenait de ce mot et il y fit allusion en causant sur la place Maubert avec le capitaine Saint-Paul. « Voici enfin le champ de bataille qui me convient. Le roi prétend que je ne suis bon ni sur terre ni sur mer; il apprendra aujourd'hui que je suis bon du moins sur le pavé. »

Il fut en effet d'une activité étonnante, il se mêla aux ouvriers, aux étudiants surtout. Il leur suggéra les barricades. Il en fit construire une, puis deux, puis trente avec des tonneaux remplis de gravier et des amas de pavés. D'autres pavés étaient transportés dans les maisons, afin d'assommer de chaque étage

les troupes royales, si elles engageaient le combat. Saint-Paul, Menneville et de hardis officiers du duc de Guise improvisèrent, à l'exemple de Brissac, des retranchements terribles. Paris se trouva, en quelques heures, couvert de barricades; les chaînes des rues furent tendues et les troupes enfermées dans ces fortifications, comme dans un réseau de pierres.

La première barricade fut celle de la place Maubert. De là, d'innombrables barricades s'étendirent dans toutes les directions, dans tous les circuits, dans tous les enchevêtrements de la ville, des faubourgs, et la dernière barricade s'éleva insolemment à trente pas du Louvre. Henri III ne put dominer sa douleur. Les Parisiens, les ligueurs ne menaçaient pas seulement leur roi, ils le méprisaient donc. Comment supporter une telle insulte? Le prince effaré se plaignit au maréchal de Biron et lui demanda ce qu'il y avait à faire. « Rien à cette heure, reprit le maréchal. Il est trop tard. Cinquante mille hommes seraient mis en pièces avant de forcer les lignes de barricades qui se ramifient jusqu'à l'hôtel de ville. Il n'y a plus qu'à préserver le roi. »

Henri III dépêcha alors sa mère auprès du duc de Guise, afin d'obtenir de son patriotisme qu'il se retiràt de Paris. Le duc biaisa, traîna l'entretien en longueur, ne conclut pas. Catherine retourna au Louvre.

Pendant cette négociation, les agents du Balafré propageaient des nouvelles. Cent vingt catholiques et des meilleurs étaient condamnés à mort par le roi. Les bourreaux se tenaient prêts à l'hôtel de ville. Il

n'y avait pas une femme de bien à Paris qui ne dût être outragée, soit par les Suisses, soit par les gardes. C'était un complot certain. Le procureur Crucé, Bussy-Leclerc et les autres meneurs de la grande ligue et de la ligue des Seize certifiaient toutes ces rumeurs.

Au travers de cette effervescence, une balle partie de l'arquebuse d'un Suisse au Marché-Neuf frappe mortellement un ligueur. Aussitôt le peuple riposte. En un instant soixante Suisses sont massacrés. Brissac heureusement accourt et parvient à caserner ces soldats étrangers dans les boucheries.

Les troupes sont cernées de toutes parts. Le désarmement est presque accompli, l'égorgement est imminent. Le roi dépêche de nouveau sa mère au duc, afin qu'elle l'incline à tout apaiser.

Autant le Louvre était morne et sombre, autant était animé et brillant l'hôtel de Guise. Le duc avait des bottes éperonnées et un pourpoint de satin, mais sa toilette n'était pas achevée. Il avait passé négligemment une veste de campagne comme à Joinville. Il s'était promené soit dans son appartement, soit dans sa cour, soit même dans la rue Sainte-Avoie, avec l'archevêque de Lyon et quelques familiers. La conversation était enjouée. Il l'interrompait de temps en temps pour donner des ordres à ses officiers ou pour écouter leurs rapports sur l'état de Paris. Lorsque la reine mère revint la seconde fois, le duc de Guise était mieux instruit qu'elle. « Le roi, lui dit-elle, vous exhorte à ramener l'ordre. — Le roi, madame, reprit-il, me croit plus de pouvoir que je n'en

ai. Ce sont des taureaux échappés que les Parisiens. Comment les soumettre au joug? »

Tout en parlant cependant, il quittait sa veste, revêtait un manteau et se coiffait de son chapeau à plume verte. Il refusa ses armes et ne voulut que sa canne. Deux pages le suivaient, portant « l'un son coutelas et l'autre sa rondache. »

C'est dans cet équipage que le duc de Guise parcourut Paris. Les hommes des barricades lui faisaient des chemins charmants. Ils l'accueillaient par des vivat prolongés, baisaient les bords de son manteau et l'accompagnaient des yeux et du cœur. Il apparut dans tous les quartiers, aux endroits nécessaires, à l'hôtel de ville, au cimetière des Innocents, au Marché-Neuf, à la place Maubert, aux différents points où les troupes étaient en péril. Il fit rendre aux soldats leurs arquebuses ou leurs hallebardes, aux officiers leurs épées, parlant aux uns avec bonhomie, aux autres avec sollicitude, au peuple avec énergie, proportionnant son esprit, sa clémence, sa bonne humeur et sa politique, selon ses auditoires. Partout il fut applaudi, idolâtré.

Il rassembla les Suisses et les gardes françaises; il fit reconduire les uns par Brissac, les autres par le comte de Saint-Paul jusqu'au Louvre. Tous défilèrent devant le duc, les armes baissées comme des prisonniers de guerre, et c'est dans cette humble attitude qu'ils furent restitués au maréchal de Biron. Le duc avait été leur libérateur. Il les avait arrachés des mains du peuple. Biron et Crillon, eux-mêmes, lui devaient la vie. On célébrait sa générosité, son

éloquence, sa beauté et sa bonté. Les Parisiens disaient : « Quand les huguenots regardent M. de Guise, ils sont de la ligue. »

Le peuple ne connaissait plus que lui. Lorsque le prévôt des marchands voulut donner, selon la coutume, le mot du guet au nom du roi, la foule armée déclara qu'elle ne le recevrait qu'au nom de M. de Guise. Le duc se prêta d'un visage riant à ce désir de Paris. Il marqua la journée des Barricades de ce coup de griffe souverain. C'était détrôner audacieusement la dynastie des Capets; c'était dire, non par des paroles, mais par un acte : le roi, le seul roi, ce n'est plus Henri de Valois, c'est Henri de Guise.

Le duc échelonna des corps de garde sur toute l'étendue de la grande cité. Il recommanda l'ordre dans les rues, dans les carrefours, et surtout autour des demeures des diplomates étrangers. Il désirait éblouir l'Europe.

Il envoya Brissac chez l'ambassadeur d'Angleterre, lord Stafford.

Brissac expliqua au représentant d'Élisabeth le sens de la journée. Il l'assura que le duc de Guise n'avait fait que repousser une conspiration contre les bons catholiques et contre les princes lorrains. « Le duc, ajouta-t-il, espère que Votre Seigneurie donnera à la reine Élisabeth cette explication qui est la vraie. » Stafford se recueillit et répondit avec une dignité glaciale : « Monsieur le comte, je transmettrai à mon auguste reine les faits tels que je les ai vus, et elle appréciera. »

Brissac reprit : « Le duc de Guise m'a chargé de

vous offrir une garde pour votre sécurité personnelle.
— Remerciez, monsieur le comte, le duc de Guise. Je laisserai mes deux portes ouvertes. Si je suis attaqué, je me défendrai de mon mieux et j'essayerai de faire respecter en moi le droit des gens. Du reste, je ne me soucie ni de la vie, ni de la mort. » Et comme Brissac faisait pressentir que le roi serait peut-être forcé de quitter Paris, l'ambassadeur anglais dit encore : « J'irai où le roi ira, car partout où sera le roi, là sera la France. »

Cette fermeté de lord Stafford déplut au duc de Guise, mais il se consolait par sa toute-puissance. La reine mère étant venue une troisième fois, afin de l'interroger sur ce qu'il souhaitait du roi, le duc ne se contraignit plus. Il réclama pour lui la lieutenance absolue du royaume et de l'armée; pour Mayenne, l'amirauté; pour Brissac, le gouvernement de Paris; il exigea la convocation des états généraux dans la ville des barricades, la déchéance du roi de Navarre comme héritier présomptif, la destitution du duc d'Épernon, du colonel d'Ornano, et le lienciement des quarante-cinq.

Catherine s'en retourna au Louvre avec ce programme. Henri III eut une nuit de fièvre chaude. Le lendemain, il envoya sa mère au duc de Guise pour l'amuser. Lui, le roi, afin de n'être pas cerné dan son palais, ne songeait qu'à s'enfuir de Paris.

Il quitta en effet le Louvre après son dîner, sur les cinq heures et demie, une badine à la main et comme pour se promener à pied aux Tuileries. Du jardin, il gagna ses écuries, et montant à cheval avec une es-

corte de quinze à vingt seigneurs, parmi lesquels Montpensier, d'Aumont, Biron, Bellièvre, Villeroi, il choisit le chemin de Chartres. Crillon l'avait précédé à la tête des gardes françaises et des Suisses. Des hauteurs de Chaillot, le roi tourna bride, et menaçant Paris en face, le maudissant du geste et de la voix, il s'écria : « Ville de ligueurs et de rebelles, je ne rentrerai jamais dans tes murs que par la brèche. » Il n'y rentrera plus ni par une brèche, ni par une porte, et il rencontrera le caveau funéraire de Saint-Corneille avant le Louvre.

La reine mère et le duc de Guise causaient toujours, lorsque Menneville, se précipitant, dit bas au Balafré que le roi s'était évadé et galopait sur la route de Chartres. Le duc s'écria : « Tandis que Votre Majesté me retient ici, le roi me perd par sa fuite. »

Catherine feignit l'étonnement comme le duc le désespoir. Ils mentaient tous deux.

Le duc aurait conquis le Louvre et le roi, s'il l'eût voulu, en leur livrant l'assaut; il aurait barré la retraite à Henri III, s'il l'eût voulu, en investissant la porte Neuve. Il ne chercha pas à le poursuivre. Il l'aimait autant hors de Paris. Il s'arrêta trop aux obstacles. Il aurait eu, comme roi, des difficultés prodigieuses : difficultés avec le pape Sixte-Quint, qui était très-monarchique; difficultés avec Philippe II, qui convoitait la couronne de France pour sa fille; difficultés avec le Béarnais, qui aurait maintenu son droit d'héritier présomptif; difficultés avec le cardinal de Bourbon et avec l'aristocratie, qui auraient crié au parjure; difficultés avec le duc de Lorraine et Catherine de Médi-

cis, dont le candidat était le marquis de Pont, leur fils et petit-fils; difficultés avec les huguenots et avec les catholiques modérés; difficultés avec tous et avec tout. Voilà la variété d'embûches, de trappes, d'impasses, de labyrinthes, où l'usurpation aurait jeté le duc de Guise; voilà l'infini croisement de barricades morales d'où le Balafré ne se serait probablement jamais tiré. Mais cependant il eut un court moment, et ce moment fut le 12 mai 1588, où ce génie épique et populaire eut la couronne sous la main. Moment rapide qui correspond à la plus grande puissance de Henri de Guise dans Paris.

Lorsqu'il eut fait trembler Henri III dans le palais de la Saint-Barthélemy, lorsque le peuple eut élevé les barricades, désarmé les Suisses et les gardes françaises, il fallait agir ou ajourner à jamais l'action. C'était l'instant de changer l'hôtel de Guise contre le Louvre, de tuer le roi ou de l'emprisonner dans un cloître, après lui avoir coupé les cheveux avec les ciseaux d'or de la duchesse de Montpensier. Le Balafré put presque tout cela, mais il ne l'osa pas à la minute précise.

Quand la fortune est mûre et qu'on ne la cueille pas, elle se gâte. Il y a sur le cadran de la destinée, pour les races comme pour les individus, des heures favorables à fixer; si on laisse passer l'aiguille, l'horloge de l'histoire ne sonne plus sous son mystérieux cadran des heures aussi propices.

# LIVRE QUARANTE-NEUVIÈME

Le duc de Guise rétablit l'ordre partout après les barricades. — Il renouvelle les magistrats municipaux et les administrateurs. — Il exhorte les juges à reprendre les audiences. — Visite à M. de Harlay. — Le roi à Chartres. — Il y reçoit le Balafré. — L'*Armada*. — Philippe II vaincu par les éléments, par les hommes et par Dieu. — Le monde fut sauvé. — Les états de Blois en 1588. — Desseins du duc de Guise. — Complot du roi et du conseil intime. — Avertissements au duc. — Madame de Noirmoutiers. — Henri III et ses ordinaires. — Le duc de Guise est assassiné. — Peur et joie de Henri III. — Il annonce la nouvelle à sa mère. — Tristesse de Catherine.

Le 15 mai, il n'y avait plus de barricades. Le duc de Guise avait fait disparaître ce chaos. Les pavés avaient été replacés, les chaînes détendues, la voie publique déblayée. La circulation du commerce et des affaires avait repris son cours et serpentait dans la ville comme un fleuve dans son lit. Le Balafré fut infatigable. Il reconstitua l'administration, les finances, les vivres. Il disposa des garnisons, soit de soldats, soit de ligueurs, sur les deux rives de la Seine jusqu'à Corbeil, et sur les deux rives de la Marne jusqu'à Meaux, jusqu'à Château-Thierry, afin de faciliter l'arrivage des farines et des autres subsistances. Il envahit l'Arsenal, la Bastille et le château de Vincennes, ces citadelles d'armes et de munitions. Il renouvela toute la municipalité. Il fit créer des échevins, des colonels, des capitaines dévoués à sa cause.

Il remplaça dans les hautes fonctions de prévôt des marchands par La Chapelle-Marteau, un des Seize, Hector de Perreuse, un royaliste obstiné. Il condamna ce fidèle sujet des Valois à la Bastille, après avoir nommé gouverneur de cette forteresse Bussy-Leclerc, l'un des plus fougueux ligueurs de France. Tout avait subi l'ascendant du duc de Guise, même l'anarchie, et Paris semblait renaître plus beau sous la dictature du prince lorrain.

Il se hâta de remettre en vigueur la justice comme les autres branches du gouvernement. Il ne se fia qu'à lui-même du soin de rétablir la régularité des audiences. Il se présenta chez le premier président du parlement de Paris, Achille de Harlay. Le duc était avec M. d'Aumale, Menneville et quelques-uns de ses gentilshommes. Il franchit la porte cochère de M. de Harlay et un serviteur de la maison le conduisit au jardin où se promenait le premier président.

Le grave magistrat reconnut le duc de Guise. Au lieu de se détourner pour venir à lui, il continua de marcher dans la longue allée où il était, comme s'il eût été seul. Au bout de l'allée, il se retourna et vit le duc qui s'approchait. Alors, incapable de comprimer son indignation, il s'écria : « Monsieur, c'est grand'-pitié quand le valet chasse le maître. Pour moi, mon âme est à Dieu, mon cœur est à mon roi, et mon corps entre les mains des méchants; ils en feront ce qu'ils voudront. »

Le duc de Guise, sans s'émouvoir, engagea M. de Harlay à se calmer. Il lui dit que la sagesse était de

s'accommoder aux temps, que son abstention pourrait attirer sur lui des périls. « Tout m'est égal, répondit le magistrat, pourvu que je fasse mon devoir. — Mais, reprit le duc avec douceur, votre devoir n'est-il pas de juger dès demain ? — Monsieur, repartit le premier président, j'y ai déjà songé. Je ferai ce qui sera convenable, lorsque j'aurai pris les ordres de la seule personne qui ait le droit d'en donner pendant l'absence du roi, je veux dire la reine sa mère. »

La conférence se termina ainsi.

J'ai souvent considéré dans un vieux hôtel du Marais un portrait vénérable d'Achille de Harlay.

La toile est vivante.

C'est bien là, je le sens, le modèle du magistrat dans nos guerres civiles et religieuses. Il ne donna pas seulement l'exemple de l'intégrité, mais du courage. Il fut plus qu'un jurisconsulte éminent, il fut le gardien inébranlable de la majesté des lois au milieu des orages de la ligue. C'était un héros sous l'hermine.

Son front immense en hauteur et en étendue est taillé pour contenir le droit romain et le droit français. Ses grands yeux, sous des sourcils épais, semblent scruter, interroger. Sa bouche, assurée, austère, ne s'ouvre pas pour un discours, elle s'entr'ouvre pour un arrêt. Coupables ou factieux, elle les jugera tous avec la même impassibilité. Le nez presque aquilin respire la justice, cet air de la conscience. M. de Harlay représente la justice dans tous ses traits comme dans toute sa vie. Pour elle, il souffrira la Bastille, les anathèmes, le jeûne au pain et à l'eau; pour elle il bravera la mort. Seulement la justice d'Achille de Harlay

est peut-être un peu rigoureuse; elle est trop inflexible. C'est la justice sans la miséricorde. C'est plutôt la justice de Dracon que celle du Christ. Par là, Harlay se distingue de L'Hôpital.

Aussi cette physionomie si imposante a contracté, du caractère qu'elle exprime, quelque dureté. On dirait qu'une lueur tragique de la hache, l'arme du premier président, a passé sur la figure d'Achille de Harlay et y a laissé sa terreur.

Malgré les résistances de lord Stafford, d'Achille de Harlay et de quelques autres, le duc de Guise restait l'homme de la situation. Les barricades l'avaient sacré dictateur.

Il s'aidait de tous pour se grandir, du peuple, des seigneurs et des Seize. Il abusait le cardinal de Bourbon, il éblouissait Catherine de Médicis, il intimidait le roi. Il allait, le puéril roi, de Chartres à Rouen, de Rouen à Chartres, ne sachant ce qu'il devait faire. Le duc de Guise lui envoyait des processions de factieux, il l'épouvantait de loin comme de près, il le dominait aussi par la reine mère vieillie et par les ministres complices.

Le duc obtint du roi la promesse de la convocation des états généraux à Blois avant le 15 septembre et un nouvel édit qui confirmait le traité de Nemours. Cet édit, conseillé et dirigé par Villeroi, sous l'influence secrète de M. de Guise, sanctionnait la sainte ligue, excluait de l'hérédité au trône le roi de Navarre, obligeait Henri III et tous ses sujets à une lutte à mort avec l'hérésie, avec les hérétiques, ajoutait Orléans et Bourges aux places de sûreté du duc de

Guise, reconnaissait tous les fonctionnaires élus par le peuple et amnistiait les journées de Paris, même celle du 12 mai, la grande journée du duc de Guise et des Seize.

M. d'Épernon lui-même fut sacrifié. Il avait rejoint le roi à Chartres avec des troupes. Il essaya de ranimer le courage de Henri III, mais il échoua. Il fut forcé de donner sa démission du gouvernement de Normandie, et il se retira dans ses gouvernements d'Angoumois et de Saintonge, qui devinrent le centre de négociations actives entre lui et le roi de Navarre.

Henri III s'effaça de plus en plus devant le duc de Guise. Il ne lui contestait pas même la royauté de Paris. Il lui accorda la charge de généralissime des armées. Le duc avait déjà celle de grand maître. Le roi consentit à recevoir son maire du palais. Le Balafré vint donc à Chartres. Dès qu'il aperçut le monarque tant humilié par lui, il ne le salua pas seulement, il mit un genou en terre. Le roi releva le duc aussitôt et l'embrassa. Il ne lui adressa aucun reproche. Pendant tout le séjour du Balafré, Henri III fut aimable et cordial pour le prince lorrain. Il s'étudia très-habilement à lui faire croire qu'il avait oublié le passé.

Une seule fois, le roi trahit à sa table l'amertume de ses sentiments. Le duc de Guise ayant rempli le verre du monarque : « Mon cousin, dit Henri III, avec une bonhomie spirituelle, à qui boirons-nous? — Sire, c'est à vous d'ordonner, répondit le duc. — Eh bien, buvons à nos amis les huguenots. — Très-bien, sire, dit le duc. — Buvons aussi, reprit le roi,

à nos bons barricadeurs; ne soyons pas ingrats. » Guise s'inclina, puis il rit; mais remarque l'Estoile, « d'un rire qui ne passait pas le nœud de la gorge. »

Henri III, qui excellait à dissimuler, réussit à distraire le duc de Guise de cette plaisanterie, étincelle involontaire jaillie d'un foyer profond de vengeance. Le Balafré, qui était venu à Chartres « avec une jaque de mailles » sous ses vêtements, en partit sans défiance.

Son attention fut absorbée par l'expédition navale de Philippe II contre l'Angleterre.

L'Armada fit voile du port de Lisbonne le 29 mai 1588.

Philippe avait précipité les barricades, non pour Guise, mais pour lui-même, afin que la guerre civile embrasant la France, la royauté insultée, moquée, anéantie, rien ne pût s'opposer au duc de Parme, exécuteur du roi d'Espagne à Londres, comme Guise l'était à Paris.

Dans ce double coup de dés, Philippe II était vraiment un grand joueur.

Retardée à la Corogne, la flotte ne fut en vue des côtes de la Grande-Bretagne qu'au mois de juillet. Le 28, elle cinglait entre Plymouth et Boulogne. Le duc de Guise ne fit tant d'efforts pour s'emparer de la ville française que dans l'intention machiavélique d'offrir un port à l'Armada. Ce fut d'Épernon qui déconcerta les tentatives des princes lorrains.

Boulogne demeura à la France. La prodigieuse flotte ne put s'y ravitailler. Elle était commandée par le duc de Medina-Sidonia, plus grand seigneur que

grand marin. La flotte anglaise était conduite par lord Howard, un amiral expérimenté, et par deux navigateurs de génie, Drake et Forbisher. Drake fut le grand homme de ce moment.

Il harcelait avec ses navires légers et terribles les vastes et gauches vaisseaux espagnols. L'Armada devait faire sa jonction dans les parages de la Flandre occidentale avec Farnèse, qui, de son côté, pendant que les deux flottes seraient en observation, transporterait sur des bateaux plats trente mille hommes de troupes de débarquement dans la Tamise. Il y eut des empêchements héroïques à ce projet formidable. Les gueux de mer, les intrépides matelots de Hollande, bloquèrent Farnèse, qui fut réduit à ne point se hasarder hors de ses rades. Et puis Drake avait engagement sur engagement avec l'immense flotte. Il ne la laissait pas respirer.

Jamais homme n'accomplit une plus grande chose que Drake. Il croyait ne combattre que pour l'Angleterre et il combattait pour l'humanité, pour tous les siècles.

Car l'Armada, c'était la flotte du démon du Midi. Et ce démon, Philippe II, commençait par Albion et par Élisabeth, l'île et la reine du protestantisme, pour s'imposer à l'univers. Si l'Armada triomphe, Philippe sera le maître en Europe et aux Indes, le roi et le pape, plus roi que tous les rois, plus pape que le pape; il sera le catholicisme personnifié et couronné.

L'Armada avait cent cinquante vaisseaux, huit mille marins, vingt mille soldats, qui, réunis aux trente mille de Farnèse, étaient destinés à compléter une armée de cinquante mille hommes sur le sol bri-

tannique. Ces vaisseaux contenaient encore deux mille canons, quinze cent mille boulets, dix mille arquebuses et des vivres pour six mois.

Ajoutez à cela une autre armée en soutanes, en frocs blancs et noirs, les jésuites avec leurs médailles, leurs chapelets, l'inquisition avec ses instruments de torture, chevalets, chaînettes, fers, ceps, camisoles, scies, tenailles de toutes formes, de toutes dimensions, et vous aurez une idée de ce que Philippe réservait à l'Angleterre, à toutes les nations de sa monarchie universelle, et à l'avenir.

Dans la nuit du 7 au 8 août, Drake lança ses brûlots sur la gigantesque flotte. Le feu y prit comme dans une forêt. Les matelots coupèrent les câbles des vaisseaux, qui se dispersèrent sur l'Océan. (V. une estampe de l'Armada, cart. de M. Hennin.) La petite flotte poursuivait la grande, la canonnait, la bombardait et l'incendiait.

Assaillie par les Anglais, chassée par les vents, battue par les flots, l'Armada sema l'abîme de ses débris, perdant ses navires sur les rochers de la Norvége, du Danemark, de l'Écosse et de l'Irlande. Quelques vaisseaux à peine de cette flotte regagnèrent la Biscaye et la Galice. Le reste fut brisé ou engouffré avec l'élite des matelots, des soldats et de la jeune noblesse de toutes les Espagnes.

Le ciel, la terre et la mer vengèrent à l'envi le protestantisme et l'esprit humain. Drake précipita ses brûlots, Dieu démusela les tempêtes et l'Océan s'entr'ouvrit pour dévorer cet enfer flottant qui s'avançait à la conquête du monde.

Lord Howard, Drake et Forbisher furent immortels. La Hollande fut affranchie. L'Angleterre était ivre de gloire et de joie. La conscience des peuples poussa un long cri d'actions de grâces.

Élisabeth parcourut le camp de Tilbury, afin de recueillir des enthousiasmes et de distribuer des récompenses. Son bonheur fut alors de représenter la cause de la civilisation. Elle fut saluée comme symbole, applaudie comme femme. Shakspeare la couronna de poésie et les historiens font écho de toutes parts. Moi, je ne subirai pas cette fascination. Je la rejette. J'adore la grande cause que voulait opprimer Philippe II, mais cette cause je la distingue d'Élisabeth. Le sang de Marie Stuart est encore trop chaud à la robe de cette fausse vierge de cinquante-cinq ans. Il coule, ce sang, de ses vêtements de dentelle sur sa haquenée blanche, dans ce jour de parade. — C'était le temps, dit-on, des cruautés. — Oui, pour Philippe II et pour Élisabeth ; — non, pour Guillaume d'Orange et pour Henri de Bourbon, les plus doux des protestants, des héros et des hommes.

Ce grand désastre du roi d'Espagne ne fut pas fort douloureux au duc de Guise. Le Balafré ne désirait pas Philippe II trop puissant. Il pressentait qu'en définitive, ne le voulant pas pour maître, il l'aurait pour ennemi. Il lui empruntait cependant des soldats et il était son pensionnaire. L'orgueilleux duc de Guise s'encourageait à recevoir, en se disant que le roi d'Espagne n'était au fond que son banquier.

Cette fierté de langage à demi-voix cédait aux nécessités renaissantes. Le duc se faisait solliciteur. Il

suppliait le commandeur Moreo d'éclairer Philippe II et de lui démontrer la portée de l'argent dans la politique. Il réclamait secours sur secours. Il implorait le payement le plus prompt « de son quartier échu, » c'est-à-dire d'un trimestre de la subvention annuelle de deux cent mille francs qu'il acceptait du roi d'Espagne.

Le duc arriva à Blois avec Henri III, le 11 septembre 1588. Il était préoccupé de mille soins divers : finances, politique, dangers et plaisirs. Il suffisait à tout.

Il écrivait à Mendoça, l'ambassadeur espagnol, de rassurer Philippe II qui avait témoigné des inquiétudes sur les périls dont le duc était environné. « Je veillerai sur ma vie, dit le Balafré. Je suis bien accompagné d'amis et de serviteurs. »

Il rendait compte aussi à l'ambassadeur d'Espagne des élections. « J'ai envoyé, dit-il, dans toutes les provinces et bailliages des personnes confidentes. Je pense avoir tellement pourvu aux affaires, que le plus grand nombre des députés sera pour nous et à notre dévotion. »

Les prédictions lugubres ne lui manquaient pas. L'un de ses meilleurs capitaines, de Vins, l'exhortait à ne pas s'endormir une minute. « Le roi vous soupçonne de dissimuler pour lui ôter la couronne; il dissimulera pour vous ôter la vie. »

Madame de Saint-Conat disait : « Puisqu'ils sont si près, vous entendrez au premier jour que l'un ou l'autre a tué son compagnon. »

Le duc de Guise savait tout ce que ses partisans

redoutaient. Il était, lui, intrépide, mais il n'était pas oisif. « Il se répète de toutes parts (lettre du 21 septembre) que l'on doit attenter à ma vie. J'y ay, grâce à Dieu, tellement avisé, tant par concours de mes amis autour de moy, que par présents à ceux desquels on veult se servir en cette exécution, que, si l'on commence, j'achèveray plus rudement que je n'ay fait à Paris. »

Ces dernières paroles sont significatives. Le roi sans les connaître, les devinait.

Il se replia de plus en plus sur son conseil intime composé du maréchal d'Aumont, des deux Rambouillet, de M. de Beauvais-Nangis, et du Corse Alphonse d'Ornano, colonel des quarante-cinq gardes ordinaires de Henri III.

Ce prince s'était mis à relire Machiavel.

Il dépouilla de tout crédit sa mère qui soutenait le duc de Guise et qui s'était coalisée avec lui contre le duc d'Épernon.

Il destitua ses ministres Bellièvre, Cheverny, Villeroi, Pinart et Brulart, trop favorables au prince lorrain et il les remplaça par des personnages obscurs, tels que Ruzé, Montholon, Révol, créatures de la royauté et complaisants du conseil intime.

Le château de Blois réunissait sous son toit fleurdelisé deux ennemis mortels, le roi de France et le duc de Guise. Ils s'abordaient avec le sourire sur les lèvres, mais leurs cœurs étaient ulcérés d'une haine inextinguible. Ils étaient exaspérés l'un contre l'autre, et chacun épiait une occasion.

Les états généraux s'ouvrirent le 16 octobre. Les

trois ordres avaient communié, le matin, des mains du cardinal de Bourbon. Ils se composaient de cinq cents représentants environ revêtus de leur costume d'apparat. Les cent trente-quatre députés du clergé étaient en camails et en robes rouges ou violettes; les cent quatre-vingts députés de la noblesse portaient tous la toque, la cape et l'épée; enfin les cent quatre-vingt-onze députés du tiers se divisaient en deux catégories : les gens de justice avec des bonnets carrés et de longues toges, les autres avec le petit bonnet et l'habit de marchand.

Le 16 donc, les états étaient assemblés dans la grande salle du château de Blois. Le roi, après son dîner, s'y rendit avec toute sa cour. Il monta sur son trône. A sa droite et à sa gauche, se placèrent les reines, puis les princes du sang, les grands dignitaires et les grands seigneurs échelonnés selon leur naissance ou selon leurs fonctions.

C'était un spectacle imposant. Mais parmi cette foule illustre le duc de Guise attirait seul et absorbait l'attention de tous. Il occupait un pliant sur l'estrade au-dessous du trône. Il avait un pourpoint de satin blanc et un manteau de velours noir tout brodé de perles. Son grand collier des ordres descendait et brillait sur sa poitrine. Le duc tenait comme un sceptre le bâton de grand maître. Il promenait des regards fermes et confiants sur l'assemblée. Il en prenait silencieusement possession. Elle ne résistait point. Par le feu de ses yeux d'où s'échappaient à torrents l'héroïsme et l'ambition, par l'étendue de son front fiévreux où se pressaient et s'amoncelaient

les pensées, par la rare distinction de toute sa personne née pour le commandement, par son attitude, par la flamme de sa passion, par l'ardeur de son désir, le duc semblait dire à chacun : Regardez-moi, et regardez mon rival. Sur un trône, il est moins qu'un homme; sur ce pliant je suis plus qu'un roi. (V. une belle estampe des états de Blois, cart. de M. Hennin.)

L'assemblée était en harmonie avec le duc. Elle écouta Henri III d'un air distrait ou hostile. Lui, cependant, débita fort bien son discours. Il déclara que sans les divisions fomentées entre les catholiques, il aurait écrasé l'hérésie. Il proposa son édit d'union comme loi fondamentale de l'État. Il taxa de funestes les associations passées de certains grands, ajoutant du reste qu'il les amnistiait, mais que dans l'avenir il réputerait criminelles toutes menées faites en dehors de son autorité. Il termina en jurant d'observer religieusement tout ce qui serait décrété par lui et par les états.

Ce discours, où quelque blâme perçait contre le duc de Guise, déplut aux Seize. Pierre d'Espinac, archevêque de Lyon, prélat de mœurs dissolues, mais d'une audace intrépide, fut dépêché au roi pour obtenir des modifications jugées nécessaires. Henri III, ayant manifesté l'intention de maintenir son discours, d'Espinac le menaça de la retraite de la majorité des députés. Le roi, effrayé alors, retira toutes les expressions qui pouvaient blesser la ligue.

« J'ai si bien manié nos états, écrivait le duc de Guise à l'ambassadeur d'Espagne, que je les ay fait

résoudre de requérir la confirmation pure et simple de notre *édit d'union* comme *loi fondamentale.* »

Et puis, après la seconde séance du 18 octobre : « Nostre édit est juré, malgré tous les empêchements que le roy auroit voulu apporter. »

Cet édit, si cher au duc de Guise, c'était la guerre à mort aux hérétiques, la guerre jusqu'à l'extermination.

La levée de boucliers du duc de Savoie, qui s'empara du marquisat de Saluces, fit une diversion à cette guerre contre le calvinisme. Mais le duc de Guise, tout en feignant de s'associer et d'associer soit le clergé, soit le tiers au mouvement chevaleresque de la noblesse, se réservait bien de transformer vite cette guerre étrangère en la guerre civile, qui était son unique chemin vers le trône de France.

Il était vraiment l'âme de la majorité des états. Toutes les délibérations importantes se préparaient dans son cabinet. Les présidents du clergé, les cardinaux de Bourbon et de Guise; les présidents de la noblesse, le comte de Brissac et le baron de Maynac; le président du tiers, La Chapelle-Marteau, n'étaient que les instruments du duc de Guise.

Il aurait pu rétablir le calme, et il déchaînait les orages. Les principes les plus subversifs avaient son approbation. Il les surexcitait pour s'en servir. Il sapait le dernier des Valois, il excluait le chef des Bourbons, il caressait le peuple, l'armée, les députés. Il faisait de l'anarchie, se promettant de faire de l'ordre lorsqu'il serait roi.

Il avait des intelligences dans tous les conciliabules

de Paris et des provinces. La ligue lui était une centralisation dont les explosions étaient autant de foudres contre la royauté.

La Chapelle-Marteau, plus qu'un ligueur, un Seize, était docile au duc aussi bien que d'Espinac, l'archevêque de Lyon, ou que le comte de Brissac. Henri III, qui avait compté sur les états généraux pour se fortifier un peu, était de plus en plus affaibli, humilié sous leur tyrannie.

Le tiers, afin de réjouir le peuple, de se grandir et de grandir M. de Guise, avait proposé de fixer les tailles au chiffre déterminé par Louis XII. Le roi, que cette diminution d'impôts ruinait, hésitait à la sanctionner. La Chapelle-Marteau s'indigna. Il s'écria en pleine assemblée que les états étaient tout : « Je suis, moi, disait-il, président du tiers. Le roi est président des trois ordres, et il n'est que cela. Au lieu de lui soumettre des requêtes, que ne lui imposons-nous des décrets ? » Ce langage était compris à Blois, et il enflammait l'opinion.

Encouragé par le duc de Guise, La Chapelle-Marteau somma le roi de répondre catégoriquement sur la réduction des subsides, et le roi se soumit au vœu du tiers.

Il exposa seulement aux députés qu'il leur faudrait des fonds pour soutenir une guerre étrangère contre le duc de Savoie et une guerre intérieure contre le roi de Navarre.

Qu'importaient de telles doléances? Le roi ferait comme il pourrait. En attendant, le but était atteint. Le peuple allumait partout des feux de joie. Il adres-

sait des actions de grâces au bon duc qui avait si vite obligé le roi à soulager les pauvres gens.

L'opposition de La Chapelle-Marteau et des états fut poussée plus loin. Il était urgent peut-être de trouver de l'argent contre les hérétiques. Eh bien, rien de plus facile. Tous les députés ligueurs s'ameutèrent. « Faisons rendre gorge aux sangsues publiques, disaient-ils, maigrissons les trésoriers qui se sont engraissés de la substance du peuple, à la cour du roi. » Et sous prétexte d'économie et de finances, tous les amis de Henri III furent menacés. L'opposition réclamait pour juger les dilapidateurs une commission de vingt-quatre membres dont les trois quarts seraient nommés par les états et le quart seulement par le roi.

C'était une dérision. Henri de Valois fléchissait à tous moments sous les coups redoublés de la massue populaire. Mais la main qui agitait cette massue et qui assenait ces coups était la main du duc de Guise.

Il ne fuyait aucune occasion, ce duc, de défier le roi. Henri III se plaignait de ce que Villeroi avait outrepassé sa mission en accordant à la ligue Orléans pour place de sûreté. Le duc se contenta de dire que cette ville avait été cédée et qu'il saurait bien la défendre.

Il demanda des gardes et un prévôt, en sa qualité de généralissime. Le roi cherchant à l'éconduire comme s'il n'eût pas cru que cette prérogative fût le droit de M. de Guise, le Balafré lui fit remarquer en insistant que le duc d'Anjou avait bien joui de ce privilége. Henri III, outré de ce rapproche-

ment, ne rendit aucune réponse positive. Il dit seulement à sa mère qui l'engageait à ne pas irriter le duc de Guise : « Madame, dans quelques jours ce sera fini. »

Le duc aspirait à bien plus qu'il ne réclamait du roi. Il convoitait l'épée de connétable et il dédaignait de la recevoir de Henri III ; il aimait mieux l'accepter des états généraux. L'intrigue était nouée. Il en sortirait non plus seulement duc de Guise, mais Charles-Martel. Maire du palais par l'élection il serait autant qu'un roi par la succession. Il le deviendrait d'ailleurs, Dieu aidant. Ce que son oncle, le cardinal de Lorraine, lui avait communiqué de chimérique suffisait au duc de Guise pour lui voiler beaucoup d'abîmes.

Malgré sa pusillanimité, le roi voulait rester roi. Il détestait le duc de Guise. Plongé dans des humeurs noires et dans des vapeurs de sang, Henri III se rappela Machiavel et les souvenirs de sa jeunesse. C'est à ces sources de meurtres qu'il se retrempa. Guise et lui n'avaient-ils pas été bourreaux dans la Saint-Barthélemy ? Guise depuis ne méritait-il pas plus le supplice que tous les huguenots ensemble ?

Le roi se disait cela, mais il retombait de ses plus hautes résolutions. Il avait successivement des phases d'énergie et des transes de faiblesse.

Il s'appuya enfin sur son conseil intime et il s'y cramponna. Ce conseil, qui inclinait aux mesures violentes, comptait les deux frères de Rambouillet, le maréchal d'Aumont, M. de Beauvais-Nangis et le colonel Alphonse d'Ornano. Le roi les consulta. Il leur peignit dans un élan de peur et d'éloquence les

affronts que le duc de Guise lui avait infligés, l'avilissement, l'esclavage où il réduisait la royauté, ses envahissements toujours plus odieux, son arrogance croissante, et, d'un autre côté, il exprima les devoirs que lui, Henri III, n'avait que trop négligés, ses complaisances envers le duc, ses indolences coupables et presque ses trahisons envers ses ancêtres, ses sujets, et lui-même. Puis, s'exaltant dans une vigueur mêlée d'attendrissement, il s'écria : « J'ai trop abdiqué. Je renonce à obéir. C'est à moi d'ordonner. Si vous me soutenez, mes amis, comme je vous en requiers, je jure désormais d'être roi et seul roi. »

Électrisés par cette passion soudaine de Henri III, tous offrirent leurs bras et leur vie s'il le fallait.

Le maréchal d'Aumont, selon de Thou, et, selon Davila, Nicolas de Rambouillet opina pour qu'on déférât le duc au parlement. Mais c'eût été une tentative dérisoire. Le duc était trop puissant pour qu'on suivît avec lui le droit commun. Chacun conclut à la mort non judiciaire, et le roi plus haut que tous. « Moi, dit-il, de qui toute justice émane, je le condamne aux dagues de mes quarante-cinq. »

Il fut résolu à l'unanimité que le duc de Guise serait tué, et qu'on arrêterait le cardinal de Bourbon, le cardinal de Guise, et le prince de Joinville, fils du Balafré.

Depuis cette grande décision, Henri III fut tout autre. Il ne montra plus d'aigreur, soit avec le duc, soit avec les députés. Il multiplia ses pèlerinages, ses processions, ses dévotions. Il parut ne plus songer qu'à son salut. Il s'avouait las, malade. Il ne tarderait

pas beaucoup à se décharger de la couronne sur sa mère ou sur le duc de Guise.

Il était souriant et empressé pour celui qu'on croyait son ennemi. Le monde juge si mal. Lui, le roi, désirait prouver qu'on se trompait; il souhaitait une réconciliation éclatante. Il invita le duc à s'approcher avec lui de la sainte table. Le duc y consentit. Le 4 décembre fut choisi pour cette agape de paix. Le roi et le duc en grand costume s'agenouillèrent devant le même autel et communièrent des deux moitiés de la même hostie. Effroyable perversité que celle de ces hommes qui se moquaient de leur Dieu en l'adorant, et qui s'en servaient pour couvrir effrontément, l'un sa sédition, l'autre son meurtre!

Le duc était trahi dans sa propre famille. Le duc de Mayenne, la duchesse d'Aumale, le duc d'Elbeuf, prévinrent secrètement le roi de se méfier du Balafré. Le duc de Guise ne pouvait compter que sur trois des siens : sa mère la duchesse de Nemours, sa sœur la duchesse douairière de Montpensier, et son frère le cardinal de Guise.

Ses amis lui furent plus fidèles. Ils s'inquiétaient pour lui. Quelque chose avait transpiré des conférences du conseil intime. Schomberg le conjurait de s'éloigner. « Vous avez une belle raison à donner, lui disait-il : l'intention de ne pas gêner par votre présence la liberté des états. — Ce serait une fuite déguisée, reprenait le duc; je préfère demeurer. Après tout, je ne vois pas qu'il soit fort aisé de me surprendre. Je ne connais point d'homme sur la terre, qui, mis aux mains seul à seul avec moi, ne partage

la moitié de la peur, et je marche d'ailleurs si bien accompagné, qu'il sera difficile de me trouver en défaut. »

Ces conversations renaissaient souvent entre le duc de Guise et ses partisans.

A un souper, le 21 décembre, la question de son départ fut traitée plus sérieusement encore. C'était un mercredi, fête de saint Thomas. Le duc, au dessert, demanda leurs avis à son frère le cardinal de Guise, à l'archevêque de Lyon d'Espinac, au président de Neuilly, à La Chapelle-Marteau et à Menneville.

Le cardinal de Guise et La Chapelle-Marteau inclinaient vers un voyage à Orléans qui soustrairait le duc à un guet-apens probable. Le président de Neuilly était un vieillard indécis, qui ne dit ni oui, ni non. L'archevêque de Lyon, naturellement audacieux et qui gagnait le chapeau de cardinal si le duc, par sa présence, imposait les articles du concile de Trente, s'écria : « Monseigneur, demeurez. Qui quitte la partie, la perd. »

Menneville, le confident du duc, était un diplomate et un capitaine. Toujours prêt, soit à négocier, soit à combattre, il s'était mesuré avec la ruse italienne, avec l'orgueil espagnol, avec l'anarchique fanatisme des ligueurs et des Seize. Il observait le roi et la cour, depuis son arrivée à Blois. Il répondit vivement à d'Espinac dont il avait pénétré le motif : « M. de Lyon se trompe; le roi est un maniaque, il est capable de tout. Il ne fait pas bon ici pour monseigneur, à moins qu'il n'agisse le premier. — Mon

cher Menneville, reprit le duc, vous êtes un politique; mais ne précipitons rien. J'attendrai le moment et je resterai; oui, je resterai. Les choses sont à un tel point que si la mort entrait par une fenêtre, je ne voudrais pas échapper par la porte. »

Il y avait alors dans l'âme du duc une profonde tristesse, et ces paroles en témoignent. Il avait une grande ambition, mais il avait un esprit non moins grand. Il s'abstenait d'agir, parce qu'avec sa vaste prévoyance, il devinait les inextricables et longues suites de son action. Il ne se résolvait pas à quitter Blois, car c'eût été se retirer devant le roi qu'il méprisait. Il comprenait l'immense danger qui l'environnait; mais il préférait beaucoup de danger à un peu de honte.

Le courage a son indolence. Le duc de Guise louvoyait avec le temps comme avec un élément, se réservant d'aborder au rivage à son heure. Le roi, au contraire, dans un paroxysme d'épouvante, ne connaissait ni repos, ni trêve. Il pressait d'une main fébrile les hommes et les événements. Il n'était plus puéril, il était féroce. Le chat de cour était redevenu tigre.

Henri III était un prodige pour ses familiers. Il était le plus décidé, le plus entreprenant, le plus vif des conjurés. La haine et l'effroi rendaient homme cette femme.

Il avait fixé la date du grand meurtre au 23 décembre (1588).

Le 21, il proposa à Crillon d'en être l'exécuteur. Crillon rougit d'abord; puis, se remettant, il dit au

roi : « Sire, je voudrais vous servir, mais ordonnez-moi une chose faisable. Je ne puis rien, en cette circonstance, comme assassin, ni comme bourreau. Si vous le permettez, je tuerai en un duel loyal M. de Guise, et je le tuerai d'autant plus sûrement que je lui livrerai ma vie pour avoir infailliblement la sienne. Ces duels-là réussissent toujours. »

Le roi secoua la tête, comprit que Crillon cette fois ne valait rien et manda Loignac. C'était le chef des quarante-cinq. Il lui avait été donné par d'Épernon. Loignac était disposé par le colonel d'Ornano, chef suprême des ordinaires et du palais, sorte de contre-grand maître, chargé de surveiller le vrai grand maître, le duc de Guise. Loignac donc écouta le roi et lui dit : « Sire, comptez sur moi et sur mes gentilshommes. Nos cœurs et nos épées sont à vous. — C'est bien, dit le roi, » et il congédia Loignac avec de chauds éloges.

Il manda encore Larchant. C'était un scélérat sous l'uniforme de capitaine des gardes écossais. Il avait été l'ami du comte de Coconas et il avait combiné l'extermination des Caumont-Laforce, dont il était l'allié très-proche, pour en hériter. Voilà son rôle dans la Saint-Barthélemy. Larchant n'était pas scrupuleux. Dès les premières ouvertures du roi, il fut du complot.

Sûr du maréchal d'Aumont, de Beauvais-Nangis, des deux Rambouillet, du colonel Ornano, de ses nouveaux ministres, de Loignac, des quarante-cinq et de Larchant, le roi ne perdit pas une minute.

Il annonça qu'il irait, dans la matinée du 23, à

Notre-Dame de Cléry, à une demi-lieue de Blois, pour s'y acquitter d'un vœu et pour y préparer sa communion de Noël. Il convoqua le conseil de ce jour-là, avant l'aube, désirant expédier les affaires urgentes et être libre. Son carrosse devait l'attendre, dès huit heures, pour son pèlerinage. Sous prétexte de ce pèlerinage et des apprêts qu'il nécessitait, les clefs ne furent pas apportées, selon la coutume, au duc de Guise. Les portes du château furent accessibles. Larchant, de son côté, alla, le 22, chez M. de Guise, le prier d'être l'interprète des archers écossais, qui, faute de paye, étaient résolus de partir, à moins qu'on ne les satisfît. Cela était calculé pour ôter tout ombrage au duc. Comment en aurait-il, le 23, avant le conseil, en voyant un déploiement de troupes inusité, puisque ce seront les archers écossais qui viendront lui remettre le soin de leurs intérêts?

Tandis que ce guet-apens s'ourdit, les avertissements se multiplient autour du duc de Guise. Ses amis ont appris que le roi a fait une commande de douze poignards chez un fourbisseur de Blois. Le 22 décembre, le duc aperçoit sous sa serviette, en se mettant à table, ce billet : « Prenez garde à vous, on est bien près de vous jouer un mauvais tour. » Guise lit le billet, dit : « On n'oserait, » et rejette le papier. Cinquante billets, tous sinistres, pleuvent autour du duc. Il les dédaigne.

C'était le soir du 22 décembre.

Le roi s'entretint dans son cabinet avec un courrier du duc d'Épernon, M. de Termes. Ils causèrent de dix heures à minuit. Termes développait proba-

blement à Henri III les instructions du favori. Le roi, du reste, n'avait plus besoin d'être excité. Il dit à Termes : « Prévenez du Halde, le plus exact de mes huissiers, de me réveiller demain à quatre heures. Vous-même, soyez ici quand je me lèverai. » Il prit alors son bougeoir et s'en alla coucher dans l'alcôve de la reine. Il espérait mieux s'assoupir au milieu de cette douce atmosphère. Mademoiselle de Prolant, première femme de chambre, veillait pendant que le roi cherchait vainement à sommeiller.

Le duc de Guise, lui, excédé de présages et de lettres anonymes, secoua les sévères pensées et se rendit chez la marquise de Noirmoutiers. Les billets funestes franchirent ce seuil mystérieux. Ils s'obstinèrent pendant le souper, après le souper, et jusque dans ce lit de délices où le duc devait passer sa dernière nuit.

Je me suis demandé souvent d'où surgirent tant d'avertissements. J'ai interrogé tous les historiens, tous les mémoires, toutes les correspondances, tous les documents secrets, sans jamais rien découvrir. Et toutefois la conviction m'a parlé, malgré le silence de l'érudition.

Tant de sollicitude pour le duc, je l'attribue à la marquise de Noirmoutiers. Cette habile et charmante femme ne nous est point nouvelle. Nous l'avons déjà rencontrée ; c'est madame de Sauves. Elle avait été aimée du duc d'Alençon, du roi de Navarre et de vingt autres ; mais elle aima le duc de Guise. Elle l'aima plus qu'aucun de ses amants. Veuve de Simon de Fizes en 1579, elle avait épousé François de La Trémouille, marquis de Noirmoutiers, en 1584. Ce second ma-

riage, qui flattait la vanité de madame de Sauves, n'avait pas altéré sa passion pour le duc de Guise. Elle était à Blois afin de le défendre contre le destin. Elle s'entendit peut-être avec la reine mère dans ce généreux effort. Mais la marquise de Noirmoutiers, fût-elle seule, dut tout comprendre, tout savoir. Elle connaissait à fond la cour, Henri III, la docilité farouche des hommes de guerre et des spadassins qui l'environnaient. Elle avait été trop de la police de Catherine pour ne pas avoir conservé des espions de palais. Elle eut probablement des indices, des confidences. Ce qui me paraît indubitable, c'est qu'elle essaya infatigablement de préserver le duc en éveillant ses craintes.

Cette dernière nuit même, après avoir continué les billets, elle employa les raisons, les caresses, les larmes. Le duc lui ferma la bouche avec des baisers et lui répondit par des chansons. Il lui fredonna, dit-on, à plusieurs reprises, la villanelle de Desportes :

Rosette, pour un peu d'absence
Votre cœur vous avez changé.

La marquise de Noirmoutiers ne put retenir son amant ni le détourner d'aller ce jour-là au conseil. Le sort, plus puissant qu'une femme, le poussait d'un bras d'airain.

Il était trois heures et demie du matin lorsque le duc rentra chez lui et s'y coucha. Son appartement était au premier, comme celui de la reine mère. Le roi occupait le second étage.

Bernardin, le premier valet de chambre du duc,

l'ayant déshabillé, voulait l'instruire du mouvement inusité et des bruits étranges du château. M. de Guise lui dit de le laisser et il s'endormit profondément.

Une demi-heure plus tard, à quatre heures juste, au second étage du même château, du Halde était à la porte de la reine. Mademoiselle de Prolant, qui l'entendit, appela le roi qu'elle tira d'une affreuse insomnie. « C'est M. du Halde qui est ici. — Ah! très-bien, répondit le roi, en se levant sans retard. — Prolant, donne-moi ma robe, mes bottines et mon bougeoir. »

Dans cet accoutrement, le roi va dans une pièce voisine où il a donné rendez-vous à Loignac. Le capitaine est à son poste avec les plus déterminés d'entre les quarante-cinq : La Bastide, Montséry, Sainte-Malines, Saint-Gaudens, Sariac, Saint-Capautel, Halfrenas et Herbelade. Pâle, tremblant, le roi les harangue : « Mes amis, dit-il, je vous ai toujours distingués et préférés par-dessus toute ma noblesse. Vous êtes mes obligés, mais aujourd'hui je veux être le vôtre. Il s'agit de mon honneur, de ma couronne et de ma vie. Après tant d'insolences dont le duc de Guise, ce beau roi de Paris, n'a cessé de m'accabler, jusqu'à me demander votre licenciement qu'il sollicite en ce moment des états, après tant d'outrages dont il m'a abreuvé, ce rebelle a résolu ma captivité et mon supplice. J'ai songé à vous dans ma détresse. Me promettez-vous de me défendre contre ce traître? — Oui, oui, s'écrièrent-ils. — Eh bien, reprit le roi, il faut que je meure ou qu'il meure, et que ce soit ce matin. »

Il n'y eut qu'une acclamation. Sariac, touchant de la main la poitrine du roi, dit avec un frénétique accent : « Cap de Diou, sire, je vous le rendrai mort. »

Henri III est enchanté et effrayé d'un tel enthousiasme. Il recommande le silence à ses braves, les installe dans sa chambre, les supplie de ne pas éveiller sa mère qui est au-dessous d'eux, leur distribue des poignards et ajoute : « Mes amis, n'ayez aucun scrupule. Vengez-vous et vengez-moi. Tuez en conscience. C'est une exécution de justice que moi, le roi, je vous ordonne d'accomplir sur l'homme le plus scélérat de France! »

La chambre du roi, dans laquelle il parlait à Loignac et à huit autres de ses ordinaires, attenait d'un côté à la salle du conseil et d'un autre côté à deux cabinets, à droite et à gauche. Le cabinet de gauche, appelé le cabinet du roi, était celui où le duc de Guise devait être attiré. Henri III plaça lui-même ses huit ordinaires et Loignac à quelques pas de ce cabinet. Ils avaient chacun épée, dague, et poignard. Le roi les quitta tous bien échauffés et il se retira dans le cabinet de droite, où il demeura avec d'Ornano, d'Entragues, de Bonnivet, de Martigny, Revol, et douze ordinaires qu'il cacha en de petites cellules qu'il avait pratiquées là, prétendait-il, pour des capucins. Le reste de ses quarante-cinq, le roi l'échelonna sur l'escalier de la galerie des Cerfs.

Tout était prêt au second étage, dans l'antre royal, lorsque Péricart, le secrétaire du duc de Guise, ouvrit à cinq heures, selon l'habitude, les rideaux de son maître.

Le duc fatigué se dégagea lentement du sommeil. Aux premiers mots de Péricart sur ce qu'il y avait d'insolite au château, M. de Guise répondit comme à Bernardin : « Pas de mauvais augure. » Et le prince lorrain dicta quelques lettres. Vers sept heures, il s'informa du temps. Péricart regarda à travers les vitres et dit : « Monseigneur, il pleut. » C'était le point du jour, le ciel était bas et sombre, l'air froid et humide. Il y avait dans la chambre de M. de Guise, indépendamment de Péricart, Esme de Hautefort, une sorte d'archiviste, et Bernardin. Un message du roi étant survenu, le duc quitta son lit. Bernardin lui passa un costume de satin gris fort beau, mais un peu léger pour l'avant-veille de Noël. Le duc n'y fit aucune attention. Accompagné seulement de trois ou quatre de ses officiers et de Péricart, il prit une galerie qui, de sa chambre, aboutissait à la terrasse du Porche. Là, il reconnut un gentilhomme d'Auvergne, qui lui dit en se courbant : « Monseigneur, retournez. On a contre vous de mauvais desseins. » Le duc le remercia et répondit : « Soyez tranquille, mon bon amy, je n'ay aucune appréhension. » A quelques pas plus loin, Aubencour lui réitéra le même avis. Le duc, cette fois, répliqua avec humeur : « Je ne crains rien. » Pourtant il sentit le besoin de prier; car il s'agenouilla quelques minutes dans l'oratoire qui communique à la chapelle. Il pénétra ensuite jusqu'à l'antichambre de la reine mère. Il aurait désiré lui souhaiter le bonjour, mais Catherine, malade, ne put le recevoir. Il en parut contrarié et gagna le grand escalier, où il fut abordé par Larchant et les Écossais.

Le duc, se souvenant aussitôt de leur requête, dit : « Monsieur de Larchant, il est trop raisonnable qu'on distribue à ces braves gens leur solde. Je m'y emploierai bien volontiers. » Et Larchant, présentant un mémoire au duc, l'accompagna jusqu'au second étage, à la porte de la salle du conseil. M. de Guise congédia ses offciers et quelques pages qui l'avaient rejoint. Péricart seul entra avec lui. Sans tarder un instant, M. de Larchant fit vider le grand escalier et le remplit de ses Écossais. Plus bas, dans la cour, le colonel des gardes, M. de Crillon, ordonna de fermer toutes les portes extérieures du château, comme s'il se fût disposé à un siége.

Le cardinal de Guise et l'archevêque de Lyon, d'Espinac, avaient précédé de bien peu au conseil le Balafré. On expédiait les affaires courantes. Le duc de Guise s'était assis. Il eut soudain comme une défaillance, soit qu'il se rappelât les avertissements de la veille et de la matinée, soit qu'il succombât à l'un de ces épuisements qui suivent parfois les nuits d'amour. Le duc se plaignit d'un frisson et d'un mal de cœur. Il s'approcha de la cheminée, jeta lui-même quelques fagots sur le feu et s'y réchauffa. Péricart sortit pour aller chercher le drageoir d'argent doré, en forme de coquille, où le duc avait toujours des conserves. Il ne déjeunait pas autrement qu'avec ces fruits dont il mangeait aussi le long du jour. En attendant Péricart, M. de Guise demanda si quelqu'un n'avait pas de l'écorce de citron ou une friandise acide pour lui refaire le cœur. Sur un signe négatif et unanime, il dépêcha M. de Morfontaine à M. de Saint-Prix, premier valet

de chambre de Henri III, afin d'avoir des raisins de Damas ou d'autres bagatelles du roi. M. de Saint-Prix lui apporta des prunes de Brignolles, puis après, un mouchoir de poche dont le duc avait besoin pour essuyer la sueur glacée qui lui perlait le front et les larmes qui tombaient nerveusement de l'œil voisin de sa balafre. « Bernardin, dit le duc, ne m'a pas baillé aujourd'hui mes nécessités, mais je l'ai tant hâté qu'il est excusable. »

Péricart était revenu à la salle du conseil. Repoussé par les Écossais, il ne put que faire remettre le drageoir à son maître. Il redescendit effaré en remarquant davantage les précautions de M. de Crillon et de M. de Larchant. Il plia dans un mouchoir un billet ainsi conçu : « Sauvez-vous, monsieur, ou vous êtes mort. » Et il chargea un page de remettre le tout au duc. Le page ne monta pas même un degré de l'escalier. Les soldats lui barrèrent le chemin.

Henri III cependant frémissait d'impatience. Il s'était confessé. Il avait la sécurité de l'absolution. Seulement il était agité entre les terreurs et les espérances. Il allait, venait, du cabinet des cellules à sa chambre. Là, Loignac et les huit étaient postés aux abords du vieux cabinet, le cabinet de gauche, où Henri III avait coutume de se tenir et où le duc de Guise serait mandé. Et le roi disait à Loignac et aux huit : « Ne le manquez pas, prenez bien vos mesures contre un homme aussi redoutable. » Puis le roi regagnait son cabinet des cellules, d'où il surveillait l'événement.

Vers huit heures, Henri de Valois ordonna d'une voix claire à Révol, un des nouveaux ministres, de

prévenir le duc de Guise que le roi l'attendait. Révol quitte tout tremblant le cabinet des cellules et reparaît bientôt : « Qu'y a-t-il, M. de Révol? vous me gâterez tout. Que vous êtes pâli! frottez-vous les joues, frottez-vous les joues. — Sire, ce n'est rien. Mais M. de Nambu refuse de m'ouvrir la salle du conseil sans votre ordre.

Le roi court alors à Nambu et lui dit : « Laissez sortir M. de Révol, puis laissez-le rentrer et après lui M. de Guise. »

Le Balafré était mieux. Le maître des requêtes Marillac lisait un rapport sur les gabelles. La porte de la chambre du roi s'entre-bâille, M. de Révol s'avance dans la salle du conseil et dit révérencieusement au duc de Guise : « Monseigneur, le roi vous demande. Il est dans son vieux cabinet. » Révol retourne rapidement.

Le duc de Guise vida son drageoir sur la table du conseil et dit : « Messieurs, qui en veut? » C'étaient des prunes et du raisin de Damas dont le duc ne réserva presque rien. Il se lève alors de son siége, se drape avec grâce dans son manteau, prend de la main gauche son drageoir, son chapeau, ses gantelets de daim, s'incline légèrement devant le conseil et frappe à la porte de la chambre du roi. Nambu ouvre cette porte et la referme sur M. de Guise.

Le duc aperçoit Loignac et les huit. Il se dirige vers le vieux cabinet et les salue. Eux se rangent, puis enveloppent ses traces comme par respect. A trois pas de la petite porte du cabinet, au moment où le duc se baisse pour en soulever la tapisserie,

il est saisi aux bras, aux jambes, à la garde de son épée. Sainte-Malines lui plonge un long poignard dans la poitrine, de haut en bas, pour ne pas le manquer, même s'il a une cotte de mailles. Montséry le blesse au cou, Loignac aux reins. « Eh! mes amis, eh! mes amis, » dit le duc en se débattant. Neuf meurtriers l'assaillent avec l'épée, avec le poignard, avec la dague. Au coup de Sariac dans le côté, il s'écrie : « Mon Dieu, miséricorde! » Il se sent perdu et n'implore pas merci. Son dernier effort est d'un soldat. Étreint dans les bras des assassins comme dans un étau multiple, vomissant tout son sang par la poitrine, par la bouche, par les narines, par la gorge, par le flanc, il secoue puissamment la moitié de ces sicaires et traîne les autres jusqu'au lit de Henri III, près duquel il tombe à la renverse sans parole et sans vie, en jetant un profond soupir.

Le bruit de cette lutte et ce soupir furent entendus de la salle du conseil séparée par une simple cloison de la chambre du roi. Le cardinal de Guise s'élança et dit : « C'est mon frère qu'on égorge! » L'archevêque de Lyon, un conjuré intrépide, veut aussi voler au secours de son chef. Mais le maréchal d'Aumont arrête les prélats d'une voix de tonnerre : « Le premier qui bouge, s'écrie-t-il, je lui donne de l'épée dans le corps; messieurs, le roi a affaire de vous. « Et il appelle M. de Larchant qui conduit prisonniers le cardinal et l'archevêque dans un galetas du troisième étage.

Le roi cependant avait haussé la portière du cabinet des cellules, d'où il avait écouté le tumulte ra-

pide de l'assassinat. Il aventura son regard, puis ses pieds dans sa chambre et dit à l'aspect du cadavre immobile du duc de Guise : « Qu'il est grand ! » et un instant après : « Il est encore plus grand mort que vif. » Le roi ne sut contenir ni son effroi, ni sa haine, ni sa joie. Avant de s'éloigner, il insulta d'un coup de sa bottine la belle figure du duc de Guise, comme le duc, la nuit de la Saint-Barthélemy, avait outragé du talon de sa botte le visage vénérable de Coligny.

Le Balafré fut recouvert d'un tapis de Turquie, après que le secrétaire d'État Beaulieu eut inventorié tout ce que le prince lorrain portait sur lui.

Le duc de Guise avait autour du bras gauche une chaînette ouvragée avec une petite clef, au doigt un cœur de diamants, dans sa poche une bourse pleine et ce billet écrit de la main du duc : « Pour entretenir la guerre en France, il faut sept cent mille livres par mois. » Ses papiers furent fouillés. On acquit la preuve que le duc avait reçu du roi d'Espagne plus d'un million cinq cent mille écus d'or.

Henri III vaguant à travers son appartement ne se possédait pas d'allégresse. Il triomphait. Il disait : « *Morte la bête, mort le venin.* » Il croyait que tout était fini. Il descendit chez la reine mère qui logeait au-dessous de lui. Elle était malade et triste. « Eh bien ! ma mère, s'écria-t-il, le roi de Paris est mort, je suis maintenant le seul roi. Je n'ai plus de compagnon. — Hélas ! dit Catherine, qu'avez-vous fait ? Mon fils, octroyez-moi une requête. — Laquelle, madame ? — Ne me refusez pas le duc de Nemours et le prince de Joinville. Ils sont jeunes, ils vous fe-

ront plus tard service. — Je vous donne les corps, madame, mais je retiens les têtes. Ne suis-je pas l'unique roi? — Ah! reprit Catherine, Dieu veuille que vous ne soyez pas roi de rien! Vous avez tué le duc de Guise. Avez-vous songé aux conséquences? Vous avez taillé, mais il faudra coudre. Avez-vous du moins mis ordre aux villes qui tenaient pour votre ennemi? Ne faillez pas de gagner le légat du pape. »

En parlant ainsi, la reine était très-agitée. Elle prévoyait les suites de ce tragique assassinat. Elle connaissait l'insuffisance et l'impuissance croissantes de Henri III, les colères, les vengeances qui allaient le submerger. Elle était vieille et cassée. Il y avait cinquante-quatre ans qu'elle était arrivée en France. Elle y avait été mère d'une belle famille de rois. Tous ses fils étaient morts successivement. Il n'en restait plus qu'un, et, par ce nouveau crime, il s'était moins sauvé que perdu. Telles étaient sans doute les pensées de Catherine, quand son fils lui eut annoncé le meurtre du Balafré. Elle était chargée d'embonpoint. Ses joues basanées et pendantes étaient plus blêmes par les soucis et les maladies, plus lugubres par ce qu'elle apprenait. Le roi, comme épouvanté, ou du souvenir de sa victime, ou de la physionomie hideuse de sa mère, la quitta brusquement.

# LIVRE CINQUANTIÈME

Arrestation des principaux amis du duc de Guise. — Le cardinal, son frère, est égorgé dans un couloir du château de Blois. — La duchesse de Nemours, leur mère, réclame les corps de ses enfants. — Henri III les lui promet et la trompe. — Mort de Catherine de Médicis. — Consternation et colère de Paris à la nouvelle de l'assassinat du duc ; redoublement de fureur à la nouvelle de l'assassinat du cardinal. — Rage de la ligue. — Les pamphlets. — Les sermons. — Pigenat, curé de Saint-Nicolas des Champs. — Lincestre et Achille de Harlay. — Influence des duchesses de Nemours et de Montpensier. — Les Seize. — La faculté de Paris, assemblée à la Sorbonne, délie le peuple de la fidélité à la royauté. — Elle fait de la sédition un devoir. — Le parlement, présidé par Achille de Harlay, résiste aux Seize. — Bussy-Leclerc mène les magistrats à la Bastille. — La ligue compose un autre parlement. — Conseil général de la ligue. — Mayenne presque dictateur. — Henri III à Tours entre la ligue et les huguenots. — Il conclut un traité d'alliance avec le roi de Navarre. — Mornay, le négociateur de Henri de Bourbon. — Portrait de Mornay. — Entrevue des rois au Plessis-lez-Tours. — Combat de Mayenne et de Crillon. — Les rois marchent sur Paris. — La duchesse de Montpensier. — Jacques Clément. — Meurtre de Henri III.

Henri III obtempéra aux décisions de son conseil qui vota l'arrestation du cardinal de Bourbon, de la duchesse douairière de Nemours et du prince de Joinville, fils aîné du duc de Guise. Le grand prévôt de l'hôtel, Richelieu, fut chargé d'incarcérer promptement les députés séditieux et les gentilshommes attachés aux Guise, entre autres La Chapelle-Marteau, le président de Neuilly, les échevins Compans et Cotte-

blanche, représentants de Paris, Leroi représentant d'Amiens, Péricart, Menneville et Brissac. Beaucoup de partisans du duc s'échappèrent.

Le 23 décembre, ce jour du grand meurtre, fut lamentablement obscur, morne, pluvieux. Le ciel semblait pleurer le duc de Guise.

Le cardinal, son frère, et d'Espinac, l'archevêque de Lyon, passèrent les heures de plomb de leur galetas à prier, à se confesser, à s'exhorter. Le cardinal de Guise sortait de ces exercices de piété par des explosions d'une fureur inextinguible, menaçant et maudissant ce roi assassin. Il se calma un peu sur le soir. Henri III l'abhorrait. Il savait que le cardinal avait dit que son plus grand bonheur serait de tenir la tête du Valois entre ses genoux, lorsqu'on lui décernerait par la tonsure une troisième couronne, celle de capucin. Le conseil intime prononça la mort contre le cardinal et le roi souscrivit à la sentence.

On avait fourni aux prélats dans leur grenier deux paillasses et deux matelats, des œufs, du vin et du pain, des bréviaires, du linge et des robes de nuit. Le cardinal de Guise, exténué de ses émotions et de sa douleur, dormit profondément depuis onze heures jusqu'à l'aube.

Il ne fut pas aussi facile de le tuer que de le condamner. Les meurtriers se dérobaient. La Bastide, un bandit, refusa. Valençay, son camarade, accepta, monta jusqu'à la petite chambre du cardinal avec six aventuriers; mais là, il hésita d'abord et l'effroi du sang d'un prêtre le saisissant, il redescendit tout honteux de n'avoir rien fait.

Du Gast enfin se présenta. Il était capitaine aux gardes. Il avait embauché pour ce crime un sergent et deux soldats.

Précédé d'un valet qui porte une bougie vacillante, il gravit jusqu'au troisième étage, poste ses hommes dans un couloir ténébreux et va chercher le cardinal de Guise. « Monseigneur, lui dit-il, veuillez me suivre chez le roi. » L'archevêque de Lyon est debout en même temps que le cardinal. Le prince lorrain s'adressant à Du Gast : « Venez-vous pour moi seul ? — Pour vous seul. » Alors les deux captifs s'embrassent et se séparent. L'archevêque bénit le cardinal qui marche à la faible lumière derrière le valet et devant le capitaine. Le serviteur entre dans le couloir au milieu duquel le prince lorrain aperçoit le sergent et les deux soldats, à la lueur tragique de la bougie. Du Gast lui dit : « Monseigneur, il faut mourir. — C'est bien, répond le cardinal, laissez-moi un moment pour me recommander à Dieu. » Il se recueille et s'écrie pieusement : « Seigneur, daignez recevoir mon âme. » Puis ramenant son manteau sur son visage, il dit aux soldats d'un accent magnanime : « Exécutez votre commission. » Aussitôt, au commandement de Du Gast, le jeune prélat fut égorgé à la pointe et au tranchant des hallebardes.

Ainsi succomba le cardinal Louis, vingt-cinq heures après son frère le duc de Guise ; unis l'un et l'autre dans la vie et dans la mort.

Le cardinal de Guise avait les traits fins et nobles. Son grand air était d'un prince de Lorraine et d'un prince de l'Église. Sa barrette ne paraissait pas une

dignité sur sa tête, mais plutôt un ornement de toilette, une parure. Il avait été conspirateur par amour fraternel, par turbulence de caractère et par esprit de famille. Il était moins né pour le martyre que pour le plaisir et les passions. Il avait eu quatre fils de madame de Grimaucourt. Il n'était pas majestueux, il était charmant. Il y avait sur sa physionomie le prestige d'une grande race, le phosphore d'un grand courage. Il fut, dans sa lignée, l'anneau taché de sang entre les générations épiques et les générations courtisanesques, entre ses frères et ses neveux, entre l'histoire et le roman.

La terrible nouvelle de la mort du cardinal se répandit dans le château et dans la ville. Le duchesse de Nemours, la mère des princes assassinés, fut foudroyée de désespoir, mais elle ne s'abandonna point. Elle eut dans sa détresse l'héroïsme de la nature et du cœur. Surmontant l'horreur que lui inspirait le meurtrier de ses fils, elle alla chez le roi qui ne put l'éviter. Là, elle implora en suppliante les corps de ses enfants, afin de les inhumer de ses mains maternelles. Henri III promit tout avec l'intention de ne pas tenir. Il ne voulait pas livrer les cadavres de ces princes que la ligue aurait exposés et travestis en martyrs, et qui auraient suffi pour faire une révolution à Paris. Au lieu de rendre ces cadavres glorieux à leur mère qui souhaitait de les coucher, tout éperdue, dans des tombes, comme autrefois elle les avait couchés, heureuse, dans des berceaux, le roi les fit mutiler horriblement durant la nuit de Noël, puis soumettre au feu, puis à la chaux vive, de

telle sorte qu'il ne demeura presque aucun vestige, soit du Balafré, soit du cardinal. Les tristes restes, sans forme et sans nom, ni chair, ni os, ni cendres même, furent jetés à la Loire, dont les flots rouges avaient emporté les conjurés d'Amboise et plus d'une victime de la Saint-Barthélemy. Juste jugement de Dieu!

Toutes choses terminées, le grand prévôt Richelieu vint dire à la duchesse de Nemours que les corps des deux princes avaient été déposés par lui en terre sainte, selon les ordres du roi. Voilà comment Henri III dégagea sa fausse parole. Après le meurtre et le sacrilége sur les fils, l'imposture envers la mère lui coûta peu.

Il ne réussit ni à s'emparer de Mayenne par d'Ornano qu'il avait dépêché à Lyon, ni à se justifier auprès du pape par le légat Morosini. Il ne congédia les états généraux qu'au milieu de janvier. Il espéra un instant s'en servir comme d'une force morale, mais les députés influents étaient en prison ou en fuite. Ceux qui siégeaient encore étaient impuissants, beaucoup ennemis. Le roi comprit qu'il ne pouvait pas se substituer au duc de Guise, comme chef du parti catholique, dans cette assemblée qui n'était plus qu'une ombre d'elle-même. Il en décréta la dissolution et se trouva seul en face de la ligue qui l'appelait le roi assassin. La ligue ne fut plus un parti, elle devint un volcan.

Catherine de Médicis succomba le 5 janvier 1589. Elle s'était fait porter, après le grand meurtre, chez le cardinal de Bourbon, captif dans un appartement

du château. Le cardinal l'apercevant s'écria : « Vous, madame, vous ! ah ! voilà de vos tours ! c'est vous qui avez fait mourir M. de Guise et qui nous ferez tous mourir. »

Malade déjà, profondément émue d'être soupçonnée à tort, Catherine répondit : « Que je sois damnée, monsieur, si je ne suis innocente de cela ! » Puis s'affaissant sur elle-même et s'appuyant sur ses gens : « Je n'en puis plus, dit-elle, il faut que je me remette au lit. » Elle ne se releva plus.

Elle traîna quelques jours et elle expira dans sa petite chambre du château de Blois. Elle s'était entourée de chefs-d'œuvre d'art, mais elle n'eut pas à son oreiller une affection. Elle reçut les sacrements de l'Église ; ce fut pour elle une cérémonie de plus, et voilà tout. Des lèvres officielles psalmodièrent sur son agonie, mais pas un cœur ne pria. Elle ne pria pas elle-même ; elle n'aima, ni ne crut, ni n'espéra. Athée invétérée, elle glissa insensible et aride dans le sombre gouffre, pour elle sans immortalité et sans Dieu ; elle s'enfonça inconsolée et muette dans la nuit éternelle, entrevoyant, au delà du dernier de ses fils, le roi de Navarre, cet héritier fatal qu'elle avait tant redouté.

Cette mort de Catherine fut aussi amère qu'aucune de celles qu'elle infligea.

A travers ses vices, la fourberie, l'indifférence au mal et au sang, le mensonge toujours préféré à la vérité, Catherine eut une familiarité florentine qui rappelait la maison de Médicis, une maison de grande bourgeoisie. C'est par cette simplicité, qui corres-

pondait à la bonhomie du chancelier, que L'Hôpital fut attiré auprès de la reine. Elle avait d'ailleurs beaucoup d'esprit et de manéges; elle parlait bien, elle écrivait mieux. Ses lettres sont innombrables et d'un intarissable bon sens aiguisé à l'italienne. Elle en écrivait des milliers qui coulaient de sa plume. Ce qu'elle eut de plus rare, de meilleur, ce fut sa tendresse pour Henri III. Elle l'aima en mère.

C'est son seul sentiment sincère. Sa vie d'ailleurs avait été infâme. Sa fin fut désolée. Elle ne fut honorée ni d'un regret, ni d'un souvenir. Son fils même, qui l'avait négligée dans sa maladie, l'oublia dans le sépulcre. On ne s'entretint plus d'elle. Elle ne laissa au-dessus de l'abîme sans fond que le silence. On ne parla non plus d'elle « que d'une chèvre morte, » dit un contemporain.

L'assassinat du duc de Guise, qui tua Catherine, mit le roi meurtrier hors la loi.

La catastrophe du Balafré fut connue, dès le 24 décembre, à Paris. Une dépêche de l'ambassadeur espagnol Mendoça y éclata comme la foudre. Ces mots retentirent plus sinistrement que le tonnerre : « Le duc de Guise est mort. » La ville tout entière poussa un vaste cri, puis un sanglot sourd. Une jeune fille devint folle, deux femmes du faubourg Saint-Antoine accouchèrent avant terme. L'avocat Le Tourneur expira de douleur et d'indignation. Après avoir foulé aux pieds le portrait du roi, il tint jusqu'à son dernier soupir dans un embrassement convulsif le portrait du duc de Guise.

La nouvelle se répandit durant les offices de Noël. La foule était immense dans toutes les églises. Cette grande mort offusqua de son horreur l'anniversaire de la naissance du Christ. La fête se changea en deuil. Les trois quarts des cierges furent soufflés par les prêtres. Les chants cessèrent. Les orgues se turent. Les messes furent célébrées et entendues dans une farouche angoisse. Tous les curés des différentes paroisses recommandèrent successivement aux prières des fidèles l'âme de M. de Guise. « Paix à cette grande âme, dit l'un d'eux, et malédiction sur le meurtrier, quel qu'il soit! » Ce n'était partout que gémissements et fureur.

Après la messe de minuit, la municipalité se réunit à l'hôtel de ville. Sur la proposition de Roland, l'un des échevins, le duc d'Aumale fut élu gouverneur de Paris. Le prévôt des marchands fut suppléé provisoirement par l'avocat Drouart. Ces bourgeois furent en un instant de grands révolutionnaires. Ils pourvurent à tout, à l'armement de la cité, aux vivres, à la police, aux fortifications.

Les jours s'écoulèrent et le sentiment public, loin de diminuer, s'accrut. Le meurtre du cardinal de Guise redoubla la révolte universelle contre Henri III.

La presse et la tribune des églises s'entr'aidèrent sans se concerter. Il y eut plus de deux cents pamphlets. Les prédicateurs, bien autrement entraînants que les écrivains, soulevèrent puissamment les passions de la multitude. Les sermons étaient tous des oraisons funèbres; ils n'en étaient que plus pathétiques.

François Pigenat, curé de Saint-Nicolas des Champs, s'interrompit au milieu d'un discours, et dit : « Est-il parmi ceux qui m'écoutent un homme d'assez de zèle pour punir le tyran de son crime? qu'il aille et ne craigne rien. »

Lincestre, curé de Saint-Gervais, déposa un jour, de sa propre autorité, le roi, qu'il appelait *Vilain Herodes*, selon l'anagramme de mépris faite par la ligue du nom de Henri de Valois.

Un autre jour, le même prédicateur, après avoir décrit le martyre des deux Guise, s'anima contre Henri III d'imprécations en imprécations, jusqu'à exiger de ses auditeurs un serment solennel, le serment de venger sur le tyran le meurtre des princes catholiques. Le premier président Achille de Harlay, qui était dans le banc d'honneur, en face du prédicateur séditieux, demeura seul immobile et muet. Lincestre, l'objurguant de la parole et du regard, lui cria : « Et vous aussi, monsieur le premier président, sous peine d'être complice, levez la main, levez-la bien haut, pour que le peuple vous voie! » Achille de Harlay, ce héros sous la toge avant et après, fléchit dans cette conjoncture; il sauva sa tête en l'inclinant devant le geste impérieux de ce fanatique et en lui obéissant.

La plèbe et une partie de la bourgeoisie, excitées par les prédicateurs, les libellistes et les Seize, se déchaînèrent dans Paris. Mille excès furent commis par ces ligueurs. Ils déchirèrent aux Augustins un portrait du roi; ils brisèrent à Saint-Paul les statues de Caylus, de Saint-Mesgrin et de Maugiron. Ils pil-

lèrent çà et là des huguenots et des politiques. Ils arrachèrent les armes royales des portes de Notre-Dame, de l'hôtel de ville, du Louvre même.

Le Louvre était désert, et la foule roulait irritée autour de ce palais des Valois.

De cette race il n'y a plus que deux rejetons : Henri III et Marguerite.

Henri flotte à tous les vents d'orage depuis son grand attentat. Il n'a pas encore quitté Blois.

Marguerite, au château d'Usson, en Auvergne, se diffame par le cynisme de ses mœurs et se réhabilite presque par l'atticisme de ses Mémoires, où, dans l'ancien idiome, il y a tant de jeunesse d'inspiration, tant de grâce de récit et un parfum si exquis de renaissance.

Ni Henri ni Marguerite ne rentreront au Louvre. Le crime et le vice les en ont chassés. Lui mourra. Elle reverra Paris, mais elle n'habitera plus la demeure de ses beaux jours et de ses ancêtres.

Elle choisira un emplacement non loin de l'hôtel de Nesle. Valois et Médicis, fidèle au génie de ses deux familles, elle fera construire une maison splendide entre la rue de Seine et la rue des Saints-Pères. Son parc s'étendra jusqu'à la rivière. Elle viendra s'asseoir sur des coussins de velours, dans l'herbe, au bord de l'eau, qui lui murmurera les lamentations du souvenir. De la rive où blanchira sa vieillesse, elle pourra contempler la rive de son tragique printemps, elle pourra prêter l'oreille à la cloche funèbre qui sonna l'heure de ses noces et l'heure des massacres. Le Louvre sera sa perspective, mais il ne sera plus

son toit. Un fleuve éternel coulera entre elle et le palais de ses aïeux.

Cet antique palais ne s'ouvrira qu'à une nouvelle dynastie dont Marguerite n'a pas voulu être. Elle a préféré des amants à un roi, le plaisir à la grandeur et au devoir. Elle a renoncé au trône par calcul de courtisane, afin de mieux se consacrer à Vénus et de mieux cacher ses vices loin de l'étiquette.

Après le meurtre de Guise, dans le mois de janvier 1589, le peuple qui grondait autour du Louvre l'aurait démoli s'il eût été habité; il l'aurait escaladé, mitraillé, renversé de fond en comble, ce palais, pour y égorger le roi! Le roi n'y étant pas, il se contentait d'abattre les armoiries des Valois avec des insultes inépuisables.

Il faisait des irruptions dans les églises et dans la cathédrale. Il y assouvissait sa rage. Il s'agenouillait devant les portraits sanglants du duc et du cardinal de Guise, placés sur tous les autels. Femmes, enfants, hommes mûrs, vieillards, regardaient ensuite avec le délire de la haine les figures de Henri III, en cire, exposées aussi près du tabernacle, et que les prêtres perçaient de longues épingles, sorte de maléfice destiné à faire mourir le roi à distance. La duchesse de Montpensier donnait l'exemple. Elle enfonçait à l'endroit du cœur ses propres épingles, après les avoir trempées dans le poison espagnol le plus corrosif. Elle parcourait les rues à cheval, elle parlait dans ses salons, elle vociférait dans les carrefours. Elle incendiait toutes les poitrines du feu de la rébellion.

Les contemporains se trompent souvent, mais ils

ont été justes pour la duchesse de Montpensier. La postérité, non plus qu'eux, ne peut accorder son estime à une princesse qui ne la mérita jamais un seul jour. Ni ses fondations pieuses, ni son assiduité aux cérémonies de sa chapelle, aux sermons, au confessionnal, ni sa profession opiniâtre de bonne catholique, ni sa passion, ni son esprit, ne sauraient couvrir, encore moins absoudre la violence inouïe de son caractère et de ses témérités.

Elle était la torche éclatante des processions séditieuses qui sillonnaient Paris, soit le jour, soit la nuit, et qui s'élevèrent jusqu'à cent mille personnes. (V. les estampes de ces bacchanales, cart. de M. Hennin.) Les chants lugubres retentissaient, et des files étranges de pénitents, de pénitentes, éteignaient à la fois leurs cierges en disant : « Dieu éteigne les Valois comme nous avons éteint nos flambeaux ! »

La duchesse de Montpensier et la duchesse de Nemours ne pouvaient se montrer, même aux églises, sans des ovations et des applaudissements.

Un dimanche, la duchesse de Montpensier s'étant présentée à Saint-Germain des Prés, Boucher, curé à Saint-Benoît, qui était en chaire, dit : « Voici notre Judith, celle qui tuera Holopherne. »

Un soir, la duchesse de Nemours assistant à l'oraison funèbre de son fils Henri de Guise, le petit Feuillant, un prédicateur très-célèbre du temps, qui racontait les vertus du héros catholique, se tourna vers cette princesse et s'écria : « O glorieux martyr de Jésus-Christ, béni est le ventre qui t'a porté, bénies

sont les mamelles qui t'ont allaité ! » En quittant Blois la pauvre duchesse avait contemplé en pleurant la statue de Louis XII son aïeul sur la façade du château, et avait dit : « Grand roi ! vous n'aviez pas construit cet édifice pour qu'on y égorgeât les enfants de votre petite-fille ! »

Les Seize exploitaient le sentiment public, l'influence des princesses de la maison de Guise, les colères du clergé, au profit de leur pouvoir démocratique. Les plus ardents parmi eux étaient des curés de Paris, entre autres, Boucher, curé de Saint-Benoît ; Lincestre, curé de Saint-Gervais ; Prévot, curé de Saint-Séverin ; Aubry, curé de Saint-André des Arts ; Pigenat, curé de Saint-Nicolas des Champs. Ces prêtres et d'autres ligueurs démontrèrent chaleureusement l'avantage pour la municipalité, qui avait déjà l'administration, la garde bourgeoise, le droit de conscription et de subsides, d'avoir encore la religion et la justice.

Les échevins convaincus posèrent ces deux questions à la Sorbonne : Le peuple de France est-il délié du serment de fidélité au roi qui a violé la liberté des états généraux ? Le même peuple peut-il s'armer en conscience, dans l'intérêt du catholicisme, contre le monarque perfide qui a fait égorger les princes lorrains ?

La faculté de théologie, assemblée au collége de Sorbonne, répondit aux deux questions affirmativement ; soixante et dix docteurs délibérèrent et leur décision fut prise à une immense majorité.

L'insurrection devint un précepte religieux. Les

libelles et les sermons se rallumèrent plus âcrement à la flamme de la Sorbonne. Le nom du roi fut retranché de toutes les prières publiques. Henri de Valois, l'assassin du grand Guise, fut voué théologiquement et politiquement aux poignards. Le Balafré, du fond de ses deux tombes, l'une de feu, l'autre de flots, où il avait été brûlé, puis noyé, poursuivait à outrance son meurtrier.

Les Seize, l'armée vivante du duc de Guise mort, présentèrent au parlement une requête dont voici la conclusion : « Henri de Valois sera condamné, pour réparation de son crime, à faire amende honorable nu en chemise, la tête nue et les pieds nus; la corde au cou, assisté du bourreau, et, les deux genoux en terre, il demandera pardon à Dieu et aux hommes. Il sera déclaré déchu de la couronne de France, comme indigne; il sera banni et confiné à perpétuité au monastère des Hiéronymites du bois de Vincennes, pour là jeûner, au pain et à l'eau, le reste de ses jours; ensemble condamné aux dépens. »

Le parlement, présidé par Achille de Harlay, n'étant pas disposé à ratifier un pareil arrêt, les ligueurs se résolurent à emprisonner les chefs de ce parlement royaliste et à en reformer un autre plus souple.

Le 16 janvier 1589, Bussy-Leclerc, devenu gouverneur de la Bastille, envahit le palais de justice avec une troupe de factieux catholiques. Il place des sentinelles à toutes les portes. Il monte lui-même à la grand'chambre, où le parlement se concertait pour envoyer au roi une députation. Bussy-Leclerc engage le parlement à imiter la Sorbonne, à délier aussi les

Français de toute fidélité envers Henri III et à bannir le nom du roi des arrêts, comme l'Église l'a banni du rituel.

Après cette requête, Bussy-Leclerc sort pendant quelques minutes, pour laisser au parlement le temps de délibérer. Il rentre bientôt le pistolet au poing, et il s'informe insolemment si le parlement s'est rallié à la décision de la faculté de théologie, en destituant Henri de Valois.

Achille de Harlay, regardant intrépidement Bussy et ses ligueurs, leur demande qui les a chargés de signifier des ordres à la cour. Le vénérable premier président n'a pas disjoint ses doigts qui priaient peut-être. D'un visage impassible, d'une attitude immobile, M. de Harlay, en face de l'émeute, demeure aussi calme sur les fleurs de lis qu'un sénateur romain dans sa chaise curule.

Bussy-Leclerc s'emporte, déroule un parchemin et dit : « Il y a des traîtres parmi vous. Je vais les appeler l'un après l'autre. Qu'ils me suivent à l'hôtel de ville ou malheur à eux ! » Bussy avait déjà commencé par le premier président et par d'autres présidents de chambres, lorsque M. de Thou, oncle de l'historien, s'écria : « Monsieur, à quoi bon continuer cette liste? nous irons tous avec nos chefs. » La compagnie entière se leva et Bussy-Leclerc, sans s'étonner, accepta ces prisonniers volontaires. Ils étaient plus de cinquante. Il les emmena, Achille de Harlay en tête, le long des quais, à travers les outrages d'une multitude furieuse. A la Grève, le premier président montra l'hôtel de ville à Bussy-Leclerc comme pour

l'interroger; mais le ligueur répondit qu'il fallait marcher plus loin et il conduisit ce cortége auguste de magistrats à la Bastille.

Le même jour, Bussy-Leclerc remit en liberté tous ceux qui n'étaient pas sur sa liste et ne garda que les suspects.

Ce fut avec les magistrats relâchés et ceux qui n'étaient pas au palais le 16 que la ligue composa un nouveau parlement. Molé fut nommé procureur général et Brisson premier président. Ils consentirent sous la terreur. Brisson protesta secrètement par acte notarié qu'il n'avait agi que par contrainte. Précaution indigne d'un homme et d'un citoyen! Faiblesse inutile d'ailleurs, nuisible même, car elle perdra Brisson, tandis qu'Achille de Harlay sera sauvé par son héroïsme.

La frénésie de la ligue était centuplée par les confessionnaux qui transformaient en piéges scolastiques les tribunaux de la pénitence et qui insinuaient le régicide. Bien plus, Henri III était réprouvé par le roi d'Espagne, aboli et maudit par le pape, qui avait prononcé la menace de l'excommunication, au lieu de l'absolution humblement sollicitée pour la mort des princes lorrains.

La France était en combustion. Le duc de Mayenne était parti de Lyon, le 26 décembre, en apprenant le meurtre de ses frères. Il avait soulevé la Bourgogne, la Champagne, une partie de la Beauce et il était entré à Paris, le 15 janvier, aux acclamations universelles.

Le 16 février, il s'était présenté avec les ducs de

Nemours et d'Aumale à l'hôtel de ville, et là, dans une assemblée de notables, il avait démontré l'impérieuse nécessité d'un conseil général en permanence pour veiller à la guerre, aux approvisionnements, au budget et à la police du royaume.

Le 17, le conseil général de la ligue fut composé de quarante membres choisis dans le clergé, dans la noblesse et dans le tiers état. Parmi eux on remarqua les évêques de Meaux, de Rennes, de Senlis et d'Agen; l'abbé de Lénoncourt; les curés Prévot, Pigenat, Boucher, Aubry et Pelletier; les présidents Jeannin, Lefèvre d'Ormesson et de Neuilly; MM. de Menneville, de Saint-Paul, de La Bourdaisière, de Canillac; enfin le lieutenant civil La Bruyère, l'avocat Drouart, le procureur Crucé, et Pierre Sesnaut, commis au greffe, qu'on investit des fonctions de secrétaire. Ce conseil s'accroîtrait à l'occasion du prévôt des marchands, des échevins, des députés que pourraient envoyer les villes, des prélats, des princes, des présidents, du procureur général et des avocats généraux au parlement qui auraient tous le droit de séance.

Le conseil décerna, le 4 mars, au duc de Mayenne une sorte de dictature, sous le titre de « lieutenant général de la couronne de France. » Mayenne accepta modestement, mais énergiquement. Il prescrivit le serment à Paris, aux provinces, à la sainte union. Il envoya des agents partout. La ligue s'étendit, se ramifia et s'enhardit à la fois. Le duc de Mayenne imprima presque à l'anarchie catholique l'unité et la centralisation de la royauté.

Il n'avait pas le charme de son frère le duc de Guise, ni ces dons merveilleux de présence d'esprit, de beauté et d'éloquence, ni ces talents de diplomate et de tribun qui faisaient du Balafré un homme incomparable pour enlever les multitudes et pour ensorceler soit les femmes, soit les peuples, soit les armées. Non, Mayenne ne possédait pas ces séductions surprenantes. Mais il avait du bon sens, du courage, de la persévérance, un aspect athlétique. On ne doutait pas de son blason. Il était fort et imposant comme un chef féodal.

Ses cheveux rudes ressemblaient au poil des sangliers. Son front était vaste et bombé, sa figure large, ses yeux observateurs, ses sourcils de la courbure la plus circonflexe, son nez réservé, sa face puissante, sa bouche ferme et fine pour parler tantôt à des soldats et à des factieux, tantôt à des cardinaux et à des ambassadeurs.

Le duc de Mayenne, après le meurtre de Blois, pouvait faire la guerre et il la fit. Mais il ne pouvait usurper le titre de roi, soit pour son neveu le nouveau duc de Guise, soit pour lui-même. Son frère Henri, un héros bien plus entraînant, bien plus populaire, avait laissé passer le moment. Du reste, la révolution était flagrante et le moment reviendrait peut-être. Mayenne le pensait du moins. N'entrait-il pas dans des éventualités incalculables où il y avait tout à espérer du hasard?

Le roi cependant n'était pas sans ressources. Malgré la Saint-Barthélemy, malgré ses autres crimes, malgré ses vices, il avait, à cette époque encore si

monarchique, l'auréole du droit divin. Le nimbe de la légitimité planait au-dessus de sa tête et faisait étinceler les diamants de sa couronne d'un feu surnaturel. Pour beaucoup il était la représentation, le symbole de la France. Et cela était vrai dans de certaines limites, quand sévissaient la ligue et les Seize, le parti de l'étranger.

Henri III avait la majorité de la noblesse et les politiques de la bourgeoisie. D'Épernon était accouru de Saintonge avec une armée et campait aux environs de Blois. Le roi, qui s'était rendu à Tours pour y étouffer le mouvement de la ligue et qui avait installé dans cette ville le parlement fidèle, allait se trouver pressé entre Mayenne et le roi de Navarre. Il n'y avait plus à balancer. Il lui fallait choisir son allié. Il n'était pas assez fort contre les ligueurs et les huguenots.

Il conclut donc, le 3 avril 1589, une alliance d'un an avec le roi de Navarre. Il s'engageait à la tolérance envers les calvinistes et le Béarnais promettait, de son côté, le plus inviolable respect envers le culte catholique, jurant de n'y porter aucune atteinte, de combattre loyalement et même de conquérir pour le roi.

Ce traité, signé par l'intermédiaire de Duplessis-Mornay, et où le roi de Navarre s'intitulait premier prince du sang et protecteur des Églises réformées, était non-seulement un acte de bon Français de la part de ce prince, mais un acte d'héritier présomptif. Il venait au secours du trône auquel il devait succéder. Henri III acceptait ce concours.

Néanmoins, il ajourna, sous divers prétextes, la publication de l'alliance. Son secret dessein était une trahison.

Il avait chargé le légat Morosini de gagner Mayenne. Le roi soumettrait à l'arbitrage du pape toutes les questions douteuses. Il délivrerait le cardinal de Bourbon prisonnier à Chinon, le jeune duc de Guise prisonnier à Tours, et le duc d'Elbeuf prisonnier à Loches. Morosini offrit de plus au chef de la ligue une pension de quarante mille écus, et, soit pour lui, soit pour les autres princes lorrains, le tiers de la France, à commencer par les gouvernements de Champagne et de Bourgogne.

Mayenne, qui était à Châteaudun, et qui réunissait une armée en Beauce, refusa tant d'avantages accumulés. Il ne voulait ni se déshonorer, ni se perdre dans le parti catholique. Il répondit au légat que le roi n'était plus roi, qu'il avait été découronné théologiquement par la Sorbonne, que d'ailleurs on ne pouvait se fier, et lui Mayenne moins que tout autre, au meurtrier du duc et du cardinal de Guise, ces martyrs de la foi.

Dès que le légat eut raconté à Henri III ses conversations avec le prince lorrain, le roi ne fit plus d'objection à Duplessis-Mornay et consentit à déclarer hautement son alliance avec le Béarnais.

Cette alliance entre les deux rois fut acclamée, le 21 avril, à Tours où était Henri de Valois et à Saumur où se logea Henri de Bourbon. Henri III livra cette ville comme un gage de sa sincérité et comme une place de sûreté indispensable aux calvinistes. Le

Béarnais en donna le gouvernement à Duplessis-Mornay, son négociateur.

C'était en effet M. Duplessis qui avait conclu le traité. Il avait été aussi patient qu'adroit. Il n'avait pas ignoré les perfidies souterraines de Henri III. Il s'était croisé les bras, certain que ces perfidies échoueraient, et elles avaient échoué.

M. Duplessis, qui en cette conjoncture avait pour auxiliaire la nécessité, ne s'était pas un instant troublé des intrigues du légat Morosini. Le bon sens supérieur du capitaine huguenot ne fut point déçu.

M. de Mornay était l'un des serviteurs les plus dévoués de Henri de Bourbon, et l'un des plus grands citoyens de la France au seizième siècle. Il fut bien plus qu'un talent, il fut un caractère sous un roi gascon et dans une cour essentiellement diplomatique et hypocrite.

Mornay n'eut pas de peine à résister au torrent des adulations et des lâchetés. C'était une âme trempée et retrempée aux guerres religieuses. Il ne désirait rien au delà du devoir et ne craignait que Dieu. Une disgrâce n'eût été qu'un attrait pour son courage. Il était soldat et dialecticien. Il s'aidait de la Bible aussi bien que de l'épée. C'était un stoïcien, un sage et un docteur de la réforme. Il représentait parmi les protestants la science et la conscience. On l'appelait le pape des huguenots.

Les apostasies lui navreront le cœur et les controverses attristeront sa vieillesse. Il se retirera de la cour, blessé, mais fidèle, aussi simplement grand dans l'adversité que dans la bonne fortune.

Ce lutteur tant secoué, jamais abattu, ce lion de la dispute, ce héros austère de l'idée nouvelle, avait une de ces têtes puissantes dont les cheveux ressemblent à une crinière. Son visage, ravagé par les discordes civiles, était comme ces sols bouleversés après un tremblement de terre. Ses joues étaient labourées de sillons et de rides. Son front de métal refroidi paraissait à l'épreuve des arguments et des balles. Ses sourcils tracés irrégulièrement couraient en lignes aiguës et brisées autour de ses yeux intrépides. Toute sa physionomie eût été terrible, sans l'honnêteté de cette bouche qui, pendant un demi-siècle, ne proféra pas un mensonge, pas une flatterie. Mornay fut un théologien gentilhomme, vêtu de fer au lieu de l'être de bure, un combattant obstiné des guerres de religion, dont la figure offre un chaos sur lequel flotte et reluit toujours l'esprit saint.

Le portrait de cet illustre compagnon du Béarnais nous a été heureusement conservé. Il défie également catholiques, protestants et philosophes, soit de le dédaigner, soit de l'oublier.

Le Béarnais remercia, récompensa M. de Mornay et partit pour Vendôme où il croyait surprendre le duc de Mayenne. Mais le prince lorrain s'était déjà porté sur Saint-Ouen, près d'Amboise. Il y battit le comte de Brienne.

Henri de Navarre, dès avant le traité, s'entretenait dans un abandon héroïque. Ses lettres à Corisande le peignent au vif et au vrai.

« Si le roi voulait, écrit-il à sa maîtresse, je le délivrerais.

« J'ai été malade, mon cœur, j'ai vu les cieux ouverts ; mais je n'ai pas été assez homme de bien pour y entrer. Dieu se servira de moi encore. »

Le 8 mars, Henri à la même : « Mon cœur, Dieu me continue ses bénédictions, nous sommes à Montbazon, six lieues près de Tours, où est le roi. Son armée est à deux lieues de la nôtre, sans que nous nous demandions rien. Nos gens de guerre se rencontrent et s'embrassent. Force de ceux du roi se viennent joindre à nous, et des miens nul ne souhaite changer de maître.

« Dites à Costille qu'il se hâte de se mettre aux champs. C'est à ce coup qu'il faut que tous mes serviteurs fassent merveille ; car par raison naturelle, avril et may prépareront la ruine d'un des partis. Ce ne sera pas du mien, car c'est celui de Dieu. »

Quelle noble confiance ! et cela bien avant le traité ! Depuis le traité, le roi manda le Béarnais au Plessis-lez-Tours. Le Béarnais était arrivé seulement de la veille au château de Maillé, après être demeuré vingt-quatre heures à cheval.

Maillé n'était qu'à deux lieues de Tours. Il y eut parmi les chefs huguenots une grande hésitation. Le roi de Navarre les assembla en conseil. La délibération fut orageuse. Plusieurs dirent que ce rendez-vous n'était qu'un piége. Henri III n'était-il pas un fourbe et un fourbe sanguinaire ? Personne ne le disculpait de la Saint-Barthélemy. Les meurtres de Blois ne prouvaient que trop sa persévérance dans la dissimulation et dans le crime. Ce qu'il désirait le plus, c'é-

tait l'absolution du pape. N'était-il pas probable qu'il l'achèterait au prix d'une nouvelle tête, la tête de Henri de Bourbon ?

Ces craintes étaient sérieuses. La défiance était naturelle envers un prince tel que Henri III. Mais le Béarnais avait fait alliance avec lui et ne pouvait refuser cette entrevue. Il fallait hasarder sa vie à propos dans cette visite, comme sur un champ de bataille. Rosny et François de Châtillon, fils de l'amiral de Coligny, parlèrent en ce sens. Le roi de Navarre se prononça pour cet avis, qui était le plus héroïque et le plus politique.

Le duc d'Épernon et le maréchal d'Aumont vinrent deux fois de la part de Henri III. Le Béarnais se mit en route gaiement avec l'escorte de ses meilleurs capitaines qui insistèrent pour l'accompagner.

Le bruit de son arrivée s'était répandu à Tours et aux environs. Le château du Plessis était entouré d'une foule immense. Les jardins étaient envahis. Bourgeois, paysans, peuple, soldats, firent cortége au Béarnais, depuis la rivière du Cher, qu'il traversa sur les trois heures de l'après-midi, jusqu'au Plessis-lez-Tours. Là, une autre multitude remplissait le parc. Les deux rois furent longtemps séparés par cette émeute d'affection que soulevait Henri de Bourbon. Car c'était lui qui attirait. Les arbres pliaient sous les spectateurs. Le Béarnais attendri saluait en bas, en haut, et n'avançait que lentement. Il avait les cheveux et la barbe fort négligés. Son pourpoint et son manteau étaient usés jusqu'à la corde. La sueur et la poussière couvraient son visage. Il avait le cos-

tume d'un partisan avec la grâce et l'affabilité d'un monarque.

Le maréchal d'Aumont et le duc d'Épernon parvinrent à écarter doucement les groupes amicalement curieux. Ils frayèrent un passage au Béarnais, à qui l'accès fut libre enfin. Il se précipita vers Henri de Valois, fléchit les deux genoux et dit au prince qui le relevait : « Sire, voici le plus beau de mes jours, puisque je me réconcilie avec mon roi et que je puis lui offrir mon épée contre ses ennemis qui sont aussi ceux de la France. »

Henri III tint longtemps Henri de Bourbon pressé sur sa poitrine, aux cris enthousiastes de vive le roi! vive le roi de Navarre! vivent les rois! Les capitaines huguenots et catholiques, imitant leurs princes, s'embrassaient, se serraient les mains, se jurant mutuellement amitié et fraternité d'armes.

Ce fut un événement mémorable que cette scène à la fois populaire et royale, militaire et rustique, où tant d'acclamations éclatèrent, où le grand cœur du Béarnais déborda l'étiquette, électrisa ces innombrables populations, et toucha même Henri III.

Les deux rois, s'arrachant à la foule qui ne se lassait pas de les contempler, s'enfermèrent à l'écart dans le château du Plessis. Le roi de Navarre y développa un plan de campagne qu'approuva le roi de France. Ce plan consistait à réunir le plus de forces possibles et à marcher sur Paris, où ils couperaient la tête de l'hydre dans son repaire, où ils écraseraient la ligue dans sa capitale.

Les rois montèrent ensuite à cheval et se promenè-

rent dans les rues de Tours (30 avril 1589). Ils furent partout applaudis. Au pont Sainte-Anne, le Béarnais se sépara de Henri de Valois et alla coucher au faubourg de Saint-Symphorien, au milieu de son armée. Henri de Bourbon était enivré de joie, comme à la frontière d'un monde inconnu. Le soir, s'étant avancé solitairement au confluent de la Loire et du Cher, il vit un fantôme qui lui cria : « Tu seras le roi du Louvre ! »

Le lendemain, le Béarnais, pour témoigner à Henri III d'une sécurité complète, vint sans suite au château du Plessis-lez-Tours. Il était six heures du matin, et Henri de Bourbon n'avait avec lui qu'un page. Le roi et tous les officiers de sa maison furent charmés de cette hardiesse. Henri III reprit la conversation de la veille. Il fut définitivement arrêté que les deux armées combinées des rois s'avanceraient sur Paris et en feraient le siége.

Le Béarnais s'en alla à Chinon, afin de diriger de ce point stratégique le reste de ses troupes sur Tours. Mayenne, instruit de l'absence du roi de Navarre, résolut, dans l'intervalle de ce voyage, d'enlever le roi de France au château du Plessis. Le prince lorrain, le 8 mai, après une longue marche de nuit, déboucha furieusement dans le faubourg de Saint-Symphorien. Les royalistes furent culbutés. Tours eût été conquis sans Crillon qui accourut avec son régiment des gardes. Le roi parut un moment dans la mêlée. Il dit à Crillon : « Mon brave ami, ce n'est pas une ville, c'est mon trône que vous sauverez aujourd'hui. — Sire, dit Crillon, je ferai de mon mieux, mais reti-

rez-vous. » Le roi s'était trop engagé. A l'instant où il était menacé d'une pertuisane, un jeune homme s'élance, reçoit le coup et tombe mort. C'était le chevalier de Berton, le neveu de Crillon. Le roi était préservé, mais il fallait barrer à Mayenne le chemin de la ville pleine de ligueurs prêts à la révolte. Crillon fut merveilleusement secondé par M. de Rosny et par M. de Châtillon, qui commandaient les protestants. Le repliement vers le pont fut admirable. Crillon, très-inférieur en nombre, défend l'approche de ce pont avec acharnement. Il fait passer protestants et catholiques, avant lui, par la porte. Il repousse l'ennemi qui essaye d'entrer pêle-mêle avec les soldats du roi. Crillon est atteint de deux pointes d'épée, une balle lui perce le corps. Il n'est point renversé, résiste toujours, écarte les ligueurs et ne rentre que le dernier sur le pont dont il referme la porte sur lui.

Mayenne ne continua pas son impétueuse attaque. Il livra le faubourg Saint-Symphorien au pillage. Il ne s'était point emparé de la ville, ni du roi, mais il avait tué quatre cents hommes à Crillon et forcé le brave des braves à la retraite. N'était-ce pas assez?

On trouva parmi les morts Sainte-Malines, l'un des assassins du duc de Guise. Mayenne le fit juger par son grand prévôt. Ce cadavre fut condamné à avoir la tête et le poing coupés, puis à être pendu par les pieds. Cette sentence exécutée, Mayenne envoya sans retard à Paris dix-sept enseignes pour l'hôtel de ville, avec la tête et le poing de Sainte-Malines pour Montfaucon.

Les ligueurs du duc de Mayenne furent sans peur dans la bataille et sans pitié dans le saccagement du faubourg. Ils étaient dans leur première frénésie de vengeance. Le souvenir du duc de Guise les enflammait de colère. Les seigneurs et les gentilshommes portaient des emblèmes de désespoir. Ils avaient un deuil sinistre. Leurs écharpes noires semées de larmes blanches et de doubles croix de Lorraine étaient presque toutes tachées de sang.

Le duc de Mayenne n'eut pas plutôt quitté Tours, que d'Épernon y arriva de Blois et le Béarnais de Chinon avec des forces considérables. Les deux rois visitèrent ensemble Crillon qui était en grand danger. Ils ne se séparèrent pas sans s'être en quelque sorte distribué les rôles. Le Béarnais se chargeait de la guerre et Henri III de la diplomatie. Ce n'était plus Rome, ni Madrid, qu'implorait le Valois, c'étaient les Suisses par Sancy, c'étaient Élisabeth et les princes protestants d'Allemagne par d'autres négociateurs.

Les deux rois se rejoignirent à Beaugency, après une victoire de Châtillon à Bonneval en Beauce, et une victoire plus signalée encore de François de La Noue à Senlis. Ces triomphes de leurs lieutenants étaient de bon augure. Les rois prirent Jargeau, Gien, Étampes, Poissy, Pontoise. Henri III fit pendre plusieurs capitaines et magistrats. La cruauté lui était aussi douce qu'au Béarnais la clémence.

Lorsque Sancy fut de retour au camp de Pontoise avec dix mille Suisses, deux mille lansquenets et quinze cents reîtres, lorsque M. de La Noue parut avec deux mille fantassins et douze cents cavaliers

français, l'armée des rois s'éleva par ces renforts à quarante mille soldats éprouvés. Henri de Bourbon, ravi de ces belles troupes, écrivait à la comtesse de Gramont, à la date du 29 mai : « Si le roi use de diligence, comme j'espère qu'il fera, nous verrons bientôt les clochers de Notre-Dame de Paris. » Henri III tarda plus de deux mois, car ce ne fut que le 31 juillet qu'il établissait ses quartiers à Saint-Cloud, tandis que le Béarnais plantait à Meudon ses étendards.

Paris était dans la consternation depuis plusieurs semaines. Les ligueurs, les Seize même tremblaient; la duchesse de Montpensier redoubla d'audace. Elle appela son frère Mayenne qui se retrancha enfin dans la ville et dans les faubourgs avec une armée de neuf mille hommes. La duchesse de Nemours apparaissait de temps en temps par les rues dans ses voiles funèbres; la duchesse de Montpensier avait l'activité de sa haine. Elle se multipliait. Elle appelait les malédictions du ciel sur le féroce et imbécile Valois. Elle intriguait sourdement, elle éclatait dans les grandes occasions. Elle parlait au peuple dans les carrefours, aux prêtres dans les monastères, aux soldats dans les casernes, aux princes dans les palais. C'était l'héroïne des furies.

Le duc de Mayenne, plus calme, n'était pas moins déterminé. Il avait distribué ses troupes avec un grand tact militaire. Il avait confié la défense des faubourgs Saint-Jacques et Saint-Germain à M. de La Châtre, se réservant de surveiller tous les postes et de protéger en personne les faubourgs Saint-Honoré et Saint-Denis. M. de La Châtre n'était pas dupe de la situa-

tion. Il la considérait en général. Il dit au duc : « Monsieur, parlons français. Votre sœur ne peut plus rien sur ces prédicateurs découragés, ni sur ces bourgeois effarés. Quand on en viendra à l'assaut, tous ces citadins fuiront et nous laisseront là. Alors, que ferons-nous? — Si nous sommes forcés, et que nous ne puissions mieux faire, répondit le duc, vous et moi, nous mourrons en gens de bien. »

La duchesse de Montpensier cependant surexcitait de plus en plus, de paroisse en paroisse, les processions. Il y en avait qu'elle roulait après elle, malgré l'attiédissement, du cimetière des Innocents à Sainte-Geneviève.

Après la duchesse, le tison le plus ardent de ces incendies sacrés était un moine jacobin.

Il avait vingt-cinq ans. Il était né dans un village près de Sens. Le prieur de son couvent était le père Bourgoing. Le jeune moine se nommait Jacques Clément. Il avait vécu jusque-là dans l'émeute perpétuelle des Églises, dans la crapule et dans la débauche, ignorant, brutal, très-épris de cérémonies en plein air, de sermons, de bonne chère et de femmes. Il passait du sanctuaire aux orgies et des orgies à la soif du sang. Sur la fin des repas, il ne parlait que d'exterminer les hérétiques, à commencer par le plus scélérat d'entre eux, Henri III. Son accent était si militaire alors, que ses compagnons l'avaient baptisé par plaisanterie le capitaine Clément.

Les propos féroces du moine devinrent peu à peu un plan précis, un dessein arrêté. Il s'en ouvrit au prieur des jacobins qui lui donna l'absolution antici-

pée de ce forfait. Les Seize, ayant eu vent de ce complot régicide, y applaudirent. Les ducs d'Aumale et de Mayenne l'encouragèrent.

Les choses en étaient là, lorsque la duchesse de Montpensier, le cœur le plus violent, l'imagination la plus emportée de ce siècle terrible, apprit les projets du jeune moine. Elle le manda. Ils s'entendirent au premier mot. Le feu d'une même rage les brûlait l'un et l'autre. Les conférences se succédèrent. Jacques Clément ne se possédait plus et son exaltation était au comble. La duchesse ne négligea rien pour entretenir cette fièvre d'assassinat. S'étant vite aperçue de la profonde impression qu'elle avait faite sur le moine qui se consumait pour elle en silence, elle l'enivra par tous les philtres du sourire et du regard. Elle le rendit fou d'amour. Plusieurs écrivains contemporains pensent qu'elle lui céda. Ce qui est plus vraisemblable, c'est qu'elle promit au moine la volupté s'il lui faisait savourer la vengeance, une volupté plus grande des guerres civiles.

On comprend la prodigieuse électricité de la duchesse de Montpensier sur ce jeune jacobin sensuel, quand on a vu une ancienne esquisse de lui à la sanguine.

Jacques se glisse à travers une arcade dans l'ombre. Tout en se cachant, il se laisse apercevoir. Il a la démarche hardie, quoique mystérieuse. Son teint est légèrement moresque. Il a des lèvres fortes d'un rouge grenat, des yeux humides, vitreux, effrontés. Moitié bigot, moitié libertin, sous son froc brun, il ressemble à un faune déguisé qui, d'une maison suspecte, re-

gagne son couvent, assidu tour à tour aux offices, à la taverne, aux conciliabules souterrains, également prêt aux superstitions, au vice ou au crime.

C'est le crime qui domine dans le portrait du cabinet des estampes. Clément y a le front fuyant, les joues larges, les pommettes accentuées, l'œil hagard, les oreilles écartées, la bouche aiguisée, rutilante et féroce. On dirait une tète de léopard sur un corps de moine.

C'était là le jeune jacobin qui devait faire lever le siége de Paris mieux que l'armée de la ligue.

Il obtint par des semblants de royalisme des lettres d'introduction auprès du roi. Ces lettres étaient écrites par le comte de Brienne, prisonnier au Louvre, et par Achille de Harlay, prisonnier à la Bastille.

Jacques Clément partit de Paris, le 31 juillet, le jour même où Henri III prenait position à Saint-Cloud et où il disait du haut de la colline en contemplant la grande cité séditieuse : « O ville de ligueurs, tu es la capitale du royaume, mais une capitale trop puissante et trop capricieuse. Il te faudra tirer du sang ! »

Le roi menaçait Paris et le moine, à la même heure, menaçait le roi, pendant que l'ancien prévôt des marchands, La Chapelle-Marteau, accompagnait le jacobin chez le duc de Mayenne.

Le prince lorrain, à la sollicitation de la duchesse de Montpensier, accueillit bien Jacques Clément. Leur conférence fut longue. Le moine reçut, dit-on, de la bouche du duc l'assurance que cent des principaux bourgeois royalistes étaient en état d'arrestation et

serviraient d'otages en faveur de Clément, le dévoué serviteur de la maison de Guise et du Christ. Le jacobin bien préparé se dirigea sur Saint-Cloud. Il fut interrogé et retenu quelques minutes dans un corps de garde hors du village. Mais, sur sa déclaration très-ferme, qu'il portait au roi des dépêches urgentes, on lui désigna deux soldats pour l'escorter.

M. de La Guesle, le procureur général, qui se promenait avec plusieurs amis, rencontra Clément entre ses arquebusiers. Il s'informa des motifs d'un tel voyage. Les ayant appris du jacobin, M. de La Guesle renvoya les soldats et se chargea de présenter lui-même le moine au roi.

Le soir, en effet, assez tard, c'était le 31 juillet, le procureur général fit part à Henri III de ce qu'il savait du message et du messager. Clément, disait-il, avait fort bien répondu à ses questions, mais sans lui dévoiler sa mission qui était secrète. Le roi, dont la curiosité était éveillée par cet entretien et qui aimait les moines, recommanda au procureur général de lui amener le lendemain le religieux de six à sept heures du matin.

La Guesle fut exact et conduisit le jacobin à la maison de Gondi où logeait Henri III. Le roi était dans son cabinet, et Bellegarde, son grand écuyer, se tenait à sa droite lorsque La Guesle entra. Le procureur général annonça au prince que Clément était à la porte. « Eh bien! qu'il vienne, reprit Henri en se levant, sans quoi on répandra partout que je suis l'ennemi des moines et que je les chasse de ma présence. » Le jacobin s'avança jusqu'au roi, lui disant qu'il ne pou-

vait communiquer ses instructions qu'à Sa Majesté seule et que tels étaient les ordres que lui avaient donnés le comte de Brienne et le premier président Achille de Harlay. Henri III fit signe à Bellegarde et à La Guesle de s'éloigner à l'extrémité du cabinet. Alors Clément tira de sa manche un papier que le monarque déplia. Pendant qu'il le lisait, l'exécrable moine tira de la même manche un couteau nu et l'enfonça tout entier dans le ventre du roi, un peu au-dessous du nombril. Henri poussa un grand cri, le cri d'un homme et d'une race qui expirent à la fois, et, arrachant le couteau, il frappa de la pointe le meurtrier au sourcil, en disant : « Ah! le méchant moine, il m'a tué! »

La Guesle et Bellegarde se précipitèrent. Bellegarde soutint le roi; La Guesle, d'un coup terrible de la garde de son épée, renversa le meurtrier. Les quarante-cinq accoururent et achevèrent le jacobin. Le procureur général fut blâmé d'avoir enlevé à la justice par la violence un procès qui aurait éclairé bien des mystères.

Les médecins eurent d'abord quelque espérance, mais ils acquirent bientôt la certitude que les intestins étaient percés. Ils ne dissimulèrent pas que la maladie était mortelle.

Le Béarnais, étant accouru de Meudon, s'agenouilla au chevet du roi. Henri de Bourbon pleurait et sanglotait. Le roi l'embrassa tendrement, le reconnut pour son légitime héritier, recommanda aux grands de sa cour de bien servir leur nouveau maître et l'adjura, lui, de se convertir à la vraie religion.

« Adieu, mes amis, leur dit-il, priez Dieu qu'il me fasse miséricorde ! »

Henri III ne pensa plus ensuite qu'à son salut. Il se confessa deux fois à son chapelain, communia, pardonna à ses ennemis et rendit l'âme, le 2 août, à quatre heures du matin, en récitant à voix basse le premier verset du psaume LV : « Miserere meî, Deus, quoniam conculcavit me homo. » Henri de Valois avait trente-huit ans passés, à peu près l'âge du duc de Guise expirant.

Ainsi disparut du monde l'un des rois les plus bizarres de l'histoire. Étrange personnage, et si divers, qu'on ne sait quel sentiment il inspire, et ce qui domine le plus en nous sur lui de la haine, ou du mépris, ou de la commisération !

Il consacrait des jours et des nuits à l'étude des costumes. Il était le maître des tailleurs, des couturières, des brodeuses et des repasseuses de son royaume. Il introduisait l'art, la fantaisie dans la toilette. Quand il avait épuisé toutes les parures de l'homme, il s'habillait en femme. Tantôt il fouettait ses mignons aux processions avec une discipline, tantôt il les édifiait au bal avec son grand chapelet à têtes de morts; il était le plus lugubre des danseurs, le plus équivoque des amants. Il traversait les villes de son royaume dans un coche plein de meutes burlesques où les chiens étaient mêlés aux singes et aux guenons, et il présidait son conseil sous les vêtements d'un histrion, tenant pour sceptre, au milieu des plus graves ministres, un bilboquet.

Comme il avait beaucoup voyagé, il avait retenu

des modes de tous les pays et il les accouplait dans les dissonances les plus comiques et dans la confusion la plus burlesque.

Les prédicateurs de la ligue l'attaquaient à l'envi par ce côté ridicule qu'ils incriminaient aux yeux des peuples. Ils tonnaient contre son rouge, son blanc, ses parfums, ses fraises godronnées; ils écumaient contre son bonnet oriental, qui semblait faire de lui un hérétique.

« C'est un Turc par la tête, s'écriait Boucher, c'est un Allemand par le corps, une harpie par les mains, un Anglais par la jarretière, un Polonais par les pieds et un vrai diable en l'âme. » Et tous les bons catholiques répondaient par des vociférations au milieu de l'Église : « Oui, oui; c'est l'Antechrist. »

Ce n'était pas tant, mais la froide sentence de la postérité n'est pas moins écrasante que toutes les violences des factions.

Henri III est plus qu'un des bourreaux, il est un des inventeurs de la Saint-Barthélemy; il est de plus un Sardanapale de Gomorrhe. Ce fut le plus traître cœur, le plus perfide esprit, le plus effronté visage, la plus fausse monnaie de roi de toute la monarchie, la mémoire la plus putride, le Valois le plus dissolu, un Louis XV anticipé, grandiose et puéril, un Louis XV du seizième siècle, avec l'imagination de plus, avec les frénésies, les délires, les fanges teintes de sang, les poésies funèbrement obscènes de ce tragique temps.

# LIVRE CINQUANTE ET UNIÈME

Henri de Bourbon succède à Henri de Valois. — Discordes du camp de Saint-Cloud. — Une partie de la noblesse reconnaît pour roi Henri IV. — Joie de la ligue à la mort de Henri III. — La duchesse de Montpensier, la duchesse de Nemours. — Le prestige n'est plus avec la maison de Guise, mais avec Henri IV. — Le roi quitte le camp de Saint-Cloud. — Il se rend en Normandie, sous les murs de Rouen, puis à Dieppe. — Campagne d'Arques. — Lettre à Corisande avant le premier combat; billet à Crillon après le dernier. — Le roi revient attaquer Paris. — Faute de M. de Montmorency-Thoré. — Henri IV offre la bataille aux Parisiens et à Mayenne. — Le prince lorrain la refuse. — Le roi va à Tours, une capitale provisoire où siégeait son parlement. — Il y voit Achille de Harlay, y visite Crillon encore malade de ses blessures et y reçoit Moncenigo, l'ambassadeur vénitien. — Cet ambassadeur traite, au nom de sa patrie, avec Henri IV. — Le roi a pour alliés Venise, les Suisses et les princes protestants. — Il grandit en France et en Europe.

Henri de Valois avait été le dernier de sa race; Henri de Navarre fut le premier de la sienne. Il inaugura sur le trône la famille des Bourbons.

Ce ne fut pas sans peine. Jamais prince ne conquit plus laborieusement son droit.

Après le moment pathétique où Henri III avait consacré et doublé ce droit en le proclamant de son lit d'agonie, le Béarnais, par réserve, s'était retiré à Meudon. Là, il attendait. Mandé à Saint-Cloud vers quatre heures du matin, le 2 août 1589, il monta à cheval avec Rosny et trente gentilshommes. Il arriva

vite au village. Avant la maison de Gondi, où était le roi, dans une petite rue déserte, il entendit des gémissements et ce cri : « Ah ! mon Dieu ! c'est fait de nous ! » Le Béarnais aperçut un homme et l'appela. Cet homme lui dit : « Le roi est mort. »

Henri de Bourbon fort ému atteignit la maison de Gondi. A la porte, les archers de la garde écossaise le saluèrent roi. L'un d'eux fléchit le genou et dit : « Sire, c'est vous maintenant qui êtes notre maître. »

Henri de Bourbon, trouvant le roi mort, retourna sans retard à Meudon. Ses huguenots, qui, sur une armée de quarante mille hommes, n'étaient que cinq mille, le reçurent aux cris de : Vive le roi de France et de Navarre.

Mais ce n'était pas assez. Il fallait gagner les catholiques. Rien de plus difficile.

Henri revint sur les dix heures au camp de Saint-Cloud. Le maréchal d'Aumont, d'Humières et Givry, trois fort grands seigneurs et très-influents, le reconnurent sans condition. Sancy courut aux Suisses et les harangua. Il fut orateur et diplomate. Il obtint de ces étrangers la promesse de servir deux mois sous le nouveau roi, sans exiger de solde immédiate.

Le Béarnais, de son côté, avait pénétré dans la maison de Gondi et jusque dans la chambre où le cadavre royal était gardé par deux minimes en prière. Il y avait aussi au fond de cette pièce funéraire les plus chauds catholiques de l'armée. Henri de Bourbon tomba au milieu d'eux, comme dans une émeute de seigneurs. A son aspect ils frémirent. Les uns enfoncèrent leurs chapeaux, les autres mirent la main

sur la garde de leur épée; tous le regardèrent, soit avec animosité, soit avec dédain, soit avec horreur. Tous s'écrièrent : « Plutôt mille morts qu'un roi hérétique. »

Henri, un instant immobile de surprise et de déplaisir, se déroba en silence de cette maison pleine de ses adversaires furieux, parmi lesquels déclamaient et s'agitaient François d'O, Manou, Châteauvieux, d'Entragues et Dampierre. Il se hâta de s'installer dans une maison qui lui fût moins hostile que celle de Gondi. Il choisit la maison de Dutillet, au bas du bourg.

Les catholiques ardents l'y poursuivirent. Il fut assailli d'une sédition aristocratique. Ils le sommaient d'abjurer. Ils lui répétaient sur tous les tons que la couronne de France était à ce prix. D'O soutint cette thèse avec son impudence incomparable. Il ajouta que le complément d'une conversion si nécessaire serait la possession de toutes les charges par les catholiques, à l'exclusion des calvinistes.

Henri connaissait d'O. Il savait quel vil intrigant, quel libertin, quel dilapidateur était cet homme qui parlait au nom du catholicisme et des catholiques. Cependant le Béarnais ne montra aucune impatience. Il répondit que son droit primait tout, que ce droit, il le tenait de sa naissance et de l'adoption de Henri III, qu'il fallait d'abord le proclamer. Sa croyance était une autre question. Il refusait de renoncer immédiatement au calvinisme. Mais il ne demandait qu'à être instruit. S'il était dans l'erreur, il n'aspirait qu'à la vérité.

Les seigneurs s'animaient, s'obstinaient, s'insurgeaient, s'encourageaient les uns les autres à qui aurait moins de respect, lorsque Givry parut. Sa physionomie était radieuse. Il dit au prince qu'il lui apportait l'adhésion de la noblesse de l'Ile-de-France. « Sire, s'écria-t-il, vous êtes le roi des braves, vous ne serez abandonné que par les lâches. » Ce mot fut un coup de massue aux opposants. Bientôt d'Humières, puis le maréchal d'Aumont, assurèrent Henri du concours de la noblesse de Champagne. Ce fut Sancy qui pesa le plus dans le plateau de la balance où la fortune avait jeté la destinée des Bourbons. Ce spirituel et hardi négociateur amena les quarante colonels et capitaines suisses ralliés au Béarnais pendant deux mois.

Henri de Bourbon se dévoila tout entier ce jour-là, le jour le plus inextricable de sa vie. Lui qui avait été si imperturbable avec les ultra-catholiques ne fut plus que feu et sensibilité pour ses partisans. Il embrassa Givry, d'Humières, d'Aumont, il pressa longtemps contre sa poitrine Sancy, et donna sa main à baiser aux colonels, aux officiers suisses et français que l'élan du Béarnais électrisa. Ce fondateur de dynastie est très-énergique et très-flexible. C'est le plus souple des princes et des hommes. Son ressort plie et ne casse pas. Il n'y a pas d'exemple d'une pareille élasticité de nature.

Malheureusement ce héros n'est qu'un politique. On le pressent dès lors. Il a la meilleure intention de renier Dieu et ses amis; si on en doute, on lui fait tort. Mais il les reniera le moins qu'il pourra, seule-

ment assez pour être roi de France. Une fois sur le trône des fleurs de lis, il réservera une place à ses amis et à Dieu. Avec tous ses défauts, c'est un homme admirable que ce prétendant. S'il n'a pas une conscience, il a un cœur, une noble intrépidité, un grand et charmant esprit, une clémence adorable.

Le Béarnais eut besoin, au camp de Saint-Cloud, en ces conjonctures décisives, de son ambition, de son adresse, de sa fermeté, de toutes ses aptitudes merveilleuses. Il pleurait avec les uns, riait et plaisantait avec les autres. Il poussait sa pointe gasconne, ou il résistait à propos. L'honneur, l'argent, les dignités lui coulaient des lèvres selon les personnages. Il donnait beaucoup et promettait encore plus. Il trouva en d'Aubigné, son écuyer, qu'il consultait dans un arrière-cabinet, une intelligence fertile en consolations et en expédients.

Le vieux maréchal de Biron avait un grand ascendant sur l'armée. Il était indispensable au succès définitif du Béarnais. Il s'était conduit dans la journée du 2 août avec une apparence de désintéressement; mais à l'assemblée de seigneurs qui eut lieu dans la soirée du même jour, Biron tourna. Il proposa de ne pas proclamer roi le prétendant; il suffira, disait-il, de lui obéir comme au chef du parti royaliste jusqu'à sa conversion, en lui décernant le titre de capitaine général. Les plus violents conclurent à l'exclusion; Biron concluait à l'ajournement, ce qui était fort périlleux pour Henri de Bourbon. Les amis du Béarnais, Sancy plus que tous, imploraient une reconnaissance immédiate. On ne s'entendit pas. Seulement le rusé maréchal tira

Sancy par la manche et lui dit dans l'oreille, en quittant la réunion nocturne : « Je vous croyais une bonne tête, me serais-je trompé? Il faut régler nos affaires avec le roi de Navarre. Si nous faisions d'abord les siennes, il ne nous connaîtrait plus. » Sancy, devinant Biron, lui dit : « Que voudriez-vous? — Le comté de Périgord, reprit le maréchal, je serais alors au prétendant. — C'est bien, répliqua Sancy, » et, une heure après, le roi de Navarre avait assuré au maréchal ce qu'il désirait.

Biron, le lendemain, 3 août, agit pour Henri de Bourbon; Sancy, Givry, d'Aumont et vingt autres agirent aussi ; mais celui qui agit le mieux, le plus vivement, le plus clandestinement, le plus triomphalement, ce fut Henri de Bourbon lui-même. Il gagna sa cause à force de dextérité et de génie politique.

Le 4 août, il signa, avec la noblesse, la déclaration mémorable qui lui conféra la royauté.

Henri s'engageait, foi de roi, à respecter et à protéger la religion catholique, apostolique et romaine. Il subordonnait ses principes personnels à la décision d'un concile, soit général, soit national, qu'il travaillerait à faire convoquer ainsi que les états du royaume dans un délai de six mois. Enfin il interdisait l'accès des gouvernements, des grandes charges, à ses compagnons d'armes et il restreignait l'exercice public du culte calviniste aux places et aux pays occupés par les protestants.

Cette déclaration, que le Béarnais avait provoquée à la sueur de son front, et où il mêla infiniment d'habileté à beaucoup de honte et d'ingratitude, fut

souscrite par lui, par le prince de Conti et le duc de Montpensier; par les maréchaux de Biron et d'Aumont; par le grand prieur, fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet; par les ducs de Luxembourg, de Longueville, de Rohan; par le comte de Givry; par Châtillon, Guitry, Laforce, Sancy, Rosny, et par la majorité des officiers et des gentilshommes de l'armée.

Ce fut l'élite de la noblesse au camp de Saint-Cloud qui enracina la branche des Bourbons. Elle prêta son serment de fidélité « à Henri, quatrième du nom, roi de France et de Navarre. » Elle ne fut pas unanime. Le Béarnais n'avait pas satisfait les catholiques et il avait mécontenté les protestants. Il avait même soulevé contre lui les exaltés des deux religions. De nombreuses signatures manquèrent à la déclaration du 4 août. Le duc d'Épernon, tout en se disant le sujet et le serviteur du roi, ne mit pas sa griffe féodale au bas de ce manifeste. Il emmena sept mille hommes de l'armée et se retira de nouveau dans ses gouvernements de Saintonge et d'Angoumois, où il garda une fière neutralité entre la ligue et Henri IV. Le comte de Vitry, lui, se jeta dans Paris et se voua au duc de Mayenne. Beaucoup de seigneurs catholiques imitèrent ce double exemple. Les calvinistes zélés ne dissimulèrent pas non plus leur rancune. Le plus illustre assurément, un La Trémouille, le duc de Thouars, se replia en Poitou, comme dans un royaume indépendant. Après toutes les défections catholiques et protestantes, l'armée se trouva réduite de moitié. Henri IV ne compta pas plus de vingt mille hommes autour de lui.

Les partis extrêmes furent le double obstacle de Henri IV, dès le camp de Saint-Cloud. Il louvoya toujours entre eux. Son point d'appui était le fond même de la nation.

Il y avait toujours eu, depuis le commencement des troubles, un parti modéré. Ce parti avait eu pour généraux le vieux connétable, l'aîné de ses fils, le maréchal de Montmorency, puis le maréchal Damville. La magistrature et la bourgeoisie étaient le peuple éclairé de ce parti. L'Hôpital en avait été le père, le prophète, le législateur. Sancy en fut l'homme d'action au camp de Saint-Cloud; Henri IV en fut le roi; la Satire Ménippée en sera le livre, et l'édit de Nantes, la charte religieuse.

Ce qui distingua ce parti, c'est le bon sens, la sagesse. Henri IV y ajouta l'héroïsme. L'Hôpital, au début, avait imprimé la grandeur morale à ce parti. L'incomparable chancelier le dépassa en élévation philosophique; il précéda, par la tolérance, l'édit de Nantes, et, par la charité envers toutes les formes de religion, il devança l'esprit moderne.

Tandis que Henri s'agitait, au camp de Saint-Cloud, dans le limon de ses origines pour en sortir roi de France, la ligue tressaillait d'aise à Paris et dans les provinces.

Elle éclata d'une allégresse féroce. La duchesse de Montpensier fut transportée de bonheur. Elle embrassa le messager qui, le 1er août, lui annonça la mort de Henri III. « Ah! mon ami, lui disait-elle, est-ce bien vrai? Que vous me faites contente! Je ne regrette qu'une chose, c'est qu'il ait ignoré, le tyran,

que j'ai poussé le bras du moine. » Et s'adressant à ses femmes : « Eh! bien, leur dit-elle, n'ai-je pas eu raison de le mépriser ? ma tête n'est-elle pas solide sur mes épaules ? »

La duchesse faisait allusion à une colère du roi Henri III. Ce prince, quelques jours avant d'être frappé, avait envoyé un mignon à madame de Montpensier avec cette menace : « Si vous continuez de fomenter la révolte, moi le roi, à mon entrée dans Paris, je vous ferai brûler vive. » A quoi la duchesse avait répondu : « Je ne crains pas votre roi. Dites-lui qu'il ne franchira jamais les murs de Paris, et que le bûcher n'est pas pour des chrétiennes comme moi, mais pour les hérétiques ou bien pour des débauchés comme lui. »

Les Seize étaient les furieux entre les ligueurs, et la duchesse de Montpensier l'agitatrice de ces furieux.

Quand elle eut congédié après mille questions, mille exclamations et un riche présent, le messager qui lui avait appris le meurtre du jacobin sur Henri III, la duchesse courut chez sa mère la duchesse de Nemours. Les princesses montèrent aussitôt en carrosse. Elles traversèrent Paris en tout sens, criant aux groupes tumultueux : « Bonnes nouvelles, mes amis, ce n'est point un faux bruit, le tyran est mort, le bon moine l'a tué. Il n'y a plus de Valois. »

Dans l'église des cordeliers où les princesses étaient descendues pour remercier Dieu, la duchesse de Nemours se leva tout à coup, et, devant les fidèles, au milieu des prêtres, elle maudit Henri III, l'assassin de ses fils!

Revenues à l'hôtel de Guise, les princesses ordonnèrent des feux de joie. Les Seize et la plèbe en allumèrent dans tous les quartiers. Paris fut illuminé pour ce régicide, mieux qu'il ne le fut jamais pour une victoire ou pour un couronnement. Le peuple vociférait dans les rues et dans les carrefours. Il était ivre partout. Et ce n'était pas seulement l'ivresse du vin, c'était l'ivresse du sang. Tous les bons citoyens gémissaient. Les bourgeois, les commerçants surtout, tremblaient dans leurs maisons.

Le duc de Mayenne, pour flatter les Seize, commanda des portraits de Jacques Clément. On en fit d'innombrables. Chacun voulut avoir son estampe. Les curés tapissèrent les autels de ces images. On les grava même sur des cuirasses avec ces mots : saint Jacques Clément! Le moine en effet fut célébré par les prédicateurs à l'égal des martyrs. Sa mère attirée à Paris fut comblée d'or, de caresses, de félicitations.

Sixte-Quint, à Rome, fut l'écho des Seize. Il tint un consistoire dans lequel il flétrit Henri III, interdisant toute prière pour ce prince excommunié, exaltant au contraire son meurtrier au-dessus d'Éléazar et répandant sur la tombe du jacobin inspiré de Dieu les bénédictions de l'Église.

Mendoça, l'ambassadeur d'Espagne, expédiait tous les jours des courriers à l'Escurial. Philippe II voyait déjà sur le trône de France l'infante qu'il avait eue de son mariage avec l'une des sœurs de Henri III.

La duchesse de Montpensier ne l'entendait pas ainsi. Elle pressait son frère Mayenne, comme autre-

fois son frère Henri, de se faire roi. Mais ce qui était praticable peut-être pour un prince populaire et séduisant, le duc de Guise, contre un maniaque tel que le dernier des Valois, était interdit à Mayenne, prince peu entraînant, contre un héros tel que le premier des Bourbons. Le prestige avait passé du côté du droit, dans le camp de Henri IV.

Les Guise furent les grands chefs de la ligue. Secourus chichement, traîtreusement, par Philippe II qui en voulait faire des instruments et non des rois, soutenus mollement par les papes trop subordonnés au monarque espagnol, le vrai pape, les Guise avaient la populace plutôt que le peuple, le clergé plutôt que les catholiques. Ils n'avaient guère que la minorité turbulente et atroce qui avait exécuté la Saint-Barthélemy. La majorité des honnêtes gens leur était défavorable. Elle tenait, quoique timidement, à se dégager de la responsabilité des meurtres et à se distinguer des égorgeurs. Or cette majorité était la France. La France donc, même sous la ligue, comprit avec son intelligence lumineuse, qu'elle était l'autre pôle de la ligue. La ligue était lorraine, ultramontaine, espagnole, trois fois étrangère. La France était française.

Elle craignait les Guise. La famille des Guise, qui n'était pas née pour régner, qui n'était pas faite pour servir, était une émeute perpétuelle dans l'État. Elle aspirait à remplacer une dynastie séculaire. Elle n'avait pour elle que les violents, soit parmi les catholiques, soit parmi les prêtres, l'or perfide de l'Espagne et les bénédictions vaines de Rome. Ce

n'était pas assez. La maison de Guise était très-grande, mais dans l'impossible.

Il lui aurait fallu la France.

La France n'était ni aux Guise, ni aux Valois qui avaient abdiqué dans le sang de la Saint-Barthélemy. Elle pressentait leur chute à tous.

Elle apercevait dans l'ombre celui que Catherine de Médicis avait toujours considéré avec effroi. Ce candidat voilé, cet héritier entrevu, ce dépositaire du droit, ce désiré de la patrie, c'était le fils de Jeanne d'Albret, l'élève de Coligny et de L'Hôpital. C'est lui aussi qui, du camp tumultueux de Saint-Cloud, où il était entré roi de Navarre, devait sortir et sortit Henri IV, avec la couronne et l'épée de la France.

Il était bien chancelant, bien contesté, mais il était bien intrépide; et une voix, sans doute, au fort de ses luttes, pendant son enfantement de roi, lui chantait quelque chose de gaiement héroïque, comme sa mère autrefois pendant son enfantement d'homme.

Il disait au vieux Biron : « Monsieur le maréchal, combattre pour régner, voilà ma fortune. Tant mieux. Vous avez gagné vos éperons et je gagnerai les miens à ce jeu des batailles. »

Il disait à Sancy : « C'est vous qui avez relevé le sceptre des fleurs de lis. »

Il disait à Guitry : « J'ai vécu au milieu des alarmes. J'y mourrai volontiers s'il le faut. »

Il écrivait à Crillon :

« Parmy la presse de mille et mille affaires, si aurez-vous ce mot de ma main pour vous assurer combien je prise l'affection que vous m'avez toujours con-

servée. Vous avez perdu un bon maistre (Henri III), mais vous éprouverez que j'ay succédé en la volonté où il vous avoit. Adieu, brave Crillon. »

Malade et retenu au lit depuis ses blessures du pont de Tours, Crillon n'avait pu assister le nouveau roi au camp de Saint-Cloud. Il regrettait très-profondément de ne le pas suivre dans la Normandie qui allait être le théâtre d'une bien glorieuse expédition.

Henri IV ne voulait pas rester davantage à Saint-Cloud. Son armée étant fondue de moitié, il avait renoncé au siége de Paris. Chaque jour de retard lui était funeste. Car la duchesse de Montpensier par des femmes dignes de continuer la tradition des filles d'honneur de Catherine de Médicis, et le duc de Mayenne par des titres et par des grades, ne cessaient d'enlever au roi quelques seigneurs.

Il partit donc le 8 août pour Compiègne, afin d'y déposer le corps de Henri III dans l'abbaye de Saint-Corneille. Il mit ainsi le dernier des Valois hors des profanations de la ligue qui aurait outragé même un cadavre. Cette dette de respect acquittée plutôt envers la royauté qu'envers son prédécesseur sur le trône, Henri avec ses vingt-deux mille hommes composa trois divisions. Il envoya le duc de Longueville en Picardie, le maréchal d'Aumont en Champagne, leur cédant à chacun trois mille Suisses et deux mille cinq cents Français, les chargeant de contenir la ligue dans les provinces qu'il leur assignait, et leur prescrivant de se tenir prêts au premier signal. Henri, lui, garda onze mille soldats à la tête desquels il envahit la

Normandie et simula le siége de Rouen. La province était riche. Il y pourrait lever des impôts et faire subsister son armée. Ce dessein se reliait à un autre qui était de remonter jusqu'à Dieppe, port excellent qui garantirait ses communications avec l'Angleterre et la Hollande d'où il attendait des secours, et avec La Rochelle, sur laquelle au besoin il opérerait une retraite navale.

Il ne négligeait aucun calcul, et ses combinaisons de salut, il les multipliait à l'infini et les perfectionnait selon les chances, les vicissitudes, les hasards.

Il exécuta ce qu'il avait résolu, et d'évolution en évolution il parvint à Dieppe. Il y reçut la nouvelle qu'il avait été reconnu du parlement de Tours rejoint enfin par Achille de Harlay, son président. Ce parlement comptait deux cents magistrats; celui de la ligue, le parlement Brisson, n'en comptait que soixante dix-huit.

Malgré cette adhésion du parlement et d'autres adhésions, soit de seigneurs, soit de villes, soit de provinces, la situation de Henri IV était terrible.

Quel intérêt n'inspire pas ce roi sans royaume, à l'extrémité du territoire, sur la plage de Dieppe, entre la mer qui rugit et l'anarchie, cette autre mer, qui hurle par toute la France! Dans cette orageuse phase de sa vie, Henri redoubla de sérénité, de bonne humeur. Il porte légèrement la destinée. Il encourage ses compagnons, une poignée de soldats, avec laquelle il ne désespère pas de reconquérir une nation.

Il a deux immenses tâches à faire et il se sent

jeune pour les accomplir. Il a l'inspiration, cette flamme du génie; la confiance, cet instinct du cœur; la promptitude, cette grâce de l'action; la persévérance, cette vertu de la force dans les âmes extraordinaires. Henri IV est doué de tous ces dons. Il grandit avec les nécessités. Il n'est inférieur ni à son droit, ni à son devoir, ni à sa mission. Il a son héritage à préserver, à mériter, à ressaisir par des travaux sans nombre. Il se promet de substituer l'ordre au chaos, un gouvernement aux factions, et, labeur plus difficile que de reconstituer la monarchie, il médite de réconcilier les religions en affranchissant les consciences.

Cette dernière œuvre, la plus sublime de toutes, ne le touche, il est vrai, que par le côté politique. C'est l'une des faiblesses de ce grand homme. Il n'est ni un croyant positif comme l'amiral de Coligny, ni un chrétien philosophe comme le chancelier de L'Hôpital. C'est un héros tout humain. Il ne palpite pas de cette haute inquiétude de plaire à Dieu. Non, le peuple le préoccupe, l'absorbe tout entier. Il dit même son peuple et c'est le seul roi qui puisse parler ainsi sans insolence. Car ces mots : mon peuple, lui jaillissent du cœur et n'éveillent pas la pensée d'une propriété, mais celle d'un amour. Il chérit son peuple en effet. C'est sa vocation.

Dès le rivage de Dieppe où il organise la guerre, il songe aux soins de la paix. Il songe à rétablir les finances, à restituer le crédit, à faire fleurir le commerce, l'industrie, l'agriculture. Il rêve la poule au pot dans chaque chaumière de paysan et dans chaque

masure d'ouvrier. On lui a reproché ce vœu comme illusoire. Imbécile critique! Pour fonder les grandes choses, il faut les concevoir plus grandes. L'homme d'État qui n'a pas d'idéal sera médiocre dans la réalité.

Henri IV, à Dieppe, était loin de l'époque où il lui serait permis d'appliquer sa théorie du bien-être des masses. Mais il puisait dans cette théorie, qui était un sentiment, toutes les énergies et toutes les espérances.

Il n'avait guère plus que dix mille hommes. Mayenne en avait trente-trois mille. Après avoir donné à la ligue, pour roi, le vieux cardinal de Bourbon, le gros duc, ainsi que l'appelait Henri IV, traversa hardiment la Normandie. Du 8 au 15 septembre, le Béarnais prit les dispositions les plus savantes. Il fortifia Dieppe et le grand faubourg de cette ville, le Polet. Il prolongea son camp d'une lieue jusqu'au village d'Arques, situé au pied d'une colline que surplombe un château flanqué de tours.

Mayenne s'imposa d'enlever Dieppe, afin de fermer au roi la retraite par l'Océan et l'arrivée des secours étrangers. Le 15 septembre, il sépara son armée en deux divisions presque égales. Le duc de Nemours, frère utérin de Mayenne, qui menait l'une de ces divisions, attaqua vigoureusement le camp du roi, tandis que le lieutenant général, avec l'autre division, s'acharna sur le faubourg du Polet. Les princes ligueurs devaient se rejoindre après un double succès, s'emparer de Dieppe et anéantir avec leurs forces triples la petite armée royaliste. Le plan était hardi, mais il ne

réussit pas. Le duc de Mayenne et le duc de Nemours essuyèrent un double échec, Mayenne au Polet, où commandait Châtillon, le fils de l'amiral, Nemours au camp du roi, où le Béarnais culbuta les assaillants.

Cette journée fut suivie de beaucoup d'autres, jusqu'au 27. On dit très-inexactement la bataille d'Arques; c'est la campagne d'Arques, et la plus belle campagne de Henri IV, qu'il faut dire et surtout qu'il faut écrire.

De tous les combats de cette campagne mémorable, le plus formidable fut celui du 21 septembre.

Mayenne fit une manœuvre diamétralement opposée à celle du 15. Il ne partagea point son armée, il la massa, la concentra, et la lança sur le camp du roi. Ce camp touchait sur la hauteur à une maladrerie, dans la plaine à un marais. La cavalerie de Mayenne s'embourba aux terrains inférieurs et rebroussa péniblement. Sur l'éminence, près de la maladrerie, les lansquenets de la ligue étaient contenus rudement par les troupes royales. Tout à coup les lansquenets laissent leurs enseignes et leurs piques. Ils crient *vive le roi!* Ils se disent les amis de Henri IV, les ennemis de Mayenne. On les reçoit sans défiance et armés dans les retranchements du camp. Aussitôt leur perfidie éclate. Ils blessent, ils tuent, ils répandent partout la confusion. Le maréchal de Biron est précipité de cheval. Le comte de Rochefort rallie tout ce qu'il peut et résiste. Il est blessé. Le roi accourt. Un officier des reîtres s'avance sur lui avec un épieu, le sommant de se rendre au duc de Mayenne. On entoure le traître et le roi le sauve. Henri IV a toute sa pré-

sence d'esprit, tout son élan. Il arrête les reîtres jusqu'à ce que Châtillon survienne du Polet avec son infanterie et les jette hors des retranchements. Le roi dégagé, Châtillon reprend la maladrerie. Le maréchal de Biron fait ricocher ses boulets sur l'armée de la ligue, cachée toute la matinée dans un épais brouillard, et le château d'Arques ajoute au feu de Biron les volées meurtrières de ses coulevrines et de ses mortiers. Le roi se montra partout soldat intrépide et général habile.

Le duc de Mayenne éprouva ce jour-là de grandes pertes. Il ne se découragea point. Il recommença ses assauts obstinés sur le Polet, sur Dieppe, et, toujours repoussé, il se décida enfin le 27 septembre, après plus d'une semaine de sanglantes mêlées, à se retirer dans la direction d'Amiens. Il se maintint de la sorte en communication avec les Pays-Bas et le duc de Parme, à portée des renforts espagnols.

Un progrès dans l'art de la guerre signala le terme de cette magnifique campagne : ce fut l'emploi de l'artillerie légère. La cavalerie de Henri IV s'avançait, malgré son infériorité numérique. Mayenne la croyait prisonnière. Il l'attaquait avec ses vastes escadrons. Soudain les rangs royalistes s'ouvrirent et des canons attelés balayèrent les soldats de la ligue. Le grand Frédéric a remarqué, dans les dernières escarmouches d'Arques, le premier pas de sa propre tactique. Cette innovation de l'artillerie légère ne doit pas être attribuée seulement au roi qui l'adopta, mais au maréchal de Biron qui l'appliqua et au pirate Brisa qui en fut l'inventeur. Le duc de Parme et Napoléon, si com-

pétents en stratégie, ont été injustes l'un et l'autre pour Henri IV. Il était à leurs yeux un brillant prince plutôt qu'un grand général. Au point de vue de la science ils ont raison; mais au point de vue de l'instinct, ce génie de Henri IV, ils se trompent et les faits parlent plus haut qu'eux.

Le roi était triomphant; les ligueurs de Mayenne étaient démoralisés. Les vaisseaux d'Élisabeth abordaient le port de Dieppe. Le 23 septembre, deux cent mille livres et des munitions avaient été débarquées; douze cents Écossais descendirent ensuite sur la plage. Le 29, quarante-huit heures après le départ de Mayenne, quatre mille Anglais débouchaient dans le camp du roi, aux applaudissements des soldats de Henri. Quand le Béarnais eut fait sa jonction avec les divisions du duc de Longueville, du maréchal d'Aumont et les volontaires du comte de Soissons, il eut une armée de vingt mille hommes pleins de cette confiance infaillible qui donne aux victorieux l'avenir.

Mayenne était diminué. Il avait compromis sa réputation. Il avait perdu seize mille hommes, soit par les combats, soit par les désertions, soit par les maladies. Il était jugé sévèrement même par les siens.

Henri IV, au contraire, était adoré et admiré. Plus on l'approchait, plus on était subjugué et charmé. Henri avait une bonté pénétrante, un naturel électrique, une imagination vive, des mots heureux, un héroïsme indomptable. Au camp de Saint-Cloud, il avait passé roi, au camp d'Arques, il passa grand capitaine. La gloire le sacra mieux que ne l'aurait fait

l'huile traditionnelle de Reims. Sa couronne qui était de métal devint de rayons. Il eut une auréole.

Ce qui touche le plus dans ce roi d'un si grand attrait, c'est son enjouement chevaleresque. Ni le péril ne le trouble, ni le succès ne l'enivre. De la tranchée d'Arques il avait adressé ces lignes à sa maîtresse Corisande : « Mon cœur, c'est merveille de quoy je vis au travail que j'ai. Dieu a pitié de moi et me fait miséricorde, bénissant mes labeurs au dépit de beaucoup de gens. Je vais bien et mes affaires vont bien. Je pris hier Eu; les ennemis qui sont forts au double de moi m'y pensoient attraper. Ayant fait mon entreprise, je me suis rapproché de Dieppe et les attends à un camp que je fortifie. Ce sera demain que je les verrai et espère, avec l'aide de mon Dieu, que s'ils m'attaquent, ils s'en trouveront mauvais marchands. Le porteur part par mer; le vent et les affaires me font finir, en vous baisant un million de fois. »

Cette lettre est d'avant le premier combat, après le dernier il traça pour Crillon ce billet d'une pétulance toute militaire et d'un abandon héroïque : « Pends-toi, brave Crillon, nous avons combattu à Arques et tu n'y étais pas. Adieu, brave Crillon; je vous aime à tort et à travers. »

Le roi, pendant le mois d'octobre, organisa les levées d'hommes et de subsides en Normandie, instruisit et disciplina son armée. Il quitta Dieppe, dès qu'il fut en mesure, et le 1er novembre, il attaqua Paris, où les bourgeois, quelques semaines auparavant, louaient des maisons au faubourg Saint-Antoine pour voir traîner à la Bastille le Béarnais pieds et poings

liés. Ce prisonnier tant souhaité par les ligueurs apparut tout à coup, mais l'épée à la main. Il emporta cinq faubourgs et s'y établit. C'en était fait de la ville des Seize que le roi aurait certainement conquise, sans une faute de Montmorency-Thoré. Henri lui avait ordonné de rompre le pont Saint-Maxent pour couper la marche de Mayenne. Montmorency négligea d'obéir et Mayenne franchit l'Oise. Il entra dans Paris épouvanté de la prise de ses faubourgs. L'occasion fuyait devant le roi. Il n'avait ni les munitions, ni l'artillerie, ni les approvisionnements nécessaires pour un siége régulier. Il défia deux jours Mayenne et les Parisiens dans l'espérance d'une bataille. Mais déçu par les lenteurs du prince lorrain, il se replia sur Étampes. Il emmenait un butin immense.

Il soumit tout l'Orléanais, moins Orléans et Chartres. Il séjourna ensuite à Tours, sa capitale provisoire. Il y reçut les hommages du parlement et de la cour des comptes. Il s'entretint beaucoup avec Achille de Harlay et Estienne Pasquier de l'état du royaume, visita Crillon encore malade de ses blessures et donna de longues audiences à Moncenigo, ambassadeur de Venise. La prudente république ne craignit pas de saluer, comme roi légitime, Henri IV. Cette audace était de bon augure et constatait la profondeur des déchéances de Philippe II, depuis le désastre de l'Armada. La confédération suisse ajoutant son alliance à celle de Venise et de toutes les puissances protestantes, le roi ne fut plus isolé en Europe.

# LIVRE CINQUANTE-DEUXIÈME

Le Béarnais repasse en Normandie. — Les Seize ralliés à l'Espagne. — Mendoça incline le conseil de l'Union à nommer protecteur du royaume de France le roi Philippe II. — Mayenne casse le conseil de l'Union et le remplace par le conseil privé. — Il a le pouvoir, il cherche la gloire. — Il veut débloquer Dreux, assiégé par Henri IV. — Bataille d'Ivry. — Mayenne à Saint-Denis, puis à Soissons, puis dans la direction des Pays-Bas pour recruter une armée. — Le duc de Nemours gouverneur de Paris. — Henri s'empare des places et des rivières circonvoisines. — Il établit un blocus rigoureux. — Ligue lorraine, ligue espagnole. — Procession de la ligue. — Terreur. — Famine. — Horreurs. — Arrivée du duc de Parme. — Il débloque et ravitaille Paris. — Cette mission accomplie, il retourne en Flandre. — Son portrait.

Satisfait de ses relations extérieures, le Béarnais redoubla d'activité. Il subjugua le Maine, l'Anjou, s'emparant des places, touchant les recettes, ménageant les populations, respectant les deux cultes. Après ces conquêtes, il rentra en Normandie.

La ligue n'avait pas cette rapide vigueur de la royauté. C'est que la ligue était plusieurs et que la royauté était une, la ligue une multitude et la royauté une personne.

Le principe monarchique, c'était un homme, et cet homme était un héros.

La ligue, c'était beaucoup de factions dans une opposition vaste et confuse. Les Seize, la portion violente de la ligue, les Seize, les ultra-ligueurs, ne

furent d'abord qu'une confrérie de quatre mille conjurés. A l'époque où nous sommes, les Seize étaient vingt mille. Il y avait parmi eux quelques républicains sincères et honnêtes, mais trop faibles pour lutter avec avantage contre des princes et des grands seigneurs. Les plus influents des Seize s'étaient mis à la solde du roi d'Espagne et avaient embauché une lie de peuple et une lie de soldats. Mayenne les redoutait et les surveillait.

Il avait, lui, ses racines dans la ligue tout entière. De là sa prépondérance. Il s'accommodait du vieux cardinal de Bourbon, qu'il avait fait proclamer roi sous le nom de Charles X, et qui était captif de Henri IV. C'est lui, Mayenne, qui était le vrai roi, investi de la plénitude du pouvoir exécutif.

Il y avait bien le conseil de l'Union, composé de quarante membres primitifs, mais où il s'était réservé les décisions importantes par les princes, les cardinaux, les magistrats qu'il y pouvait faire siéger au besoin. Ce conseil, d'ailleurs, lui avait été dévoué et lui avait servi de bouclier contre les républicains d'entre les Seize et contre tous les autres prétendants à la souveraineté : le duc de Savoie, qui réclamait la couronne de saint Louis, en sa qualité de petit-fils de François I^er^ par sa mère Marguerite ; le marquis de Pont, l'aîné de Lorraine, qui aspirait au trône des Valois comme petit-fils de Henri II par sa mère Claude ; enfin le roi d'Espagne, qui voulait mettre le sceptre des fleurs de lis entre les mains de l'infante comme petite-fille aussi de Henri II par sa mère Élisabeth.

Le conseil de l'Union avait jusque-là favorisé Mayenne, accepté la royauté fictive du cardinal de Bourbon et maintenu l'autorité réelle du prince lorrain.

Néanmoins Villeroi avertit le lieutenant général que l'ambassadeur d'Espagne avait, hors du conseil et dans le conseil, une majorité certaine. Bernardino Mendoça achetait audacieusement avec l'or de l'Escurial tout ce qui était à vendre parmi les Seize, les ligueurs, les gentilshommes, les magistrats. Il disposait de la plèbe à son gré. Quand il se crut assez fort, il fit au conseil de l'Union une proposition qui paraissait modeste et qui était l'usurpation d'une dictature absolue. Il invitait simplement l'assemblée à déclarer Philippe II « protecteur du royaume de France. » Mayenne sentit la pointe du poignard. Tout en respectant le titre du cardinal de Bourbon, Mendoça essayait d'arracher toute autorité au prince lorrain; car il avait été insinué que le protectorat du roi d'Espagne impliquerait pour ce monarque « la puissance qu'il exerçait au royaume de Naples et de Sicile par-dessus les vice-rois qu'il y élisait. »

Le duc de Mayenne demanda une première fois l'ajournement. Dans une seconde réunion, il laissa parler Villeroi, son partisan. Cet homme politique eut un succès de bon sens et d'évidence. Il adjura Mayenne de ne pas fléchir, de ne pas abdiquer. Il lui prédit, dans le cas où il céderait, l'abandon de ses amis, de la noblesse, de la magistrature, de la bourgeoisie qui jamais n'obéiraient à un prince étranger. Mayenne, avec qui ce discours était concerté d'avance,

s'appuya de cette opinion toute française pour résister à Mendoça. L'ambassadeur alors pressa secrètement le conseil de l'Union, qui avait conféré la lieutenance générale à Mayenne, de décerner par un nouvel acte de souveraineté le protectorat à Philippe II.

Mayenne fut très-habile, très-soudain, très-énergique. Il fit hardiment un coup d'État nécessaire. Il proclama que le pape était le seul protecteur du royaume et de la religion catholique en France. Il cassa le conseil de l'Union et il le remplaça par un conseil privé, plus monarchique, plus en harmonie avec la royauté récente du cardinal de Bourbon. Ce conseil nouveau, qui devait accompagner Mayenne partout, lui assurait, même à l'armée, la souveraineté politique et civile, le pouvoir exécutif tout entier. A cette heure solennelle où Mayenne rompt, malgré les apparences et les courtoisies, avec le roi d'Espagne, on comprend tous ses desseins. Il désire succéder lui-même au cardinal de Bourbon, ce roi impuissant et captif, ce fantôme officiel de la ligue. Mais s'il ne parvenait pas à hériter, s'il avait plus tard à se prononcer entre Philippe II et Henri IV, on devine qu'il consultera Villeroi, Jeannin et quelques autres encore de cette grave école, et que c'est le Béarnais devant lequel il pliera peut-être le genou.

Mayenne avait affermi son autorité en la transformant. Ce n'était pas tout. Il lui fallait accroître sa considération. Il se remit donc en campagne. Il guerroyait contre des bicoques, lorsqu'il reçut la nouvelle du siége de Dreux par Henri IV. Ce prince avait dé-

ployé, depuis les combats d'Arques, une vigueur incroyable. Il avait communiqué son élan à ses troupes. Roi, capitaines et soldats rivalisaient de courage. Henri, en six mois, avait conquis plusieurs provinces et cinquante villes. Il était sous les murs de Dreux. Mayenne résolut de débloquer cette place. Dès que le roi sut que le duc approchait, il se hâta de marcher à sa rencontre, disant autour de lui : « Mes amis, il est permis d'interrompre un siége pour livrer une bataille. »

Le 12 mars 1590, Henri délogea et se porta sur Nonancourt. Le 13, les deux armées étaient en présence dans la plaine qui s'étend de Nonancourt à Ivry. Le 14, Henri et Mayenne, dès l'aube, faisaient leurs dispositions stratégiques. Ces armées étaient d'un aspect bien différent. La magnificence éclatait parmi les ligueurs. Ils avaient des armes précieuses, merveilleusement ciselées, de riches écharpes et toute la recherche, soit de Paris, soit de Bruxelles. L'armée royale, au contraire, était dans toute la rusticité des bivacs. Elle n'avait ni soie, ni or, ni luxe d'aucune sorte. Les pourpoints étaient usés, les cuirasses bosselées. Le roi entretenait cette simplicité par son exemple et par la vigilance avec laquelle il empêchait les pillages. Car s'il était le père des soldats, il n'était pas moins le père des peuples.

Mayenne avait souhaité de débloquer Dreux. Il lui suffisait d'avoir atteint son but. Il ne se souciait pas d'une bataille. Il avait éprouvé à Dieppe son redoutable adversaire. Le duc avait opiné pour la temporisation. Mais il fut entraîné. Son armée était de

quinze mille hommes, en y comprenant quelques mille mousquetaires espagnols et les deux mille auxiliaires wallons que le prince de Parme avait envoyés à la ligue, sous le commandement du comte d'Egmont. Comment ne pas attaquer le Béarnais, qui n'avait pas plus de dix mille hommes? Les ligueurs se vantaient de le prendre enfin, ce roi des hérétiques, et de le promener, non pas seulement prisonnier, mais garrotté dans les rues de Paris, à leur retour. Voilà le spectacle qu'ils promettaient aux Seize et à la duchesse de Montpensier. Mayenne, qui aurait essayé de résister à ces forfanteries des ligueurs, céda aux rodomontades du comte d'Egmont. Après avoir beaucoup osé contre l'Espagne, le prince lorrain était tenu à des ménagements.

Le comte d'Egmont avait trente-deux ans. Il n'était pas assez jeune pour échapper à la responsabilité de sa conduite. Cette responsabilité pèsera éternellement sur sa mémoire. Ce fanfaron, moitié Belge, moitié Espagnol, s'était fait le sicaire de Philippe II. Quand il arriva des Pays-Bas à Paris avec ses deux mille lances, le prévôt des marchands qui le haranguait ayant rappelé le souvenir du grand comte d'Egmont: « Ne parlez pas de lui, repartit le courtisan, il a mérité la mort : c'était un rebelle. » Inconséquence lâche et dénaturée! Car cet indigne fils accusait de rébellion devant des rebelles qu'il venait soutenir son noble père et il l'accusait pour plaire au tyran de l'Escurial, le bourreau de ce père généreux si barbarement décapité. Ce présomptueux comte d'Egmont, irrité contre Mayenne autant que Mendoça, railla la

prudence du prince lorrain plus haut que personne et s'écria, qu'à défaut des Français, il anéantirait avec ses Wallons les huguenots et leur chef.

Mayenne eut la main forcée. Henri avait, lui, de meilleures raisons pour combattre. Il était dans les premières évolutions d'une destinée ascendante. Il lui souriait d'entretenir l'haleine héroïque de ses soldats. Ils sautaient de joie, ces soldats d'Arques, à l'espérance d'une bataille. Henri, dont le cœur battait de la même allégresse guerrière, était bien aise aussi de se donner par une victoire la facilité de laisser reposer la grasse nourricière de ses troupes, la Normandie, et de revoir encore les tours de Paris.

Les deux armées furent prêtes vers neuf heures du matin, le 14 mars. M. de Mayenne, le duc de Nemours et le chevalier d'Aumale étaient au milieu de leurs vaillantes bandes avec d'Egmont. Trois cents gentilshommes catholiques entouraient le lieutenant général, qui, après avoir parcouru les rangs des Suisses, des lansquenets et des reîtres, était revenu à son poste, à peu de distance des Wallons et des Espagnols.

Henri IV faisait face à Mayenne. Il était à la tête de sa noblesse, donnant ses ordres avec une netteté admirable, et d'un esprit si libre, qu'il y entremêlait par moments de bonnes plaisanteries pour les mieux graver. Il avait distribué sa grosse cavalerie et son infanterie, soit au centre, soit aux ailes, de façon à ce qu'elles pussent s'entr'aider au moindre signe. La cavalerie légère était en avant et flanquée d'excellents arquebusiers. Ce corps, composé

d'adroits chasseurs, faisait l'office des tireurs de Vincennes dans nos guerres modernes. L'artillerie était confiée au grand maître Philibert de La Guiche et la réserve au maréchal de Biron.

Au moment où un cordelier ligueur brandissait un crucifix et faisait la prière au duc de Mayenne, Louis Damours, un ministre protestant, appelait les bénénictions du ciel sur Henri IV et sur sa cause.

Le roi prit la parole après Damours et dit vivement aux siens, en leur désignant les trois plumes blanches de son casque : « Mes compagnons, vous courez aujourd'hui ma fortune et je cours aussi la vôtre. Je veux, selon la devise de ma jeunesse, vaincre ou mourir avec vous. Gardez bien vos rangs et si la chaleur du combat vous les fait quitter, pensez au ralliement : c'est le gain de la bataille. Vous le ferez entre ces trois prairies là-haut à main droite; si vous perdez vos enseignes, cornettes et guides, ne perdez pas de vue ce panache blanc; vous le trouverez toujours au chemin de l'honneur. »

De grands cris répondirent à ces paroles, des cris de vive le roi! M. de La Guiche s'y associa par une formidable décharge de son artillerie. Les arquebusiers le secondèrent. Les escadrons partirent. D'Aumont et Givry enfoncèrent les chevau-légers de Mayenne. Le comte d'Egmont et les princes lorrains s'élancèrent sur les canons que d'Egmont, par un jeu insolent, défia un instant de la croupe de son cheval. Tandis que les reîtres de Mayenne étaient rompus par le duc de Montpensier, le roi se jeta impétueusement sur l'escadron du comte d'Egmont et

des princes lorrains. Les lances devinrent inutiles. La mêlée fut terrible, au pistolet et à l'arme blanche. On tuait, on était tué. Le roi se battait avec la furie française. Crillon, sorti à peine de convalescence, quitta l'aile gauche, où il était d'abord, pour voler où était Henri IV. Il venait le protéger et ce fut une émulation de valeur entre eux. Ils ranimaient les faibles, ils électrisaient les forts. Ils renversaient tout. Le comte d'Egmont, qui se défendit intrépidement, fut abattu roide mort sous les pieds des chevaux. Mayenne, le duc de Nemours, le chevalier d'Aumale demeurèrent avec trente hommes et luttaient encore. Ils se dérobèrent enfin par la fuite. La déroute était complète. Les trois quarts de cette armée de la ligue furent détruits ou pris. Le canon et les drapeaux restèrent aux troupes royales. Le duc de Mayenne ne sauva pas même sa cornette blanche, semée de doubles croix noires, depuis l'assassinat de ses frères. La bannière rouge du comte d'Egmont lui servit de linceul. Qu'il y reste enveloppé dans la poussière, dans le sang et dans l'opprobre, malgré sa bravoure, ce fils qui de sa langue impie outragea la mémoire de son père dont il flatta toute sa vie le meurtrier!

Le roi cependant s'était oublié à la poursuite d'un gros de Wallons. Sa noblesse, son armée tout entière eut une épouvante de vingt minutes. Henri reparut alors avec Crillon et quelques autres amis du champ de bataille. Le roi avait l'épée à la main, le gantelet droit ensanglanté de sang espagnol, l'air martial et les yeux étincelants. « Sire, lui dit Duplessis-Mornay, qui était arrivé la veille de la bataille ainsi qu'un

grand nombre de gentilshommes huguenots, il est écrit que vous ferez toujours du carabinier. — Ah! sire, disait le vieux maréchal de Biron, vous avez fait aujourd'hui ce que je devais faire et j'ai fait ce que devait faire le roi. »

Henri souriant recevait les félicitations et les rendait. Il se portait çà et là, criant : « Quartier aux Français! main basse sur les étrangers! » Il accorda merci aux Suisses de la ligue. Il en garda une partie sous ses drapeaux, il dépêcha les autres dans leur patrie et gagna par cette bienveillance le cœur des petits cantons catholiques.

Le duc de Mayenne s'était retiré par Ivry. Il traversa ce bourg, passa le pont, le fit couper et mit ainsi la rivière entre lui et Henri IV. Le roi fut obligé de remonter l'Eure jusqu'au château d'Anet, ce qui donna du temps à Mayenne. Le chef de la ligue coucha à Mantes, en repartit le lendemain pour Saint-Denis où il resta, refusant d'entrer à Paris après cette défaite.

Mayenne était désolé, mais il n'était pas découragé. Il écrivit au roi d'Espagne pour lui demander du secours, et au pape pour lui reprocher l'indifférence du saint-siége. Il s'entendit avec sa sœur la duchesse de Montpensier, l'archevêque de Lyon, d'Espinac, le légat de Sixte-Quint Gaëtano, Mendoça, l'ambassadeur ordinaire, le duc de Feria, l'ambassadeur extraordinaire de Philippe II, et fit nommer au commandement de Paris le duc de Nemours, jeune prince appliqué, énergique, digne par ses talents autant que par sa naissance de ce poste difficile et pé-

rilleux. Tandis que Mayenne se hâtait vers Soissons, puis vers les Pays-Bas, afin de rassembler une armée, le duc de Nemours se dévoua tout entier à ses nouveaux devoirs. Il surveilla les remparts, les canons, les vivres, les munitions, inspecta tous les quartiers et organisa trois mille soldats réguliers et quarante mille bourgeois. La duchesse de Montpensier, le légat, les ambassadeurs d'Espagne ranimaient l'ardeur du peuple par l'argent, les faux bruits, le déchaînement des Seize et des prédicateurs. La peur du premier moment fit place à la confiance et aux transports du fanatisme.

Lorsque Henri IV, qui avait perdu quinze jours à Mantes, quinze jours irréparables, fit braquer son artillerie sur les buttes de Montmartre et de Montfaucon, Paris était préparé à se défendre.

Dès le 2 avril, le roi s'était emparé de Corbeil et de Lagny, puis successivement il avait emporté Melun, Provins, Crécy, Moret, Montereau, Charenton, Saint-Maur. Il fut bientôt maître de toutes les villes et bourgs qui dominaient la Seine, la Marne, l'Oise et leurs affluents. Il ferma ainsi tous les passages par où les approvisionnements pouvaient se déverser des provinces dans Paris.

Le roi cerna la grande cité séditieuse. Il établit un blocus rigoureux qu'il préférait mille fois à une prise d'assaut qui aurait entraîné une guerre de barricades. Eût-il, ce qui est douteux, dompté deux cent mille Parisiens avec ses treize mille hommes d'Ivry, comment les événements se seraient-ils déroulés? Une conquête de vive force eût été le massacre, le pillage,

l'incendie. Le lendemain d'une telle journée, le roi n'aurait eu, au milieu des ruines, qu'un double chaos de capitale et d'armée.

Mieux valait le blocus. Henri espérait amener par là les Parisiens à composition.

Ils étaient en proie à toutes les discordes. La ligue était divisée plus que jamais en deux factions municipales : la faction lorraine et la faction espagnole. La faction espagnole grandissait. Elle avait pour chef un roi, pour finances le trésor de l'Escurial, pour représentants à Paris les ambassadeurs Mendoça et Feria, pour consécration le concours du légat, le cardinal Gaëtano, plus dévoué à Philippe II qu'à Sixte-Quint. L'armée des Pays-Bas était l'armée de la faction espagnole. Le général incomparable de cette faction était le duc de Parme, son peuple la confrérie des Seize, une confrérie de vingt mille hommes, qui aboutissait par son faîte au clergé et par sa base à la multitude. Quand Ybarra, un des agents les plus autorisés de Philippe II, apprit, le 10 mai, à Paris, la mort du cardinal de Bourbon, expiré prisonnier dans le château de Fontenay-le-Comte, en Poitou, le fier Castillan s'écria : « Il n'y a plus de roi de la ligue. Le seul roi de France désormais, c'est le roi d'Espagne. »

Ce mot peignait la situation. Les Guise ne pouvaient la méconnaître. Le légat travaillait pour l'infante et pour Philippe II. Mais il redoutait plus Henri IV que Mayenne. Aussi, pendant l'agonie du cardinal de Bourbon, dès le 7 mai, Gaëtano inspirait à la faculté de théologie de Paris un décret nouveau.

La Sorbonne, par ce décret, déclarait Henri de Bourbon hérétique et excommunié, déchu de la couronne à toujours, quand bien même il obtiendrait l'absolution du pape ; même dans ce cas, le ciel serait la récompense assurée des martyrs qui succomberaient en le combattant. Les curés de la ligue, des moines de tous les costumes, des prédicateurs de toutes les paroisses propagèrent le décret de la Sorbonne. Ils ne se contentèrent pas de parler, ils s'organisèrent en une milice de treize cents volontaires, impatients d'aller aux remparts.

Le 14 mai, ces moines-soldats, se disant l'Église militante, imaginèrent une revue qui ne fut qu'une procession, mais la plus bizarre, la plus monstrueuse et la plus furieuse des processions.

Guillaume Rose, évêque de Senlis, était le général de cette armée étrange. Le prieur des chartreux, le prieur des feuillants et leurs religieux, les jacobins, les carmes, les cordeliers, les augustins, les minimes, les capucins bigarrés de prêtres séculiers et d'universitaires venaient ensuite. Ils allaient avec ordre ou sans ordre, selon les rues et selon leur caprice. Ils avaient le capuchon rabattu, le casque en tête, la robe retroussée. Ils étaient armés, les uns de l'arquebuse, les autres de la pique, les autres de l'épée, mêlant à leur équipement de guerre des croix, des chapelets, des cilices, hurlant, vociférant, chantant, maudissant les huguenots et les politiques, roulant des yeux terribles, se contournant le visage et le corps, faisant tous les gestes, poussant tous les cris des combats, tandis que les crucifix et les ban-

nières de la Vierge, agités par des frères, dominaient cette foule burlesquement farouche. Il faut retrouver dans les estampes du temps (cart. de M. Hennin), non moins que dans les relations écrites, toutes les variétés de cette procession de la ligue. Il y a des moines énormes, qui éclatent d'embonpoint sous leurs mentons à triple étage ; il y a des moines d'une maigreur effrayante, pâles, décharnés, et dont les os percent la peau. Ils s'entre-croisent dans des mouvements convulsifs et s'écoulent comme un régiment grotesque.

Le sergent de bataille dans cette revue bruyante était le fameux curé de Saint-Côme, l'Écossais Hamilton. Les vieux moines portaient leurs hallebardes d'un air grave et lugubre, les jeunes affectaient des attitudes dégagées et simulaient par mille bravades en action les spadassins et les raffinés. Le plus étourdi, le plus impétueux, le plus petillant d'entre eux, était Bernard de Percin de Montgaillard, si connu sous le nom du petit Feuillant. Il descendait et remontait le courant électrique de la procession. Il disait çà et là tantôt une plaisanterie, tantôt une sentence pieuse, tantôt une maxime féroce, quelquefois un mot de chrétien, souvent un mot de ligueur. Tout boiteux qu'il fût, il était d'une agilité merveilleuse, espadonnant à droite, à gauche, et criant par intervalles ce verset de Job : « La vie de l'homme sur la terre est un combat perpétuel. »

Cette procession circula tumultueusement au milieu d'un peuple immense, avide d'un si surprenant spectacle. Tous les seuils, toutes les fenêtres, tous

les balcons ne regorgeaient pas moins de femmes, d'hommes, d'enfants, de vieillards, que les rues et les carrefours. Au pont Notre-Dame, le légat stationnait dans son carrosse pour bénir ces bataillons vomis par les cloîtres. Il avait avec lui son aumônier. De moment en moment le cardinal-légat regardait par la portière, étendait la main sur ces moines et prononçait sur eux la formule épiscopale. Eux, ivres de toutes les frénésies de la ligue et du cloître, saluaient le légat qui les affranchissait du couvent, par des vivat et par des décharges de mousqueterie. Les arquebuses partaient toutes seules dans ces mains novices et maladroites. Elles frappaient partout. Beaucoup de curieux furent blessés ou tués au hasard et sans mauvaise intention. L'aumônier du légat reçut une balle mortelle en pleine poitrine. Le prélat épouvanté s'enfuit dans son hôtel où il rentra au galop de ses chevaux. Les moines ne plaignirent pas cette victime de leur imprudence et le peuple crut, sur leur témoignage, que ce prêtre frappé dans une si sainte conjoncture était infailliblement parmi les bienheureux. La procession terminée, les religieux, si baroquement accoutrés, se pressèrent dans les corps de garde, dans les postes du siége et dans les patrouilles du guet.

Peu après, le cardinal Gaëtano, assisté de d'Espinac, archevêque de Lyon et de plusieurs autres évêques, ouvrit, au grand autel de Notre-Dame, les Évangiles et fit jurer au duc de Nemours, au chevalier d'Aumale, au parlement Brisson, à la municipalité, aux officiers de l'armée et de la milice de mourir

plutôt que de capituler avec un roi hérétique. Ce serment fut répété par le peuple avec des acclamations prolongées. Il avait été précédé d'une nouvelle procession où l'on porta triomphalement, à travers la ville, les reliques de Saint-Germain l'Auxerrois, de Saint-Germain des Prés, de Sainte-Geneviève, de la Sainte-Chapelle, de Notre-Dame et de presque toutes les églises.

Paris était écrasé sous un double fléau. Il subissait la terreur par la tyrannie des Seize et la famine par le blocus de Henri IV.

Les Seize opprimaient, pillaient, jetaient en prison, torturaient, égorgeaient. Les modérés tremblaient et désiraient le roi. Ils ourdirent plusieurs complots en faveur de Henri. Regnard, le chef d'un de ces complots, fut pendu. Vigny, beau-frère du président Brisson, lui-même très-suspect, fut exilé et n'échappa au dernier supplice qu'en payant à propos une somme de dix mille écus.

Plus le blocus se resserrait, plus la terreur augmentait et plus sévissait la famine avec toutes ses horreurs.

Le roi aurait certainement réduit Paris dans le mois de mai ou dans le mois de juin, sans la vénalité de ses propres généraux. Le comte de Givry qui commandait à Charenton et à Conflans laissa entrer des vivres dans Paris et toucha quarante-cinq mille écus pour cette complaisance. Plusieurs autres chefs royalistes suivirent cet exemple et tous empêchèrent ainsi la reddition de la capitale des Seize.

Malgré tant de ténébreuses trahisons, Henri IV

n'abandonnait pas le blocus. Il le perfectionnait de jour en jour. Son armée s'était accrue peu à peu. Elle s'élevait à vingt-cinq mille hommes, au mois de juillet. Le 27, le roi s'empara des dix faubourgs de Paris. La population refoulée dans la ville même, une population de deux cent mille âmes, allait sombrer en pleine famine.

Il n'y avait plus de chevaux, ni de mulets, ni d'ânes, ni de chiens, ni de rats. Ils avaient été dévorés les uns après les autres. Les provisions des communautés religieuses étaient épuisées. Il ne restait plus un grain de froment, ni de seigle, ni d'orge. Les reîtres se nourrissaient de petites rations de bouillie, soit d'avoine, soit de son. Les pauvres se disputaient les feuilles, les racines, les herbes crues, tous les rebuts du ruisseau. Pas une goutte de vin, pas une pincée de sel.

L'ambassadeur d'Espagne, le légat, les princes, les princesses avaient vendu leur vaisselle, leurs joyaux, leurs meubles. Les évêques sacrifièrent l'or et l'argenterie des églises. Mais on ne vit pas de métaux. Point de monnaie et du pain, criait le peuple.

Les prédicateurs alors montaient en chaire. Ils annonçaient l'arrivée de Mayenne. Madame de Montpensier inventait, tantôt une marche savante, tantôt une victoire, qui rapprochait son frère de Paris. Les orateurs sacrés lisaient tout haut ces billets de la princesse et c'était un jour de gagné. Cela s'usa comme le reste. L'espérance, entretenue sans cesse, était sans cesse trompée.

Dans la première semaine d'août, le pain fut à cent

sous la livre. Plus tard, il n'y en eut plus à aucun prix. Les princesses mêmes n'en avaient pas. Ce n'étaient que gémissements et lamentations dans les rues. Les passants tombaient à chaque minute sur le pavé où ils expiraient d'inanition. Les vieux cuirs étaient amollis dans de l'eau en ébullition; puis on les mâchait avec de la poussière d'ardoise ou de la farine faite d'os de morts broyés et pilés. Cette farine funèbre, conseillée par Mendoça, avait été approuvée par les princesses. On en fit du pain qu'on appela le pain de madame de Montpensier. On renonça vite à ce pain de cannibales. Il fut prouvé qu'il empoisonnait. Plus de trente mille personnes succombèrent.

Le 8 août, il y eut une tentative de sédition. Une multitude affamée entoura le palais de justice et cria : « La paix ou du pain. » Le parlement et son président Brisson auraient bien désiré accorder l'une et l'autre; mais ils étaient sous la terreur des Seize et ils n'osaient parler. Le duc de Nemours, d'ailleurs, s'étant précipité avec ses arquebusiers au milieu des groupes, les dissipa. Il fit pendre deux des plus audacieux à la même potence. C'étaient le père et le fils. Le jeune duc pensa relever par cet acte de rigueur son autorité compromise. Il voulait à la fois prévenir une sédition générale et convaincre les Espagnols que c'était lui, le lieutenant de Mayenne, qui demeurait le vrai gouverneur, le vrai souverain de Paris.

Au fond, les Guise avaient les apparences du pouvoir; ils en avaient par instants les hardiesses. Ils n'en avaient ni le droit qui résidait dans la personne

de Henri IV, ni les soldats, ni les trésors dont disposait Philippe II. Entre deux rois, les princes lorrains étaient toujours destinés à être des conspirateurs. Ils ne cesseront de l'être qu'en devenant des sujets. Qui choisiront-ils du Béarnais ou de l'Espagnol? Ce sera le dénoûment de la question.

La révolte du palais réprimée, la misère, l'extrême disette s'aggravèrent toujours. Les siéges de Samarie et de Jérusalem n'avaient pas vu des atrocités plus noires. La faim cruelle, la faim des tigres et des panthères rôdait dans les ténèbres. Des lansquenets se repurent de chair humaine comme des anthropophages. Une mère riche et d'une bonne famille retira clandestinement de leurs bières ses deux fils, remplit les bières d'un poids équivalent et les cloua elle-même. Elles furent enterrées par le prêtre. La mère et sa servante salèrent d'un reste de sel les enfants volés aux vers du sépulcre. Ces femmes essayèrent de loin en loin quelques bouchées lugubres. La mère fut bientôt suffoquée, étouffée, par cette mort qui avait été sa vie. Son sein, d'abord un berceau, ne put s'accoutumer à être un cercueil. Elle succomba dans d'affreux spasmes. La servante, après l'avoir accompagnée au cimetière, revint folle, erra par les carrefours de Paris, et mendiait en racontant le stratagème odieux, les repas impies et la mort tragique de sa maîtresse.

Les chefs de l'armée, du parlement et de la municipalité, les ambassadeurs, les évêques, le légat souffraient de la détresse universelle. Leurs familles se sustentaient à peine, leurs gens étaient hâves et exténués. Une chambrière de madame de Montpensier

périt d'épuisement. La duchesse, qui seule avait conservé un petit chien, le refusa à La Chapelle-Marteau. Le prévôt des marchands n'en trouva pas un autre dans tout Paris. Il fut obligé de renoncer aux bouillons que les médecins avaient ordonnés pour un de ses parents malade.

Les huguenots rappelaient la Saint-Barthélemy. Dieu, disaient-ils, est notre vengeur. Il a puni le duc de Guise, Catherine de Médicis, les deux derniers Valois et leurs complices illustres. Maintenant il bat la joue du peuple de Paris, le peuple massacreur, il l'affame, il le torture et il le couchera peu à peu dans les mêmes tombes que les victimes. Quand il n'y a plus de justice sur la terre, il y a une justice au ciel.

Henri IV, au lieu de maudire comme la plupart de ses courtisans et des pasteurs, fut attendri. Il faillit aux règles de la guerre et de la politique. Il manqua Paris par humanité. Il ne fut ni un général, ni un roi, mais il fut un homme magnanime. Il avait déjà ouvert une issue à trois mille personnes. Il avait permis aux paysans d'amener des vivres, aux soldats de tendre du pain aux assiégés à la pointe des hallebardes. Le 20 août, il fit plus, il accorda passage à toutes les filles et femmes, à tous les écoliers, à toutes les bouches inutiles.

Paris, un peu soulagé, prolongea sa résistance de quelques jours. Indépendamment de la clémence du roi, le despotisme des Seize retardait toute capitulation.

Bussy-Leclerc se présenta chez le premier président Brisson et lui dit insolemment : « Y aurait-il

par hasard dans le parlement des conseillers assez lâches pour songer à une paix avec le Béarnais? » Brisson répondit doucement : « Je ne sais pas ce que vous voulez dire. Quant à moi, le bien de la religion m'émeut plus que la nécessité, quoique cette nécessité soit fort dure. — La nécessité est l'excuse de tous les traîtres, reprit Bussy-Leclerc. J'ai un enfant, et toutefois, j'aimerais mieux le manger que de me rendre. Voilà le principe; l'admettez-vous? » Et comme le premier président ne répondait pas, Bussy le regarda d'un air féroce et posant la main sur la garde de son épée : « Cette arme est tranchante, s'écria-t-il en prenant congé de Brisson. Je m'en servirai pour mettre en quartiers les scélérats qui oseront parler de paix. »

D'un autre côté, pendant que les Seize intimidaient les Parisiens, le duc de Nemours les calmait par une négociation confiée à l'archevêque de Lyon, d'Espinac. Ce prélat, d'une fourberie rare, décevait Henri IV en feignant un désir de soumission que Mayenne, d'accord avec son frère de Nemours, simulait aussi. Les Parisiens et Henri IV se flattaient d'un dénoûment pacifique, tandis que les princes de la ligue et d'Espinac ne voulaient que gagner des heures et donner au duc de Parme le temps d'arriver.

Il arriva en effet, le 22 août 1590, à Meaux, où était Mayenne. Il amenait quatorze mille soldats, une artillerie formidable et beaucoup de munitions, soit de guerre, soit de bouche. Parti de Valenciennes, le 6 août, il avait fait en seize jours la route qui le séparait du lieutenant général. Il ne marchait qu'avec

précaution. Toujours penché sur ses cartes, il choisissait chaque soir son camp. Ses soldats, accoutumés au pic et à la pioche autant qu'à l'arquebuse, entouraient ce camp de rapides retranchements et s'y établissaient comme s'ils eussent dû s'y défendre. Ordinairement temporisateur, le prince était, lorsqu'il le fallait, d'une célérité fabuleuse.

Henri IV fut très-surpris. Il croyait que le champ de bataille nécessaire de Farnèse était dans les Pays-Bas. Le duc de Parme ne le croyait pas moins. Il avait longtemps résisté à Philippe II. Enfin, sur une injonction formelle du roi d'Espagne, il lui avait écrit : « Sire, j'obéis, mais vous lâchez la proie pour l'ombre. »

Bien que fort contrarié, Farnèse savait changer de théâtre et accepter un rôle nouveau avec la supériorité de sa nature. Sa mission était de délivrer Paris et d'empêcher un roi hérétique. Philippe II pensait que le duc de Parme remplirait cette mission, et que de plus, en subordonnant Mayenne, en éclipsant Henri IV, il préparerait efficacement le trône pour l'infante Isabelle.

Dès que le Béarnais fut averti de la jonction de Farnèse et de Mayenne à Meaux, il assembla son conseil. Il s'était résolu à continuer le blocus autant qu'il le pourrait, en laissant autour de la cité rebelle un corps de cavalerie, pendant que lui, avec le reste de son armée, irait à Claye, à trois lieues en deçà de Meaux, pour barrer le chemin aux armées de la ligue et de l'Espagne.

Ce plan était le meilleur. Biron, qui s'efforçait d'é-

terniser la guerre pour perpétuer son influence, le fit rejeter. Il substitua la position de Chelles à celle de Claye et décida le roi à cesser le blocus. Toute l'armée s'avança donc sur Chelles, près de Bondy.

Paris, du fond de l'agonie où la faim l'avait réduit, poussa un long cri de joie, le 30 août. Les sentinelles avaient appelé le peuple et lui avaient montré les faubourgs vides, la campagne libre. Le siége avait été levé. Ce blocus durait depuis cinq mois, en comptant les opérations militaires qui l'avaient précédé.

Le duc de Parme eut un sourire de joie, lorsqu'il fut certain que le plan du vieux maréchal de Biron avait été préféré à celui du roi. Il se hâta de traverser la Marne avec Mayenne et marcha dans la direction de Bondy. Les deux armées furent en présence, le 31 août. Henri croyait tellement à une rencontre pour le lendemain, qu'il écrivit à Gabrielle d'Estrées, la nouvelle Favorite qui venait de succéder à la comtesse de Gramont : « Ma maîtresse, je vous dis ce mot le jour de la veille d'une bataille; l'issue en est dans la main de Dieu. Si je la perds, vous ne me verrez jamais, car je ne suis pas homme qui recule. Bien puis-je vous assurer que si je meurs, mon avant-dernière pensée sera à vous et ma dernière à Dieu. — Henry. »

L'ardent désir du Béarnais était une bataille. Il espérait une victoire après laquelle il serait retombé sur Paris et l'aurait subjugué. Mais il avait en face un formidable tacticien. Farnèse, dont l'armée réunie à celle de Mayenne montait à trente mille soldats, n'avait pas jugé à propos de se mesurer avec le

Béarnais qui n'avait guère que vingt-cinq mille combattants. Il s'était fortifié en une nuit à Chelles dans un poste inexpugnable. Du 1^er^ au 10 septembre, le roi défia vainement le duc de Parme. Irrité du flegme imperturbable de ce grand capitaine, le Béarnais lui envoya un héraut d'armes pour la troisième fois.

Farnèse importuné répondit froidement et fièrement : « Allez dire à votre maître que je n'ai pas coutume de consulter mes ennemis sur ce que je dois faire. Je suis en France afin d'arracher Paris aux hérétiques. Si une bataille est nécessaire pour cela, je la donnerai à votre roi et je le forcerai bien à l'accepter; sinon, j'aviserai à ce qui me conviendra le mieux. »

Le héraut répliqua : « Je suis le serviteur d'un prince qui n'a jamais esquivé de bataille. — Moi, repartit sévèrement Farnèse, j'esquiverai celle-ci à ses dépens, et qui me contraindra sera plus habile que je ne suis. »

Le duc de Parme, après ces paroles, congédia le héraut d'un geste.

Le dessein de Farnèse était à double tranchant : détruire l'armée royale qui, n'étant soutenue ni par l'espérance d'un riche butin dans Paris, ni par la certitude d'une bataille prochaine, déserterait; puis conquérir les villes qui interceptaient sur les rivières les approvisionnements de la capitale des ligueurs.

Tout réussit au duc de Parme.

La défection fut grande dans le camp du Béarnais. Il se vit obligé d'y consentir et permit aux gentilshommes à bout de ressources de retourner dans leurs

foyers. Il distribua les troupes soldées dans les garnisons des places les plus importantes et il ne garda autour de lui qu'un camp volant.

Farnèse, ayant désorganisé l'armée du Béarnais, maintint la sienne intacte, prit Lagny, Saint-Maur, Charenton, Corbeil et dégagea Paris, en restituant les navigations, soit de la Seine, soit de la Marne. Les farines, les blés, les fruits, le bétail, affluèrent de partout, de la Brie, de la Beauce, et répandirent l'abondance dans la cité de la faim.

Alléguant alors l'activité de Maurice de Nassau qui exigeait son retour prompt dans les Pays-Bas, le duc de Parme opéra sa retraite du 1er au 29 novembre, harcelé par Henri IV dont il loua l'impétuosité chevaleresque, couchant tous les soirs environné de chariots, quelquefois de fossés, marchant le jour en ordre de combat, dormant la nuit dans une forteresse renouvelée à chaque déploiement des tentes.

Il n'avait pas franchi la frontière, que déjà Corbeil et Lagny étaient repris; mais l'armée royale était dispersée, Paris arraché au Béarnais et débloqué; tout cela s'était facilement accompli, sans perte d'hommes, par le seul miracle d'une combinaison supérieure et d'une géométrie infaillible.

Voilà pourtant ce qu'exécuta le duc de Parme en trois mois.

Ce prince était petit-fils de Charles-Quint par sa mère Marguerite. Neveu de Philippe II, il assista, sous son autre oncle, don Juan d'Autriche, à la bataille navale de Lépante. Ce fut là, qu'à l'âge de dix-huit ans, il eut et donna aux autres la révélation de

lui-même : « Cet enfant nous surpassera tous, » disait don Juan après la victoire. Il ne se trompait pas. Alexandre Farnèse tint plus qu'il n'avait promis.

La nature l'avait fait général. A l'époque du ravitaillement de Paris, il est dans toute sa gloire. Son esprit est d'un mathématicien; son imagination, sa témérité sont d'un joueur. Habituellement silencieux, s'il parle, nul n'est plus éloquent; s'il interroge, nul n'a plus de divination. Ses lettres sont des chefs-d'œuvre lumineux. Il a la grâce d'un homme de cour, la mélancolie d'un malade, les souplesses d'un diplomate, et surtout les calculs, les prévoyances, l'algèbre, les lenteurs, les manéges, les ressources d'un grand capitaine. Les difficultés l'inspirent; il les aplanit toutes avec austérité. Espagnols, Wallons, Italiens, des soldats de nations et de langues diverses, il les contient sans effort. Farnèse est un inventeur inépuisable, un Archimède de stratégie.

Il y a plusieurs portraits gravés du duc de Parme; je n'en ai rencontré qu'un à l'huile, et ce portrait, conforme aux autres, quoique plus beau, je ne l'ai jamais oublié.

La figure est ovale, le teint hâve, plombé, d'un bistre italien. Le nez est souverainement noble, le front haut et vaste. Les yeux profonds, sombres, énigmatiques, sont comme les astres de ce visage; ils s'ouvrent très-grands; ils brûlent plus qu'ils ne brillent. Et avec ce feu caché, je ne sais quoi de glacial, d'enfoui, de triste sur tout le visage; des lèvres que le mystère ferme des sept sceaux de la circon-

spection, une souffrance secrète, un tourment calme, le désespoir du génie obligé de servir quand il est fait pour commander, une angoisse continue dans l'isolement superbe d'une âme qui, ne se sentant pas d'égale, dédaigne l'épanchement.

# LIVRE CINQUANTE-TROISIÈME

Le roi peu délicat en amour. — Il harcèle le duc de Parme. — Gabrielle d'Estrées. — Son portrait. — Mort de Sixte-Quint, pape haï de Philippe II et des ligueurs. — Grégoire XIV, Espagnol dans le cœur. — Le parlement et l'Église gallicane lui résistent. — Le roi essaye en vain de prendre Paris. — Il assiége Chartres. — Question de l'assemblée des états. — Mission de Jeannin en Espagne. — Son portrait. — Philippe II ne cache pas ses desseins. — Le pape conspire avec lui pour faire décerner la couronne de France à l'infante Isabelle. — Les Seize, instruments des ambassadeurs espagnols. — Brigard accusé et acquitté. — Complot des Seize contre le parlement. — Bussy-Leclerc. — Cromé. — Barnabé Brisson et deux conseillers pendus. — Les Seize vaincus par Mayenne, qui leur inflige la potence et l'exil. — Il prépare ainsi les voies à la monarchie. — Conférences de La Fère. — Humiliation de Mayenne.

Henri IV n'avait rien à se reprocher que trop de complaisance pour le maréchal de Biron. Du reste, s'il n'avait pas envahi Paris, s'il n'avait pas rendu le blocus efficace, c'était par humanité ; s'il n'avait pas attendu le moment de combattre Farnèse, c'était par l'impatience de sa propre armée, qui s'était dissoute malgré ses prières.

Il n'avait pas hésité non plus à quitter toutes ses amours passagères, l'abbesse de Montmartre, l'abbesse de Longchamp, Martine Montaigu, Arnaudine, Gabrielle même, pour inquiéter la retraite du duc de Parme.

Henri écrivait sans cesse à la comtesse de Gra-

mont, et il finissait toutes ses lettres par des protestations de fidélité : « Mon cœur, vivez assurée de ma constance. Elle est inviolable. Sur cette vérité, je te baise un million de fois les mains, la bouche et les yeux. »

Si scrupuleux en paroles, il était effréné en caprices. Il ne résistait à aucun. Paysannes, bourgeoises, grandes dames, religieuses, il chassait, selon son expression, tous les gibiers.

La beauté de Corisande s'était altérée par l'enluminure du teint. Il s'éprit de madame de Guercheville, fut repoussé et se consola, à travers cent fantaisies, auprès de Gabrielle d'Estrées.

Elle était la maîtresse de Bellegarde qui eut la témérité de la vanter au roi et de le mener au château de Cœuvres où elle était.

Henri lui déplut, mais elle se ravisa. Elle l'aima par ambition, comme lui l'aima par tempérament.

Gabrielle d'Estrées était d'une origine illustre. Son aïeul et son père furent tous deux grands maîtres de l'artillerie. Rosny leur succéda.

Gabrielle était digne du surnom que la légende lui a donné. *La belle Gabrielle*, dit encore le peuple. Elle était facile, accessible, comme presque toutes les grandes dames de son temps. Elle n'était pas faite pour la vertu ; elle était née pour la galanterie, pour l'intrigue personnelle, égoïste. Son esprit était plutôt aimable que supérieur. Tout son charme venait de sa beauté. Elle avait de l'embonpoint, une peau fine et blanche sous laquelle on voyait courir le sang et circuler la vie. Ses lèvres écarlates, les fossettes de ses

joues, la douceur de sa voix, le phosphore de ses cheveux crêpés au-dessus du front et plus brillants que leur étoile de diamant, inspiraient la passion et promettaient le plaisir. Voilà Gabrielle au premier abord. Mais en la regardant de près, ses yeux limpides, suaves comme ceux des colombes, ont je ne sais quoi de fatal, et, entre ses sourcils, il y a un pli. Ce pli se marquera de plus en plus. Elle voudra être reine et deviendra superstitieuse. Elle interrogeait les astrologues, les nécromanciens. L'un d'eux lui avait prédit qu'elle porterait la couronne; un autre, qu'une catastrophe imprévue la précipiterait à la veille de la suprême élévation. Lequel croire? elle flottait entre l'espérance et la terreur. La mort seule put interrompre ses insinuations auprès du roi, sa lutte contre Sully, son élan vers le trône.

L'attrait incomparable de Gabrielle d'Estrées, c'est d'avoir été femme avant tout; d'autres parmi ses rivales, soit légitimes, soit illégitimes, qui, sous le masque de l'amour, se disputèrent le pouvoir à la cour de Henri IV, furent ou plus politiques, ou plus littéraires, ou plus spirituelles. Nulle ne fut femme autant qu'elle; nulle ne le fut avec ce mélange de timidité et d'audace, de volupté et de remords, de mobilité et de faiblesses.

Aussi a-t-elle gardé entière son auréole de poésie. Le peuple l'a choisie entre toutes comme il choisira Sully entre tous, pour les mettre dans son épopée de Henri IV, l'une le plus près du cœur, l'autre le plus près de la conscience du roi, — l'une, la maîtresse, l'autre le ministre du Béarnais.

Bien que Henri IV fût, pendant et après l'expédition du duc de Parme, dans la vivacité de sa passion pour Gabrielle d'Estrées, il ne se laissa distraire par elle ni de la guerre, ni de la diplomatie. La première chose pour le roi, c'était la couronne de France; sa maîtresse était la seconde. Dieu venait ensuite.

Sixte-Quint avait été emporté, le 27 août 1590, par une rapide maladie. On soupçonna Philippe II de l'avoir fait empoisonner. Malgré ses concessions à la ligue, ce pape était trop monarchique pour être bon ligueur. Le roi d'Espagne le haïssait. Les Seize se déchaînèrent plus d'une fois contre lui. L'un de leurs prédicateurs, le curé de Saint-André, annonça ainsi, le 15 septembre, la mort du chef de l'Église : « Mes frères, Dieu nous a délivrés d'un méchant pape et politique, lequel, s'il eût vécu longuement, on eust été bien estonné d'ouïr prescher à Paris contre le pape, et toutefois il l'eût fallu faire. »

Philippe II pensionnait et intimidait le consistoire. Il lui dicta la nomination d'Urbain VII, et, peu de semaines après, le 5 décembre 1590, la nomination de Grégoire XIV.

Ce pape, de fibre tout espagnole, lança de nouvelles bulles contre Henri IV, le déclara déchu de ses royaumes comme hérétique et relaps. Il excommunia les évêques et les prêtres qui, sous quinze jours, n'auraient pas désavoué Henri de Bourbon.

Le parlement de Paris, le vrai parlement mené à la Bastille par Bussy-Leclerc, s'était réfugié plus tard à Tours au nombre de deux cents magistrats dont une partie s'installa à Châlons pour les facilités de la jus-

tice. Ce parlement à double tête répondit aux brefs incendiaires de Grégoire XIV par d'énergiques arrêts, qui le dépouillaient moralement de la tiare et qui décrétaient le nouveau légat Landriano de prise de corps. Le faux parlement de Paris, composé des soixante et dix-huit membres du président Brisson, ne fut pas écouté dans son opposition aux parlements de Châlons et de Tours, car il était sous l'épée des Espagnols et sous le couteau des Seize.

L'Église gallicane, par ses représentants soit cardinaux, soit évêques, adressa de Chartres un manifeste à la France. Tout en souhaitant la conversion du roi, cette Église lui réservait sa fidélité, déclarait iniques et frappait de nullité dans la forme et dans le fond « les bulles suggérées au saint-père par les artifices des ennemis du royaume. »

Henri IV s'associait à ces efforts du parlement et de l'Église gallicane, en protégeant les deux cultes par sa conduite mesurée et par d'excellents édits.

L'idée fixe du roi, son but principal, était la réduction de Paris. Pour que l'on crût à son droit et pour que l'on s'y soumît, il fallait qu'il échangeât enfin ses demeures errantes contre le Louvre. « C'est ma maison, disait-il, et il n'est séant qu'à moi d'y loger. »

Il essaya plusieurs tentatives sur Paris ; une, entre autres, par le faubourg Saint-Honoré. C'était la nuit du 19 au 20 janvier 1591. Le roi avait autour de lui les ducs de Nevers et d'Épernon, qui étaient sortis de leur neutralité, Longueville, La Noue et le baron de Biron, fils du maréchal. Henri fit avancer un grand nombre de charrettes chargées de farine et conduites

par des gentilshommes armés, sous des sarraux de paysans. Ils devaient s'emparer de la porte Saint-Honoré et l'ouvrir à l'armée royale. Mais les Parisiens, avertis de cette surprise dès la veille, avaient terrassé leur porte si bien, que les gentilshommes déguisés se retirèrent.

Le roi porta la guerre devant Chartres. Le siége de cette ville, le magasin de la Beauce, était une inquiétude pour Paris.

Gabrielle d'Estrées, mariée platoniquement à M. de Liancourt, parut au camp de Chartres. Le roi était enivré. Les habitants de cette place se défendirent héroïquement et ne se rendirent qu'après deux mois et demi de combats. Madame de Sourdis, la tante de Gabrielle, couvrait de sa présence la honte de sa nièce et tempérait le scandale pour l'exploiter. Elle obtint en faveur de son mari, M. de Sourdis, le gouvernement de Chartres, que Châtillon, le noble fils du grand Coligny, méritait par ses services. Châtillon mourut de l'ingratitude de Henri IV.

En ce temps-là, moururent aussi La Noue et Palissy, deux saints, l'un parmi les héros, l'autre parmi les artistes, et Ambroise Paré, le plus grand cœur, le plus grand nom de la chirurgie moderne, comme Hippocrate le fut de la médecine antique.

L'année 1591 fut une année terrible à plus d'un point de vue. Qui de Philippe II, de Henri IV ou de Mayenne sera définitivement roi de France? Cette grande question se posait de plus en plus tragiquement.

Il n'y avait que les états qui eussent le droit de

dénouer légalement une telle question. Philippe en demandait avec opiniâtreté la convocation, parce qu'il espérait leur dicter le mot du destin.

Les princes de Lorraine, réunis à Reims avec le duc de Nemours et un négociateur du duc de Savoie, n'étaient pas si pressés que Philippe II. Les troubles étaient leur élément. Ils ne pouvaient que déchoir dans un ordre régulier. Ils ne conclurent rien sur le choix d'un roi et se contentèrent d'envoyer à l'Escurial le président Jeannin (mai 1591), pour qu'il sollicitât la solde de quarante mille Français et de huit mille Suisses, dont les chefs seraient Mayenne et le duc de Parme. Il était indispensable, mandaient-ils à Philippe II, d'ajourner les états jusqu'à ce qu'on eût une armée capable de faire triompher leur décision.

Jeannin, l'ami particulier de Mayenne et son conseiller le plus ferme, devait en outre pénétrer le roi d'Espagne, et deviner s'il reconnaissait le lieutenant général comme un candidat sérieux à la couronne. Cette dernière mission était un secret entre Mayenne et Jeannin.

Ce président de Bourgogne, cet ambassadeur modeste est l'un des plus grands personnages et le meilleur de la ligue.

Jeannin était né à Autun, au pied des monts druidiques, à l'ombre des forêts sacrées et des ruines latines, au bord de l'Arroux, dont les flots ont vu passer César.

Fils d'un tanneur, élevé par un chanoine, Jeannin vécut au fond d'une âpre solitude, pendant quelques années, sous le toit d'un oncle qui avait une petite

cure au milieu des gorges du Morvan. Ce pays triste et rude, couvert de bruyères et de roches, cette prosaïque Écosse gauloise où les jurisconsultes croissent comme dans l'autre Écosse les héros, ne fut pas sans influence sur Jeannin. Il y puisa le goût du droit, en médita les principes dans la bibliothèque du vieux prêtre et se voua à l'étude des législations.

Doué d'un bon sens rare, d'une érudition vaste, d'une éloquence naturelle, d'une audace insinuante et souple, il s'était fait une place dans le barreau et dans la magistrature. Il commença, dès la Saint-Barthélemy, une renommée d'honnête homme et d'habile homme qui s'accrut avec le temps et se propagea dans toute l'Europe.

Il s'était bâti, à quelques minutes de sa ville sacerdotale, une demeure qui imprime encore le respect. Ce petit château, construit au-dessus des rampes de Montjeu, sur un plateau entouré de pâles étangs et de hêtres gigantesques, intéresse vivement, parce qu'il est le souvenir en pierres et en végétation d'un grand conciliateur de guerre civile.

Il avait auprès de Mayenne un émule moins passionné, Villeroi, et il aura sous Henri IV un autre émule moins intrépide que lui, d'Ossat. Jeannin et d'Ossat, tous deux consciencieux, tous deux déliés, l'un sous la toge, l'autre sous le rochet, seront les plus grands négociateurs du règne de Henri IV.

Je connais de Jeannin un crayon rouge très-énergique. Or, comme écrit excellemment Pierre Saumaise, « on pressent les génies des hommes illustres à leurs portraits; ainsi qu'aux médailles antiques, on

dirait que ces têtes romaines respirent dans le métal quelque chose de leur vieille vertu. »

A l'époque de son voyage en Espagne et jusqu'à sa mort, Jeannin conserva le type populaire de sa famille dans la négligence de ses manières et dans les saillies frustes de son visage. Ce visage gros ne faisait que révéler d'autant mieux, et avec l'impression d'une surprise, l'extrême finesse de sa physionomie avisée, prévoyante et courageuse. Il avait l'air libre d'un personnage éminent qui a vu beaucoup de choses et qui ne s'étonne plus de rien. L'ensemble de sa face était presque commun, mais l'ampleur profonde de ses tempes, la gravité imperturbable de son front, le jaillissement rapide et furtif de ses yeux voilés, la délicatesse de sa bouche où erraient la sagacité du juge et les ruses du diplomate, les aspérités de sa figure mâle où les lignes de la dextérité s'harmoniaient avec celles de l'honneur, relevaient ce président de Bourgogne à la hauteur majestueuse de l'homme d'État.

Voilà l'ambassadeur accompli que les princes ligueurs et surtout Mayenne dépêchèrent de Reims à l'Escurial. Il sollicita des secours d'argent, mais don Juan Idiaquez, l'un des ministres castillans, y ajouta l'assurance que des secours de troupes compléteraient la munificence du roi son maître. C'était une réponse perfide. Philippe II consentait bien à aider la ligue; seulement il ne voulait pas payer des Français ou des Suisses dévoués à Mayenne. Il tenait à n'accorder que des Espagnols qui lui garantissaient la suprématie sur tous les princes lorrains et sur le lieutenant général lui-même.

Jeannin sonda le roi catholique à l'égard de Mayenne. Philippe II fut très-net. Il repoussait le lieutenant général du trône non moins que le Béarnais et tous les Bourbons. L'infante Isabelle, fille de la sœur aînée du dernier Valois, était, selon son père, la reine légitime de France.

Jeannin ne contredit pas ces prétentions. Il obtint en louvoyant qu'on organiserait deux armées, l'une pour le duc de Parme, l'autre pour Mayenne. Après trois mois de séjour en Espagne, il revint auprès du lieutenant général qui fut très-irrité des intentions de Philippe II. Jeannin, de concert avec Villeroi, saisit cette occasion de conseiller au duc un accommodement avec Henri IV. Mayenne ajourna ce moment, afin de prolonger son pouvoir de lieutenant général; mais, dès cette époque, entre Philippe et le Béarnais, son choix fut fait.

Le roi d'Espagne avait eu avec Jeannin la maladresse de la passion. De plus, Mendoça et le duc de Feria, ses ambassadeurs à Paris, l'abusaient. Ils s'abusaient eux-mêmes. Les vociférations des Seize leur semblaient le cri de la France.

Les Seize ourdirent une trame de bassesse. Pour beaucoup encore, cette bassesse était payée, ce qui la rend plus odieuse. Ils écrivirent à Philippe II : « Sire, le vœu des catholiques est que cette couronne de France aille à votre postérité et que Votre Majesté se donne un gendre. »

Or, ce gendre, c'était le jeune duc de Guise. Après trois ans de captivité, il avait fui du château de Tours. Au risque de se tuer cent fois, il s'était suspendu à

une corde fixée à la fenêtre de son donjon et il s'était laissé glisser dans le vide. Il avait touché terre et fait une entrée triomphale à Paris où les Seize l'avaient adopté.

Que ce fût un Guise ou un archiduc qu'on lui offrît pour sa fille, peu importait à Philippe II. Ce qui lui importait, c'est que le droit résidât en l'infante et la force en lui. Avec son général Farnèse qui humilierait Mayenne et chasserait Henri IV, avec ses ambassadeurs le duc de Feria et Mendoça qui achèteraient les Seize à beaux doublons comptants, il extorquerait bien des états le trône de France. Ce trône valait qu'il prodiguât l'or, les hommes et les faux serments.

Les Seize, par leur violence, firent illusion aux ambassadeurs espagnols, et les ambassadeurs espagnols trompés trompèrent à leur tour Philippe II.

La terreur fut la politique des Seize vendus à Mendoça et au duc de Feria. Tous ces factieux du ruisseau, de la démagogie et de l'étranger, résolurent de faire peur sous toutes les formes, par la parole et par le poignard, aux partis modérés, aux royalistes, aux politiques.

Les prédicateurs trouvèrent sous les voûtes des églises du Christ la plus sanguinaire éloquence. La tribune de la révolution française n'eut qu'un Marat. Les chaires de la ligue en avaient des légions. Et ces Marats étaient des prêtres. Pendant plus de cinq mois, depuis le commencement d'avril jusqu'au milieu de novembre, ils excitèrent à l'assassinat du roi, au massacre et au pillage de la bourgeoisie. Ce n'était

pas une fois, dix fois, par hasard, dans des accès subits de colère ou de fanatisme qu'ils se livraient à ces orgies de férocité; non, c'était chaque dimanche, chaque fête qu'ils obéissaient à un système, à un mot d'ordre de meurtres autant qu'à leurs frénésies personnelles. Il y avait de la vénalité dans ce déchaînement oratoire; il y avait de la rage contre Henri IV, de la trahison contre Mayenne, une promesse au pape, un engagement positif avec Philippe II, une impatience du pouvoir judiciaire, une convoitise de l'autorité municipale, une aspiration à la dictature, un plan d'égorgement contre tous ceux qui, hors de la ligue ou même dans la ligue, repoussaient le joug espagnol.

C'est ainsi qu'apparaît la politique des Seize. Ils représentent l'Escurial. Ils s'inspirent de Mendoça, d'Ybarra, du duc de Feria. Ils s'expriment par le rugissement des prédicateurs. Ils agiront par les mains criminelles de Bussy-Leclerc, de Cromé, de Crucé et de leurs sicaires. Ils espèrent, ces stipendiés de l'étranger, que l'infante Isabelle sortira de l'effroi universel avec la couronne de France sur la tête et que le prétexte de la religion les absoudra de tous leurs forfaits.

Les prédicateurs furent les clairons retentissants de l'ambition espagnole et de la complicité romaine. Philippe II et le pape voulaient le royaume de France pour l'infante. Les Seize et les prédicateurs parmi les Seize secouant alors tout frein, soit de patriotisme, soit de morale, soit d'humanité, il y eut comme une campagne sauvage de la barbarie méridionale contre la civilisation du Nord.

Rose, évêque de Senlis, prêcha qu'une saignée de Saint-Barthélemy était nécessaire. Le jésuite Commelet développa ce texte : « la mort des modérés serait la vie des catholiques. » Aubry, curé de Saint-André, dit qu'il marcherait le premier pour daguer les royalistes.

« Mes frères, criait Boucher à Saint-Germain-l'Auxerrois, il faut tout tuer et exterminer, Béarnais et politiques. Je vous ai souvent exhortés à ce faire, mais vous n'en avez tenu compte. Vous vous en repentirez Il est grandement temps de mettre la main à la serpe et au couteau. »

Boucher déclamait sans cesse contre le parlement, et, mêlant à des paroles homicides des gestes atroces, il désignait le genre de supplice dont il fallait user aux jours de la vengeance. Il disait de Henri IV : « Que ne l'ai-je étouffé de mes deux bras ce chien d'hérétique ! Ce serait le sacrifice le plus agréable à Dieu. »

Dès la fin d'octobre 1591, les Seize avaient résolu d'anéantir les « politiques. » Cette classe comprenait à peu près toute la bourgeoisie. Il y avait trois catégories de suspects désignés par ces trois lettres majuscules : P. D. C. Les uns devaient être pendus, les autres dagués, les autres chassés.

Un incident fortuit précipita la catastrophe. Brigard, l'un des Seize, fut accusé par ses amis d'avoir trahi la ville et la ligue. On alléguait contre lui une correspondance avec Henri IV. Déféré au parlement, les charges pesées, Brigard fut déclaré non coupable. De grandes clameurs s'élevèrent alors sur le parle-

ment. Il devenait urgent de juger ces juges prévaricateurs et de les châtier.

Après la dissolution du grand conseil de l'Union par Mayenne et en dehors du conseil privé, il subsistait un conseil des Seize. Ce conseil après les barricades avait été d'abord gouvernement; il ne fut plus dans la suite que société secrète. Il n'en était que plus dangereux.

Ce redoutable conseil se réunit six fois du 2 au 14 novembre. Il se dit dans ces assemblées des choses sinistres. Pelletier, curé de Saint-Jacques, conclut ainsi à deux séances différentes : « Mes compagnons, nous avons assez connivé; c'est le moment de jouer du poignard. » Une autre fois : « Par le Dieu vivant, je vous le répète, nous avons assez connivé ; c'est le moment de jouer des cordes. »

Le conseil des Zélés élut alors un comité des Dix, où figurèrent les noms les plus compromis, des noms souillés de fange et de sang : Ameline, Louchard, Saint-Yon, Legoix et leurs pareils. Ce comité, investi de pouvoirs illimités, fut le comité de salut public de la ligue. Bussy-Leclerc, Crucé, Cromé, Pelletier, curé de Saint-Jacques, Hamilton, curé de Saint-Côme, étaient les oracles et les agitateurs des Dix auxquels ils avaient été adjoints.

Il fut question de rédiger une nouvelle formule de serment. Bussy-Leclerc déploya un papier blanc et proposa de le signer. Cet expédient, dit-il, aurait l'avantage d'abréger l'ennui des séances. Son papier signé, la formule du serment se trouverait à loisir et serait insérée au-dessus des signatures. La proposi-

tion de Bussy fut adoptée. Lui, cependant, que fit-il? Avec l'approbation de la Sorbonne et avec le concours du comité des Dix, il dressa sur son papier néfaste, au lieu de la formule du serment, la sentence de mort du président Brisson, des conseillers Larcher et Tardif.

Ce hideux complot fut ourdi le 14 novembre. Le 16, Bussy-Leclerc et Louchard se saisirent à l'entrée du pont Saint-Michel du premier président Barnabé Brisson qui se rendait au palais. Bussy le conduisit par la rue de la Huchette au Petit-Châtelet.

Quelques-uns des Seize y siégeaient en cour de justice révolutionnaire, sous les auspices de Cromé, l'ennemi mortel du premier président. Cromé avait une cotte d'armes et sa physionomie était celle d'un bourreau. Les Seize qui l'assistaient étaient revêtus de manteaux noirs sur chacun desquels avait été cousue une grande croix de drap écarlate. Brisson demanda quels étaient ses crimes, de quel droit on avait attenté à sa liberté, quel était le tribunal qui le faisait traîner à sa barre, et s'il y avait des témoins contre lui. Cromé le regarda fixement, d'un revers de main abattit le chapeau de Brisson, et ordonna au malheureux premier président de plier les deux genoux pour entendre la sentence des Dix qui le condamnait à la peine capitale. Brisson ayant obéi, Cromé lut l'arrêt barbare. Et comme le pâle magistrat se récriait contre ses faux juges, ses réclamations furent accueillies par des ricanements. « Tais-toi, lui dit Cromé, en lui montrant un prêtre. Nous n'avons pas de temps à perdre. » Brisson se hâta de se confesser. Il reçut une rapide absolution et il fut pendu à une poutre. Ainsi

succomba l'homme des demi-mesures, Barnabé Brisson, tandis que Achille de Harlay, l'homme des résistances héroïques, fut sauvé par son courage même. Les conseillers Larcher et Tardif furent aussi pendus.

Le lendemain 16, avant le jour, Cromé fit transporter ses victimes du Petit-Châtelet en place de Grève. Il éclairait, à la lueur d'une lanterne, le funèbre convoi et le menait outrageusement à la potence. Trois gibets avaient été élevés pendant la nuit, en face de l'hôtel de ville. Les magistrats y furent hissés avec des écriteaux qui les déclaraient traîtres à la religion et à Paris.

Bussy-Leclerc était là avec une bande qu'il avait distribuée sur plusieurs points. Lorsque la foule fut nombreuse, Bussy la harangua, lui montrant les cadavres des magistrats, les flétrissant des noms les plus vils, affirmant qu'ils avaient vendu la grande cité au prétendant hérétique, et qu'il fallait se venger sur les politiques. « Je connais des maisons, s'écria-t-il, où il y aura du bien à bon marché. » Ses affidés excitaient de leur côté au pillage et au meurtre.

La lie du peuple bouillonna un instant, mais retomba bientôt impuissante. Le peuple lui-même était resté froid et l'émeute avorta. Les Seize échouèrent dans leurs desseins divers. Ils ne réussirent ni à couronner l'infante, ni à révoquer Mayenne, ni à changer le parlement, ni à décimer la classe moyenne. Mais ils ne furent point inquiétés, malgré l'attitude énergique du colonel d'Aubray et de la garde bourgeoise. Le comité des Dix avait l'assentiment du légat et des ambassadeurs espagnols. Il tenta vainement d'obtenir

l'approbation de la duchesse de Nemours, mère de Mayenne. Cette princesse était touchée de pitié, non moins que le peuple, pour les magistrats assassinés. Ce qui acheva de la révolter, c'est qu'elle apprit que les Seize avaient délibéré de s'emparer d'elle comme d'un otage contre les sévérités du lieutenant général.

La duchesse écrivit à son fils qui accourut de Laon. Il arriva le 28 novembre. Les Seize allèrent à sa rencontre. Mayenne dissimula. Il n'avait que trois mille hommes avec lui, un hardi capitaine Vitry, et deux conseillers excellents, Villeroi et Jeannin, Jeannin surtout qui avait le cœur chaud d'un patriote, la dignité calme d'un magistrat et la tête lumineuse d'un sage.

Mayenne donc ne se prononça d'abord ni pour ni contre les Seize; il dit qu'il venait faire justice à tout le monde, puis il observa l'opinion publique. Elle était indignée des derniers attentats. Diégo d'Ybarra, le coadjuteur de Mendoça, fut le seul à les excuser.

Quand Mayenne eut compris que la garnison espagnole ne bougerait pas, et qu'il eût mêlé la garde bourgeoise à ses troupes régulières, il rétablit le parlement et somma Bussy de lui rendre la Bastille. Ce farouche gouverneur, qui avait eu l'insolence de ne pas tirer les salves d'honneur à l'entrée du prince dans Paris, eut la faiblesse de capituler. Il stipula, indépendamment de sa liberté, l'inviolabilité de ses rapines qui montaient à plus de six cent mille francs, et il livra honteusement, le 1er décembre, la forteresse de son parti. Ses richesses personnelles qu'il croyait préserver ne tardèrent pas à être dilapidées

par les soldats de Mayenne, qui ne s'en soucia pas autrement.

Dès qu'il eut donné pour successeur à Bussy le capitaine du Bourg, un de ses gentilshommes, le lieutenant général ne caressa plus les Seize de la moindre familiarité, il ne but plus de leur vin, et il répéta ironiquement un mot de plusieurs d'entre eux : « Nous l'avons fait, nous le déferons. » Il dit à Claude d'Aubray, ancien prévôt des marchands et colonel très-estimé du faubourg Saint-Germain : « Mon père, vous en aurez raison par moi, soyez tranquille. »

Dans la nuit du 3 au 4 décembre, Mayenne lança un décret contre neuf des assassins de Brisson, de Larcher et de Tardif. Vitry ne découvrit que Louchard, Ameline et Aimonet. Ils furent enfermés dans une salle basse du Louvre et pendus, vers une heure de l'après-midi, à la même poutre. Anroux subit sur les cinq heures du soir, comme ses trois amis, le supplice qu'ils avaient infligé à l'infortuné Brisson.

Lorsque Henri IV apprit ces événements, il réfléchit quelques minutes et dit : « Tous ces gens-là avancent mes affaires. » Mot très-juste et d'un homme d'État. Car les Seize, par les horreurs de l'anarchie, et Mayenne par un retour d'ordre, si incomplet qu'il fût, poussaient à la monarchie, l'idéal parfait de l'ordre, à cette date du monde.

Les Seize étaient vaincus. Le lieutenant général leur interdit toute assemblée sous deux peines : la mort contre ceux qui assisteraient à des conciliabules et le rasement des maisons où les conciliabules se tiendraient au mépris de la loi.

Le prince lorrain, dans l'intention d'achever par l'indulgence ce qu'il avait inauguré par la vigueur, publia une amnistie qu'il étendit à tous les Seize, excepté à Cromé, à Launoy, à Chaulier, à Cochery et à quelques autres des plus factieux. Ils se réfugièrent en Flandre sous la protection de Philippe II. Bussy-Leclerc fut un de ces exilés. Il survécut à ses victimes et à ses complices plus de quarante ans. Il s'était retiré à Bruxelles où il mourut. Il ne changea ni de costume, ni d'opinion. Il maudissait les politiques et les hérétiques. Les femmes et les enfants de Bruxelles se mettaient aux fenêtres pour voir passer l'étranger, lorsqu'il allait à la promenade avec des airs de spadassin, l'épée au côté et son gros chapelet de vieux ligueur au cou.

Mayenne avait réellement sauvé la société en la préservant du pillage et du meurtre par l'énergique abaissement des Seize. De dix-huit mille qu'ils pouvaient être, ils descendirent à un chiffre très-bas. Quand ils eurent perdu leurs chefs, ils désertèrent Paris, qui cessa d'être leur capitale. La petite garnison espagnole composée de quatre mille hommes fut à peu près égale en nombre à la confrérie des Seize réduite par Mayenne.

Le lieutenant général en déracinant les Seize rendit un immense service à la France. Il affaiblit Philippe II et se diminua lui-même. Il tarit la séve et coupa le nerf de la ligue. Il donna une impulsion nouvelle vers l'unité dont il ne pouvait être que le garant passager et dont Henri IV était le représentant durable.

En attendant, Mayenne, qui avait humilié le roi d'Espagne dans les Seize, se laissa humilier lui-même plus profondément aux conférences de La Fère.

Henri IV assiégeait Rouen. Il l'assiégeait pour achever la conquête de la Normandie et aussi pour complaire à Élisabeth. La reine d'Angleterre l'avait supplié de chasser les Espagnols d'une province d'où ils pouvaient lancer inopinément une nouvelle Armada.

Le lieutenant général, qui espérait toujours la couronne ou qui du moins désirait prolonger son autorité presque dictatoriale, avait besoin du duc de Parme pour débloquer Rouen comme il en avait eu besoin pour débloquer Paris. Ils se donnèrent rendez-vous à Guise, d'où ils se rendirent à La Fère, que Farnèse se fit livrer.

Il y eut là des conférences. Le duc de Parme avait des instructions de l'Escurial et c'était don Diégo d'Ybarra qui les lui avait apportées. Elles imposaient à Mayenne l'obligation de reconnaître l'infante Isabelle-Claire-Eugénie comme propriétaire du royaume de France. Jeannin, le plénipotentiaire de Mayenne, louvoya fort habilement. Il insistait sur un subside avant tout et sur l'appui de Farnèse, en appelant à l'avenir et à la convocation des états généraux pour l'abolition d'une aussi grande loi que la loi salique. Le président Richardot, le négociateur de Farnèse, répondit que les difficultés étaient immenses, mais que le roi d'Espagne se contenterait de deux engagements solennels de la part du lieutenant général. Le prince lorrain n'avait qu'à se déclarer pour l'infante,

il n'avait qu'à promettre son intervention sincère pour la faire triompher aux prochains états généraux et tout s'arrangerait. Mayenne, au désespoir de Jeannin qui était Français dans le cœur, fut contraint de se courber sous cette dure nécessité. Il eut à ce prix, au prix de son honneur, quatre millions d'écus d'or et le concours du duc de Parme, sans lequel il n'aurait pu songer à combattre Henri.

# LIVRE CINQUANTE-QUATRIÈME

Mayenne et le duc de Parme en Normandie, puis en Picardie. — L'armée du roi se disperse. — Le duc de Parme alors saisit l'occasion. — Il débloque Rouen comme il avait débloqué Paris. — Prise de Caudebec. — Campagne de Normandie. — Les deux Biron. — Talents du roi. — Il enveloppe ligueurs et Espagnols dans la presqu'île de Caux. — Le duc de Parme, quoique blessé, sauve son armée et celle de Mayenne. — Il gagne Paris, augmente de quinze cents Wallons la garnison espagnole et ramène dans les Pays-Bas son armée diminuée de sept mille hommes. — Mort du maréchal de Biron devant Épernay. — Mort du duc de Parme à Arras. — Les états de la ligue, 1593. — La conférence de Suresnes. — L'abjuration.

Les deux ducs s'avancèrent sur Rouen ; le roi, qui avait trente-cinq mille hommes, désirait faire face aux ennemis du dedans de la ville et du dehors. Mais au siége de Rouen, comme au blocus de Paris, les généraux, Biron et les autres, ne voulaient pas finir la guerre ; et les chefs catholiques ne voulaient pas que le roi victorieux fût libre de rester huguenot sur le trône. Henri ne se découragea pas. Quoique blessé à Aumale, et, malgré une sortie heureuse de Villars qui commandait à Rouen, le Béarnais força les deux ducs à se retirer sur la Somme et il continua le siége.

Néanmoins ce siége avait lassé les assaillants presque autant que la ville. La noblesse, selon sa coutume, regagna ses châteaux, et, le 29 mars, le roi n'avait

pas plus de quatorze mille soldats autour de lui, en comptant un corps de six mille Anglais et Hollandais qui lui était arrivé récemment.

De son quartier de Picardie, le duc de Parme épiait le moment de fondre sur la Normandie, afin de dégager Rouen. Il était instruit de tout. Il savait la faiblesse du roi. Il apprit la détresse de Villars. Il entraîna Mayenne au pas de course avec cinq mille cavaliers et douze mille fantassins. Il franchit de la Somme à la Seine trente lieues en trois jours, passa quatre rivières et arriva, le 20 avril, sous les murs de Rouen affamé. Le roi se retira sans précipitation à travers les pommiers du hameau de Bans, à deux lieues de la ville. Les ducs furent reçus dans Rouen par Villars aux cris d'un peuple reconnaissant, qui suivait, avec des transports de joie, le roulement des chariots de vivres jusqu'aux magasins vides qui s'emplissaient peu à peu. Les alliés ravitaillèrent cette capitale héroïque, détruisirent tous les travaux du siége, tandis que le légat, le cardinal de Plaisance, le compagnon du duc de Parme dans cette campagne, haranguait et bénissait les troupes et la cité.

Ce n'était pas tout pour Farnèse d'avoir débloqué Rouen, comme autrefois il avait débloqué Paris. Il fallait assurer le cours de la Seine jusqu'au Havre, conquérir quelques postes importants, réduire toute la province et s'emparer de Caudebec où le roi avait amassé de grandes munitions de guerre et de bouche. Le duc de Parme voulait battre Henri IV, avant de s'enfoncer plus avant dans la Normandie. Mayenne s'y opposa, et, soutenu de tous les généraux français,

il imposa en quelque sorte le siége immédiat de Caudebec. Ce fut une grande faute et le prince lorrain manqua de la payer cher.

Les alliés s'emparèrent facilement de Caudebec. Mais Farnèse y fut blessé grièvement. Il fut obligé de confier le commandement à Mayenne, qui se dirigea sur Yvetot, cette terre de franc-alleu, qu'on nommait un royaume parce qu'elle ne relevait de personne en France, pas même du souverain. Mayenne, par cette marche, avait l'intention de soumettre la contrée jusqu'à la Manche et il se félicitait avec ses familiers d'avoir substitué son plan à celui du duc de Parme.

Il ne tarda pas à sentir la supériorité du dessein de Farnèse. Henri, que les alliés avaient négligé de poursuivre, malgré le duc de Parme, ne s'était pas endormi. Son génie militaire eut une magnifique illumination. Il fit un appel à sa noblesse, il réunit toutes les garnisons les plus voisines, et, en quelques jours, il porta son armée de quatorze mille à vingt-trois mille combattants, parmi lesquels il y avait six mille hommes de cavalerie.

Henri ne perdit pas une minute. Il anima ses troupes par des harangues courtes, énergiques. Il les enleva par des plaisanteries tantôt princières, tantôt soldatesques. Il excita toutes les passions, le patriotisme, la cupidité, l'ambition. Le 28 avril, il joignait les ducs aux environs d'Yvetot. Il leur livra cinq combats impétueux. Farnèse disait que Henri faisait la guerre à la façon des aigles. Il eut en effet de grands coups d'ailes et des circonvolutions terribles. Il enveloppa les ligueurs et les Espagnols dans la presqu'île de

Caux. Les alliés étaient dénués de tout. La livre de pain valait dix sous, la pinte de vin coûtait le double dans leur camp.

Le 11 mai, ils allèrent se loger à Ranson, bourg à un quart de lieue de Caudebec. Le roi ne les laissa pas respirer. A la tête d'une des divisions de son armée, il anéantit deux régiments ennemis. Biron tua huit cents Espagnols et ligueurs, avec l'autre division des royalistes.

Le maréchal s'arrêta au milieu de sa victoire. Son fils, le baron de Biron, s'en aperçut et eut un éclair de héros. Il avait entendu siffler les balles en naissant. Le vieux Biron était un grand général. La route était toute tracée à l'héritier de son nom. Le jeune baron y entra brillamment et sa célébrité avait été soudaine comme son courage.

L'attitude du baron de Biron au repos était celle d'un chambellan. Sa bouche semblait scellée par l'étiquette. Ses yeux regardaient de haut. Son nez aristocratique était insolent, même un peu brutal. Ses joues étaient sanguines. Il n'y avait dans ses traits ni une grande âme, ni un grand caractère, mais ils exprimaient un grand orgueil et une grande bravoure.

Son théâtre, c'était le champ de bataille. Il avait là des plis, des frémissements et des rugissements de lion. Le signal de son prestige le plus irrésistible, c'était au moment de la charge, lorsque son écuyer lui apportait des gantelets neufs et une fraise de bal. Les soldats savaient ce que voulait dire ce détail de toilette. Biron, l'épée nue à la main, s'élançait et cul-

butait tout. Il n'avait plus rien alors du courtisan. C'était le dieu de la guerre.

Il s'était fort distingué au combat de Ranson. Dès qu'il s'aperçut que son père n'achevait pas la déroute des ennemis, il courut à lui, demandant cinq cents cavaliers pour tailler en pièces les ducs. Le maréchal refusa, mais comme le baron insistait, il refusa plus vivement et dit : « Comment donc, maraud, nous voudrais-tu renvoyer planter nos choux à Biron? » Le jeune homme furieux de cette occasion de gloire qui lui était enlevée par son père s'écria : « Monsieur, si j'étais le roi, je vous ferais tomber la tête. »

Les ducs cependant, bloqués entre le Béarnais, la Seine et la Manche, semblaient toucher à une catastrophe. Ce qui ajoutait à leur péril, c'était la blessure de Farnèse. L'inflammation du bras était extrême. Le rude et grand capitaine s'évanouissait parfois de douleur. Lorsqu'il revenait à lui, il examinait ses cartes et méditait silencieusement sous sa tente. Pendant huit jours, il travailla dans l'intervalle de ses souffrances, et conçut un projet de retraite, ne cessant de dicter des ordres, d'expédier, tantôt des courriers, tantôt des espions. Enfin, le 16 mai, il avait fait construire deux forts sur les deux rives de la Seine. Des bateaux descendus de Rouen étaient à la portée de Farnèse et en nombre suffisant pour former un vaste pont. Ce pont fut attaché bateau par bateau, continué d'une rive à l'autre, puis rompu, lorsque l'armée des ligueurs et des Espagnols eut passé le fleuve large en cet endroit comme une mer.

Le 17 mai, le roi s'aperçut avec consternation que

le camp des ligueurs et des Espagnols était désert et que la Seine était entre Farnèse et lui. Il assembla aussitôt son conseil et proposa de poursuivre le duc de Parme en se hâtant vers Pont-de-l'Arche, afin de franchir la Seine et de joindre les ducs. Cette noble résolution fut déclarée inexécutable par les généraux de Henri. Ils n'aspiraient, ainsi que Mayenne parmi les ligueurs et le vieux Biron parmi les royalistes, qu'à prolonger la guerre, source pour eux de toute fortune, de tout avancement et de tout pouvoir.

Tandis que Henri se résignait tristement à une inaction momentanée, après cette mémorable campagne, Farnèse remontait la rive gauche du fleuve à marches forcées et faisait quarante lieues en trois jours.

Il laissa Mayenne malade dans la ville de Rouen, et gagna Paris où il n'entra pas. Il y jeta quinze cents Wallons pour augmenter la garnison espagnole, reçut hors des murs la visite des duchesses douairières de Nemours, de Montpensier et de Guise, puis, côtoyant la Marne, il s'empara d'Épernay. Il ramena ensuite dans les Pays-Bas une armée diminuée de sept mille hommes. Néanmoins il était content. Malgré l'infatigable élan du roi, Farnèse avait accompli ce qu'il avait déterminé d'avance : il avait ravitaillé et sauvé Rouen. Il annonça qu'il reviendrait protéger les délibérations des états, lorsqu'ils seraient convoqués.

Le roi avait grandi comme général, et ses affaires n'étaient pas en progrès. Ses finances étaient épuisées. La ligue restait debout et les intrigues succédaient aux combats. Il se reposa et se consola quelques semaines auprès de Gabrielle d'Estrées sur les

frontières de la Picardie. Il reparut ensuite au milieu de son armée, qu'il mena successivement à la conquête d'Épernay et de Provins.

Le maréchal de Biron fut renversé d'un coup de canon au siége d'Épernay. C'était un ambitieux habile, un soldat héroïque et un général d'une expérience consommée. Il laissa son fils, le baron de Biron, dont la destinée fut heureuse d'abord, puis tragique. Le vieux maréchal avait tenu sur les fonts de baptême le cardinal de Richelieu, auquel il donna son nom d'Armand. La hache de la monarchie qui devait couper la tête du second Biron fut ramassée par le cardinal, dont le grand et terrible rôle fut d'abattre avec cette arme de bourreau ou d'homme d'État les plus hautes têtes de l'aristocratie.

Depuis trois ans, l'épée du roi, cette vaillante épée, n'avait pas tranché le nœud gordien de la situation. Ne faudrait-il pas le dénouer par les négociations? La diplomatie allait être plus utile que la guerre.

La France avait besoin d'un roi. Les politiques aspiraient au vrai roi, au roi héréditaire, à Henri IV; la ligue au contraire réclamait un roi révolutionnaire, un roi d'élection.

Mayenne, sous la pression de tous les partis, songeait à convoquer les états généraux.

Le duc de Parme exigeait qu'on les tînt à Reims, où il serait, lui, avec une armée de vingt mille hommes pour les protéger contre les attaques du Béarnais. Farnèse, dont le génie politique égalait le génie militaire, désirait que toutes les économies de l'Escurial fussent réparties entre les députés futurs.

Il serait toujours prêt à opprimer ; mais n'était-il pas plus habile de commencer par suborner, par corrompre ? Philippe II avait approuvé son général et lui avait envoyé Diégo d'Ybarra. Cet ambassadeur apportait deux cent mille écus à Farnèse, qui aurait souhaité beaucoup plus. Cependant il espérait bien faire sortir du scrutin l'infante Isabelle. Il aurait sur les états trois influences dont l'une ou l'autre serait irrésistible : la persuasion, l'or et le fer.

Mayenne, instruit de ce plan, essaya de le déjouer en fixant à Paris la tenue des états généraux. « C'était un coup, dit Villeroi, donné très à-propos pour le salut du royaume. » Le coup qui avait été conseillé par Jeannin, d'accord en cela avec Villeroi, fut senti vivement par le duc de Parme. Ce grand capitaine ne se souciait pas d'avoir en face l'immense population de Paris, lasse des Espagnols, et quarante mille bourgeois armés dont la haine de l'étranger ferait de bons soldats. Il partit de Bruxelles à la fin de novembre pour imposer Reims au lieu de Paris à Mayenne. Heureusement pour la France, le prince mourut à Arras, le 2 décembre 1593, de la blessure qu'il avait reçue à Caudebec.

Farnèse avait resplendi comme un météore. Il entra dans le sépulcre en stoïcien. Il fut l'esclave de la gloire. Impénétrable par la réserve, éclatant par l'action, né pour gouverner et contraint d'obéir, il se condamna à vaincre toujours pour se consoler de ne pas régner. Homme extraordinaire, séduisant sous la gravité, ardent et froid, l'un de ces grands Italiens d'une conscience nulle, d'un cerveau prodigieux,

taillés dans le marbre sur le patron gigantesque et immoral des héros de Machiavel.

Ce n'était ni le duc de Féria, ni personne au monde, qui pouvait remplacer Farnèse dans un pareil moment.

Henri IV fut plus roi qu'auparavant. Il était déjà en route pour disputer au duc de Parme le passage de la Somme. Mais délivré du plus redoutable de ses ennemis, il rétrograda jusqu'à Saint-Denis où il s'installa comme pour surveiller Paris.

Il avait à combattre trois sortes d'adversaires : Mayenne, qui exigeait tant de gouvernements héréditaires pour lui et pour sa famille, que la grande féodalité eût été fondée en France; le nouveau cardinal de Bourbon, le chef du tiers parti, qui, bien que de la branche cadette, aspirait à le primer, étant à la fois capétien et orthodoxe; enfin, Philippe II ou plutôt l'infante Isabelle.

Il se présentait même d'autres concurrents, quoique moins sérieux : le duc de Savoie, petit-fils de François Ier par sa mère Marguerite, le marquis de Pont, petit-fils de Henri II par sa mère Claude, puis le duc de Nemours et le duc de Guise, qui se flattaient d'épouser l'infante et de régner chacun comme mari de la reine.

La seule force de tous ces prétendants, leur seul souffle, c'était d'être catholiques et de se porter garants du catholicisme. Henri IV, le vrai roi héréditaire et national, n'avait qu'à prononcer une parole pour faire de tous ses rivaux des fantômes.

Depuis trois ans, il hésitait à l'articuler, ce mot

formidable. Lui, qui n'était intérieurement ni de Genève, ni de Rome, mais qui était calviniste par sa mère, par ses compagnons d'armes, par son éducation et par ses affections les meilleures, il avait essayé pour conquérir sa couronne des réformés de la France, de l'Allemagne, de la Hollande et de l'Angleterre. Il avait échoué avec eux, parce qu'ils étaient une minorité.

Le Béarnais comprenait cela. Il comprenait que son chemin serait plus court avec les catholiques. N'étaient-ils pas la majorité? Il n'avait qu'à leur dire d'abord à l'oreille, puis bien haut, le mot qui errait sur ses lèvres. Ce mot était : abjuration.

Henri chercha souvent à l'atténuer par des plaisanteries, mais il en sentait la honte. Tous les documents l'attestent. L'abjuration lui coûtait beaucoup. Elle blessait sa raison, ses souvenirs, ses traditions, elle contristait sa mère et Coligny dans le ciel, sa sœur et ses amis sur la terre, elle humiliait sa fierté; il ne pouvait s'y résoudre.

Le trône cependant semblait à ce prix, et c'est le trône qu'il voulait.

Il n'était pas un homme de conscience religieuse comme d'Aubigné. Il était un homme de doute et un homme de plaisir, un lecteur hardi du sceptique Montaigne et du cynique Rabelais. C'était le diable de la chanson, très-brave, très-spirituel et très-viveur, un cavalier de fort bonne maison.

Son dieu était le succès et il était très-fervent à ce dieu-là. Il tenait fermement à réussir pour soi et pour son peuple dont il rêvait le bonheur.

Henri était, après la mort de Farnèse, à une heure suprême de sa destinée. Il crut que c'était l'heure unique et il ne la laissa pas sonner en vain. Il fit, à cette heure juste, ce que la France désirait de lui : Il manifesta l'intention de se convertir.

Les huguenots furent consternés; le cardinal de Plaisance, légat du pape, et le pape Clément VIII, les ambassadeurs espagnols et Philippe II furent indignés; les restes des Seize furent confondus de cette évolution du Béarnais. A cela près, tout le monde applaudit. Les ligueurs modérés, dont les uns, sous d'Aubray, ne demandaient au roi que le maintien du catholicisme sans l'abjuration, dont les autres, sous Marillac, réclamaient l'abjuration et le maintien du catholicisme, tous les politiques de toutes les villes et de toutes les classes jetèrent des cris d'enthousiasme. Henri représentait pour eux l'unité royale et la paix, les deux besoins, les deux soifs du temps. L'abjuration leur allait donner ces biens tant souhaités. De là, des frénésies de zèle qui s'accroîtront sans cesse à ce mot d'abjuration.

Dès l'ouverture des états de 1593, si célèbres sous le nom d'états de la ligue, tel était l'entraînement de l'opinion publique. Je constate cet entraînement; je ne le partage pas. Car Henri IV, à cet instant solennel, n'est plus un héros d'idées, il n'est qu'un héros d'intérêts, qu'un héros de trône. Quoiqu'il songe à son peuple autant qu'à lui peut-être, une sorte de simonie vient gâter la pureté de son rôle ancien.

Les catholiques de l'armée de Henri avaient envoyé à Rome, de l'aveu du roi, le cardinal de Gondi et le

marquis de Pisani. Le pape accueillit fort mal ces ambassadeurs. Il n'avait nulle confiance dans la sincérité de Béarnais et il ne le cachait pas. L'auditeur Séraphin, qui était très-dévoué à Clément VIII, le blâmait respectueusement de ne point accorder l'absolution à Henri IV. « Saint-père, disait-il, Clément VII perdit la Grande-Bretagne pour complaire à Charles-Quint ; j'ai peur que Clément VIII ne perde la France pour complaire à Philippe II. »

La première séance des états de la ligue eut lieu le 29 janvier 1593. Mayenne les présidait. La minorité de ces états était française et loyale ; elle le fut constamment. La majorité était vénale, et, dès le principe, elle fut espagnole. Elle reçut de toutes les mains. Rien n'était plus curieux et plus triste que d'observer les nombreux prétendants qui, soit par eux-mêmes, soit par leurs agents, allaient d'hôtel en hôtel de députés solliciter et acheter les votes et les âmes. Paris était un foyer d'intrigues qui s'entre-croisaient et se renouvelaient avec l'ardeur, les cauchemars et les divagations de la fièvre.

Les députés attendaient beaucoup de l'Espagne. Leur illusion s'évanouit avec l'arrivée du duc de Féria, le 9 mars. Bien loin d'apporter deux cent mille écus, somme insuffisante, selon le prince de Parme, pour trafiquer des consciences, Féria n'avait que trente mille écus. Les finances de l'Escurial étaient embarrassées. Philippe II les ménageait avec une parcimonie étroite. Le peu d'argent du duc de Féria ne pouvait tenter beaucoup les députés ; il fut presque absorbé d'ailleurs par les prédicateurs et par les Seize.

Il y eut des marchés honteux et de nobles refus. Peu à peu l'avarice castillane, jointe à la morgue des ambassadeurs, à leurs rodomontades, rendit les Espagnols aussi ridicules qu'ils avaient été odieux. Paris s'en moqua.

Vers la fin de mars, la majorité dans les états avait passé à Mayenne. Les Espagnols proposèrent inutilement leur infante avec un archiduc, puis avec le duc de Guise. Ils trébuchèrent misérablement. Farnèse n'était plus. Son armée s'était dissipée, sa générosité s'était tarie et ni Féria, ni Mendoça, ni Diégo d'Ybarra, ni Taxis n'avaient hérité de son génie.

Les états immolèrent au saint-siége les libertés de l'Église gallicane en votant le concile de Trente. Ils ne firent du reste rien de ce qu'on espérait d'eux. Ils ne décrétèrent ni une paix, ni un roi, les deux vœux de la France. Après sept mois de comédie, de subornation, de métamorphoses, de travestissements tantôt sérieux, tantôt burlesques, ils se séparèrent, le 8 août, laissant au même point la querelle entre les prétendants. Ceux qui avaient compté sur un oracle, sur une conclusion des états, furent déçus.

Une chose cependant avait été faite en dehors des états. Le parlement rendit un arrêt conforme aux lois fondamentales du royaume et confirma la loi salique. C'était exclure l'infante.

Une autre chose fut accomplie, non pas en dehors, mais à côté des états : ce fut la conférence de Suresnes. Diplomatiquement, cette conférence fut bien plus que la bataille d'Ivry. Elle fut l'épisode le plus indirect, mais le plus pathétique et le plus décisif de la

session des états généraux. Elle vainquit sur le terrain mouvant des négociations et des insinuations tous les rivaux de Henri IV.

Mayenne, ulcéré contre le roi d'Espagne, avait permis la conférence de Suresnes pour attirer les catholiques du camp du roi. Le roi la tourna contre Mayenne et contre les autres concurrents. L'abjuration y fut une arme à sept tranchants qui frappa mortellement tous les prétendants à la couronne.

Douze commissaires furent désignés par les états et douze commissaires par le roi.

Les principaux de ces commissaires pour la ligue étaient l'archevêque de Lyon d'Espinac, le comte de Villars, gouverneur de Rouen, le comte de Belin, gouverneur de Paris et les présidents Jeannin et Le Maître; — pour Henri IV, les plus illustres d'entre les plénipotentiaires furent Renaud, archevêque de Bourges, Pomponne de Bellièvre, ancien ministre de Henri III, le comte de Schomberg, l'historien de Thou, président du parlement de Tours, et de Vic, gouverneur de Saint-Denis.

Dans cette conférence qui eut des séances si imprévues et si mémorables, on ne devait s'occuper que de la conservation de la foi et du repos de la France. Il avait été stipulé qu'on ne parlerait ni de Henri de Bourbon, ni de sa royauté. Et pourtant il ne fut question d'autre chose.

Le débat fut presque toujours entre Renaud, archevêque de Bourges, et d'Espinac, archevêque de Lyon.

L'archevêque de Bourges établit à vingt reprises

différentes et avec une grande vigueur de raison que la royauté de Henri de Bourbon était un droit. Ni l'excommunication des papes, disait-il, ni le culte du prince, ne peuvent prévaloir contre ce droit, puisque nos rois sont en principe indépendants du saint-siége au temporel.

A cela le fougueux archevêque de Lyon s'écriait que les ligueurs mourraient plutôt que de servir un souverain hérétique. « La royauté de Henri de Bourbon, insistait-il, n'est qu'un fait et la conversion seule pourrait la transformer en droit. »

Or, un jour, le 16 mai 1593, Henri IV déclara à son conseil qu'il était prêt à se faire catholique et il convoqua pour le 15 juillet dans la ville de Mantes un certain nombre de docteurs qui seraient les parrains, les témoins, les théologiens irrécusables de son abjuration. Il s'engagea de plus à ne se séparer des calvinistes qu'en leur assurant la liberté de conscience.

Telle fut la grande nouvelle que l'archevêque de Bourges annonça dans la plus solennelle des séances de la conférence de Suresnes. « Monsieur, dit-il à l'archevêque de Lyon, qu'en pensez-vous? ne voulez-vous pas aider le roi à se faire catholique? » D'Espinac troublé répondit : « Plût à Dieu qu'il le fût à la satisfaction de notre saint-père le pape! » et il se retira dans la plus vive agitation.

L'abjuration fut la puissante machine de guerre qui terrassa tous les prétendants. Mais ce n'était pas assez au gré du roi de la promettre, il fallait la consommer.

Les prélats qu'il avait convoqués à Mantes pour le

15 juillet, il les réunit le 22 du même mois à Saint-Denis. Il y avait là tout le chapitre de la vieille cathédrale, Renaud, archevêque de Bourges, Duperron, évêque d'Évreux, huit autres évêques, treize ecclésiastiques estimés, parmi lesquels on remarquait les curés de Saint-Sulpice, de Saint-Merry, de Saint-Eustache.

Tous ces prêtres étaient gallicans. Ils bravèrent un manifeste du légat qui excommuniait les chrétiens assez téméraires pour assister à la messe future de l'abjuration et les ecclésiastiques assez impies pour tenter d'absoudre Henri de Bourbon, soi-disant roi de France et de Navarre, hérétique, relaps, impénitent, chef et défenseur des huguenots. Sous le feu de ce manifeste italien, les prélats gallicans décidèrent qu'ils avaient le devoir d'absoudre le roi, sans l'intervention immédiate du pape; sauf plus tard au roi de soumettre l'absolution des évêques français à la ratification du saint-père.

Il y avait eu de longues conversations entre Henri et les docteurs. Celui qu'il respectait le plus était l'archevêque de Bourges; celui qu'il préférait néanmoins était Duperron. De tous les théologiens c'était le seul qui n'eût pas ennuyé le roi. Henri pouvait plaisanter avec lui de l'abjuration.

Triste habitude d'ironie et qui glace souvent pour le Béarnais. On a du goût, mais on n'a point de passion pour les héros qui ne sont pas complétement sérieux. Nul personnage ne communique d'enthousiasme entier, à moins qu'il n'ait par surcroît de son caractère ou de son génie la gravité.

Le roi s'amusait de l'abjuration avec Duperron; il s'en excusait auprès de Duplessis-Mornay. « Je n'ai pas trouvé, disait-il, contre ces prétendants d'autre échappatoire. » Il lui disait encore : « Entre les deux cultes le différend n'est pas si grand. J'essayerai de tout arranger. Mon autorité vous sera tutélaire. Je suis roi berger. Je ne répandrai point le sang de mes brebis, mais je les rassemblerai avec douceur. »

Il ajoutait : « J'ai entendu beaucoup de disputes. J'en ai bien trop. Je suis assez savant pour un ignorant. Mon instruction s'est faite chez ma mère et par ses ministres calvinistes. J'abrégerai les phrases de Duperron. »

Ce n'était pas le calcul de Duperron, de l'archevêque de Bourges et des autres docteurs. Ils tenaient aux discours, au catéchisme pour un si auguste néophyte.

Le roi se vengea par des éclairs d'esprit et des pétulances de liberté. Il dit à Duperron : « Je suis fils de l'Église. Je crois à une Église qui vous rend si régulier. » Il disait aussi : « J'admets votre purgatoire parce que vous me l'ordonnez et aussi pour vous être agréable; car le purgatoire est votre meilleur revenu. »

Le 23 juillet, dans une séance de cinq heures, le roi fit pour la forme ses objections sur l'invocation des saints, sur la confession auriculaire, sur l'autorité du pape. L'archevêque de Bourges et Duperron réfutèrent ce semblant de syllogisme. Henri s'avoua convaincu de tout, même « de la présence réelle » et déclara se conformer sans restriction à l'Église.

D'Aubigné ne lui épargnait pas les raisons. « Sire, lui disait-il, vous êtes roi par vous-même. Ne vous laissez pas mettre sur la tête les pieds et la domination du pape, il vous commanderait insolemment.

« Il n'y a pas un des prétendants qui n'insinue par ses émissaires que, s'il n'est nommé, il sera dès le lendemain votre serviteur; et ainsi vous feriez la guerre au mari de l'infante avec tous ses rivaux.

« Sire, ne renoncez pas votre cause; si ce n'est pour Dieu, que ce soit pour vous. Employez votre grand jugement à comprendre la différence qu'il y a d'être roi par la victoire ou par la soumission. »

Rosny et La Force, surtout Rosny, poussaient Henri à l'abjuration. Par là, disaient-ils, vous ne perdrez point votre âme et vous sauverez votre couronne.

Ainsi Duperron avait des échos jusque dans le parti protestant.

Le roi était résolu. Le 24 juillet, il écrivit à Gabrielle d'Estrées : « Je vais faire le saut périlleux. »

Le lendemain 25, un dimanche, Henri dit en s'habillant : « Paris vaut bien une messe. » Sur les huit heures il sortit de sa demeure en grande pompe. Il était entouré d'une foule de princes et de seigneurs; des officiers de sa maison; de ses gardes françaises, écossaises, suisses, et il s'avançait à travers une multitude de bourgeois et de peuple qui criait à pleine poitrine : « Vive le roi! vive notre roi Henri! » Les Parisiens se distinguaient entre tous par leur allégresse. Ordres de Mayenne, excommunication du légat, menaces des ambassadeurs espagnols, ils avaient tout méprisé pour venir. Les fleurs pleuvaient des fenêtres sous

les pas et sur le cortége du Béarnais, les clairons sonnaient sa lente procession vers la cathédrale de Saint-Denis où il allait revendiquer, au milieu de ses ancêtres morts, une foi qui fut la leur et qui n'était pas la sienne. Les acclamations mêlées de larmes l'accompagnèrent jusqu'à la grande porte de la cathédrale. Henri saluait, remerciait le peuple, souriait et pleurait. Il réprima cette sensibilité facile qui s'alliait chez lui avec la raillerie et il s'arrêta sous le portail gothique.

L'archevêque de Bourges, le cardinal de Bourbon, sept évêques, un clergé nombreux et tous les chanoines de Saint-Denis y attendaient Henri. «Qui êtes-vous, lui demanda l'archevêque. — Je suis le roi. — Que voulez-vous? — Je veux être reçu au sein de l'Église catholique apostolique et romaine. — Jurez alors, reprit l'archevêque. » Henri s'agenouilla et dit : « Je jure devant la face de Dieu, de vivre et de mourir en la religion catholique, de la défendre au péril de mon sang ; je renie toutes hérésies contraires.»

Il baisa ensuite l'anneau de l'archevêque de Bourges, qui lui donna sa bénédiction. Les prélats conduisirent le roi sous un dais magnifique. Il s'assit, puis il alla se confesser à l'archevêque derrière l'autel, pendant qu'on chantait le *Te Deum*.

Enfin le roi entendit la messe, et il eut Paris ; il eut Paris et la France.

Ce qu'il n'eut pas, ce qu'il n'aura jamais, c'est l'approbation des cœurs sincères, qui n'aiment pas voir un homme, fût-il roi, se jouer des autres hommes et de Dieu.

La fatalité de Henri IV fut toujours de ne pas se préoccuper des choses éternelles.

Jeanne d'Albret ne le trouvait pas assez religieux, ni Coligny assez zélé. Montaigne ne le tenait pas pour plus dévoué à Genève qu'à Rome. Lui-même, lorsqu'il fut libre, après sa fuite du Louvre, demeura longtemps, au témoignage de d'Aubigné, sans profession d'aucun culte. C'est qu'il était un théiste. Et il n'était pas un théiste pieux et chrétien à la manière de L'Hôpital, mais un théiste indifférent et calculateur.

Il eut le malheur de songer à ce qui était utile plutôt qu'à ce qui était loyal et il subordonna le devoir à l'intérêt. Il le fit avec le temps, avec les délais indispensables. Il se décida, n'étant pas plus pour les réformés que pour les catholiques, à se servir de Dieu. La religion lui fut une échelle pour monter au trône de saint Louis. Il s'enchanta d'illusions. Il se dit qu'il ne consentait à cette hypocrisie que pour son peuple, et il abjura sans remords.

On peut l'excuser; mais le justifier, on ne le peut pas. Il a été l'exemple, le modèle de tous les apostats, depuis les grands seigneurs du seizième siècle, jusqu'à Bernadotte, un Béarnais aussi, qui, par une manœuvre en sens opposé, trouva que Stockholm valait bien un prêche.

Henri IV, lui, avait dit : « Paris vaut bien une messe. » Maxime impie! c'est la maxime opposée qui est vraie. Une conscience vaut mieux que mille Paris et que des millions de mondes. L'infini moral vaut mieux que tout.

Il y a deux fonds dans la religion : Dieu et l'homme.

Ce qu'il y a de plus saint à vénérer, c'est Dieu ; l'homme, le caractère individuel de l'âme, est secondaire et cependant essentiel.

Abjurer si l'on croit, c'est sacrifier la piété ; si l'on ne croit pas, abjurer, c'est sacrifier sa dignité, son honneur.

Henri IV, en l'un ou l'autre cas, descend dans la considération des sages et de la postérité.

Qu'avait-il à faire ? Ne pas renoncer au protestantisme vrai ou officiel pour un intérêt, et rester calviniste.

Plus tard, si la grâce l'eût touché, il aurait pu abjurer avec bienséance.

Ce qu'il y a de certain et de tragique, c'est qu'il faillit sans nécessité. S'il eût refusé d'abjurer, il eût encore été roi. On avait soif d'unité, soif de paix, et le seul représentant de cette unité et de cette paix, c'était Henri IV. La France l'aurait adopté tout calviniste qu'il était. Elle se serait précipitée vers lui avec la passion qu'elle met à tout. Au lieu de l'attendre, il courut à elle et ils se rencontrèrent plus vite, mais par un mauvais chemin, par un chemin de traverse que le Béarnais sema de concessions captieuses. Si Henri, qui n'était intérieurement d'aucun des deux cultes, ne dégrada pas sa conscience, ce qui eût été plus coupable encore, il compromit son honneur en trompant sur son orthodoxie, en cherchant une récompense terrestre là où il ne doit pas y avoir de récompense.

Il y eut un grand avantage humain pour le roi et pour la patrie dans la conversion qui abrégeait l'anarchie, mais il y eut un plus grand outrage contre Dieu transformé en un simple instrument de règne.

Les vices de Henri IV lui ont survécu. Ils ont été communicatifs et héréditaires dans sa famille et dans la nation. Le Béarnais est peut-être de tous les rois de France celui qui attenta le plus à la moralité de sa race et de son peuple. Il introduisit le harem chrétien dans le palais de sa dynastie. Il fit de ce harem une institution et de ses successeurs des sultans. Il insinua l'apostasie dans la noblesse, dans la bourgeoisie, et cette apostasie, mère de tant de lâchetés privées et publiques, il l'encouragea, la mit à la mode, la paya, l'autorisa par des avancements scandaleux et la rendit charmante à force de grâce, de légèreté et de saillies.

Henri IV a été le plus fascinateur des vicieux. Dans le bien comme dans le mal, l'électricité est le plus grand don des grands hommes, et ce fut le sien.

Je ne dis pas cela en sectaire, je le dis en admirateur de Henri IV. Je regrette que tant de qualités héroïques et spirituelles n'aient pas été rehaussées de plus de franchise réelle et de vertu. Trois siècles et une dynastie qu'il a corrompus de ses exemples et de ses maximes eussent été purifiés et ennoblis par lui. S'il eût joint à sa belle intelligence, à son courage, à sa bonté, à son amour pour le peuple, cette exquise faculté qu'on appelle la conscience, et qui seule consacre parce que seule elle pénètre de divinité un caractère, Henri IV eût été le plus grand des hommes; il n'est que le plus grand des rois.

# LIVRE CINQUANTE-CINQUIÈME

Les principaux conseillers de l'abjuration : Rosny, l'archevêque de Bourges et Duperron. — Influence de ce dernier prélat. — Son portrait. — Il est attaché à l'ambassade du duc de Nevers et chargé spécialement de fléchir Clément VIII en faveur du roi. — Satire Ménippée. — Son caractère littéraire et politique. — Montaigne, La Boétie. — La ligue s'affaiblit. — Mouvement de l'opinion publique vers Henri IV. — Le roi se rapproche de Paris. — Ses négociations secrètes avec le comte de Brissac. — Entrée dans Paris. — Brissac fait maréchal. — Le roi se rend à Notre-Dame, puis au Louvre, puis à la porte Saint-Denis, d'où il regarde défiler les Espagnols. — Il revient au Louvre. — La royauté assise.

Ceux qui contribuèrent le plus à l'abjuration du Béarnais furent Rosny, puis l'archevêque de Bourges, puis enfin et surtout Duperron. C'était tellement l'avis des contemporains que, pour désigner Duperron, ils disaient monsieur le convertisseur. Le nom lui en resta.

Duperron avait été protestant. Il flaira le vent et sentit qu'il soufflait vers Rome. Il se fit catholique.

Il fut bientôt évêque. Son crayon (cart. de M. Niel) est fort curieux et le montre dans toute sa diversité pittoresque.

Il avait les mâchoires fortes pour mordre et pour blesser, la poitrine bombée comme une cuirasse pour résister, la bouche grande, non pour bégayer, mais pour parler et pour tonner du haut d'une chaire. Son front imposait par l'audace. Ses yeux lançaient des

flammes. Son nez fin, recourbé en bec de faucon, semblait plus aigu par le sarcasme de la lèvre.

Toujours flottant entre la passion et l'esprit, Duperron avait une physionomie douteuse, cynique, impétueuse, fausse, impudente avec distinction. Il visait à l'effet et se jouait de ses auditoires. Son attitude était théâtrale, son geste tantôt emphatique, tantôt burlesque. Son éloquence, bien plus profane que religieuse, n'était qu'une rhétorique. De l'érudition, du pédantisme, une imperturbable assurance, de l'ironie assaisonnée d'outrages; des saillies par moments, jamais un cri d'âme; des cupidités personnelles, une ambition aveugle, jamais l'amour de la vérité, jamais l'enthousiasme des idées divines qui remuent les masses, parce qu'elles sont générales, désintéressées, et qu'elles élèvent l'humanité au-dessus d'elle-même; des combinaisons d'intelligence et d'imagination, jamais d'inspirations sincères; des calculs, jamais de convictions : tel est Duperron orateur.

Un mot le peint tout entier. Après avoir prouvé brillamment l'existence de Dieu, comme un grand prince le complimentait de sa verve de parole. « Voulez-vous, lui dit Duperron, que je vous prouve le contraire avec une vraisemblance égale? »

Voilà le sophiste pris sur le fait. Ce qui lui a toujours manqué, c'est la chose la plus rare, la plus sainte, la seule nécessaire, car elle donne tout le reste par surcroît. Cette chose, c'est une foi. Sous les apparences de l'orthodoxie, il cache un ardent égoïsme. En sondant bien ce présomptueux docteur,

on est surpris du peu que recouvrent ses jactances. Il a tous les artifices du comédien, toute la désinvolture du courtisan, toutes les ressources du prédicateur, toutes les souplesses de l'avocat; mais a-t-il un cœur? Non. Il y a un rôle dans ce fier prélat, cent rôles; il n'y a pas un homme.

La décision du pape sur l'abjuration de Saint-Denis était difficile à obtenir. Clément VIII, qui avait prescrit la nomination de l'infante, rugissait contre l'Église gallicane qui s'était permis d'absoudre Henri IV et de le traiter en roi. Lui, le pape, disait *Navarre* en parlant du Béarnais. Henri envoya une ambassade à Rome qui était pour ses négociateurs un labyrinthe de piéges.

Il associa au duc de Nevers et à l'évêque du Mans Duperron qu'il chargea de séduire le pape, de désavouer un peu le gallicanisme, en faisant toutes les soumissions imaginables, en déclarant l'absolution de Henri provisoire jusqu'à la ratification du souverain pontife.

Tandis que Duperron cherchait à fléchir le pape en faveur du roi avec une arrière-pensée de barrette et de robe rouge pour lui-même, un livre prenait les proportions d'un événement et popularisait Henri IV autant que ses victoires et que sa conversion.

Ce beau livre, la Satire Ménippée, attaqua la ligue cette année-là (1593), tantôt par la dialectique, tantôt par la plaisanterie. Ce fut un pamphlet, une histoire et une prophétie. La Ménippée répandait à pleines mains le ridicule et l'odieux sur les Seize, sur les Lorrains et sur les Espagnols, en racontant leurs in-

trigues, leurs infamies, leurs crimes, et elle annonça magnifiquement la dynastie des Bourbons.

Cette satire est encore vivante. Elle renferme deux parties : la première, le *Catholicon d'Espagne*, est de Louis Leroy ; la seconde, l'*Abrégé des États de la ligue*, est, soit de Passerat, soit de Rapin pour les vers ; soit de Gillot, soit de Florent Chrétien, soit de Pierre Pithou pour la prose.

Le *Catholicon* fut imprimé en l'année 1593 ; *les États de la ligue* le furent en 1594, mais ils étaient écrits avant l'abjuration, c'est-à-dire dans le mois de juillet 1593, et ils coururent beaucoup en manuscrit. Dès cette époque donc, ils aidèrent à la révolution royaliste et ils firent explosion dans les esprits.

Leroy veut-il flétrir l'étranger : il peint d'abord le légat, le cardinal de Plaisance, qui en est l'appui et l'instrument.

« Ce charlatan, dit le satirique, fut petit-fils d'un Espagnol de Grenade relégué en Afrique pour le délit de mahométisme. Son grand-père et son père étant morts, le charlatan vint en Espagne, se fit baptiser et servit, à Tolède, auc ollége des jésuites. Ayant appris, là, que le *Catholicon* simple de Rome n'avait d'autre effet que d'édifier les âmes, il s'était avisé, par le conseil testamentaire de son père, de sophistiquer ce *Catholicon*, si bien qu'à force de le manier, remuer, alambiquer, calciner et sublimer, il en avait composé dedans ce collége un électuaire souverain qui surpasse toute pierre philosophale. »

Le légat naturellement ne ménage pas la drogue du *Catholicon*. Philippe II ne l'épargne pas non plus.

Écoutons Leroy :

« Qu'un prince casanier s'amuse à affiner cette drogue en son Escurial, qu'il écrive un mot en Flandre au père Ignace, cacheté de *Catholicon*, il lui trouvera homme lequel (*salva conscientia*) assassinera son ennemy qu'il n'avoit pu vaincre par les armes en vingt ans (Guillaume d'Orange). »

Et ailleurs :

« N'ayez point de religion, moquez-vous à gogo des prestres, et des sacrements de l'Église, et de tout droict divin et humain, mangez de la chair en caresme, soyez pensionnaire d'Espagne, monopolez, trahissez, changez, vendez, trocquez, désunissez, il ne vous faudra d'autre absolution qu'une demi-drachme de *Catholicon*.

« En somme, tous les cas réservés en la bulle *in cœna Domini* sont remis à pur et à plain par cette quintessence catholique-jésuitique-espagnole. »

*Les États de la ligue* ne sont pas moins incisifs que le *Catholicon*. Cette seconde partie de la Ménippée flagelle, parodie et balaye les états convoqués par Mayenne. Relisons la harangue de M. d'Aubray. Comme cette harangue qui est de Pierre Pithou exprime bien la situation de la France et les aspirations de l'esprit public !

« O Paris, qui n'est plus Paris, mais un spelunque de bestes farouches, une citadelle d'Espagnols, Wallons et Napolitains !

« Qui peut se vanter d'avoir de quoy vivre pour trois semaines, si ce ne sont les voleurs qui se sont engraissés de la substance du peuple ?

« Bienheureux qui n'a pas mangé de chair de cheval et de chien, et bienheureux qui a toujours eu du pain d'avoine! Il n'a pas tenu à M. le légat et à l'ambassadeur Mendoze que nous n'ayons mangé les os de nos pères, comme font les sauvages de la nouvelle Espagne. Peut-on se souvenir de toutes ces choses sans larmes et sans horreur. Et ceux, qui en leur conscience sçavent bien qu'ils en sont cause, peuveut-ils en ouyr parler sans rougir et sans apprehender la punition que Dieu leur réserve pour tant de maux dont ils sont autheurs, surtout quand ils se représenteront les images de tant de pauvres bourgeois tombant par les rues roides morts de faim; les petits enfants mourant à la mamelle de leurs mères allangouries, tirant pour néant et ne trouvant que sucer: les meilleurs habitants et les soldats marchant par la ville appuyez d'un baston, pasles et foibles, ressemblant plus des spectres que des hommes; et l'inhumaine réponse d'aucuns, même des ecclésiastiques, qui les accusoient et menaçoient au lieu de les secourir et consoler? Fut-il jamais barbarie pareille à celle que nous avons endurée?

« Où sont les religieux étudiant aux couvents? Ils ont pris les armes. Les voilà tous soldats débauchés.

« Les prêtres, les prédicateurs se sont rendus si vénaux, si méprisés par leur vie scandaleuse, qu'on ne se soucie plus d'eux, ni de leurs sermons, sinon quand on en a affaire pour prescher quelque fausse nouvelle.

« Où sont les princes du sang qui ont toujours été comme les colonnes de la monarchie? où sont les

pairs de France qui devroient estre icy les premiers pour ouvrir et honorer les états? Tous ces noms ne sont plus que noms de faquins, dont on fait littière aux chevaux de messieurs d'Espagne et de Lorraine.

« Où est la majorité du parlement jadis tuteur des rois et médiateur entre le peuple et le prince? Vous l'avez menée en triomphe à la Bastille et traîné l'authorité et la justice captives plus insolemment et plus honteusement que n'eussent fait les Turcs. Vous avez chassé les bons et vous n'avez retenu que la racaille passionnée ou de bas courage.

« Ah! M. le lieutenant (Mayenne), il n'y a ni rodomontade d'Espagne, ni bravacherie napolitaine, ni mutinerie wallonne, qui puisse nous empescher de demander et désirer la paix.

« Nous aurons aussi un roy qui donnera ordre à tout et maintiendra tous les tyranneaux en crainte et en devoir; qui chastiera les violeurs, punira les réfractaires, exterminera les voleurs et pillards, retranchera les ambitieux, fera rendre gorge à ces éponges, à ces larrons des deniers publics, contiendra un chacun aux limites de sa charge et conservera tout le monde en repos et en tranquillité.

« Nous réclamons un roy et chef naturel, non artificiel, un roy déjà fait et non à faire, et n'en voulons point prendre le conseil des Espagnols, nos ennemys invétérés, qui par force essayent de nous enseigner à croire en Dieu. Nous ne voulons pour conseillers et médecins ceux de Lorraine, qui de longtemps béent après nostre mort. Le roy que nous demandons est desja faict par la nature, né au vray

parterre des fleurs de lys de France, rejeton droict et verdoyant à la tige de saint Loys. Ceux qui parlent d'en faire un autre se trompent, et ne sauroient en venir à bout. On peut faire des sceptres et des couronnes, mais non pas des roys pour les porter. On peut faire une maison, mais non pas un arbre ou un rameau vert. Il faut que la nature le produise par espace de temps, du suc de la moelle de la terre qui entretient la tige en sa séve et vigueur. Aussi pouvons-nous faire des maréchaux à la douzaine, des pairs, des admiraux, et des secrétaires et conseillers d'État, mais le roy point; il faut que celuy-là naisse de luy-même pour avoir vie et valeur.

« En un mot, nous voulons que M. le lieutenant sache que nous reconnoissons pour notre vrai roy et souverain seigneur, Henri de Bourbon, cy-devant roy de Navarre. C'est luy seul et non un autre qui exterminera ces petits demy-roys de Bretagne, de Languedoc, de Provence, de Lyonnais, de Bourgogne et de Champagne. Tous s'évanouiront au lustre de sa présence, quand il sera sis au trône de ses majeurs et en son lict de justice qui l'attend en son palais royal.

« Je ne veux parler de luy ny par flatterie, ny par médisance : l'un sent l'esclave, l'autre tient du séditieux : mais je puis dire avec vérité, comme vous-mesme et tous ceux qui hantent le monde ne le nieront pas, que de tous les princes que la France nous montre marqués à la fleur de lys et qui touchent à la couronne, voire de ceux qui désirent en approcher, il n'y en a pas un qui mérite tant que luy, ny qui ait

tant de vertus royales, ny tant d'avantages sur le commun des hommes. »

Louis Leroy était un prêtre, Passerat et Rapin deux poëtes, Florent Chrétien un érudit très-ingénieux et très-littéraire, Gillot et Pithou des jurisconsultes et des écrivains fort éminents. Ils ont la sincérité, la verdeur, la modération, l'à-propos, la raison assaisonnée d'esprit, le bon sens toujours salé, quelquefois sanglant. Ils ne respirent que l'horreur de l'étranger, le goût de la paix, de l'ordre, de la monarchie. Ils appellent de tous leurs souhaits le bien-être, le gouvernement éclairé, l'administration sage, l'économie dans les finances, la probité et les lumières partout. Ils sont les citoyens excellents de la fin des guerres civiles ; ils ne sont plus les grands citoyens du commencement et du milieu des temps révolutionnaires. Ils n'ont pas l'envergure, les coups d'aile de La Boétie, ni de d'Aubigné. N'importe, leur livre, trop bourgeois peut-être et auquel défaille un peu l'héroïsme, est un astre de notre histoire. Il couvre de ses rayons et il inaugure dans une aurore le berceau de la dynastie des Bourbons. Les ténèbres de la ligue sont dissipées.

Louis Leroy, Rapin, Passerat, Gillot, Florent Chrétien et Pithou, si Gaulois par les souvenirs, si Français déjà par les pressentiments, sont avec moins de délicatesse, d'originalité et de grandeur, les héritiers de Montaigne qui s'éteignit (1592) l'année d'avant l'apparition de la Ménippée.

Il manqua de quelques mois la satire qui l'aurait ravi, malgré les différences qui la séparent des *Es-*

*sais.* Il y a entre Montaigne et les auteurs de la Ménippée toute la distance de la méditation libre à la politique. Eux, ils sont des journalistes, lui est un philosophe. Ils sont des hommes spéciaux et il est un homme universel.

Montaigne s'éloigna autant qu'il put de ces trois volcans : la Saint-Barthélemy, les barricades et la ligue.

Il se retira de la tempête au fond du château paternel. Il regardait par moments son siècle du haut de ses fenêtres gothiques et ne se mêlait guère autrement avec lui. Après un coup d'œil insouciant, il se réinstallait doucement dans son donjon avec Horace, Virgile, Plutarque et Tacite. Il avait aussi du penchant pour Sénèque et saint Augustin, auxquels il ressembla parfois. Les morts lui plaisaient mieux que les vivants.

Arrivé mal à point, au plus fort des guerres religieuses, entre un monde qui finissait et un monde qui commençait, Montaigne fut un chaos charmant au-dessus duquel brille le génie du doute, son propre génie.

Si Montaigne n'est pas un grand homme, il est un grand écrivain.

Son portrait le révèle. (Cabin. de M. Niel.)

Montaigne est enveloppé d'une pelisse, une fraise entoure son cou et dégage la tête la plus expressive qui fut jamais.

Le front, au sommet duquel se renverse un chapeau souple, est entièrement découvert. Ce front est très-vaste. Le nez est aquilin. La bouche moqueuse goûte

savoureusement le beau et dédaigne le médiocre avec une bonhomie pleine de malice. Une flamme s'épand des yeux, se joue dans les plis innombrables du visage et luit autour des lèvres dans la barbe argentée. Toute la physionomie se raille avec la mobilité ondoyante du scepticisme. Je ne sais quelle arrière-mélancolie se cache cependant sous cette gaieté vive, sous ces humeurs changeantes et témoigne moins des dispositions de l'homme que des temps cruels au milieu desquels le hasard l'a égaré.

Montaigne, c'est le seizième siècle sans le dévouement, le seizième siècle peu féodal, plutôt antique et attique. La seule règle, au reste, de ce merveilleux écrivain fut de n'en avoir pas. Il s'abandonna délicieusement à la fantaisie, à l'habitude, au plaisir. L'effort lui fut inconnu. Il n'eut pas la volonté nécessaire à la vertu, inutile au génie. Il mesure tout à lui-même, à son caprice, rien au devoir ni à Dieu.

Nul philosophe, pas même Érasme, ne fut plus indifférent que Montaigne, ni plus épicurien. Le spectacle de sa pensée l'amusait, l'entraînait uniquement. Sa grande lacune, ce ne fut ni le courage, ni le jet métaphysique, ce fut le sentiment religieux. Il n'y eut pas de ciel dans ce grand esprit gascon. La grâce est partout en lui; la sublimité nulle part. Ses plus hauts pics ne sont jamais illuminés d'infini.

Il eut du moins ce bonheur d'être suppléé et comme achevé par Étienne de La Boétie.

La Boétie était conseiller au parlement de Guyenne. Montaigne l'aima d'une amitié entière et c'est la seule passion qu'il ait éprouvée. Ce que l'auteur des

*Essais* avait en poésie et en verve, La Boétie l'avait en sainteté, en éloquence pathétique contre un règne dilapidateur. Il désignait sous le nom de *Mange-peuple* les favoris de Henri II. Témoin des barbaries exercées par le connétable de Montmorency sur l'insurrection bordelaise, il écrivit son petit traité immortel : *Le contr'un.* Il y attacha le despotisme au carcan.

Étienne de La Boétie mourut à trente-deux ans, au seuil des guerres de religion, dans les bras de Montaigne qui ne se consola pas de cette perte. Le grand sceptique fut sérieux dans ce deuil et pleura une fois des larmes vraies. La Boétie quitta cette terre d'iniquité avec résignation, mais avec le regret de n'avoir pas rempli tout son destin. Jeune homme incomparable, ami tendre, publiciste magnanime, citoyen austère, dont le patriotisme eut le timbre de l'âme stoïque de Caton dans un style digne de Tacite.

La Boétie est le héros de la pensée humaine, à l'aube des guerres civiles, comme d'Aubigné le fut au déclin de ces guerres terribles, lorsque le grand mouvement religieux apaisé, il ne surnagea plus que l'amour du foyer, du repos, de la sécurité privée. Tous deux, bien supérieurs en cela à Montaigne et aux satiriques royalistes, sont les précurseurs lointains de la révolution française.

Les auteurs de la Ménippée, et c'est leur gloire, résument avec bonheur l'élan de l'opinion publique avant et après l'abjuration de Henri IV.

La société a été ébranlée jusque dans ses fondements. Il n'y a plus de famille, plus de propriété,

plus de toit à l'abri de la violence. Les cruautés, les insultes, les incendies, le rapt des femmes et des filles, les tortures aux vieillards, le sacrilége dans les églises : voilà les mœurs. L'étranger, soit Espagnol, soit Italien, soit Lorrain, partout le maître, les Seize stipendiés par l'Escurial, la royauté, cette institution suprême attaquée par l'or et par le fer de Philippe II, excommuniée par Clément VIII qui refuse de recevoir l'ambassade respectueuse de Henri IV : voilà le temps !

Ah ! qu'elle soit raffermie cette royauté auguste et toutes les maisons seront restituées, et tous les droits reconnus, et plus rien ne sera ni dérobé, ni profané, ni brûlé, ni convoité même. Les nonnes, les abbesses, rentrant sous la règle, ne feront plus de leurs couvents des retraites de débauches et renonceront à leurs amants soit ligueurs, soit royalistes. Les moines ne déserteront plus leurs cellules pour parcourir en armes Paris et pour se vautrer au milieu des orgies, le soir, dans les cabarets et dans les lupanars.

Si la royauté légitime renaît, tout sera sauvé. Et c'est pourquoi tout marche, s'avance et gravite vers la dynastie des Bourbons.

Les villes se rendent ou se vendent, et les gouverneurs, et les généraux, et les conseillers, et les présidents, et les évêques. Henri les attire, les achète, et les enchante. Il est l'homme qu'il faut, le gentilhomme, le soldat, le diplomate, le vert galant et le théologien à l'occasion. Il voit tout venir. Il devine de loin, il ensorcelle de près.

Où irait-on si ce n'est à lui ? n'est-il pas le roi na-

tional? n'est-il pas l'ennemi de l'ennemi, le vainqueur de l'étranger? La ligue s'en va en poussière. Balagny Montluc, le fils de l'évêque de Valence, cède à Henri tout le Cambrésis pour le bâton de maréchal de France. Boisrosé livre Fécamp et Lillebonne; La Châtre, Orléans et Bourges; d'Alincourt, Pontoise; d'Estourmelle, Péronne; Roye, Montdidier. Vitry, un des meilleurs officiers de Mayenne, et Villeroi, un des plus intimes serviteurs du prince lorrain, passent au Béarnais. C'est à ne le pas croire. Mayenne suivra fatalement. Il faudra bien que lui aussi ceigne l'écharpe blanche. Irrésistible et soudain essor de l'opinion publique émue, qui, à dater des états de la ligue et de l'abjuration, se précipite vers Henri IV avec l'impétuosité de ces grands coups de vent dont la furie n'éclate pas moins dans l'ordre de la politique et de l'histoire que dans l'ordre de la nature!

Henri sentait de plus en plus sa force. Paris était plus à lui qu'à Mayenne. En face du lieutenant général et de la garnison espagnole, le parlement osa un arrêt qui proclamait le roi souverain légitime, imposait comme un devoir la fidélité envers lui et sommait les troupes étrangères de quitter la capitale du royaume.

Mayenne, inquiet de tant de symptômes monarchiques, remplaça, comme gouverneur de Paris, le comte de Belin qui lui était suspect par le comte de Brissac. Mais, ni cette nomination, ni l'exil des trois colonels d'Aubray, Passart et Marchand, ni la haine du pape qui perpétuait la malédition de Rome sur Henri IV, ne pouvaient ranimer la ligue expirante.

Dans son découragement, elle suscitait des assas-

sins. Barrière, un jeune batelier d'Orléans, avait été accueilli à Lyon par deux moines et deux prêtres, à Paris par le curé Aubry et par Varade, recteur du collége des jésuites. Ces fanatiques échauffèrent l'imagination de leur néophyte et le décidèrent à tuer le roi. Sur la dénonciation du dominicain Bianchi, Barrière fut arrêté à Melun où il guettait Henri. Convaincu du crime, il fut jugé sommairement et exécuté sur la grande place du marché au milieu d'un peuple innombrable.

Cette tentative redoubla l'intérêt pour le roi. Il l'augmentait chaque jour par son habileté, par ses sacrifices. Il ne négligeait pas les pompes monarchiques dont l'éclat relevait par intervalles sa simplicité. Il se fit sacrer et couronner à Chartres, Reims étant occupé par les ligueurs (27 février 1594). On se servit pour la cérémonie d'une huile aussi miraculeuse que la sainte ampoule. Le roi, qui tenait à frapper l'imagination des peuples, avait ordonné de transporter cette huile à Chartres, de l'abbaye de Marmoutier, près de Tours.

Henri se rapprocha ensuite de Paris où il avait des intelligences avec Brissac. Mayenne était sans soupçon. Ce fut sa mère, la duchesse de Nemours, qui essaya d'ébranler la confiance du prince lorrain. « Mon fils, lui dit-elle, méfiez-vous de Brissac; il vous trahira. » Mayenne plaisanta de cet avertissement. en instruisit Brissac lui-même qui se justifia par une dénégation. Il y ajouta un aplomb si imperturbable, qu'aucun nuage ne subsista plus entre lui et le lieutenant général.

Mayenne rassuré quitta Paris, le 6 mars, avec sa femme et ses enfants. Il les menait à Soissons, d'où il devait rejoindre le comte de Mansfeld, le successeur du duc de Parme dans le commandement de l'armée des Pays-Bas.

Le roi, sans avoir l'air d'y toucher, et tout en chassant à Saint-Denis, nouait de plus en plus sa trame avec Brissac. Le gouverneur de Paris s'entourait de précautions et ne négociait avec le roi que par l'intermédiaire de M. de Saint-Luc. Ce gentilhomme, l'un des officiers protestants les plus attachés à Henri, était le beau-frère de Brissac. Il n'y avait pas auprès du roi un diplomate plus accompli que ce hardi capitaine.

Il était en procès avec le gouverneur de Paris dont il avait épousé la sœur. Il eut l'art de tirer parti de cette double circonstance pour colorer ses entrevues avec Brissac. Il voulut qu'elles fussent publiques. N'étaient-elles pas motivées par l'alliance et par le procès de ces deux seigneurs?

Ils se réunissaient, le jour, à l'abbaye de Saint-Antoine. Ils conduisaient avec eux des gens de loi qui discutaient le procès, pendant que Saint-Luc et Brissac préparaient la reddition de Paris. Le jurisconsulte le plus distingué de Brissac était René Choppin, un des Seize. Il accompagnait toujours son client à l'abbaye et sa présence était une garantie suffisante pour la faction espagnole.

Quand Brissac et Saint-Luc furent d'accord sur la reddition de Paris, ils saisirent un article litigieux entre leurs avocats pour s'emporter l'un contre

l'autre. Tous deux feignirent une vive colère et ils se séparèrent avec les apparences de l'inimitié.

Brissac dépassa toutes les limites de l'avidité, de la bassesse et de la fourberie. Il avait stipulé avec Saint-Luc pour récompense de son concours le bâton de maréchal et des sommes fabuleuses. De l'abbaye où il avait eu cette fausse querelle, il se rendit chez le cardinal-légat, lui raconta ses communications avec son beau-frère, leur rupture définitive et lui exprima tout son regret d'avoir consenti à rencontrer un hérétique pour de vils intérêts. Tout en parlant il s'accusa humblement de cette faute, et tombant à genoux il implora l'absolution du cardinal. Le légat fut édifié d'un tel scrupule et donna sa bénédiction apostolique à Brissac.

Le soir, il retraça cette scène devant le duc de Féria qui sourit et qui dit au cardinal : « Je ne suis point étonné de cette action. M. de Brissac est un brave homme. Je l'ai vu à l'une de nos plus importantes délibérations s'amuser à prendre des mouches, au lieu d'écouter et de répondre. Pour en faire tout ce que l'on voudra, il n'y aura jamais besoin que d'un jésuite. » C'était l'avis du légat.

Ils se trompaient tous deux. Brissac était un jésuite laïque d'une grande supériorité.

Après avoir endormi les Espagnols et les Italiens, il s'entendit avec les politiques les plus éminents et ils convinrent de livrer Paris au roi. Les principaux conjurés dans cette périlleuse entreprise furent le prévôt des marchands, Lhuillier, les échevins Langlois et Néret, les conseillers Du Vair, Marillac,

d'Orçay, le président Lemaistre et l'avocat général Molé.

Brissac avait toujours eu un masque sur la figure. Tandis qu'il parlementait le plus perfidement avec le roi par Saint-Luc, il fortifiait tous les endroits faibles des remparts et il faisait terrasser la porte Neuve, les portes de Bussy, de Saint-Denis et de Saint-Marcel. Ces précautions ajoutèrent à la bonne opinion du cardinal de Plaisance et du duc de Féria.

Le 21 mars, au soir, les colonels et capitaines de la milice, échauffés par les conjurés du parlement et de la municipalité, donnèrent rendez-vous aux bourgeois politiques pour le lendemain matin. « La paix est conclue, disaient les chefs de cette milice royaliste dans leur haine de l'étranger et des factieux, la paix est conclue, et il faut que tous les bons citoyens soient sous les armes, afin de soutenir les commissaires qui proclameront cette paix si odieuse aux Seize. »

Les bourgeois furent ponctuels. Il y en avait, dès quatre heures du matin, avec Brissac, Lhuillier, Néret, Langlois, qui introduisirent par trois quartiers différents les troupes royales. Saint-Luc se présenta le premier à la porte Neuve, puis coulèrent successivement, par cette porte, Sancy, de Vic, le comte de Belin, d'Humières, le maréchal de Matignon et le duc de Bellegarde, chacun à la tête d'une troupe fidèle. Vitry déboucha sous la porte Saint-Denis avec la garnison de Meaux. Il prit hardiment position entre les deux divisions de la garnison étrangère, dont l'une, l'espagnole, était retranchée à la pointe Saint-Eus-

tache, et l'autre, la wallonne, au Temple. Ces divisions furent ainsi coupées, et, ne pouvant agir de concert, elles n'agirent pas du tout. Les garnisons de Corbeil et de Melun arrivèrent par la Seine en bateaux jusqu'à l'arsenal. Tous ces corps divers, qui ne s'élevaient pas à quatre mille hommes, furent accueillis avec enthousiasme. La bourgeoisie et le peuple les grossirent sur la route et leur donnèrent l'aspect d'une immense armée. Trois ou quatre ligueurs forcenés qui voulaient ameuter la foule contre les politiques furent sabrés. Le maréchal de Matignon tailla en pièces trente lansquenets qui avaient tiré sur lui le long du quai de l'École, et il en jeta trente à la rivière. Il s'était emparé du Louvre; Vitry s'assura du grand et du petit Châtelet et logea un de ses officiers au palais de justice. Les garnisons de Corbeil et de Melun avaient pris l'arsenal et l'hôtel de ville. A dix heures, tous les points stratégiques de Paris étaient occupés. Il n'y avait plus que les environs du Temple, les faubourgs Saint-Martin et Saint-Antoine, qui fussent encore au pouvoir du duc de Féria et des Espagnols. Le quartier de l'Université était tumultueux, mais surveillé par une vaillante poignée de gentilshommes et de miliciens que le gouverneur avait postés à l'hôtel de Cluny.

Les perplexités du roi avaient été inexprimables toute la matinée. Il redoutait Paris. Il sentait l'opinion qui revenait à lui, mais il n'avait que quatre mille soldats. Le duc de Féria en avait autant; il avait de plus les dix mille prolétaires en guenilles nourris et armés par les ambassadeurs de Philippe II, fana-

tisés et commandés par les Seize, qui eux-mêmes étaient bien quatre mille. Il y avait de quoi être inquiet. Henri flotta plusieurs heures dans l'anxiété. Il en sortit peu à peu par les courriers que lui dépêchaient de tous les quartiers ses généraux. Enfin, cédant à cette héroïque confiance qui lui était si naturelle, il se dirigea vers la porte Neuve à la tête d'un groupe de noblesse et de six cents compagnons éprouvés d'Arques et d'Ivry.

Le roi fut reçu par Brissac et par Lhuillier, le gouverneur de Paris et le prévôt des marchands. Henri passa son écharpe blanche à Brissac en l'appelant : Monsieur le maréchal ; et il prit les clefs de la ville des mains de Lhuillier. Il remonta avec eux et son petit corps d'armée jusqu'à la porte Saint-Honoré. De là, par la rue Saint-Honoré, il se rendit à Notre-Dame. Tous les doutes du roi avaient disparu. Les fenêtres, les balcons, les toits, les seuils étaient combles. Chaque pavé était foulé en cadence. Les acclamations éclataient jusqu'aux nues. Ce roi et ce peuple si longtemps séparés se retrouvaient enfin après des batailles, après des bûchers, après des massacres, après des famines. Il y eut entre eux un éclair ; il y eut un attendrissement. Henri, pénétré d'un immense amour mêlé d'étonnement et de reconnaissance pour ce peuple, lui envoyait des effusions de cœur par les gestes, par les yeux, par la voix. Le peuple y répondait par des cris et saluait son brave roi à cheval, orné de son panache blanc, comme aux jours du blocus, lorsqu'il le nourrissait en l'assiégeant. Les hommes disaient : « Ce n'est pas un roi que nous aurons : c'est

un père ! » Les politiques répétaient partout : « Il est bon catholique. Il va à Notre-Dame. » Et les transports redoublaient.

Il allait en effet à Notre-Dame. Sur le pont, les vivat devinrent un tonnerre. Le roi dit : « Je vois bien que ce pauvre peuple a été tyrannisé. » Au parvis, Henri descendit de cheval. La multitude l'entoura comme une mer agitée. Les capitaines des gardes voulaient s'interposer entre elle et le roi. Mais Henri leur dit : « Non, non. Laissez. Tous ils sont affamés de contempler un roi. » Et se plongeant dans le peuple, le peuple le releva sur ses bras mieux que sur un pavois et le porta jusque sous le porche de Notre-Dame, où s'était rassemblé le Chapitre.

Henri assista à la messe et au *Te Deum*. Brissac, Lhuillier, les échevins, les principaux politiques du parlement gravirent, durant la cérémonie et les chants de la cathédrale, le mont de l'Université. Ils proclamaient à tous les carrefours, au son des trompettes, l'amnistie générale, même pour les Seize. Le cortége du gouverneur, accru de Du Vair, de Marillac, de d'Orçay et des volontaires de l'hôtel de Cluny, balaya le curé Hamilton et dispersa un commencement d'émeute près de la porte Saint-Jacques.

A midi, dans ce quartier, le plus séditieux de Paris, la tranquillité régnait comme ailleurs. Les boutiques se rouvraient, les citoyens allaient, venaient, et, tout en se communiquant les nouvelles, vaquaient à leurs affaires.

Henri IV sortit de Notre-Dame pour s'acheminer vers le Louvre. Il éprouva, racontent les contempo-

rains, une profonde impression, lorsqu'il entra en roi dans ce palais des rois. Toute sa maison y était établie, comme si, depuis des années, son Louvre mobile n'eût pas été une tente. Cette période nomade de sa vie était révolue. Ses serviteurs avaient tout préparé dans le vrai Louvre, où il dîna, où il s'installa pour toujours.

Il avait fait annoncer au duc de Féria des intentions bienveillantes. Le duc était cantonné au Temple et dans plusieurs casernes du faubourg Saint-Antoine avec ses Espagnols. Il tenait la porte Bussy par les Napolitains et leur colonel. Le fier Castillan était résolu à combattre, à résister par honneur ; car il savait bien que, si le roi lançait sur lui Paris et une armée, l'issue de la lutte ne pouvait être incertaine. Il fut donc surpris et touché de la capitulation que lui proposait Henri IV. Il s'empressa de la signer. Le roi accordait toute sécurité aux Espagnols, à la condition qu'ils s'éloigneraient sans retard. Ils auraient le droit de quitter Paris avec armes et bagages, enseignes déployées, au bruit des tambours et des clairons. Les mèches seulement seraient éteintes.

L'orgueil était sauf pour le duc de Féria. Il se mit en route et fut rejoint, sur un ordre de lui, par le colonel napolitain qui rendit la porte de Bussy.

Après son dîner, Henri s'était hâté vers une autre porte, la porte Saint-Denis, pour voir partir la garnison étrangère. Il se plaça dans une chambre qui surmontait cette porte et regarda par la fenêtre. Les soldats espagnols défilèrent par quatre, le premier rang, au-dessous du roi, le front levé, le genou ployé,

le chapeau de fer à la main, tandis que le second rang se préparait à la même évolution.

Henri IV était fier et railleur à cette petite fenêtre. Sa figure héroïque et moqueuse, dans cette conjoncture décisive, vengeait la France de Philippe II et des humiliations anciennes. L'expression de la physionomie du Béarnais résumait un roi et un règne.

Le duc de Féria, Diégo d'Ybarra, et Taxis, qui, avec Mendoça et le duc de Parme, avaient été si formidables à Henri, s'inclinèrent en passant. Ils avaient donné refuge dans leurs rangs à Boucher, aux prédicateurs les plus féroces et aux Seize les plus compromis. Le roi rendit leur salut aux chefs espagnols et les seigneurs présents l'entendirent qui disait : « Messieurs, recommandez-moi à Sa Majesté Catholique ; allez-vous en, à la bonne heure, mais n'y revenez pas. » (V. les trois estampes publiées par J. Le Clerc.)

Il était plus de six heures du soir lorsque Henri regagna le Louvre au milieu des bruyants témoignages de l'affection publique. Il ne cachait pas son allégresse. Il était enivré. Il se promena dans le palais où il avait été prisonnier, proscrit, où ses amis avaient été égorgés, où il était maître maintenant et où pas un cheveu ne tomberait désormais d'une tête catholique ou calviniste. Car lui, le roi, voulait substituer la justice, la clémence même à la force, et il se proposait de concilier, de pardonner, et non de tuer.

Il y eut gala, jeu et illumination au Louvre.

Or, c'était ce jour-là un majestueux palais que ce

vieux Louvre, d'abord château et forteresse, édifice tout féodal, fondé par Philippe-Auguste, restauré par Charles V, puis rebâti sur un plan supérieur par François Ier et par Henri II. Les beffrois d'alarme s'élevaient à la place actuelle de la colonnade, du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois. La galerie qui relia plus tard l'une des ailes aux Tuileries n'était guère avancée; mais d'autant plus beau dans la pureté de son isolement, montait vers le ciel et se réfléchissait sur la Seine le donjon enchanté. Il contenait toute l'histoire des Valois. Ces murs si transparents sous le soleil, si pleins de rêves dans la brume ou dans le crépuscule, étincelaient, le 22 mars 1594, sous les lampions de fête. Une mêlée charmante errait à travers les voûtes cintrées par le génie, au dedans et au dehors, le long de cette façade ornée de bas-reliefs. Les appartements royaux, les salons, la chapelle, et jusqu'aux alcôves, portaient la trace glorieuse, soit de l'équerre, soit du ciseau, soit de la palette des artistes du siècle. Toutes les pierres rappelaient Bullant, Delorme et Lescot, Jean Goujon et Germain Pilon; les toiles étaient signées Janet, les vitres retenaient les noms de Cousin et de Pinaigrier. C'était donc une merveille que le Louvre, surtout aux flambeaux!

Les feux de joie de la rue correspondaient à toutes les splendeurs du palais.

L'architecture est l'un des prestiges de la royauté. Elle l'encadre magnifiquement dans les circonvolutions de ses courbes et de ses lignes de pierre. Elle lui ouvre, sous ses frontons d'acanthe et de lis, des

retraites mystérieuses. Elle imprime plus avant dans l'imagination des peuples par la grandeur de ses masses de porphyre le respect de la souveraineté. Cette souveraineté, lorsqu'elle a conquis ses foyers, semble participer de l'éternité de tant de maisons héréditaires. On dirait alors que la royauté est fondée sur le roc et qu'elle est de marbre comme ses châteaux.

Ce fut sans doute le sentiment de Henri IV quand il se coucha, cette nuit du 22 mars, dans le lit des Valois. Ce fut aussi l'opinion des contemporains. L'un d'eux exprime bien la triomphante magie de la royauté fixée enfin dans la perspective de ses résidences monumentales, lorsqu'il dit : « Le roi trouva dans un coffre, au Louvre, toutes les clefs des villes de son royaume. »

Ainsi, en changeant les toiles flottantes des bivacs contre les lambris immuables du Louvre et bientôt après de Saint-Germain, de Monceaux, de Fontainebleau, de Vincennes et de Chambord, Henri IV devint plus sacré aux yeux de Paris et des provinces. La royauté fut plus auguste, lorsqu'au lieu de la chercher sur la selle d'un cheval, ce trône errant, on se la représenta dans les demeures traditionnelles de la monarchie, sur un trône stable et sous un dais de velours et d'or. L'image de cette royauté assise parut le symbole séculaire de l'ordre dominant à la fin toutes les anarchies sociales.

# LIVRE CINQUANTE-SIXIÈME

Le roi, à son entrée dans Paris, veille à la sûreté de ses ennemis. — Dédain du légat, fureur du cardinal de Pellevé. — Souplesse de la duchesse de Montpensier. — Résignation de la duchesse de Nemours. — Henri IV la console. — Politique du roi. — Il achète les gouverneurs, continue de chasser les Espagnols et de protéger les deux cultes. — Très-économe pour tout le reste, il est prodigue pour ces trois grands buts. — Jean Châtel. — Les jésuites. — Philippe II. — Mayenne. — Fontaine-Française. — Le roi n'écrase pas le prince lorrain. — Il l'invite à traiter. — Mayenne fait la paix. — Entrevue du roi et du lieutenant général à Monceaux. — Mayenne est séduit par la bonté du roi, et il se soumet sans honte, car le pape a reconnu Henri IV. — Maison de Guise. — Siége de La Fère. — Mayenne y vient avec le roi. — D'Aubigné. — Rosny. — Assemblée de Rouen. — Conseil de Raison. — Rosny surintendant des finances. — Son portrait. — Prise d'Amiens. — Le roi reconquiert cette place. — Il réduit le duc de Savoie par Lesdiguières, le duc de Mercœur par lui-même. — Traité de Vervins. — Mort de Philippe II. — Édit de Nantes. — Terme de mon histoire.

Le mouvement vers Henri s'accéléra et se centupla. La ligue était à l'agonie et la jeune royauté entraînait après elle tous les cœurs.

Il y eut cependant des haines implacables.

Le roi, dès son entrée dans Paris, veilla à la sûreté du légat, du cardinal de Pellevé, des duchesses de Nemours et de Montpensier. Il envoya des gardes à leurs hôtels afin de préserver les seuils de ses ennemis mortels.

Le légat ne répondit à ces avances que par le mé-

pris. Il demanda ses passeports et se mit en route sans avoir consenti à faire une visite au Louvre. Il emmenait avec lui le père Varade et le curé Aubry, les instigateurs fameux de Barrière qui s'était décidé sur leurs exhortations à tenter l'assassinat du roi. Les théoriciens de meurtre, les professeurs de régicide qui n'avaient pas suivi avec Boucher le duc de Féria, s'enfuirent de Paris, les uns vers Rome, le plus grand nombre vers les Pays-Bas, cette Espagne du Nord. Les curés Pelletier, Hamilton, les chefs des Seize, Sénault, Crucé, Saint-Yon, Acarie, les deux La Bruyère, le président de Neuilly, tous ces loups du troupeau du légat reçurent de lui des secours et des recommandations pour l'étranger où ils allaient vivre désormais sous la protection de l'Espagnol.

Le cardinal de Pellevé, non moins ligueur que le légat, mais ligueur lorrain, fut saisi d'une fièvre chaude, à la nouvelle de la reddition de Paris. « Qu'on le prenne, qu'on le prenne, » s'écriait-il dans la fureur de ses accès. Il expira, le 26 mars, au milieu d'une atonie profonde qui avait succédé à ses emportements.

Les duchesses de Nemours et de Montpensier furent moins farouches que les prélats. Elles complimentèrent le roi à merveille. « Sire, lui dit la duchesse de Montpensier, je regrette que ce ne soit pas mon frère de Mayenne qui vous ait abaissé le pont. — Ma tante, reprit le roi en faisant une fine allusion à la mauvaise volonté autant qu'à la paresse du duc, il m'eût fait attendre trop longtemps et je ne fusse pas entré si matin. » La duchesse de Montpensier avait été calmée par la longue insolence des Espa-

gnols. La duchesse de Nemours, plus sensée et plus douce que sa fille, intéressa vivement le roi. Elle pleura de ce que ses fils Mayenne et Nemours n'avaient pas encore fait leur soumission. Henri, ému de ces larmes maternelles, et, retenant la politique sous l'attendrissement, consola et conseilla la duchesse par cette réponse : « Madame, vos enfants seront les bienvenus à cause de vous ; et il est encore temps, s'ils veulent. »

Cet admirable roi ne songeait qu'au rétablissement de la justice, des finances, de l'administration, qu'à la reconstruction de la France, déchirée, morcelée en gouvernements que les seigneurs aspiraient à transformer en principautés. Henri était prêt à tous les sacrifices, à toutes les concessions, à toutes les munificences, pourvu qu'il sauvât la souveraineté, l'unité, la royauté enfin, cette personnification nécessaire de la patrie, au seizième siècle. Royauté ou féodalité, telle était l'alternative. Henri combattit la féodalité par des prodiges de patience, de diplomatie, de générosité, d'héroïsme, de prévoyance.

Il réhabilita le parlement de Paris ; il appela son fidèle parlement de Tours et de Châlons. De ces trois parlements il ne fit qu'une compagnie, dont le chef fut toujours Achille de Harlay. Quand ce grand personnage reparut au milieu de Paris avec ses collègues si longtemps bannis, ce fut une acclamation qui accueillit cette procession de magistrats rapportant au vieux palais de saint Louis le droit qu'ils en avaient emporté à la Bastille d'abord, puis dans l'exil.

Reconnu par le peuple, par l'hôtel de ville, par la magistrature, par la Sorbonne qui, le 22 avril, le déclara seul légitime, repoussé par les jésuites et par les capucins qui lui déniaient le sceptre jusqu'à ce qu'il obtînt du pape l'absolution, le roi travaillait infatigablement aux trois œuvres de sa vie : la cohésion du territoire un sous l'autorité une; l'expulsion de Philippe II, qui persistait insolemment à vouloir faire de la France une province espagnole; la réconciliation des deux cultes à l'aide d'un pouvoir tolérant et fort.

Il poursuivit à la sueur de son front tous ces biens à la fois. Il y sacrifiait péniblement son or, son repos, et jusqu'à son honneur. Je ne dis pas sa conscience, car il ne croyait guère aux religions positives et son abjuration fut moins un crime envers Dieu qu'envers lui-même.

Les yeux fixés sur le but, Henri était facile dans l'exécution. Peu lui importaient les moyens. Il n'était pas scrupuleux; il ne s'interdisait que la cruauté. Il était le plus humain de son siècle et ce n'est pas sa moindre gloire.

Il n'oubliait jamais une minute l'unification du royaume. Il ne refusait aucune adhésion, quel qu'en fût le prix. Lui si économe, il était large, prodigue même à récompenser la défection des ligueurs. Il leur ouvrait les bras et ne marchandait avec eux ni les dignités, ni l'argent.

Il avait accordé à Vitry, pour le gagner, le gouvernement de Meaux, une charge de capitaine et 618,000 francs; à Villeroi, le gouvernement de Pon-

toise pour son fils et, pour lui-même, le titre de conseiller d'État, plus 1,740,000 francs de pot de vin. La Châtre stipula en sa faveur la somme de 3,289,000 francs et le gouvernement de l'Orléanais, en faveur de son fils le gouvernement du Berry. Brissac avait exigé avant d'ouvrir les portes de Paris dans ses conférences avec Saint-Luc le bâton de maréchal et 6,205,000 francs d'indemnité.

Henri ne reculait pas devant l'énormité de ces dépenses.

Villars eut pour la soumission de Rouen et de la Normandie (27 mars 1594) le gouvernement de cette capitale et de cette province, le rang d'amiral et une somme de 12,500.000 francs. L'hommage de M. d'Elbeuf fut évalué à 3 millions et demi : il fut investi en outre du gouvernement de Poitiers. Le duc de Guise rendit les villes de Reims, de Rocroy, de Joinville, de Saint-Dizier, de Fismes et de Montcornet. Il reçut en échange du gouvernement de Champagne le gouvernement de Provence et plus de 14,700.000 francs. Les gouverneurs de toute importance, petits et grands, mirent à des conditions onéreuses leur obéissance, et, comme ils disaient, leur fidélité. Henri se montrait libéral et ne chicanait pas.

On surprend la pensée de ce grand homme dans une lettre à Rosny. Le futur ministre était effrayé de la cupidité de Villars. Il louvoyait et ne terminait rien.

Henri lui écrivit : « Mon amy, vous estes une beste d'user de tant de remises en une affaire de laquelle la conclusion m'est de si grande conséquence pour l'é-

tablissement de mon authorité et le soulagement de mon peuple. Ne vous arrêtez pas à l'argent, car les choses que l'on nous livrera, s'il nous fallait les prendre par la force, nous coûteraient dix fois autant. Concluez au plus tost avec M. de Villars. Puis, lorsque je serai roi paisible, nous userons des bons mesnages dont vous m'avez tant parlé et pouvez vous asseurer que je n'espargnerai labeur ni ne craindray péril pour eslever ma gloire et mon Estat en leur plus grande splendeur. Adieu, mon amy. »

Sous la pression de cette haute politique, le roi tenait le partage du pouvoir souverain pour la plus grande des calamités. Ce pouvoir auguste il le rappelait à lui en versant à pleines mains son trésor. Les capitulations de la ligue lui dévorèrent 30 millions du temps, presque 120 millions d'aujourd'hui. Et ce roi d'un bon sens exquis, d'un esprit étincelant avait raison. En écartant la principauté, la propriété et l'hérédité, il abolissait les fiefs rêvés par les seigneurs et il y substituait des gouvernements dont il se réservait la libre disposition, à chaque vacance. Il fondait par là l'unité du sol et de la souveraineté qu'il rattachait à la royauté par des nœuds inextricables de métal, d'acquiescement, d'obéissance et d'équité.

Le 24 décembre 1594, le roi revenant d'un voyage en Picardie, descendit de cheval à l'hôtel d'Estrées. Sa maîtresse Gabrielle l'attendait dans cet hôtel qu'elle habitait et qui était situé rue du Coq, à quelques toises du Louvre. Madame de Liancourt avait invité beaucoup de seigneurs pour la soirée. Le roi entra tout botté avec plusieurs gentilshommes de son escorte.

Un jeune homme se glissa avec eux jusqu'à la chambre de Gabrielle. Sans tarder, il frappa d'un couteau Henri IV qui se baissait pour relever MM. de Lagny et de Montigny, lesquels, selon le cérémonial des présentations, avaient fléchi le genou devant lui. L'arme qui était destinée à la poitrine coupa la lèvre du roi et lui cassa une dent, grâce au mouvement qu'il fit pour s'incliner. Le comte de Soissons saisit le bras de l'assassin et dit vivement : « Voilà le meurtrier; si ce n'est lui, c'est moi. »

Ce meurtrier s'appelait Jean Châtel. Il était fils d'un marchand de drap dont la boutique faisait face au palais.

Jean Châtel interrogé se décida aux révélations. Il déclara dans le cours de l'instruction qu'il était élève des jésuites. Il avait étudié leur philosophie au collége de Clermont, rue Saint-Jacques. Coupable de débauches inouïes, Châtel se croyait voué aux peines éternelles. Il s'imaginait devoir être plongé avec l'Antechrist au huitième cercle des profondeurs de l'enfer. Il voulut tuer le roi, afin de remonter de quatre degrés l'échelle de son supplice diabolique. Il avait appris des révérends pères que cette action serait agréable à Dieu et à l'Église. Il ne se repentait pas.

Le parlement condamna Châtel, par sentence du 29 décembre, à être tenaillé, mutilé du poing droit, lié par les deux bras et les deux jambes aux queues de quatre chevaux sauvages, et démembré. Le même arrêt bannit les jésuites comme perturbateurs du repos public, corrupteurs de la jeunesse, ennemis du roi et de l'État.

L'assassin fut exécuté aux flambeaux, sur la place de Grève. Ses parents furent proscrits, sa maison rasée. On sema de sel l'emplacement et on y éleva une pyramide d'infamie où fut gravée dans la pierre la flétrissure du parlement sur le régicide Châtel et sur les jésuites ses maîtres.

Quelques jours après, le bourreau pendit aussi en Grève le père Guignard, chez qui on trouva des provocations écrites au meurtre de Henri IV, et le vicaire de Saint-Nicolas qui s'était écrié en brandissant un poignard : « Je ferai encore un coup de saint Clément. »

Les tentatives de Barrière et de Châtel ne furent pas les seuls crimes où trempèrent les mains sanguinaires des jésuites et de Philippe II.

Henri permit au parlement de réprimer la compagnie de Jésus ; il se réserva, lui, de défier le vieux tyran de l'Escurial.

Il lui adressa une déclaration de guerre. Il l'accusa hautement de tous les maux de la France et de plusieurs assassinats dont la responsabilité devait remonter jusqu'à lui. Henri lui jetait le gant fièrement. Cette conduite très-hardie n'était pas moins politique. Le roi, changeant d'adversaire, négligeait le faible qui était Mayenne et s'adressait au fort qui était Philippe II. Il ne comptait plus la ligue. Il la dépopularisait de plus en plus, en la proclamant l'auxiliaire de l'Espagnol, si elle ne se ralliait pas à l'autorité légitime.

L'Europe vit dans cette audace une grandeur. Henri profita de l'opinion qui le soulevait. Plus il était un

héros, plus il devenait un roi. La gloire le menait à la puissance.

Ses ennemis étaient les mêmes. Il n'avait pas accru ses dangers ; il les avait diminués plutôt par une attitude plus noble.

Tout en ayant l'air de dédaigner Mayenne, il y pensait sans cesse. Il avait déjà vaincu ou gagné bien des ligueurs. S'il parvenait à conquérir Mayenne, tout serait bientôt fini. Le prince lorrain était le chef des chefs. Lui soumis, qui oserait persévérer dans la révolte ?

Henri faisait donc beaucoup de bruit de l'Espagne, mais il combinait ses efforts les plus prochains contre Mayenne. Il confia le soin de la guerre sur les frontières des Pays-Pas aux ducs de Bouillon et de Longueville. Lui, attaqua la Franche-Comté, pour être, quand il le voudrait, au cœur de la Bourgogne, la province la plus chère à Mayenne.

Cette province, le véritable royaume du prince lorrain, s'en allait en dissolution. Les villes appelaient de tous leurs vœux Henri IV. Elles se rendaient successivement au maréchal de Biron. Beaune, Nuits, Autun avaient secoué le joug de la ligue. Dijon même, la capitale de la province, avait introduit Biron dans ses murs. La citadelle et le fort de Talant tenaient encore. Le maréchal demandait des secours au roi, car Mayenne avait joint don Fernand de Velasco et après quelques succès en Comté essayait d'entraîner ce hautain connétable de Castille au siége de Dijon. Velasco restait sourd aux instances de Mayenne. Il était encore à Gray, lorsque Henri fit son entrée à Dijon, le 4 juin 1595.

Il groupa son infanterie autour de la citadelle de la ville et de la forteresse de Talant, puis il tenta une reconnaissance jusqu'à Fontaine - Française. C'était là qu'il avait assigné le rendez-vous à ses quinze cents cavaliers qui devaient arriver par détachements inégaux. Fontaine-Française est à cinq lieues de Dijon. Le roi, le maréchal de Biron et le marquis de Mirebeau précédèrent les troupes avec quelques compagnies. Le marquis était à l'avant-garde. Il fut rejeté par l'ennemi très-brusquement et se replia. Il avertit le roi que Mayenne et le connétable de Castille étaient là avec dix mille fantassins et deux mille chevaux.

Henri ordonne à Biron de s'en assurer. Le maréchal s'ébranle; il charge trois escadrons qu'il chasse devant lui jusqu'au corps d'armée où Mayenne exhorte Velasco à lui confier cinq compagnies de chevau-légers et cinq compagnies d'arquebusiers. Le connétable de Castille ayant consenti, Mayenne lance sur Biron Villars-Houdan, qui ramène le maréchal à son point de départ. Biron blessé à la tête et au bas ventre n'a cédé qu'au nombre. Quoique inondé de son sang et de celui des ennemis, il demeure ferme sur les étriers.

Le roi se mêle alors au combat. Par une imprudence magnanime, il néglige de demander un casque. Il rassemble les fuyards, les harangue, et, suivi d'une élite de noblesse, il fond avec deux poignées de cavalerie sur les escadrons renouvelés de Mayenne. Le duc de La Trémouille et le maréchal de Biron le secondent. Henri plein de présence d'esprit se pré-

serve, attaque l'ennemi et protége ses serviteurs. L'un de ses compagnons, Gilbert Filhet de la Curée, combattait bravement sur un mauvais cheval et sous une mauvaise armure. Il allait être percé d'une lame à travers les reins. Le roi, trop éloigné pour secourir son intrépide ami, lui crie d'une voix forte : « Garde à toi, la Curée! » Aussitôt la Curée se retourne et donne le coup mortel au lieu de le recevoir. Il y eut une émulation d'héroïsme dans cette journée entre Henri et ses lieutenants. Aussi la déroute des escadrons espagnols s'accéléra. Ils sont renversés les uns sur les autres, et malgré la supériorité de ses troupes, malgré les supplications de Mayenne, don Fernand de Velasco exécute sa retraite sur Gray.

Henri ne fut pas seulement courageux, il fut téméraire à Fontaine-Française. Il écrivit à sa sœur : « Vous avez été bien près d'être mon héritière. » Il disait : « A Ivry je combattais pour la victoire; à Fontaine-Française, j'ai combattu pour la vie. »

Don Fernand de Velasco évita toute action générale. Il laissa le roi prendre possession de la Bourgogne sans sortir de son impassibilité. Il ne restait plus à Mayenne, dans toute l'étendue de son gouvernement, que la ville de Châlon-sur-Saône.

Loin de pousser au désespoir le prince lorrain, Henri IV lui proposa une trêve, lui conseilla de se retirer à Châlon et d'y préparer les bases d'un traité. Mayenne fut aussi touché de cette bonté de Henri, qu'il était ulcéré de l'abandon et des hauteurs du connétable de Castille.

La soumission de Mayenne dont le cœur était à

moitié séduit, allait être facilitée par la décision de Rome. Le prince lorrain répétait sans cesse : « Le jour où le pape absoudra le roi, de prétendant il me fera sujet. » Ce jour se leva enfin.

Le pape Clément VIII eut peur du schisme. Les gallicans avaient agité plusieurs fois la question d'un patriarche. Henri IV d'ailleurs, après la réduction de tant de provinces et de Paris, après tant de succès éclatants, n'était plus un aventurier. Il était un grand roi et Philippe II déclinait.

Il y avait à Rome un agent de Henri sans caractère officiel. Cet agent, depuis cardinal, l'habile négociateur d'Ossat, entretenait les terreurs du pape sur le schisme. Duperron, qui fut adjoint à d'Ossat, au mois de juillet 1595, l'aida de son mieux. Il était homme de bel esprit autant que son collègue était homme de bon esprit. Ils ne se croisèrent pas les bras. Ils agirent en secret sur le saint-père et sur les cardinaux. Ils étaient soutenus par l'ambassadeur de Venise, par le père Baronius, confesseur du pape, et par le cardinal Toleto, très-jésuite dans l'âme, très-disposé à mériter par ses services la réhabilitation de son ordre dans le royaume de France.

Le pape, décidé à réintégrer Henri IV dans la communion de l'Église, réunit le sacré collége au palais de Monte-Cavallo. Les deux tiers des cardinaux conclurent à l'absolution du roi, et le pape déclara que cette mesure importait au bien de la religion.

Cette absolution fut prononcée solennellement par Clément VIII dans l'église de Saint-Pierre. Duperron et d'Ossat, à genoux, baisèrent les pieds du pape.

L'absolution donnée à Saint-Denis par les prélats gallicans fut déclarée nulle. Les procureurs de Henri IV, Duperron et d'Ossat, toujours à genoux, entonnèrent avec les chantres le *Miserere*, et, à chaque verset, le pape les frappait alternativement de la verge pontificale. Clément termina la cérémonie par une seconde proclamation de l'absolution du roi. Les tambours battirent, les cloches sonnèrent, et le canon du château Saint-Ange tonna. Henri IV n'était plus le roi huguenot, le roi hérétique; il était le roi très-chrétien.

Le Béarnais voulait le succès ; il l'eut. Ni sa conscience, ni son honneur ne furent ménagés, mais sa politique triompha au prix de sa dignité. Ces deux prêtres humilièrent sans peine le roi devant le pape, la couronne de France devant la tiare romaine, leur souverain national devant leur souverain étranger ; mais, lui, Henri IV, le premier gentilhomme du monde, le libre cavalier, le fils de Jeanne d'Albret, le disciple de Coligny, le prince de d'Aubigné dut bien souffrir.

Non. Il était blasé. Il avait le don d'avaler des couleuvres. Cela était utile. Henri se consola donc de sa honte, et il en amorça Mayenne.

L'archiduc Ernest, l'un des prétendants à la main de l'infante Isabelle et au trône de France, était mort, le 20 février 1595, gouverneur des Pays-Bas. Malgré les succès du comte de Fuentès, qui s'empara du Catelet, de Doulens, et de Cambray, Mayenne consentit à un traité dont l'absolution du roi lui faisait une loi et que Henri IV signa, dans le mois de

janvier 1596, au château de Follembray, près de Coucy.

Trois places de sûreté : Soissons, Châlon-sur-Saône et Seurre, étaient réservées pour plusieurs années à Mayenne. Lui et ceux de la ligue qui prêteraient serment de fidélité au roi dans l'espace de six semaines échapperaient à tout édit, à tout arrêt défavorables, et seraient remis en possession de leurs biens, charges et bénéfices. Une somme énorme de treize millions d'aujourd'hui était de plus allouée à Mayenne comme un dédommagement de ses dépenses pour les nécessités de son parti. L'un des articles secrets du traité accordait en outre au fils aîné du prince lorrain le gouvernement de l'Ile-de-France, moins Paris.

La soumission publique de Mayenne est du 31 janvier 1596. Celle des ducs de Nemours, de Joyeuse et d'Épernon ne tarda point. Marseille, sous la domination de Casaux et de Louis d'Aix, tous deux de la faction des Seize, fut arrachée à l'Espagne par Libertat, un capitaine originaire de Corse. Il tua Casaux, chassa Louis d'Aix, et les partisans, et les marins, et les soldats de Philippe II. Il restitua la grande cité phocéenne à Henri IV. Ce prince, qui faisait le siége de La Fère, s'écria en recevant cette heureuse nouvelle : « C'est maintenant que je suis roi. »

Il n'y avait plus que Mercœur en effet qui résistât au fond de la Bretagne. Henri partout ailleurs prévalait. L'adhésion de Mayenne avait été plus qu'une adhésion individuelle. La ligue s'était écroulée avec son chef. La chute d'un rocher entraîne avec elle les nids de vautours cachés dans ses crevasses de granit.

Le roi s'échappait quelquefois du siége de La Fère et allait visiter Gabrielle à Monceaux. C'est dans un de ces séjours chez sa maîtresse qu'il eut sa première entrevue avec Mayenne. Le duc ne trouva pas le roi au château. Il le chercha dans les jardins et ne l'aborda que dans l'étoile du parc où le Béarnais se promenait seul avec Rosny. Mayenne fléchit jusqu'à terre, accola tout ému la cuisse du roi avec des expressions d'affectueuse fidélité. Henri releva le duc, l'embrassa, lui prit la main qu'il serra vivement, tandis que Mayenne le remerciait de l'avoir délivré de l'arrogance espagnole et de la ruse italienne.

Henri tout joyeux continua sa promenade, s'animant et montrant à Mayenne les embellissements qu'il avait déjà faits à son parc, l'entretenant de ceux qu'il méditait encore. Le soleil était chaud et le roi marchait en leste Béarnais. Le duc, d'une complexion très-massive, était tout essoufflé et suait à grosses gouttes. Tout à coup le roi s'arrête et se tournant vers Mayenne : — Mon cousin, dit-il, avouez-le, je vous surmène. — Sire, je n'en puis plus, répondit le duc. — Touchez là, mon cousin, repartit le roi de belle humeur, car, vive Dieu, je ne tirerai pas de vous d'autre vengeance. » Mayenne saisit à son tour la main que lui tendait Henri, la pressa respectueusement et dit : « Désormais, sire, je suis pour vous, même contre mes propres enfants. — Or sus, je le crois, lui dit Henri, et afin que vous me puissiez servir plus longtemps, allez vous reposer au château et vous rafraîchir. Vous en avez besoin. Je vais vous envoyer deux bouteilles de vin d'Arbois, car je sais

bien que vous ne le haïssez pas. Voilà Rosny, que je vous baille pour vous accompagner, vous faire les honneurs de Monceaux et vous conduire à votre chambre. C'est un de mes plus anciens serviteurs et l'un de ceux qui ont senti le plus de joie que vous voulez m'aimer de bon cœur. »

Mayenne, pénétré de la bienveillance du roi, dit à Rosny : « C'est ici qu'il a achevé de me vaincre. »

La maison de Guise abdiqua dans cette promenade familière et cordiale de Mayenne et de Henri IV à travers le parc de Monceaux.

L'héroïsme apparaît sous deux formes et revêt deux caractères dans l'histoire des hommes. Tantôt grave, viril, réfléchi, il impose et subjugue par une force qui lui est propre ; tantôt léger, insinuant, aventureux, il charme, fascine par la grâce.

C'est à la première classe de héros qu'appartiennent les Guise, jusqu'à Henri II de Lorraine, cinquième duc de Guise, prince digne encore de ses aïeux, plus grand que ses descendants, aussi extraordinaire qu'aucun de sa race, venu tard, à un moment où le roman succède à l'histoire dans sa maison, l'intrigue individuelle à la politique générale, les duels aux batailles, l'épée au canon.

A l'époque où le second Balafré expira dans le guet-apens du château de Blois, sous les coups mercenaires d'une servilité d'antichambre exaltée par une peur royale, la lignée des grands Guise allait finir. Elle continua cependant encore dans Mayenne qui porta nonchalamment le nom et le rôle immenses qui lui avaient été transmis par le duc Claude, ce vieux Phi-

lippe lorrain, père de toute une famille d'Alexandres catholiques, par François de Guise, le génie et la vertu de tous ces courages dont Henri le Balafré fut la popularité et dont Mayenne fut la temporisation.

Mayenne, général et diplomate, bien qu'il n'eût pas le prestige éclatant de son père et de son frère, eut cependant la même trempe qu'eux. Il eut cette singulière fortune de tomber mieux que ne s'éleva son adversaire gascon et chevaleresque. Vaincus dans leur ambition, les princes lorrains furent victorieux dans leurs principes. Ils ne purent ceindre la couronne, mais ils parvinrent à enraciner la croix plus profondément dans le sol de la France et Henri IV ne prévalut sur eux que par une apostasie.

Dès lors les Guise, ayant affermi et fondé une seconde fois, pour ainsi parler, le catholicisme, n'eurent plus ni peuple, ni forum, ni armée. Leur grande tâche étant terminée, ils rentrèrent, en conservant l'originalité de leur nature, dans la vie ordinaire des princes. Leur destinée cessa d'être générale et permanente; ils n'eurent plus qu'une destinée individuelle.

Les fils et les petits-fils du Balafré accomplirent cette ère nouvelle et amoindrie de leur maison.

Le plus illustre d'entre eux, le brillant conquérant de Naples, si populaire, que les lazzaroni brûlaient de l'encens au nez de son cheval, présenta lui-même un immense contraste avec ses grands aïeux. Ce qu'ils eurent en gloire, il l'eut en aventure. Il leur ressembla comme une émeute ressemble à une révolution, comme la Fronde ressemble à la Ligue.

Après le triomphe de Henri IV, la nécessité de la

royauté fut d'absorber, de décapiter, d'éteindre l'aristocratie. Henri IV y prodigua ses largesses, ses roueries, ses duplicités, son bon cœur, son intarissable esprit et sa droite raison.

Le roi, non moins content de Mayenne que Mayenne du roi, reparut au siége de La Fère avec le prince lorrain. C'était d'un mauvais présage pour Philippe II.

D'Aubigné aussi vint à ce siége. Il arriva à Chauny, puis à Traversy, devant La Fère.

Henri était, disait-on, exaspéré contre d'Aubigné. D'Aubigné avait blâmé hautement l'abjuration. Il avait pris une attitude hostile dans les synodes protestants. Le roi, assurait-on, avait juré en pleine table que la mort lui ferait justice de ce séditieux. Pour toute réponse à ces bruits, d'Aubigné ne se justifia pas, il se présenta.

« Estant arrivé, écrit-il, au logis de la duchesse de Beaufort, où on attendait le roy, deux gentilshommes de marque le prièrent affectueusement de remonter à cheval pour la fureur où le roy était contre luy. Et de fait, il entendit quelques gentilshommes disputant si on le mettrait aux mains d'un capitaine des gardes ou du prévost de l'hôtel. Luy, se plaça, le soir, entre les flambeaux allumés pour le roy, et comme le carrosse passa au perron de la maison, il ouït la voix du roy disant : « Voilà monseigneur d'Aubigné. » Mais que cette seigneurie ne luy fut guères de bon goût! Il s'avança à la descente; le roy luy mit sa joue contre la sienne, luy commanda d'ayder à sa maîtresse (Gabrielle), la fit démasquer pour le saluer, et on oyoit dire

aux compagnons : « Est-ce là le prévost de l'hôtel? » Le roy donc, ayant défendu d'estre suivy, fit entrer d'Aubigné seul avec sa maîtresse et sa sœur Juliette d'Estrées. Il le fit promener entre la duchesse et luy plus de deux heures, et fut là où se dit un mot qui a tant couru. Car, comme le roy monstrait au flambeau sa lesvre percée (par Châtel), il souffrit et ne prit point en mauvaise part ces paroles : « Sire, vous n'avez « encore renoncé Dieu que des lesvres, il s'est con- « tenté de les percer; mais quand vous renoncerez « du cœur, il percera le cœur. »

Mâles et belles paroles, bien dignes de celui qui les prononça sans crainte et de celui qui les écouta sans colère ! la vérité est le premier privilége de l'amitié. Le secret de l'amitié, c'est de joindre les grandes âmes sans les abolir, c'est de mêler les tendresses sans absorber les énergies, c'est de laisser distinctes par la morale ces âmes supérieures tout en les faisant unes par l'embrassement sacré, de telle sorte que l'ami soit dévoué à son ami, qu'il lui sacrifie tout, ses biens, ses goûts, ses passions, sa vie même, tout excepté sa probité, excepté son Dieu.

D'Aubigné était de ces amis-là. Il eût tout immolé à Henri IV. Il réserva seulement deux choses qui n'étaient pas à lui et dont il ne pouvait pas disposer : son honneur et sa foi religieuse.

A l'époque où nous sommes, à ce siége de La Fère, d'Aubigné était écrasé sous une douleur profonde, que le danger distrayait par moments et que la prière seule consolait un peu.

Il était en deuil de la femme de sa jeunesse, de

cette belle Suzanne de Lezay qui l'avait, dès la première rencontre, embrasé d'amour. Il y avait de cela dix-neuf ans. C'était en 1577. D'Aubigné, blessé de l'ingratitude du roi de Navarre, avait résolu de le quitter, de vendre son bien de Poitou et de s'enrôler sous la bannière de l'allié des huguenots, le prince Jean-Casimir de Bavière. L'écuyer du Béarnais, couvant ce sombre projet d'exil volontaire, passait à cheval dans une rue de Saint-Gelays, lorsqu'il aperçut à un balcon une belle jeune fille grave et modeste. Cette jeune fille était Suzanne de Lezay. D'Aubigné l'aima et en fut aimé. Il ne songea plus à s'expatrier, se raccommoda avec son maître, le roi de Navarre, et épousa celle qui l'avait subjugué d'un regard.

Elle lui donna dix-neuf ans de bonheur et mourut quelques mois avant le siége de La Fère. D'Aubigné demeura plongé dans un désespoir d'abord muet, puis rugissant et gémissant tour à tour.

De toutes les explosions de ce désespoir formidable, qui, pendant trois ans, ne dormit guère de nuits sans pleurer au réveil, la plus attendrissante peut-être est une méditation sur le psaume LXXXVIII.

« ...... Mon Dieu, s'écrie d'Aubigné, tu m'avois desja separé de mes amys et voisins et rendu exécrable vers eux. Tu m'avois déraciné mon habitation hors le doux air de ma naissance. Tu m'avois osté des lieux aux commodités et plaisirs desquels le labeur de ma jeunesse s'étoit employé; tu m'avois sevré du lait et des mamelles de ma chère patrie; tu m'avois fait quitter mes parents et cognoissances privées pour te suivre et porter ma croix après toi, quand tu as

descoché sur moy de tes punitions la plus destruisante et irréparable.

« Tu ne m'as point blessé aux extrémités et membres qui, retranchés, laissent le reste traîner quelque misérable vie, mais tu m'as scié par la moitié de moimesme; tu as fendu mon cœur en deux et dissipé mes entrailles en arrachant de mon sein ma fidèle, très-aimée et très-chère moitié; laquelle, comme génie de mon âme, m'exhortoit au bien, me retiroit du mal, arrestoit mes violences, mes afflictions, tenoit la bride à mes pensées déréglées, et donnoit l'esperon aux désirs de m'employer à la cause de la vérité.

« Nous allions unis à ta maison, et de la nostre, voire de la chambre et du lict, faisions un temple à ta louange.

« Depuis, je marche comme un fantôme parmi les vivants..... Je n'ay plus de paroles assez puissantes à l'expression de mes misères. Seigneur, tu les cognois, puisqu'elles sont de ta main. Je demeure abymé en mes angoisses, les genoux à terre, mes soupirs et mes yeux au ciel, mon cœur à toi; relève-le, Seigneur, en l'espérance de ton salut. »

Voilà comment ces grands caractères du seizième siècle acceptaient la douleur. Ils pliaient sous ce poids infini jusqu'à tomber, mais ce n'était pas l'argile qu'ils touchaient, c'était le sein de Dieu. Loin de murmurer puérilement, ils adoraient. Or la moindre prière vaut mieux que le plus éloquent blasphème, fût-il le blasphème de Job. Ces forts, ces héros accablés, ressuscitaient ainsi dans le Dieu éternel

par un cri de leur poitrine. Ils eurent quelque chose de plus que l'inspiration, ils eurent la Foi, et voilà pourquoi je les admire, je les vénère à jamais.

D'Aubigné fut l'un d'entre eux. Il mérite d'être nommé avec Jeanne d'Albret, L'Hôpital et Coligny.

D'Aubigné, dans une page très-ultérieure de ses histoires, exprime admirablement ses rapports avec Henri IV.

« Nourri aux pieds de mon roi desquels je faisois mon chevet en toutes les saisons de ses travaux; quelque temps eslevé en son sein et sans émule en privauté; et lors plein des franchises et sévéritez de mon village; quelquefois esloigné de sa faveur et de sa cour, et lors si ferme en mes fidélitez, que mesme dans ma disgrâce, il m'a fié ses plus dangereux secrets, j'ai reçu de luy autant de biens qu'il m'en falloit pour durer et non pour grandir. Et quand je me suis vu croisé par mes inférieurs et par ceux mêmes qui sous mon nom étoient entrés à son service, je me suis payé en disant : « Eux et moi avons « bien servi; eux à la fantaisie du maître et moy à la « mienne, qui me tient lieu de contentement. »

D'Aubigné eut la bonne part. Il ne fut ni valet, ni flatteur. Henri IV eut, malgré sa finesse, la naïveté de se croire quitte envers son grand compagnon. Insoucieux de n'avoir pas été deviné, trop fier pour se plaindre, d'Aubigné, sans cesser d'être dévoué, se vengea des négligences de Henri par une gloire personnelle qu'il dut à son génie et qu'aucun roi ne pouvait lui donner. C'est ainsi qu'il faut être ami avec ses amis tout-puissants.

Au siége de La Fère, ce qui ajoutait à la sublimité de d'Aubigné, c'était son infortune.

L'abjuration de son maître et de son ami Henri IV l'avait navré. La mort de sa femme le dévasta. L'ignominie de son fils, un faux gentilhomme, un faux monnayeur, qui trafiqua, au milieu des abjections, du nom paternel, l'humilia jusqu'aux rougeurs du visage, jusqu'aux sanglots de l'affection profanée. Il avait mis en ce fils toutes ses complaisances. Il aurait voulu le bénir à toute heure, et, après plusieurs pardons magnanimes, il fut forcé de le maudire. Heureusement, tout Voyant qu'il était, ce pathétique d'Aubigné, il ne devina pas que sa petite-fille, la femme clandestine de Louis XIV, arracherait les enfants aux familles calvinistes pour les faire d'une autre religion que celle de leurs mères. Cruelle ironie de l'avenir! Ce ne fut pas seulement le roi de d'Aubigné qui fut apostat. Ce roi du moins va stipuler dans un édit les droits de la conscience humaine. Ce sera la petite-fille de Théodore-Agrippa d'Aubigné qui révoquera l'édit de ce roi, qui livrera au massacre, à la ruine, à l'exil, ces huguenots que son grand ancêtre avait protégés de son épée, de ses convictions et de sa gloire!

Quoi qu'il en soit, d'Aubigné en deuil m'a semblé un des épisodes les plus tragiques du siége de La Fère.

Il continua ce siége sous la direction du roi. Dans l'ordre de la politique, Henri IV était aussi malheureux que d'Aubigné dans l'ordre du sentiment.

Le roi souffrait profondément de la dilapidation de ses finances. Cette dilapidation était au comble. Elle

s'accroissait chaque jour. A la mort de François d'O (1594), le plus effronté voleur qui fut jamais, la dette publique s'élevait à trois cent cinquante millions du temps, plus d'un milliard d'aujourd'hui. Les traités avec les chefs de la ligue avaient creusé le gouffre. Les concussions des douze conseillers qui remplacèrent le surintendant augmentèrent dans des proportions effrayantes la ruine du trésor.

Henri IV, dès 1595, nomma Rosny surveillant et solliciteur auprès du conseil des finances. Mais les attributions de cette charge étaient à peu près restreintes aux approvisionnements de l'armée que le roi commandait en personne au siége de La Fère. D'ailleurs tout était obstacle à Rosny contre lequel se déchaînèrent les haines, les mépris, les fureurs de tout ce qui vivait des profusions et des rapines, c'est-à-dire de la cour presque entière.

Néanmoins cet homme intègre n'était pas sans une certaine autorité et c'est à lui que Henri avait recours.

Le 6 mars 1596, il lui écrivait :

« Si je ne suis secouru d'argent bientôt pour payer les dépenses que je vous ay mandées, je me trouveray en une très-grande peine. Car les Suisses de Diesbach se dispersent, nos ouvrages demeurent et ma cavalerie ne peut subsister. »

Le 8 mars le roi écrit de nouveau à Rosny :

« Les treize mille écus que vous m'avez envoyez sont arrivés sûrement et très à propos pour contenter notre cavalerie qui étoit à la faim, et retenir nos Suisses qui se vouloient débander, comme pour continuer nos ouvrages. »

Le 21 mars, Henri écrit encore à Rosny :

» Les villes de la frontière de Picardie sont en très-mauvais estat, parce que l'on n'emploie rien aux fortifications, et que les gens de guerre, tant de cheval que de pied, ne sont pas payés; de sorte que les soldats quittent leurs gardes et leurs compagnies, lesquelles sont desja si foibles, qu'il y en a plusieurs où il n'y a pas vingt-cinq et trente hommes au lieu de cent dont elles doivent être composées. Je crains qu'il en arrive inconvénient; et pareillement de celles de Champagne qui sont en plus mauvais estat. Partant je vous prye de faire délivrer au trésor la solde des garnisons. »

Le 15 avril, le roi écrit toujours à Rosny.

« Je vous jure avec vérité que toutes les traverses que j'ay subies jusqu'ici ne m'ont pas tant affligé et dépité l'esprit que je me trouve maintenant chagrin et ennuyé de me voir en de continuelles contradictions avec mes plus autorisez serviteurs, officiers et conseillers d'État, lorsque je veux entreprendre quelque chose digne d'un généreux courage et de ma naissance et qualité, à dessein d'eslever mon honneur, ma gloire et ma fortune, et celle de toute la France, au suprême degré que je me suis toujours proposé. Ayant écrit à ceux de mon conseil des finances comme j'avais un dessein d'extrême importance en main, où j'avais besoin qu'il me fût fait un fonds de huit cent mille écus, et partant les priois et conjurois, par leurs loyautés et sincères affections envers moy et la France, de travailler en diligence au recouvrement de cette somme, toutes leurs réponses,

après plusieurs remises, excuses et raisons pleines de discours embarrassés dont les uns détruisoient les autres, n'ont eu finalement autre conclusion que des représentations de difficultez et impossibilitez. Ils n'ont pas craint de me mander que tant s'en falloit qu'ils me pussent fournir une si notable somme, qu'ils se trouvoient bien empeschez à recouvrer les fonds pour faire rouler ma maison. Cela m'afflige infiniment, voire me porte quasi au désespoir, et m'aigrit de sorte l'esprit contre eux, que cela m'a fait absolument jeter les yeux sur vous.

« On m'a donné pour certain et s'est-on fait fort de le vérifier, que ces personnes que j'ai mises en mes finances ont bien encore fait pis que leurs devanciers, et qu'en l'année dernière et la présente, que j'ai eu tant d'affaires sur les bras faute d'argent, ces messieurs-là, et cette effrénée quantité d'intendants qui se sont fourrés avec eux par compère et par commère, ont bien augmenté les grivelées, et mangeant le cochon ensemble, ont consommé plus de quinze cent mille écus qui estoient somme suffisante pour chasser l'Espagnol de France, en payement des vieilles dettes par eux prétendues. Je vous veux bien dire l'estat où je me trouve réduit, qui est tel, que je suis fort proche des ennemis, et n'ay quasi pas un cheval sur lequel je puisse combattre, ni un harnois complet que je puisse endosser; mes chemises sont toutes déchirées, mes pourpoints troués au coude; ma marmite est souvent renversée et depuis deux jours je dîne et je soupe chez les uns et les autres, mes pourvoyeurs disant n'avoir plus moyen de rien fournir pour ma

table, d'autant qu'il y a plus de six mois qu'ils n'ont reçu d'argent. Partant jugez si je mérite d'être ainsi traité, si je dois plus longtemps souffrir que les financiers et trésoriers me fassent mourir de faim, et qu'eux tiennent des tables friandes et bien servies; que ma maison soit pleine de nécessitez, et les leurs de richesse et d'opulence, et si vous n'estes pas obligé de me venir assister loyalement comme je vous en prie. »

Au milieu d'une telle détresse, Henri IV n'avançait guère le siége auquel cependant il s'obstinait.

De Rosne, le plus habile et le plus audacieux des généraux ligueurs ralliés à l'Espagne, profita des tristes conjonctures où était le roi pour envahir la Picardie maritime, de l'aveu du cardinal Albert, qui avait succédé à son frère, l'archiduc Ernest, dans le gouvernement des Pays-Bas. De Rosne prit Calais, Guines, Ardres, malgré les efforts de Henri qui avait quitté vainement La Fère pour s'opposer aux progrès des troupes espagnoles et qui revint sans succès à son lent blocus. Il s'acharna sur cette place de La Fère que la famine réduisit sans son assistance, le 22 mai 1596.

Le roi conclut ensuite un traité d'alliance avec l'Angleterre et la Hollande. Le comte d'Essex, à la tête d'une escadre britannique et d'une escadre néerlandaise s'empara de Cadix, la pilla et la saccagea. Revanche terrible des menaces de l'Armada! Sous le coup de ce désastre, Philippe II fit une banqueroute énorme et se perdit de crédit autant que d'honneur.

De Rosne fut tué, cette année, devant Hulst, dans

les Pays-Bas. Après le duc de Parme, c'était le plus redoutable adversaire qu'eût rencontré Henri IV.

Le roi avait dissipé la ligue, battu ses généraux, conquis ses places, acheté ses chefs. Il avait réduit Mayenne, une sorte de monarque, à la condition de sujet. En plus d'une rencontre, il avait dispersé pêle-mêle les Espagnols avec les ligueurs et les Seize.

C'étaient de grands résultats. Mais le roi avait une plus haute ambition. Au delà de ce qu'il avait fait il comprenait ce qu'il lui restait à faire. Son esprit jetait plus d'étincelles, son courage avait plus de feu, sa politique plus de sagesse, sa diplomatie plus de séduction, à mesure qu'il s'approchait des grands buts de sa vie : la pacification de la France, la toute-puissance de la monarchie, la réconciliation des protestants et des catholiques sous le sceptre du droit. Henri redoublait d'activité devant les difficultés renaissantes. Il dévorait l'espace et le temps. Il cherchait des hommes capables de le seconder. Il voulait à tout prix achever de vaincre l'anarchie en châtiant le duc de Mercœur ; il voulait définitivement chasser les bandes de Philippe II hors du royaume et y retenir les calvinistes sous la protection de la loi.

Pour réussir dans ces vastes plans, il fallait d'abord sortir de ce coupe-gorge des finances où le roi et la patrie étaient en péril de mort.

Henri convoqua une assemblée de notables à Rouen. Ces notables ne furent pas choisis par le roi, ils furent élus par les ordres qu'ils représentaient.

Le Béarnais, en attendant, donna des missions à

plusieurs de ses conseillers. Il leur commanda de parcourir les provinces et d'examiner partout les comptes des trésoriers et contrôleurs. Rosny fit une tournée (1596) dans quatre généralités. Il trouva mille piéges dressés sous ses pas. Les employés étaient avertis par leurs supérieurs et conviés formellement à dépister Rosny. Mais le terrible homme devina tout et déjoua tout. Il répondit à la ruse par la terreur. Il suspendit les faibles, destitua les fourbes, incarcéra les fripons, exigea les remboursements dus à l'État, et, dans les seules limites de quatre généralités, il recueillit cinq millions et demi d'aujourd'hui. Cette somme considérable, dont Henri IV avait un besoin pressant, Rosny la fit charger sur soixante-dix charrettes et les introduisit sous bonne escorte dans la ville de Rouen. Y eut-il jamais plus triomphale et plus prophétique entrée de surintendant des finances? Le doigt de Dieu et le doigt du roi étaient sur Rosny pour ces fonctions vraiment providentielles, puisque le salut du royaume s'y rattachait infailliblement,

Les notables étant arrivés à Rouen, où était déjà le roi, il les inaugura le 4 novembre 1596, dans la grande salle de l'abbaye de Saint-Ouen, par ce discours digne de la postérité :

« Si je voulois, dit-il, acquérir le titre d'orateur, j'aurois appris quelque belle et longue harangue et je vous la prononcerois avec assez de gravité. Mais, messieurs, mon désir me pousse à deux plus glorieux titres, qui sont d'être libérateur et restaurateur de cet Estat. Pour à quoy parvenir je vous ai assemblés. Vous savez à vos dépens, comme moi aux miens,

que lorsque Dieu m'a promu à cette couronne, j'ai trouvé le pays, non-seulement quasi ruiné, mais presque tout perdu pour les Français. Par la grâce divine, par les prières et par les bons avis de mes serviteurs qui ne font profession des armes; par l'épée de ma brave et généreuse noblesse, de laquelle je ne distingue pas les princes; par mes peines et labeurs, foi de gentilhomme, j'ai sauvé la France. Sauvons-la encore à cette heure. Participez, mes chers sujets, à cette seconde gloire, comme vous avez fait à la première. Je ne vous ai point appelés, comme faisoient mes prédécesseurs, pour vous imposer mes volontés. Je vous ai appelés pour recevoir vos conseils, pour les croire, pour les suivre, bref, pour me mettre en tutelle entre vos mains, envie qui ne prend guère aux rois, aux barbes grises et aux victorieux. Mais la violente amour que je porte à mes sujets me fait trouver tout aisé et honorable. »

Électrisés par ces paroles, les députés se mirent à l'œuvre.

Le clergé et la noblesse songèrent à des priviléges d'ordres et à des questions personnelles. Ce fut le tiers qui insista sur la grande mesure qui préoccupait seule le roi et la nation : la réforme des finances.

Les notables créèrent un « conseil de raison » dont la tâche était de déraciner les abus. Il devait partager les revenus de l'État en deux portions égales, confier l'une à Henri IV pour la guerre, les affaires extérieures, la liste civile du roi, garder la dernière moitié pour les autres services publics.

Le roi avait promis de se conformer aux vœux de

l'assemblée. Il les écouta en effet. Il adopta le « conseil de raison » malgré les réclamations et les oppositions de ses propres ministres. Mais ce conseil n'était qu'une bonne intention ; il était une institution médiocre.

Les impossibilités s'accumulèrent bientôt devant lui. Les membres qui le composaient n'étaient guère économistes. Ils prirent peur et ils déposèrent leur démission entre les mains du cardinal de Gondi, leur président, qui la fit agréer au roi.

Le roi n'en fut pas embarrassé. Les notables de Rouen servirent à la création d'un surintendant. Le baron de Rosny le fut. Un surintendant comme Rosny était alors la nécessité du règne. Il était aussi indispensable à Henri que Henri à la France.

L'influence éclatante du baron de Rosny date de l'assemblée de Rouen. Il n'a pas encore le nom de surintendant, mais il en a tout le pouvoir. Il est le centre des grandes affaires. Il sera surintendant, il sera grand maître de l'artillerie, il sera duc de Sully, il sera tout.

Rosny avait commencé en gentilhomme. Il fut d'abord soldat et bon soldat. Il passa par tous les champs de bataille qui frayèrent à Henri IV le chemin du trône.

Quoique l'un des braves de la petite armée protestante, Rosny dès lors était homme d'État. La guerre lui allait bien ; la paix encore mieux.

A l'avénement de Henri IV, il y avait deux cents millions de dettes, pénurie dans les caisses du gouvernement et du roi, désordre universel. Rosny, à

partir de l'assemblée de Rouen, payera les deux cent millions de dettes en dix ans et réalisera dans les coffres du trésor une économie de trente millions d'alors, cent vingt millions d'aujourd'hui. Les moyens qu'il employait pour arriver à cette grande prospérité sont singuliers. Loin de repousser les créanciers, il s'acquittait envers eux. Au lieu d'augmenter l'impôt, il le diminuait. Il ménageait le peuple. Il ne frappait que les abus et les viveurs d'abus.

Rien n'est plus intéressant que l'étude de cette grave figure. (Cab. de M. Niel.)

Rosny était chauve. Son front solide pensait toujours. Les soins et les calculs du ministre s'y marquaient en sillons profonds. Ses yeux sous des sourcils un peu hérissés étaient inquiets et soupçonneux. Le nez, recourbé à l'extrémité inférieure, résistait; la bouche maussade refusait. Les lèvres fermes, résolues, étaient faites exprès pour rebuter, pour décourager les solliciteurs, quel que fût leur sexe ou leur rang. Un seul mot vibrait perpétuellement et sévèrement sur ces lèvres, et ce mot, c'était *non* sous toutes les formes. Le caractère, le génie et la politique de Rosny sont dans ce mot sauvage; sa fraise plissée avec roideur rendait le ministre une fois de plus incompatible.

L'humeur farouche était dans la vie de Rosny non moins que dans sa physionomie.

Il se montrait intraitable avec ses collègues, avec les maîtresses et les courtisans. Il n'était dévoué qu'à la France, à Henri et à lui-même. Il ne veillait pas moins à sa fortune privée qu'à la fortune publique :

intègre, mais habile et toujours avide. Il avait des tempéraments dans les affaires générales et dans ses intérêts particuliers. Il savait demander au roi et lui arracher ce qu'il voulait; il savait aussi conseiller les concessions, lorsqu'elles étaient nécessaires ou utiles. La barre de fer se chauffait au feu des circonstances et pliait sans se rompre. C'est ainsi que Sully se prononça tout de suite pour la conversion du roi, en restant lui-même huguenot. Il ne balança pas entre une conscience et une couronne. Il subordonna la foi à l'ambition. Il parla à Henri IV le même langage que les jésuites. Il fut plus diplomate que chrétien. C'était au fond un esprit très-adroit sous une rude écorce, un gascon austère.

Le roi ne tarda pas à se féliciter du choix qu'il avait fait de Rosny pour gouverner les finances.

La cour, après l'assemblée de Rouen, était rentrée à Paris. Le maréchal Damville, devenu, à la mort de son frère aîné, duc de Montmorency, puis connétable par la grâce de Henri IV, avait multiplié les fêtes pour le baptême de son fils. Le roi se livrait avec une sorte d'ivresse à son goût du plaisir, à son amour des voluptés, lorsque, le 12 mars, au sortir d'un bal que lui avait donné le maréchal de Biron, la nouvelle de la prise d'Amiens par les Espagnols fondit sur lui comme la foudre.

Philippe II était déja maître de Calais, de Ham, d'Ardres et de Guines. Les généraux de ce prince pourraient désormais précipiter leurs bandes jusqu'aux portes de Paris. Cette capitale de la France ne serait plus qu'une frontière. Le duc de Mercœur

en Bretagne, le duc de Savoie sur les confins du Dauphiné allaient redoubler leurs hostilités. La ligue ne manquerait pas de se relever partout où elle avait encore un souffle de vie. Les protestants si délaissés se révolteraient sans doute pour exiger des garanties plus efficaces. Toutes ces pensées assaillirent le roi. Et de plus son trésor était vide.

Henri fut consterné. Il médita quelque temps en silence; puis, se dominant lui-même et dominant la situation par une résolution soudaine : « C'est assez faire le roi de France, dit-il, nous ferons encore le roi de Navarre. » — « Ma maîtresse, ajouta-t-il, en se tournant vers Gabrielle d'Estrées qui pleurait et se désolait, il faut renoncer à nos combats et monter à cheval pour une autre guerre. »

Le Béarnais reparut tout entier. Il multiplia les ordres. Il courut au Nord, fit investir Amiens par le maréchal de Biron et rassura Beauvais, Montdidier, toutes les villes voisines. Il augmenta les garnisons de Corbie et de Pecquigny. Il sentait toute l'importance de ce siége d'Amiens, dont le succès devait affranchir de nouveau le territoire de la France et délivrer la patrie de l'invasion étrangère.

Henri fit son devoir et ses lieutenants aussi; mais Rosny ne le fit pas moins. Il rassembla une artillerie prodigieuse qu'il dirigea vers la Picardie. Il y accumula des troupes. Il entoura le camp d'un marché qui, par l'abondance de l'argent, se renouvelait sans cesse de provisions fraîches. Il paya chaque mois de solde avec une régularité inconnue. Il échelonna les ambulances, et des hôpitaux militaires, soit pour les

malades, soit pour les blessés, se dressèrent comme par enchantement. C'était la première fois, depuis le commencement des guerres civiles, qu'une armée était pourvue, je ne dirai pas seulement du nécessaire, mais du superflu. Cette armée, le cardinal Albert essaya vainement de lui faire lever le blocus d'Amiens. Il fut obligé de battre en retraite à son grand désespoir. Le roi le harcela; puis, revenant au milieu de ses lignes, il entra solennellement dans Amiens, le 23 septembre 1597.

L'Espagnol avait nommé cette ville sa capitale en France : Henri l'en expulsa et sa présence dans la cité fut saluée de l'enthousiasme du peuple. Les rues furent illuminées. Le maire d'Amiens offrit au roi de l'hypocras et le roi but à sa bonne ville, à la pacification de la France, à la réconciliation de tous ses sujets des deux cultes!

Pressentiments sacrés, qui ne devaient tromper ni le roi, ni la patrie!

Tandis que Lesdiguières déjouait tous les stratagèmes du duc de Savoie, Henri soumettait le duc de Mercœur, signait la paix de Vervins et donnait aux protestants leur code religieux.

Mercœur, repoussé par la Bretagne, et se sentant perdu, envoya la duchesse sa femme au-devant du roi. Elle proposa sa fille pour le petit César de Vendôme, fils naturel de Henri et de Gabrielle d'Estrées. La maîtresse, ravie d'une alliance si avantageuse, inclina son royal amant à la clémence. Le traité fut bientôt conclu (20 mars 1598). Le duc de Mercœur renonçait à son gouvernement de Bretagne et assu-

rait aux jeunes fiancés les domaines de la maison de Penthièvre. Il recevait en échange une amnistie pour ses partisans et pour lui quatre millions trois cent mille livres du temps, plus de vingt millions de francs d'aujourd'hui.

Ce fut le terme de la guerre civile; le traité de Vervins fut le terme de la guerre étrangère; il est du 2 mai 1598. L'Angleterre et la Hollande ne s'y associèrent pas. Mais il était indispensable à la France et à l'Espagne. C'était un retour au traité de Cateau-Cambrésis. L'Espagne garda le comté du Charolais, nous restitua La Capelle, Le Catelet, Ardres, Calais, Doulens et Monthalin. Le duc de Savoie, compris dans le traité, nous rendit La Berre en Provence. Le marquisat de Saluces dut être adjugé par le pape dans l'espace d'un an, soit à la Savoie, soit à la France, selon son arbitrage souverain.

Les deux grands bienfaits du traité de Vervins sont la paix et la réintégration de la France dans son territoire.

La paix n'était pas moins utile au delà qu'en deçà des Pyrénées. Henri IV en avait besoin pour vivre et Philippe II en avait besoin pour mourir.

Ce vieux tyran de l'Escurial expira trois mois après le traité de Vervins, léguant les Pays-Bas à sa fille Isabelle-Claire-Eugénie, mariée au cardinal Albert d'Autriche, et l'Espagne à Philippe III, le frère de don Carlos.

Philippe II recommanda très-fortement à son fils et successeur d'être, à son exemple, fidèle à l'Église et à la sainte inquisition. Il lui transmit le conseil

qu'il avait lui-même recueilli de Charles-Quint : à savoir, « de prendre toujours bien garde au changement des autres royaumes pour en profiter selon les occasions (papiers Granvelle). »

Il rêvait jusque dans les ombres suprêmes à la monarchie catholique, la chimère de son père et la sienne, cette chimère qu'ils n'avaient pu réaliser, et il la confiait à son héritier.

Philippe II n'avait tant abhorré la France que parce qu'il avait échoué contre elle dans son projet d'en faire une alluvion entre l'Espagne et les Pays-Bas. L'alluvion valait mieux que les deux royaumes à la fois et Philippe la manqua.

Ce prince avait été mauvais fils, mauvais frère, mauvais mari, mauvais père, mauvais roi. Superbe, fanatique, pervers, il osa se faire la personnification de la religion traditionnelle. Il fut le pape des papes, le vrai pape, le pape laïque et tout-puissant du catholicisme. Il alluma des bûchers sur tous les espaces de ses immenses provinces. Il employa partout le feu, le poignard et le poison. Avare, sanguinaire, débauché, ce lâche despote, qui gouvernait de son couvent, qui aimait le pétillement des auto-da fé et qui craignait le sifflement des balles, s'abritait derrière l'autel. Par un orgueil béni de la cour de Rome, son esclave, il se croyait l'homme d'État de Dieu. Malgré les adulations du clergé italien toujours prêt à l'apothéose de la force, il ne fut qu'un bourreau.

Philippe II ne cessera pas d'être exécrable à la terre. C'est un de ces hommes qu'on ne méprise pas,

mais qu'on hait dans les proportions de l'amour qu'on a pour le bien. Comment ne pas attacher au carcan de l'histoire et ne pas vouer à la malédiction des siècles, ce grand inquisiteur de son siècle, ce violateur des consciences, ce persécuteur des âmes, ce Busiris de la foi, ce démon du Midi? Dieu dont il a tant abusé, Dieu seul, après une série d'expiations dont il est le juge, a le droit de relever Philippe II et de lui pardonner tant de vices et tant de crimes.

Le meilleur service qu'il rendit à l'humanité, ce fut de mourir. La paix entre l'Espagne et la France s'affermit alors, et l'alliance de la maison de Bourbon et de la maison de Lorraine se cimenta.

Henri IV, qui avait déjà commencé cette alliance par les fiançailles du petit César de Vendôme avec la fille du duc de Mercœur, l'acheva par le mariage de sa sœur, la princesse Catherine, avec le duc de Bar.

Lui-même, Henri de Béarn, dont l'épée avait fait triompher le droit, songea plus d'une fois à se marier aussi. Dans cette situation nouvelle et magnifique où son génie, autant que sa naissance l'avait placé, il fut tenté d'épouser la belle Gabrielle, sa chère maîtresse. Il fit, à divers intervalles, des propositions d'annulation de leur mariage à Marguerite qui vivait, depuis longues années, dans les dissolutions romaines du château d'Usson. Marguerite ne voulut entendre à rien, soit fierté du sang de Valois qui se révoltait contre cette dégradation de la royauté, soit influence secrète des conseils et de l'or de Rosny, qui s'efforçait, à tout prix, de sauver ce qu'il croyait l'honneur de son maître.

La résistance de Marguerite ne cédera qu'après la foudroyante agonie de la duchesse de Beaufort. Rosny ne s'opposera plus à son tour aux noces de Henri avec une Médicis. Fatalité des conjonctures! c'était le roi qui avait raison dans son vertige d'amour. S'il eût mit sur la tête de Gabrielle d'Estrées la couronne de saint Louis, que de maux n'eût-il pas épargnés à France!

Je me retiens à cette date pour ne pas dépasser les bornes de mon histoire.

Le sceptre conquis, les dissensions civiles étouffées, la guerre étrangère finie, Henri IV entra dans la plénitude de la puissance et dans les douceurs du repos. Mais quel repos actif et fécond!

Il riva Rosny à son trône. Rosny fut son ami, son ministre, sous le nom populaire de Sully. L'alliance de ces deux hommes inséparables est le plus grand fait de ce grand règne.

Sully travaillait sans cesse. Le roi travaillait, chassait, faisait l'amour, gouvernait son royaume et embellissait les demeures du Louvre, de Saint-Germain, surtout celle de Fontainebleau. Cette résidence dans la plus pittoresque forêt du royaume était sa résidence de prédilection. Il y courait le cerf, et, après avoir fait trente lieues à cheval, il se promenait à pied des heures entières, soit dans les allées de son parc, soit autour de son canal, harassant les seigneurs de son intimité comme autrefois Mayenne à Monceaux.

Son plus long entretien était avec Sully. Ils avaient mûri, grandi ensemble. Ils avaient l'un et l'autre

ce prestige incomparable de la gloire. Henri laissait les vengeances au temps, les refus à Sully, ne se réservant que les grâces et les bienfaits. C'était la loi de son cœur.

Le roi et le ministre n'étaient ni l'un ni l'autre des hommes religieux : ils ne furent que des politiques. Ils s'aimaient pourtant et ils aimaient le peuple. Ils se rapprochèrent d'autant plus qu'ils étaient moins pareils. Henri avait l'héroïsme, l'inspiration, l'aventureuse habileté d'un roi de fortune. Sully avait le dévouement, la science, l'algèbre. Il était doué de la fermeté prudente de l'homme d'État. Il songeait à lui, non moins qu'à la France et au roi, mais il n'inclinait pas trop la balance de son côté. Il se serait plutôt sacrifié que son maître ou sa patrie. Il bravait intrépidement les catholiques, les protestants, les seigneurs, les jésuites, les maîtresses, le monarque lui-même. Il provoquait souvent la colère et il pénétrait la vérité sous les outrages. Heureuse la France d'avoir eu, après les convulsions de la ligue, un tel ministre et un tel roi! Pour leur labeur d'économie, d'ordre, d'unité, de tolérance, d'équilibre et de progrès, ils furent indispensables l'un à l'autre et ils ne se convinrent tant que parce qu'ils se complétaient. On a pu dire d'eux avec équité qu'ils reçurent la France de brique et qu'ils la rendirent de marbre.

Pendant leur règne, à dater du traité de Vervins, Henri IV et Sully firent un pacte qu'ils renouvelèrent chaque jour, et ce pacte patriotique, cordial, généreux du roi et de son ministre : — Ce fut le bonheur de la France. Justice, administration, finances, beaux-

arts, agriculture, ils cultivèrent et fertilisèrent tout. La poule au pot n'est vraiment que la légende bien infime de tant d'efforts, d'espérance et de génie.

Henri se montra aussi clément qu'il avait été brave. Après avoir eu la valeur d'un héros, il eut la sagesse d'un législateur, la bonté d'un père, la magnanimité d'un roi. Au fiel des factions il substitua le miel de la paix et il étancha le sang avec l'huile.

Voilà ce que, par anticipation, j'ai voulu indiquer sur les douze ans de trône de Henri, à dater du traité de Vervins. Puisque les développements m'étaient interdits, j'ai parlé, du moins, à la manière des géographes, qui figurent un Océan sur la mappemonde dans l'imperceptible dimension d'un coquillage.

Maintenant, je reviens à ce grand et dernier instant de mon histoire où, l'unité de ses territoires et de sa souveraineté constituée, Henri IV rédigea son mémorable édit de Nantes (1598).

Jusque-là ses années s'étaient écoulées au milieu des batailles, des massacres. Depuis sa jeunesse, si haut que le sort l'eût élevé, il avait vécu dans une tempête. Ses compagnons, les calvinistes, l'avaient aidé à la traverser; ils l'avaient abrité sous leurs tentes, porté dans leurs bras, ils l'avaient secouru de l'épée et du bouclier. Il n'y avait plus qu'eux à qui le roi n'eût pas payé sa dette. Il ne la leur paya jamais tout entière. Il essaya du moins, et c'est tout ce qu'il me reste à dire.

Il traça d'une main reconnaissante, mais comprimée par Rome, une ébauche de charte religieuse. Cette ébauche si grande, quoique incomplète, est

l'édit de Nantes. La ligue frémit et agita vainement sa torche. Ce qui avait été vivant était mort et cette torche, autrefois de flamme, désormais éteinte, ne put rien rallumer.

L'édit de Nantes fut donc promulgué. C'est le terme de mon livre.

# LIVRE CINQUANTE-SEPTIÈME

L'édit de Nantes, une grande conquête nécessaire en 1598. — Une concorde entre les protestants et les catholiques. — Catherine de Bourbon, duchesse de Bar, travaille secrètement à l'édit de Nantes. — Il est signé par le roi le 13 avril 1598. — Discours de Henri au Louvre. — L'édit est enregistré le 15 février 1599. — C'est la plus grande heure de Henri IV. — Caractère de ce prince. — Ses vices. — Ses qualités brillantes, son courage, son esprit, sa grâce, sa bonté, son amour du peuple. — Le roi le plus miséricordieux de son siècle.

La liberté de conscience allait être enfin garantie. Que sont les conquêtes de la toison d'or et d'Ilion par les anciens, les conquêtes de l'Amérique et de l'Inde par les modernes, auprès de cette auguste conquête de la liberté de conscience ?

La cité bâtie sur le plan de l'édit de Nantes est petite, étroite, démantelée, mais elle est. Nul, si grand, si puissant qu'il soit, ne prévaudra contre elle. Par une faveur du ciel, elle deviendra la cité du droit, où les âmes habiteront à l'aise, où chaque cœur adorera son Dieu, et où nulle poitrine ne sera oppressée.

Les premières pierres de cette ville de la tolérance furent difficiles à remuer et à cimenter. Catholiques et protestants étaient toujours au moment de se les jeter à la tête.

Ils s'étaient fort combattus de l'épée et ils continuaient à se combattre de l'esprit.

L'édit de Nantes était indispensable en 1598. Le roi Henri IV était parvenu à la paix de Vervins et il avait repris Amiens sur les Espagnols. Il lui aurait été dommageable d'ajourner les droits des protestants de qui il tenait la couronne.

Il pouvait disputer pied à pied le terrain aux calvinistes, il ne pouvait pas le leur refuser, et, une fois sur un terrain légal, eux ne risquaient plus rien. Car ce qu'il y a de remarquable dans le protestantisme, c'est que, s'il est par ses luttes irréconciliable du côté du moyen âge, il est par, son principe du libre examen, flexible à toutes les évolutions de la raison humaine et sans frontières infranchissables du côté de la philosophie. Il appartient au progrès jusqu'à la transformation de lui-même.

Pour Henri IV, le problème n'était pas religieux, il était tout politique. Après Coligny, après L'Hôpital, le Béarnais essaya de concilier les deux religions, et il y réussit dans une certaine mesure.

Ce roi dont les pourpoints étaient coupés par la cuirasse et les cheveux par le casque, ce roi toujours à cheval et qui avait usé, selon son expression, plus de bottes que de souliers, se voyait investi entre deux feux, entre une armée de huguenots raisonneurs et de catholiques fulminants.

Le Béarnais ne savait à qui entendre.

Les catholiques lui disaient : « Demeurez ferme avec nous et nous vous adoptons. Ces huguenots sont les ennemis de Dieu et des rois. Ils blasphèment l'un, ils détrônent les autres. Ils sont rebelles à toute discipline, à toute monarchie. Concédez-leur ce qu'ils

demandent, sire, et ils vous mettront en république. »

Les huguenots disaient à leur tour : « Méfiez-vous des catholiques. Ils vous ont toujours haï vous et les vôtres. »

Le roi répondait aux catholiques : « Les huguenots sont un peu rétifs, mais ils ne sont pas si diables que vous pensez. Je les connais. J'en ai été et madame ma sœur, qui est fille de mère, en est encore. Croyez qu'ils ont du bon. »

Aux huguenots il répliquait : « Les catholiques sont plus nombreux que vous. Si je les détruisais, selon vos avis, je diminuerais trop mon royaume. De la France je ferais une Navarre. Je ne serais pas père comme je veux être, mais tyran. »

Quand les deux partis étaient ensemble autour de lui : Du Plessis-Mornay, d'Aubigné et Rosny d'un côté, Duperron, Biron et d'Ossat de l'autre, il disait à tous : « Allons, messieurs, vous avez assez bataillé ; ce qu'il vous faut maintenant, c'est un édit de tolérance qui vous fera vivre en concorde comme je vis, moi qui vous parle, avec ma petite sœur Catherine. »

Henri IV, malgré son abjuration et d'incroyables complaisances pour le pape, restait très-attaché aux protestants. Ses meilleurs exemples étaient dans ce camp-là.

Les Bourbons avaient arboré le drapeau du progrès religieux. Le prince Louis de Condé, oncle du Béarnais, Jeanne d'Albret et sa mère Marguerite, firent, autant qu'ils purent, place à Dieu, place à la réforme.

Henri de Bourbon, qui avait noué sa dynastie autour d'une bulle romaine, la renoua autour de l'édit de Nantes.

Sa sœur l'y animait.

Catherine de Bourbon, qui avait quinze ans aux noces de son frère Henri, échappa comme lui par miracle à la Saint-Barthélemy. Dès qu'elle put, elle s'évada de la cour des Valois et se retira en Béarn avec madame de Thignonville, sa gouvernante.

Henri la préposa à son royaume de Navarre, pendant qu'il courait les aventures et les champs de bataille. Elle gouverna bien. Elle se fit adorer des Béarnais, et son administration, douce comme la main d'une femme, ne se dispensa pourtant pas d'énergie.

Elle aima le comte de Soissons. Elle aurait voulu l'épouser. Son frère, le roi de Navarre, s'opposa par des raisons d'État à ce mariage. Elle ne se soumit qu'à la longue à ses noces avec l'aîné de Lorraine, le duc de Bar.

Le Béarnais gardait à sa sœur une tendre affection, et Catherine répondait au centuple à tous les sentiments de son frère.

Elle lui résista cependant une fois. Il essaya vainement de la faire catholique. L'éducation libérale qu'elle avait reçue et ses propres réflexions l'avaient affranchie de ce que Jeanne d'Albret appelait l'*idolâtrie papiste*. Elle avait toute la culture d'esprit de sa mère et de son aïeule Marguerite. Elle continua leurs habitudes d'indépendance. Henri IV et les docteurs qu'il avait envoyés pour l'instruire dans le catholi-

cisme se brisèrent devant la décision de la princesse. « Non, répondit-elle imperturbablement, je ne serai jamais d'une religion où il me faudrait croire que ma mère est damnée. »

La princesse Catherine vécut protestante en Lorraine, comme en Navarre et en France. De la cour de Nancy, elle se rappelait souvent son château de Béarn et le pavillon de Castel-Beziat que sa mère avait fait élever pour elle au plus épais des ombrages du parc de Pau. C'est en ce lieu charmant, que pendant ses plus belles années, elle avait aimé, souffert, médité, prié. Elle s'y reportait, du milieu des distractions et des splendeurs de la cour de Lorraine, avec tous les attendrissements d'un cœur naïf, profond et religieux.

Elle eut une grande part secrète à l'édit de Nantes. Elle en poursuivit la vérification d'une incroyable ardeur. Elle ne cessa de protéger les huguenots. Elle disait à Henri : « Ils sont nos frères en notre mère et en Dieu. » Aussi lorsque les députés des Églises réformées venaient solliciter le roi, il les renvoyait à sa sœur, en disant : « Adressez-vous à Catherine, car vous êtes tombés en quenouille. » Légèreté deux fois coupable chez le roi, puisque, après avoir commis l'apostasie au moins apparente, il se dispensait gaiement du remords par la plaisanterie!

Henri IV n'était pas plus protestant que catholique. De là ses railleries. Il ne s'était pas fait scrupule de passer du temple à la cathédrale, du prêche au sermon. Il avait changé de culte comme il changeait de manteau, sans se croire un autre homme, sous son

nouveau vêtement. Nous devinons son subterfuge et ses réticences, mais gasconner en matière religieuse devant des gens sincères n'était pas séant au fils de Jeanne d'Albret et au frère de Catherine de Bourbon.

Henri IV était un moqueur. « Le meilleur canon dont je me sois servi, disait-il, c'est le canon de la messe. Il m'a fait roi. » Ce qui n'empêchait pas le Béarnais de vouloir très-sérieusement contenter les calvinistes.

Le protestantisme et le catholicisme s'étaient mesurés avec des vicissitudes terribles de victoires et de revers, jusqu'au jour où Henri, sortant du sein de l'anarchie universelle, fut le câble vivant qui réunit de ses robustes entrelacements les deux cultes et qui les rattacha inébranlablement à l'édit de Nantes.

Il s'inclinait à cet édit par reconnaissance, par intérêt, par politique, comme sa sœur y aspirait par conviction.

Une force morale s'était développée peu à peu; elle avait bravé les cachots, les tortures, après les mépris et les anathèmes; elle avait franchi les champs de bataille et les bûchers, tantôt héroïne, tantôt martyre; au milieu des catastrophes les plus tragiques, elle avait surnagé imperceptible par l'étendue, par le nombre; immense par le courage, par le droit; goutte d'eau pure dans une mer troublée; diamant de la conscience surgi tout brillant du creuset des persécutions; puissance dédaignée à son origine, plus invincible cependant que les rois, les prêtres, les armées et les peuples! Tel est le spectacle dont cette histoire a offert le tableau mouvant, ascen-

sionnel, et dont Henri IV comprit l'importance sociale.

Les protestants avaient donné le trône au roi, le roi sentit que c'était à lui de concéder l'existence aux protestants.

Il s'acquitta faiblement par l'édit de Nantes, mais il s'acquitta.

Cet édit avait été écrit vingt fois par la plume du chancelier de L'Hôpital, par l'épée de Coligny, avant d'être gravé définitivement par cette glorieuse épée transmise à Henri IV et changée en sceptre dans sa main.

Les commissaires de Henri, parmi lesquels se distinguaient de Thou l'historien, Schomberg, de Vic et Colignon, entrèrent en délibération à Châtellerault avec les délégués des Églises réformées. C'est de ces discussions que sortit l'édit des protestants. Le roi, à qui on le porta, y mit la dernière main à Angers. Quelques objections s'étant présentées, l'édit ne fut achevé qu'à Nantes, ce qui le fit baptiser de ce nom : l'édit de Nantes.

Cet édit fut signé par le roi le 13 avril 1598.

S'il fut à peu près le même que tous les édits successifs rédigés par L'Hôpital, après avoir été obtenus par Coligny, pourquoi donc tant se réjouir de l'édit de Nantes tellement incomplet, tellement encore avare de droits?

Le voici :

Derrière les autres édits, il y avait un prince au Louvre, un prince Valois qui disait à l'ambassadeur d'Espagne et au légat : « Ne vous inquiétez pas. Cet

édit n'est qu'un chiffon de papier. Dès que je le pourrai, je le déchirerai, je le brûlerai, si bien qu'il n'en restera plus que cendres. Je suis le fils aîné de l'Église. Il ne doit y avoir en France qu'un roi et qu'une foi, le roi très-chrétien et la foi catholique. »

Les autres édits étaient donc des mensonges; l'édit de Nantes est une vérité. Les autres édits étaient des trêves, l'édit de Nantes est une paix.

Car, au lieu de ce tyran serf de l'Espagne et de Rome qui guettait l'occasion de violer les édits qu'il avait jurés, un Bourbon, non plus un Valois, un Bourbon qui s'appelait Henri IV disait : « Catholiques ou protestants, mes sujets sont Français, ils sont hommes. Qu'ils aillent à la messe ou au prêche, sous la protection de mon édit. Il est loi de l'État et je le ferai respecter. »

Il y avait donc entre les édits précédents et l'édit de Nantes l'épaisseur d'une dynastie. Je ne vois plus un Valois avec un poignard sournoisement posté pour égorger les édits; je ne vois que Henri IV défendant l'édit de Nantes de son cœur et de son épée.

L'édit de Nantes consacrait pour les protestants la liberté de conscience dans tout le royaume;

L'exercice du culte public là où il était établi en 1597;

L'exercice du culte public dans deux localités de chaque bailliage ou sénéchaussée par toute la France;

L'exercice du culte dans les trois mille cinq cents châteaux des seigneurs hauts justiciers, et en outre, dans trente châteaux de seigneurs qui n'étaient pas investis de la hauté justice. Ces châteaux ne se res-

treignaient pas à la famille, aux vassaux; ils s'ouvraient à tous les coreligionnaires.

L'édit de Nantes accordait aux protestants :

L'admission à tous les emplois, offices et dignités;

L'entrée de l'Université aux jeunes réformés;

L'érection des temples aux endroits autorisés;

La création d'écoles calvinistes.

Une somme de cent soixante-cinq mille livres du temps, c'est-à-dire de plus de six cent mille francs d'aujourd'hui, était allouée soit aux ministres des temples, soit aux régents des écoles.

L'édit de Nantes ordonnait la composition de chambres judiciaires, moitié protestantes, moitié catholiques, appelées chambres de l'édit. Il ordonnait aussi la restitution de tous les biens confisqués sur les calvinistes depuis la mort de Henri II.

Il ne fut plus permis aux prédicateurs, aux professeurs d'injurier les protestants, ni aux parents de déshériter leurs parents pour cause de religion, ni à personne d'enlever les enfants calvinistes pour les instruire dans le catholicisme, ni aux hôpitaux de se fermer aux malades dissidents.

Henri IV élargit toujours de plus en plus l'édit de Nantes. Le culte réformé était prohibé jusqu'à cinq lieues de Paris. Il fut bientôt toléré à Ablon distant de quatre lieues, et à Charenton éloigné seulement de deux lieues de la capitale du royaume. A Rouen, la prohibition s'étendait à tout le bailliage; un temple fut bâti à une demi-lieue de la ville.

Les réformés devaient, de leur côté, rendre les domaines d'église dont ils s'étaient emparés, consentir

au rétablissement du culte catholique à La Rochelle, à Nîmes, à Montauban, en Béarn et partout où la religion romaine était proscrite; ils devaient enfin renoncer à toutes associations, à toutes levées d'argent et d'hommes, sans l'autorisation du roi.

Avec tant d'avantages religieux, l'édit de Nantes avait des inconvénients politiques.

Les deux cents places, les finances, les assemblées des protestants, les constituaient un parti armé. Ils étaient une petite France dans la France.

Cela fut excellent d'abord, mais cela devint mauvais dans la suite. La souveraineté ne saurait être double.

Aussi la force des calvinistes sera leur faiblesse; leur vraie force, c'est le droit.

Matériellement, ils seront vaincus à La Rochelle par Richelieu qui aura le génie de respecter la partie religieuse de l'édit de Nantes, après en avoir extirpé le vice politique.

Matériellement, ils seront vaincus par Louis XIV, ce destructeur orthodoxe du plus beau monument législatif de son aïeul.

Eh bien, matériellement vaincus, les protestants seront moralement vainqueurs.

L'édit de Nantes avait été leur charte pendant près d'un siècle. Sa révocation fut un attentat, un scandale.

Les protestants devinrent sacrés par leur infortune et par l'injustice de leur persécuteur couronné, derrière lequel on apercevait clairement le confesseur jésuite. Il n'y eut qu'un cri en Europe. Il n'y eut

qu'une pitié sur les religionnaires, il n'y eut qu'une indignation, qu'un mépris sur Louis XIV.

On n'était plus au règne de Charles IX et de Henri III. L'esprit humain avait grandi. L'édit de Nantes planté par Henri IV avait fructifié pendant quatre-vingt-six années. Il avait nourri la raison publique, il l'avait pénétrée comme une séve généreuse. Il avait fait, ce noble édit, l'éducation de la France. On avait appris par lui durant une longue période à respecter deux droits : le droit des catholiques, le droit des protestants. Beaucoup avaient même été conduits à reconnaître autant de droits que d'églises, puis autant de droits que d'associations, puis autant de droits que d'hommes individuels.

Il y eut d'autres protestants, nés à côté des premiers, des protestants qui s'appelérent philosophes; et le dix-huitième siècle enseigna la tolérance religieuse, et le dix-neuvième siècle, malgré bien des hypocrisies, proclama la sainte indépendance de l'âme. Et voilà comment les anciens protestants, tout en revendiquant par l'héroïsme, par le martyre, la liberté de conscience pour eux, la conquirent réellement pour le monde.

Mais ne nous détournons pas de la formation de l'édit de Nantes. Signé dès 1598, il n'était pas vérifié.

Le roi s'employait tout entier à cet édit qui avait coûté plus de six cent mille vies généreuses de réformés et qui ne fut pas payé trop cher.

Henri s'y obstinait comme à la plus grande mesure de son règne. Il s'appliquait à gagner les catholiques,

à entraîner les magistrats. Malgré l'urgence, l'équité, les convenances de l'édit, le parlement résista.

Le roi le manda au Louvre. Il ordonna, il supplia : « Messieurs, dit-il, vous me voyez en mon cabinet, où je viens parler à vous, non point en habit royal, ni avec l'espée et la cape, comme mes prédécesseurs, ni comme un prince qui reçoit des ambassadeurs, mais vestu comme un père de famille en pourpoint, pour parler à ses enfants. Ce que j'ay à vous dire, est que je vous prie de vérifier l'édict que j'ay accordé à ceux de la religion. Ce que j'en ay fait est pour le bien de la paix ; je l'ay faite au dehors, je la veux faire au dedans de mon royaulme. Vous me devez obeyr quand il n'y auroit autre considération que de ma qualité, et l'obligation que m'ont tous mes subjets, et particulièrement vous de mon parlement. J'ay replacé les uns en leurs maisons dont ils estoient esloignez, et les autres en la foi qu'ils n'avoient plus. Si l'obeyssance estoit due à mes prédécesseurs, il est dû autant et plus de dévotion à moy qui ay restabli l'État. Dieu m'a choisi pour me mettre au royaulme, qui est mien, par succession et par acquisition. Les gens de mon parlement ne seroient en leur siége sans moi. Je ne me veux vanter. Mais je puis bien dire que je n'ay exemple d'autre à imiter que de moy-mesme. Je scays qu'on a fait des brigues au parlement, que l'on a suscité des prédicateurs séditieux: je donneray bien ordre contre ces gens là, et ne m'en attendray pas à vous. On les a chastiez autrefois avec beaucoup de sévérité, pour avoir presché moins séditieusement qu'ils ne font. C'est le chemin qu'on a

pris pour faire les barricardes et venir par degrez au parricide du feu roy. Je couperai les racines à toutes ces factions, je feray accourcir tous ceux qui les fomenteront. J'ay sauté sur des murailles de villes, je sauterai bien sur des barricades.

« La nécessité m'a fait faire cet édict. Par la mesme nécessité, j'ay autrefois fait le soldat. Je suis roi maintenant, et parle en roy : je veux estre obey. Il n'y a pas un de vous qui ne me trouve bon quand il a affaire de moy, et n'y en a point qui n'en ayt besoin une fois l'an, et néanmoins à moy qui suis si bon, vous estes si mauvais ! Si les autres parlements, pour avoir résisté à ma volonté, ont esté cause que ceux de la religion ont demandé des choses nouvelles, je ne veux pas que vous soyez cause d'autres nouvelletez par vos refus... Donnez à mes prières ce que ne voudriez donner aux menaces. Vous n'en aurez point de moy. Faites ce que je vous commande, ou plustost dont je vous prie, vous ne le ferez seulement pour moy, mais aussi pour vous et pour le bien de la paix.

« Messieurs, dit encore le roi aux magistrats en les congédiant, exprimez mon vœu à votre compagnie. Repousser mon édict, le seul propre à désarmer les huguenots et à pacifier mon peuple, ce serait déchaîner la guerre civile. »

Le parlement suscita des lenteurs, mais il évita un lit de justice en consentant, le 15 février 1599 à l'enregistrement de l'édit de Nantes.

Cette date est grande entre toutes au cadran de l'histoire.

Nous sommes au seizième siècle, le siècle où Christophe Colomb inventa un monde, le siècle qui inventa cent autres mondes par ses autres grands hommes : — Monde de la philosophie par Bacon ; monde de la poésie par Shakspeare, le Tasse, Ronsard ; monde de la théologie par Luther et Calvin ; monde de l'astronomie par Copernic ; monde de la chirurgie par Ambroise Paré ; monde du droit par Cujas et Dumoulin ; monde de l'art par Jean Goujon, Germain Pilon, Raphaël, Titien, Michel-Ange, Léonard de Vinci ; monde de l'héroïsme par Jeanne d'Albret, Coligny, L'Hôpital; monde de la liberté religieuse qui mène au monde de la liberté politique, au monde de 89. Découverte partout, et là où n'est pas la découverte, le pressentiment, principe de toute fécondité. — Voilà le seizième siècle, le siècle inventeur entre tous les siècles!

Henri IV eut l'honneur de le fermer par l'édit de Nantes.

Cet édit est plus qu'il ne paraît.

Les protestants ne l'ont pas revendiqué seulement pour eux. Sans le savoir, et sans le vouloir, ils l'ont revendiqué pour tous.

Ils ont amené les gouvernements à supporter deux cultes. Par la logique éternelle des choses, les gouvernements ont marché. Ils ont suivi la direction des mœurs et des esprits.

Les gouvernements, au dix-neuvième siècle, reconnaissent trois cultes : le juif, le catholique et le protestant. Dans cette évolution divine de la politique dont l'édit de Nantes est le point de départ, les

gouvernements admettront bientôt quatre cultes, puis cinq, puis dix, puis tous les cultes.

Ils écriront enfin un autre édit, l'édit de l'avenir, et cet édit, le voici :

Liberté aux juifs et aux gentils, liberté aux catholiques, liberté aux protestants de toutes les nuances, liberté aux théistes, liberté à chacun et à tous, liberté de conscience, liberté de culte !

Quelle diversité ! mais au fond quelle unité ! L'unité de l'amour. Amour du prochain, amour de Dieu : voilà la loi et les prophètes, dit l'Évangile. Voilà le grand christianisme !

Henri IV est pour beaucoup dans ce bienfait. Il fut l'anneau moitié d'or, moitié de fer, qui relia le seizième au dix-septième siècle.

Homme encore grand après Coligny et L'Hôpital !

Prince très-politique, trop politique, puisqu'il subordonnait tout à ses intérêts, doué de cœur cependant, d'un cœur qui n'avait pas les saintetés du sentiment mais qui en avait la grâce ; héros d'un instinct superficiel, très-aimant et très-aimable de surface, toujours ingénu même dans le mensonge, soudain, hardi, rusé, persévérant, et dont la gaieté chevaleresque jaillissait de la mêlée comme l'étincelle du cliquetis des glaives ; homme d'une souplesse rare, qui se prêtait aux circonstances et qui était tout ce qu'elles exigeaient de lui, d'un équilibre parfait dans la bonne et dans la mauvaise fortune, supérieur à l'une et à l'autre, propre à la paix autant qu'à la guerre et auquel il n'a manqué réellement qu'une conscience pour être tout à fait un grand homme !

Après la vie et les actions de Henri IV, rien ne peint mieux son caractère, sa passion de la politique et des femmes, que ses innombrables portraits dans chacun desquels il se révèle par ses yeux circonspects et son nez d'aigle au-dessus d'une bouche du dieu Pan.

Il n'avait de sa mère et de sa sœur, qui se ressemblaient tant, que les traits allongés et la forme ovale du visage. Il n'en avait pas l'expression religieuse. Il montrait plutôt la jovialité de son aïeule Marguerite, la muse de l'*Heptameron* et de tant de bons contes qui réjouissaient son petit-fils.

Malgré ses défauts, le Béarnais eut la séduction suprême : on ne l'estimait pas, on ne l'admirait pas complétement, on le trouvait économe, oublieux, railleur, mais il plaisait et on l'aimait. Il était enjoué, brave, facile à l'amitié, à l'émotion, à la pitié, aux larmes. Il avait l'éclair dans le regard, dans la repartie, sur la lame de l'épée, à la pointe de la plume. Personne n'a mieux écrit les billets, ni dit les mots aussi bien, à la française. Les trois plus grands improvisateurs de lettres, les trois plus beaux, les trois plus vifs génies épistolaires de notre patrie sont : Henri IV, madame de Sévigné et Voltaire.

Henri IV avait l'agrément d'un gentilhomme. Il se savait de bonne maison et cela lui donnait de l'assurance. Ce qui lui en donnait encore plus, c'était son esprit. Il avait l'aisance du corps d'une manière surprenante et cette flexibilité d'un prince qui a toujours monté à cheval, dansé et manié les armes. Et de plus parfaitement naturel à la cour, à la ville, dans les

camps, dans les champs, avec les paysans, avec les soldats, avec les bourgeois, avec les nobles.

Sa verve était intarissable, verve de conversation, de plaisanterie, verve de courage, d'héroïsme. Ce qui achevait son prestige, c'était parfois une rapide sensibilité. Il rendait la gaieté pathétique. D'un essor prompt, il éclatait souvent en bienveillances, et, après vous avoir fait rire par une saillie, il vous faisait pleurer par une bonté.

Les catholiques modérés avaient suivi les justices de Dieu sur tous les coupables de la Saint-Barthélemy.

Ils avaient compris, les catholiques purs du grand massacre, que Dieu avait rayé les bourreaux de la vie et qu'il fallait à la religion autant qu'à la monarchie un roi innocent de la Saint-Barthélemy, un roi victime en ce grand carnage. Il n'y avait qu'un tel roi qui pût renouveler le gouvernement, fonder une dynastie et absoudre, par une charte de tolérance, les persécutions.

Ce roi, c'était Henri IV.

Il ne brusquait point les temps, il les aidait. Il se maintenait, quoiqu'en chancelant, dans le grand courant de Dieu, et s'il ne le descendait pas rapidement, il ne cherchait point du moins à le remonter.

Il était donc bien l'homme d'État providentiel de la liberté de conscience.

Si on le sonde très-avant, il n'était d'aucun culte. Il avait reçu par sa mère, par ses précepteurs, par les théologiens de Jeanne d'Albret une solide instruction ; mais toutes les leçons qu'il subit toutes les lectures

qu'on lui imposa l'ennuyèrent. Il n'était ni catholique ni protestant.

Bonne condition pour l'impartialité politique ; seulement, et, c'est ici sa grande lacune, il ne s'intéressait pas aux affaires de Dieu en ce monde. Il n'était pas pieux, il était indifférent. Il n'avait pas la fibre de l'Infini.

S'il avait eu la piété au même degré que le chancelier de L'Hôpital, très-dictinct aussi des sectes, s'il avait eu la piété, tout en conservant le dégagement d'une âme vaste, il eût été l'un des plus grands hommes de l'histoire. Au lieu d'être uniquement l'homme de la France, ce qui est déjà bien beau, il eût été l'homme de Dieu, ce qui serait sublime.

Il n'avait rien d'un croyant; il avait tout d'un homme et d'un gentilhomme.

Il aimait à aimer ses amis, et, ce qui est plus difficile, il aimait à aimer ses ennemis, après leur avoir pardonné. C'était pour lui le plus exquis des plaisirs et il le rechercha toujours.

Il était souvent dans l'action, dans les fatigues physiques et morales, un héros à la manière de ceux de Plutarque; mais dans les idées, il était un sceptique, un épicurien à la manière de Montaigne.

Il chérissait le peuple qu'il appelait son peuple. Il le chérissait avec la tendresse dont il combla ses maîtresses et ses enfants.

Il avait, je l'ai dit, un désir qui lui revenait sans cesse, dont il s'entretenait avec Sully. Ce désir était celui de la poule au pot pour chaque hutte de son royaume.

Rendre son peuple prospère, comment le pouvait-il, sinon par la paix avec l'Europe et avec la ligue, par la paix entre les religions ?

Le traité de Vervins avait fini la guerre étrangère; le traité avec le duc de Mercœur avait fini la guerre civile; l'édit de Nantes termina les dissensions religieuses.

Lorsque Henri IV eut promulgué cet édit, il respira fortement dans la plénitude de la prérogative royale si laborieusement reconquise. Le nonce lui ayant demandé combien d'années il avait fait la guerre : « Toute ma vie, répondit le Béarnais, et mes armées n'ont jamais eu d'autre général que moi. »

L'édit de Nantes marque la plus grande heure de Henri IV.

Ce noble prince a dégrafé son ceinturon. Il s'est démêlé de l'astuce italienne et il a humilié l'orgueil espagnol. Il est un conciliateur entre les ultramontains qui l'accusent d'avoir trop accordé et les huguenots qui lui reprochent de n'avoir pas assez fait.

Il a réédifié la monarchie qui s'écroulait de toutes parts et rétabli peu à peu avec elle l'administration, la justice, l'industrie, l'agriculture, le commerce, par la confiance qu'inspire une dynastie nouvelle si magnanimement ressuscitée.

Le Béarnais a relevé sa maison par la gloire, il ne l'a jamais souillée par une cruauté. Il a été le plus doux, le plus clément, le plus humain du seizième siècle. Il n'a été prodigue que de son sang; il a ménagé le sang d'autrui mille fois plus que le sien propre.

Henri IV, à cette date de l'édit de Nantes, est entouré des hautes renommées de son règne, de Mayenne, son premier sujet, de Jeannin, de Bellièvre, de Sillery, de Sancy, ses conseillers, de Montmorency-Damville, son connétable, de Lesdiguières, du maréchal de Biron, ses généraux, d'Achille de Harlay, de Jacques-Auguste de Thou, ses magistrats, de Sully, son ministre, de Gabrielle d'Estrées, sa maîtresse, de Crillon, son héros, de d'Aubigné, son soldat, son poëte et son prophète, de Pierre Matthieu, son biographe.

Dieu veuille que le roi vive, mais il peut mourir. Il n'entend pas aiguiser de loin le couteau de Ravaillac; seulement lorsque ce couteau le frappera, il sera prêt.

Il aura restauré l'autorité, il aura fait de la liberté des âmes la plus auguste de ses lois, le plus mémorable de ses édits. Malgré ses simonies et ses vices, il aura mérité par son héroïsme, par ses travaux, par sa bonté, que la postérité l'aime après les contemporains, et que Jeanne d'Albret, Coligny et L'Hôpital le reçoivent dans la joie des demeures éternelles.

L'historien qui écrit ces faibles lignes et qui achève cette œuvre commencée sous l'invocation religieuse, poursuivie, s'il l'ose dire, dans la familiarité de la présence de Dieu, l'historien qui a été soutenu dans le récit de tant de crimes par l'espérance d'en tirer une conclusion de liberté, a versé sur Henri IV avec le blâme équitable l'effusion d'un dernier attendrissement. Il a bien éprouvé, durant le cours de ces annales, que si l'amour est l'enchantement de la jeu-

nesse, le plus grand bonheur de l'âge mûr et de la vieillesse, c'est la vérité. Si donc l'historien a été sincère, s'il a tenu la balance droite, c'est qu'il était arbitre et qu'il devait compte du moindre mal et du moindre bien. Il peut d'autant mieux, en finissant, ajouter le sceau de son admiration sur la tombe du législateur de l'édit de Nantes, de celui qui fut tolérant dans un siècle d'inquisiteurs, miséricordieux dans un siècle de bourreaux, de celui qui contribua plus que personne à favoriser, parmi les générations de la Saint-Barthélemy, le respect de la vie humaine et le respect de la conscience.

# CONCLUSION

Que serait l'histoire, si elle n'était la logique de Dieu ?

De la première à la dernière page de mon livre, tout a changé sur la face de la terre.

C'en est fait désormais : le monde moderne appartient à la discussion par l'effort du protestantisme. Car le protestantisme est le droit, bien plus, il est le devoir pour chacun de se prouver à soi-même sa foi, c'est-à-dire ce qui importe le plus à la vie présente et à la vie future. Voilà ce que c'est que le protestantisme. C'est lui qui alluma au seizième siècle cette faculté active de l'intelligence, la discussion, et quand elle eut éclaté dans le cœur, dans les yeux, sur les lèvres de l'homme, tout lui fut aliment, et la Bible plus que tout.

La vulgarisation croissante de la Bible eut deux influences.

Elle éleva les mœurs par l'élan religieux qui anime ce grand livre, et elle les endurcit par les souffles barbares qu'on y respire.

Mais le succès de cette vulgarisation fut d'affranchir la pensée. Car mettre la Bible entre les mains de

l'homme, c'était le constituer juge des textes, ce qui fait le protestant ; et, si les textes venaient à ne plus le satisfaire, c'était le constituer juge de l'esprit, ce qui fait le philosophe.

Voilà ce que les réformateurs ne comprirent pas entièrement. La Providence a voulu que le mouvement créé par les révolutionnaires de tous les siècles fût toujours plus fort qu'eux. Lorsque ce mouvement a touché, à travers mille écueils, le but que les novateurs s'étaient proposé, il se prolonge bien au delà, et il atteint, par des courbes inconnues, un autre but dérobé à tous les regards, le but de Dieu.

Luther croyait aller à la grâce, Calvin à la prédestination, et ils allaient l'un et l'autre à la liberté.

Descartes, puis Voltaire, puis Rousseau rêvaient-ils la révolution française, et Mirabeau les doctrines spiritualistes du dix-neuvième siècle? Non.

Eh bien, tous ces grands hommes, emportés par une impulsion irrésistible, s'orientaient dans les ombres, et Dieu les guidait vers un idéal plus lumineux, plus vaste que leur idéal personnel.

Là est la sublime beauté de l'histoire, quand, sous la trace des initiateurs, on cherche et on découvre la Providence maternelle qui les inspire et qui les conduit.

Si je cite des hommes, c'est qu'ils ont travaillé, mais aucun n'a triomphé. Aussi, bien que tant de noms soient illustres, pas un seul ne nous contente ; il n'y a qu'un nom, et c'est celui de Dieu, qui nous suffise.

Luther eut des précurseurs dès la plus haute anti-

quité. Pour ne parler que de ses précurseurs immédiats, il en eut de très-hardis dans le midi de la France, en Allemagne et en Bohême. Il eut sa tradition dans ce monde des faits où tout se déroule, où tout s'enchaîne.

Il ouvre les temps modernes. Il s'avance sur un Océan nouveau, sans savoir où il s'arrêtera; il va devant lui, malgré les fantômes, les obstacles, les terreurs que le démon du passé soulève. Il aborde à un continent, à un principe, et il s'y établit. Ce sol ferme, c'est la liberté d'examen. Luther jette avec ardeur ses défis au pape, il brave la cour de Rome et lui arrache les peuples. C'est un tribun théologique.

C'est l'homme de la première journée.

Calvin ne songe pas à détruire, mais à organiser. Il n'invective pas, il affirme en législateur. Il bâtit une autre Rome, la Rome du protestantisme. Il fait et refait Genève à son image. Il parle, il frappe, il règne, il gouverne et il fonde. Coligny, L'Hôpital et Henri IV fondent après lui.

Ce sont les hommes de la seconde journée.

Descartes sort des textes, recule les frontières des idées et pose les premières assises d'une Église lente à naître, dans laquelle on adorera en esprit et en vérité le grand Dieu de l'Infini, le Dieu de la lumière et de l'amour.

Descartes est l'homme de la troisième journée.

Voltaire, Rousseau et leurs semblables développent, fécondent Descartes et aboutissent à la révolution française.

Ils sont les hommes de la quatrième journée.

Mirabeau inaugure cette grande ère de 1789 ; il en est la parole fulgurante et l'emblème saisissant.

Il est l'homme de la cinquième journée.

Heureusement, nous ne sommes pas au bout de nos vœux. D'autres hommes et d'autres journées éclôront dans les mystères de l'avenir. Pourquoi s'en affliger ? Toute plainte serait impie. Croit-on que ces journées glorieuses soient sans que Dieu le permette ? La vertu de l'homme est de concourir à ces créations, et de seconder Dieu dans ses conseils. C'est pour cela qu'il vaut la peine de se dévouer, de souffrir et de mourir. Tous ces grands hommes mêmes seraient petits si Dieu ne les continuait sans cesse. Ils ne sont pas lui ; mais ils nous mènent à lui, en nous attirant à eux. Ainsi, où tout initiateur finit, Dieu commence et recommence. C'est le charme éternel, l'éternelle aspiration, l'éternelle vie.

L'histoire est un combat de géants. Il y a surtout deux adversaires qui ne se lassent pas, même lorsqu'ils semblent reprendre haleine. Leur duel se prolonge par le bruit comme par le silence. Ils luttent toujours, ils ne se reposent jamais.

Qui l'emportera de ces deux grands ennemis dont le monde est le champ de bataille ? Je dis le monde sous ses deux formes d'espace et de durée.

Est-ce la superstition qui demeurera victorieuse ? Je ne le pense pas. Elle a tenu l'esprit humain sous son genou implacable durant des siècles. Quand elle n'a pu le dompter, l'humilier, elle l'a persécuté, torturé, décapité, brûlé vif, dans ses représentants. Rien n'y a fait. L'esprit humain a résisté. Il a même gagné

du terrain, et la superstition en a perdu. La superstition s'est appuyée sur toutes les tyrannies qui se sont empressées d'entrer à son service. Vaines tentatives! L'esprit humain a été plus fort que toutes les forces liguées contre lui, plus fort que la force.

Malgré les compressions, malgré le machiavélisme, malgré le jésuitisme, l'esprit humain se prouve à certaines heures par des actes formidables, irrésistibles. Avant-hier c'était le protestantisme, hier c'était la philosophie, aujourd'hui c'est la révolution française. Demain, après demain, toujours, ce sera autre chose, quelque chose de plus parfait. Là est toute la question.

Le moyen âge, c'était l'obéissance aveugle. Le seizième siècle, c'est le réveil de la liberté. Les nations fatiguées de la nuit invoquent l'aurore.

Il n'y a plus qu'une loi, l'évidence; plus qu'une faculté, la conscience; et sur cette pente le protestantisme glisse dans le rationalisme. Chaque homme se sent peu à peu détaché de son idole et s'élève jusqu'au Dieu de l'Infini.

Il y a eu des idolâtries dissemblables. Quelquefois les peuples se sont prosternés devant le soleil, quelquefois devant un conquérant, quelquefois devant un prophète; mais soit qu'ils adorent un astre ou un homme, cet astre fût-il le plus éclatant du firmament, cet homme fût-il le meilleur des hommes, les peuples commettent une idolâtrie. Ils se trompent. Ils interposent le fini entre eux et l'infini, entre leur âme et le vrai Dieu, leur père, le créateur des mondes, pour qui seul le genre humain doit garder ses

prières, vers qui seul il doit les faire monter de son cœur, comme d'un encensoir.

Le plus grand malheur de l'idolâtrie, après l'erreur, c'est l'intolérance.

« O mes amis, disait le chancelier de L'Hôpital à des sectaires, j'admets votre foi, elle me touche même à cause du sentiment religieux qui vous anime et que j'éprouve ; mais si je respecte votre Dieu, respectez le mien. » Il demandait cette faveur et les sectaires ne la lui accordaient point, par cela qu'il était le moins idolâtrement pieux de tous les hommes de son temps. Il en est toujours ainsi à notre époque.

Cela vient de ce que les peuples sont encore enfants et ne vivent que de légendes ; ne comprenant pas ce qui est au delà et au dessus, ils le proscrivent !

C'est cependant l'indulgence mutuelle qui serait juste et que cette histoire enseigne.

Que tous les cultes brûlent leurs parfums et les fassent fumer avec leurs prières, l'un à côté de l'autre ; ces prières multiples plairont à Dieu ; car, tandis que nous ne voyons que les dissidences, Dieu voit l'harmonie. Les idiomes de l'adoration sont divers, mais le sens est le même. Donc plus de tyrannie protestante en Irlande et en Suède, plus de tyrannie catholique en Italie, plus de tyrannie grecque en Pologne, plus de tyrannie musulmane à Constantinople. Partout la tolérance, la fraternité partout ! la persécution nulle part !

Que si, près des cultes formulés, il y a des philosophes qui ne soient pas contenus dans les limites écrites,

des philosophes qui, étouffant dans les textes, ne respirent que dans la contemplation, qu'eux aussi, jusque-là isolés, puissent se réunir et qu'ils aient leur droit de piété, ce droit qu'ils ne refusent pas aux autres et qu'on leur refuse! Que chacun puisse passer à l'esprit ou rester dans la lettre! Que tous puissent retourner en arrière ou marcher en avant avec la conscience, les sages non moins que les simples et les petits!

Alors l'homme, étant plus sincère, sera plus agréable à Dieu. Il se prononcera sans hypocrisie et sans contrainte entre les religions : car si elles sont égales en droits, elles ne le sont pas en vérités. Chacun choisira son culte extérieur ou intérieur, liturgique ou non liturgique; et nul ne sera blâmé de son choix; et sous le dôme du ciel ou sous les voûtes des églises, sous les étoiles ou sous les cierges, tous, plus libres, prieront avec plus de ferveur devant les flambeaux de leur espérance!

En attendant, confessons, chacun selon la vérité, ce que nous croyons. Même dans le combat qui est un devoir, honorons la foi chez tous : la foi selon les traditions et la foi selon la raison. N'insultons pas non plus le scepticisme, mais plaignons-le. Car, bien qu'il soit la fantaisie de quelques grandes intelligences, il est moins une étendue de génie qu'une borne de cœur.

Ah! que je préfère la foi de l'humanité! Depuis les Édens primitifs, depuis les religions de l'Inde, de l'Égypte, de la Perse, et de la Grèce, et de Rome, et de la Judée; depuis Pythagore, et Platon, et Aristote; depuis saint Thomas d'Aquin; depuis Bacon et Leibnitz;

depuis Kant, Fichte, Schelling et Hegel, ces destructeurs venus après des fondateurs pour susciter des fondateurs nouveaux ; depuis les Védas et la Bible, en un mot, jusqu'à la philosophie allemande, il y a eu bien des théodicées dans le monde. Il y en aura d'autres sans que la foi soit ni détrônée ni ébranlée. Vous qui craignez la décadence de la foi, réfléchissez donc un peu. Comment périrait-elle, puisqu'elle est de Dieu, qu'elle est tout l'homme, et qu'elle fonde la vie éternelle? Rassurez-vous. Je ne sais pas si nous sommes nés pour autre chose que pour la foi. C'est notre dignité, notre poésie, notre philosophie, notre amour persévérant, notre gloire indélébile d'accroître incessamment la conception présente de Dieu et de la remplacer par une conception plus haute. Voilà notre destinée. Réjouissons-nous de vivre pour agrandir en nous l'idée de « Celui qui est. » Approfondissons-le par la science autant que par le sentiment. Aimons-le et aimons-nous en lui. Ne nous tourmentons pas du nombre ; soyons seulement en règle avec l'unité. Nous avons été créés pour l'unité, et nous y arriverons puisque nous sommes immortels. Ne soyons jamais découragés. Notre inquiétude même est un grand signe. Quand nous nous agitons dans les crépuscules, c'est que nous aspirons au jour ; et pour nous le jour, c'est Dieu !

FIN.

# CATALOGUES

DES

# PRINCIPAUX DOCUMENTS

## ÉCRITS ET FIGURÉS

## *CONSULTÉS POUR CETTE HISTOIRE*

---

Un mot sur le sens de ces catalogues si abrégés et si rapides, mais dont les indications seront utiles à plusieurs.

C'est toujours l'âme humaine que j'ai cherchée dans les actions, dans les paroles et sur les traits de tant de personnages. Les monuments, soit de typographie, soit de pierre, soit de marbre, soit de bronze, soit de couleur, n'ont d'intérêt que par l'âme multiple dont ils ont gardé l'empreinte. Cette âme, dégagée de partout et recueillie dans l'histoire, a seule une physionomie éternelle, *forma mentis æterna*. Les détails innombrables doivent tous concourir à fixer cette physionomie mobile des siècles. De fugitive qu'elle est dans la diversité infinie de ce qui est écrit ou figuré, il faut, à de certaines dates, la rendre saisissante et durable dans l'unité d'une œuvre. Voilà ce que j'ai tenté, et ce que d'autres accompliront sans doute mieux que moi.

---

# I

# LIVRES IMPRIMÉS ET MANUSCRITS

## DOCUMENTS ÉCRITS

La Bible.

Luther. — Ses *OEuvres.*

Calvin. — Ses *OEuvres.* Ses *Lettres,* édition Bonnet.

Hutten. — Ses *OEuvres.*

*Mémoires de Luther,* par Michelet.

*Lettres de Marguerite,* publiées par M. Genin.

*Les papiers Granvelle.* — L'encyclopédie des diplomates, des tyrans et des historiens.

*Histoire des Vaudois,* par M. Muston.

Le procès-verbal original de l'exécution des Vaudois. Archives d'Aix.

*Histoire de l'Église de Genève,* par M. Gaberel.

*France protestante,* de M. Haag.

*Bulletin de la société de l'histoire du protestantisme.*

*Les comptes de la bouche,* aux Archives.

Guicciardini.

Bembo.

Paolo Jovio.

Le loyal serviteur (*Histoire de Bayard*).

J.-A. de Thou (*Histoire universelle*).

Brantôme, toutes ses œuvres.

Vincent Carloix (*Histoire du maréchal de Lavieilleville*).

Blaise de Montluc (*Mémoires*).

Tavannes (*Mémoires*).

La Popelinière.

Regnier de la Planche.

Le président de la Place.

Bertrand de Salignac (*Relation du siége de Metz*).

L'amiral de Coligny (*Mémoires sur le siége de Saint-Quentin*).

Jean de Mergey (*Mémoires*).

Théodore-Agrippa d'Aubigné. — Son *Histoire*, ses *Mémoires*, ses *Satires*, ses *Tragiques*.

Théodore de Bèze.

*Mémoires de Condé*. 6 vol. in-4°. 1741.

*Mémoires de la Ligue*, autre recueil de pièces. 6 vol. in-4°. 1725.

Grotius, *Annales et historiæ de rebus Belgicis*.

*Mémoires de Castelnau* (le Laboureur).

Les correspondances de Charles-Quint, V. Lanz.

De Sismondi, Ranke, Michelet, Henri Martin, Guizot, Mignet, Vitet, Poirson, Amédée Pichot.

*Marnix*, par Edgar Quinet.

Lettres de Catherine de Médicis.

*Martyrologe* de Crespin.

Archives de Genève, Registres du Conseil.

Matthieu.

*Le Bouclier d'honneur*. Oraison funèbre de Crillon, par François Bening, de la compagnie de Jésus.

*Supplément à l'histoire du Beauvoisis*, par M. Simon, conseiller au présidial de Beauvais.

*Lettres et mémoires d'Estat, des rois, princes, ambassadeurs et autres ministres sous les règnes de François Ier, Henri II et François II*. Ouvrage composé de pièces originales, la plupart en chiffres, et de minutes de nos roys, rangées selon l'ordre des temps, par messire Guillaume Ribier.

*Tableau de la poésie française au seizième siècle*, par M. Sainte-Beuve.

*Journal des choses mémorables advenues durant tout le règne de Henri III, roi de France et de Pologne*, par Pierre de l'Estoile. 1574-1589.

*La description de l'île des Hermaphrodites.* — Contre Henri III et ses mignons.

*Le divorce satirique,* ou les amours de la reine Marguerite.

*La confession de Sancy.* — Apostasie de Henri IV.

*Le discours merveilleux de la vie, actions et déportements de la reine Catherine de Médicis.*

Waddington. — *Vie de Ramus.* Excellente biographie.

Geruzez. — *Histoire de la littérature française.* — *Essais d'histoire littéraire et autres œuvres.* L'auteur élève partout la critique jusqu'à l'art et à la philosophie.

Soldan. — *La Saint-Barthélemy.*

Cet écrivain, d'une précision magistrale, est le plus judicieux des critiques d'histoire sur cette tragique époque.

*Le Diaire du ministre Merlin* (le fils). — Journal très-intéressant, malgré la vulgarité de l'homme et du style.

*Archives de la maison d'Orange-Nassau,* par M. Groën van Prinsterer.

*Correspondance de Guillaume le Taciturne,* par M. Gachard.

*Correspondance de Philippe II,* par le même.

*Mémoires authentiques de Jacques Nompar de Caumont, duc de la Force,* suivis de Correspondances inédites. Publiés par le marquis de la Grange.

*Procès-verbal* de Nicolas Poulain, de 1585 à 1588.

*Histoire des amours du grand Alcandre* (Henri IV).

*Journal du règne de Henri IV,* de 1594 à 1610, par Pierre de l'Estoile.

*Satire Ménippée.* — De la vertu du catholicon d'Espagne et de la tenue des états de Paris.

Lettres de Busbec. — Il résidait à la cour de France pour Isabelle d'Autriche, veuve de Charles IX, et il mandait les nouvelles à l'empereur Rodolphe II, son maître.

*OEuvres d'Estienne Pasquier.* — Ses lettres surtout.

*Les ambassades et négociations de l'illustrissime cardinal Du perron.*

Lettres du cardinal d'Ossat.

OEuvres de M. Villemain. — *Études sur Montaigne, sur l'Hôpital, Cours de littérature,* — *Passim.*

M. Villemain ouvre souvent, de son sommet littéraire, des aperçus

historiques. Il est très-bon à consulter, soit qu'il traduise, soit qu'i crée. Il a toujours non-seulement le mot juste, mais le mot exquis ; moderne par l'esprit, antique et classique par le génie du goût.

*Strada, de Bello Belgico.*

Jurieu. — *Réflexions sur les conciles.*

Joseph de Maistre. — *Passim.*

Lamennais. — *Passim.*

Bossuet. — *Histoire des variations.*

Sarpi et Pallavicini, les deux historiens du concile de Trente.

*Histoire du concile de Trente,* par Bungener.

Opinion du grand jurisconsulte Dumoulin sur le concile de Trente.

Rabelais. — *La vie inestimable du grand Gargantua ; — des Faicts et dicts héroïques du bon Pantagruel ; — Les lettres du curé de Meudon.*

Machiavel. — Ses *OEuvres* et sa *Correspondance.*

*Le voyage en France du roy Charles IX,* par Abel Jouan.

Livre presque inconnu et fort curieux. Ignoré de M. de Thou et de D. Vaissette, tous deux cependant si bien instruits. Ce voyage, quoique imprimé, a tout le mérite d'un manuscrit, me disait un jour Eugène Burnouf. C'est aussi l'opinion de l'éditeur des *Pièces fugitives pour servir à l'histoire de France.*

*L'Itinéraire des rois de France,* depuis Louis le Jeune jusqu'à la mort de Louis XIV.

*Histoire des guerres du comté Venaissin, de Provence, de Languedoc,* etc., par Louis de Perussis.

Louis de Perussis, seigneur de Caumont, très-ardent catholique, sujet dévoué du pape, fort au courant de tout ce qui se passait en France, en Espagne, en Italie et dans les Pays-Bas. Écrivain plein de passion, fécond en détails précieux sur les hommes, les dates et les événements. Son livre, spécial par son titre, est général par l'universalité de ses renseignements et de ses récits.

Perussis avait la furie d'écrire des histoires. Il est diffus et intéressant.

« Ce qu'il avait d'abord composé de son ouvrage fut imprimé sous ses yeux, en 1563, à Avignon. Il commençait à la fin de 1561 et ne poussait que jusqu'au 16 septembre 1562, ce qui ne donnait pas une année complète. La continuation s'arrête au mois d'août 1580 et forme une suite de dix-huit ans. »

*Tableau des différends de la religion,* par Marnix de Sainte-Aldegonde.

C'est un pamphlet dont M. de Thou, le grand historien, a dit : « M. de Sainte-Aldegonde a mis la religion en rabelaiserie. » Marnix est en effet un Rabelais wallon, avec la grâce de moins, l'héroïsme et la foi de plus.

*Mémoires* de Philippe de Mornay.

*Économies royales d'Etat,* par Maximilien de Béthune, duc de Sully.

*Mémoires* de la reine Marguerite.

*Discours politiques et militaires* du seigneur de La Noüe.

*Mémoires* de M. le duc de Nevers, prince de Mantoue.

*Mémoires* du duc d'Angoulême, fils de Charles IX.

*Journal de la conférence de Surène,* par Jean Passerat.

*Chronologie novennaire,* par Cayet, ancien sous-précepteur de Henri IV.

Davila. — 2 vol. in-folio.

*Vie de Gaspard de Coligny,* par François Hotman.

Favin. — *Histoire de Navarre.*

Le Grain. — *Histoire de Henri IV.*

*Une succursale du tribunal de sang,* par J.-J. Altmeyer.

*Vie des hommes illustres de la France.* — D'Auvigny, continué par l'abbé Pérau.

*Le château de Pau,* par Bascle de Lagrèze.

*Mémoires de Walsingham.* Lettres et négociations. Amster., 1700. in-4°.

*Lettres de saint Pie V* sur les affaires religieuses de son temps en France. Traduit du latin par de Potter.

Mss. Saint-Germain, vol. 790. Bibliothèque impériale.

*Le tocsin contre les massacreurs.* Reims, 1579.

*Le réveil-matin des François.*

Correspondance diplomatique de Lamothe-Fénelon.

Capefigue.

Audin. — *Histoire de la Saint-Barthélemy.*

Alberi. — *Vie de Catherine de Médicis.* Archives de Florence.

*OEuvres de Platon.* — Platon est presque aussi utile que la Bible

est nécessaire à l'intelligence du seizième siècle. Le philosophe grec est du moins accessible à tous aujourd'hui que M. Cousin, ce grand artiste de pensée et de style, a bien voulu être pour Platon ce qu'Amyot est pour Plutarque.

*Discours du roi Henri troisième à un personnage d'honneur et de qualité estant près de Sa Majesté, sur les causes et motifs de la Saint-Barthélemy.*

Ce récit se lit dans un manuscrit du commencement du dix-septième siècle, conservé à la Bibliothèque impériale (fonds de Bouhier, nº 59).

Matthieu affirme, et cela est prouvé de reste, que l'auteur de cette pièce décisive, la plus importante, selon moi, sur la Saint-Barthélemy, est Miron, le premier médecin de Henri III.

*De la démocratie chez les prédicateurs de la Ligue.* Paris, 1841. Extraits de sermons contre les huguenots.

*Une lettre de d'Andelot.*

La circonstance du cheval offert par le connétable à l'amiral avant l'assemblée de Fontainebleau est indiquée dans une lettre de d'Andelot au prince de Condé (septembre 1561).

M. de Sismondi, à qui appartenait cette lettre, me permit, il y a bien des années, de prendre copie de ce petit fait.

*Manuscrit* contenant les correspondances du duc François de Guise. Bibliothèque de l'Arsenal. Ces correspondances sont relatives aux événements accomplis depuis 1547 jusqu'en 1563 en France, en Italie, en Allemagne, en Suisse, en Angleterre et en Espagne.

M. de Crauze, un érudit éminent, va publier, dit-on, en le commentant, ce manuscrit et combler ainsi avec supériorité une lacune historique fort regrettable.

---

II

# PEINTURES, DESSINS, ESTAMPES

---

## DOCUMENTS FIGURÉS

---

Indépendamment des cartons de M. Hennin, les collections les plus importantes que j'aie consultées sont celles de la Bibliothèque impériale et de la bibliothèque Sainte-Geneviève.

M. Niel a reproduit par le *fac-simile* un grand nombre de portraits, et il en a fait une collection qu'il a éclairée de notices fort remarquables.

Sa période de prédilection est celle de François Ier à Henri IV, si riche en crayons rouges. C'est la période même de notre ouvrage. Cette portraiture vivante semble née de la miniature des manuscrits antérieurs. Elle dépasse la miniature et l'achève.

M. Niel, au delà de ses *fac-simile*, possède plusieurs dessins originaux très-précieux. Nous espérons bien qu'il fera l'histoire de l'art et des artistes au seizième siècle. Il complétera ainsi ses notices. Il a tout ce qu'il faut pour cette œuvre : les intarissables souvenirs, la science variée, la critique délicate et le feu de l'esprit.

---

Une estampe rare représentant :

*Wiclef.* — *J. Hus.* — *J. de Prague.* — *M. Luther.* — *Ph. Mélanchthon*, qui tient l'écritoire devant son maître. — *Zwingle.* — *Calvin.* — *Bèze.* — *Knox*, très-ressemblant à Calvin. — *Pierre martyr.* — *Henri Bullinger.* — *Matthias Flacius Illyricus.* — *Zanchius.* — *Bucer.* — *Perkensius.*

Le Diable et le Pape sont aux pieds des Réformateurs. Toutes les têtes sont des portraits.

L'estampe, éditée par Jan Houwens.

(*Cabinet de M. Hennin.*)

*Luther.* — Portrait gravé d'après Lucas Cranach.

*Mélanchthon.* — Estampes allemandes d'une beauté rare.

(*Cartons de M. Hennin.*)

*Calvin.* — Le portrait conservé à la Bibliothèque de Genève.

*Bèze.* — Le portrait de Bèze à la même Bibliothèque.

L'un et l'autre de ces portraits à l'huile.

D'autres Calvin et d'autres Bèze gravés en France, en Suisse, en Allemagne, en Angleterre.

*Synodes protestants :* Les députés avec leurs manteaux noirs et leurs immenses chapeaux à larges bords.

(*Cabinet de M. Hennin et Bibliothèque impériale.*)

*Machiavel.* — Un portrait appartenant à l'ancien évêque d'Autun, M. de Vichy.

Un masque et plusieurs médailles italiennes du temps.

*Rabelais.* — En tête de ses épîtres. Copie très-fine du portrait gravé de la chronologie collée.

*François Ier.* — Il y a des portraits de François Ier sous toutes les formes et de toutes les dimensions, depuis son enfance jusqu'à sa mort.

Je signale particulièrement :

1° Le portrait peint par Titien et qui est exposé dans la galerie du Louvre ;

2° Le portrait de la salle des Rois, au musée de Versailles, probablement par le maître de Jean Clouet, dit Janet.

3° Le portrait de la galerie du château de Hampton-Court. Sorte de caricature allégorique.

4° Le buste en bronze de l'une des salles de la Renaissance, au Louvre.

*Claude de France, première femme de François Ier.* — Sa statue en marbre, agenouillée sur le tombeau du roi, à Saint-Denis.

*Éléonore d'Autriche, seconde femme de François Ier.* — Un petit portrait en pied. Il fait partie du recueil de M. de Gaignières. C'est la copie d'un original que possédait M. de Gaignières lui-même.

*Marguerite, sœur de François Ier.* — Dessin par Jean Clouet.
(*Bibliothèque impériale.*)

*Madame de Chateaubriant.* — Son portrait à la *Bibliothèque impériale.*

*Henri II.* — Son portrait par François Clouet. OEuvre exquise.

Deux bustes, dont l'un est de Jean Goujon et l'autre de Germain Pilon. (*Au Louvre.*)

*Catherine de Médicis.* — Deux portraits de cette princesse : le premier, lorsqu'elle était jeune ; ce portrait est dans la manière de François Clouet ; — le second, lorsqu'elle était veuve, à l'âge à peu près de cinquante ans ; ce second portrait, de François Clouet lui-même. On y sent la griffe du maître.
(*Bibliothèque impériale.*)

*Diane de Poitiers.* — La Diane de Jean Goujon au musée de la Renaissance, la chasseresse du Primatice au château de Fontainebleau, sont de charmantes inspirations, des flatteries indirectes, mais ne sont pas des portraits.

Les portraits sont :

1° Une médaille attribuée à Jean Goujon :

2° Une statue qu'on peut voir dans les galeries de Versailles ;

3° Un crayon qui appartient à la Bibliothèque impériale. Ce crayon est dans la manière de Jean Clouet.

*François II.* — Deux crayons de ce prince, l'un qui le représente enfant avec des joues bouffies de sang et de lait ; — l'autre qui le représente adolescent avec une toque à plumes et un manteau fourré.

École de François Clouet.

Le premier de ces crayons, à la Bibliothèque impériale ; le second, à la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

*Marie Stuart.* — Innombrables portraits. V. le volume spécial consacré par le prince Labanoff à cette question. V. aussi mon *Histoire de Marie Stuart.*

1. Crayon copié sur un portrait peint d'après nature, vers 1558, par François Clouet. Marie, très jeune, est coiffée à l'italienne ; elle a une haute collerette et un collier de perles.

2. Un autre crayon de Marie Stuart, veuve. La reine est enveloppée d'une guimpe blanche, signe de son deuil. Ce crayon est très-probablement aussi copié sur une peinture de François Clouet.
(*Bibl. Sainte-Geneviève.*)

Parmi les portraits gravés après 1587, ne pas négliger celui qui fut exécuté par H. Wierix, in-folio.

*Charles IX.* — Entre tous les portraits de ce prince, ceux de la Bibliothèque Sainte-Geneviève.

Deux de ces portraits sont avant la Saint-Barthélemy, et de François Clouet. M. Niel les a reproduits dans sa collection.

Il est à regretter qu'il n'ait pas reproduit le crayon postérieur à la Saint-Barthélemy. Ce dernier crayon est inappréciable pour l'histoire. Il est de l'école de François Clouet, mais non de lui. Après la Saint-Barthélemy, il n'y a guère d'œuvres de ce maître.

*Henri III.* — De tous les beaux portraits de Henri III gravés par les Wierix, Léonard Gaultier, Thomas de Leu, Jacques Granthome, le plus beau, à mon gré, le plus complet, est celui de Jérôme Wierix. — Estampe in-folio.

Le dessin original, d'après lequel cette estampe a été gravée, est de Jean de Court et appartient à la Bibliothèque de Sainte-Geneviève.

*Henri III allant en Pologne.* — Le roi est à cheval, en manteau court, en chapeau souple et à pointe. Il a une grâce singulière. — Estampe unique.

*Henri III au retour de Pologne.* — Il aborde à Venise. — Deux estampes d'un mouvement de terre et de mer, d'un pittoresque, d'une splendeur incomparables. L'orient du nord et l'orient du midi se pénètrent dans cette rencontre du roi de Pologne et du Doge. (*Cartons de M. Hennin.*)

*Quélus.* — *Maugiron.* — *Saint-Mégrin.* — *Balzac d'Entraigues,* dit *Entraguet.* — *Anne,* duc de Joyeuse,

Portraits de l'école de Janet. Tous marqués d'un signe de malédiction. (*Bibliothèque impériale.*)

*Chronologie collée.* — Portraix de plusieurs homes illustres qui ont flory en France depuis l'an 1500 jusqu'à présent. — 1600?

Il y a dans la chronologie collée cent quarante-quatre portraits, entre autres ceux des trois Coligny, du connétable Anne de Montmorency, de Rabelais, de Ronsard, de Blaise de Montluc... (*Cartons de M. Hennin.*)

*Philippe II.*

1. Le portrait gravé par Julio Bonasone;
2. Le portrait gravé par Jérôme Wierix.

Dans ce second portrait, plis brisés du front, sourcils proéminents sur des yeux terribles. (*Cartons de M. Hennin.*)

3. Un portrait à l'huile acheté à Dôle.

*Claude de Guise et Antoinette de Bourbon,* sa femme. (*Musée de Versailles.*)

*François de Guise.*

1° Le portrait du musée de Versailles ;

2° Le portrait du Louvre, salle des dessins ;

3° Le portrait de l'hôpital de Joinville.

*Demeures des Guise.* — Je dois à M. Pernot, sur le château de Joinville, sur les résidences des princes lorrains et sur leurs tombeaux les dessins les plus exacts et les plus intéressants.

*Anne d'Este, duchesse de Guise,* puis *duchesse de Nemours.* — Crayon par François Clouet.

Ce portrait, d'une douceur pénétrante, est un chef-d'œuvre. C'est la physionomie de la Séduction. C'est Anne de Bretagne rajeunie, embellie dans sa petite-fille ; Anne de Bretagne Italienne, passée par Ferrare et transfigurée dans cette cour, où chantèrent l'Arioste et le Tasse. (*Cabinet de M. Niel.*)

*Henri de Guise.* — Portrait gravé par Thomas de Leu, édité par Rabel. (*Cabinet de M. Niel.*)

*Le duc de Montpensier,* le mari de la duchesse ligueuse. — Gravé par Thomas de Leu. (*Cabinet de M. Niel.*)

*La duchesse de Montpensier.* — Artiste inconnu.

*Jean Tortorel* et *Jacques Perrissin,* graveurs sur cuivre et sur bois. Tortorel, né vers 1540 ; Perrissin, vers 1530.

*Volume contenant quarante tableaux ou histoires diverses, touchant les guerres, massacres et troubles advenus en France dans ces dernières années ; le tout recueilli selon le témoignage de ceulx qui y ont esté en personne et qui les ont vus, les quels sont pourtraits à vérité, par Jean Tortorel et Jacques Perrissin.* 1559-1570, in-folio oblong.

Les quarante estampes de Tortorel et Perrissin offrent des costumes, des armes, des tentes, des meubles et des monuments fort curieux. Ces pièces, publiées immédiatement après des événements, soit de guerre étrangère, soit de guerre civile, se vendaient à mesure qu'elles étaient gravées et à un grand nombre d'exemplaires.

*Titres des quarante pièces de ce recueil :*

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| Nos 1. | 1559. | Juin | 10. | Titre. — Avis au lecteur. |
| 2. | » | Juin | 10. | La mercuriale aux Augustins. |
| 3. | » | Juin | 30. | Le tournoi où Henri II fut blessé. |
| 4. | » | Juillet | 10. | La mort de Henri II. |
| 5. | » | Décembre | 21. | Anne du Bourg brûlé. |
| 6. | 1560. | Mars | 13. | L'entreprise d'Amboise. |
| 7. | » | Mars | 15. | L'exécution d'Amboise. |
| 8. | 1561. | Janvier | .... | Les Estats d'Orléans. |
| 9. | » | Septembre | 9. | Le colloque de Poissy. |
| 10. | » | Novembre | 19. | Le massacre de Cahors. |
| 11. | 1562. | Mars | 1. | Le massacre de Vassy. |
| 12. | » | Avril | .... | Le massacre à Sens. |
| 13. | » | Avril | 25. | La prise de Valence. |
| 14. | » | Juillet | .... | Le massacre de Tours. |
| 15. | » | Juillet | .... | La prise de Montbrison. |
| 16. | » | Septembre | .... | La défaite de Saint-Gilles. |
| 17. | » | Décembre | 19. | L'ordonnance de la bataille de Dreux. |
| 18. | » | Décembre | 19. | La première charge de la bataille de Dreux. |
| 19. | » | Décembre | 19. | La deuxième charge de la bataille de Dreux. |
| 20. | » | Décembre | 19. | La troisième charge de la bataille de Dreux. |
| 21. | » | Décembre | 19. | La quatrième charge de la bataille de Dreux. |
| 22. | » | Décembre | 19. | La retraite de la bataille de Dreux. |
| 23. | 1563. | Janvier. | | Orléans assiégé. |
| 24. | » | Février | 18. | Le duc de Guise blessé. |
| 25. | » | Mars | 13. | La paix faite à l'île aux Bœufs. |
| 26. | » | Mars | 18. | L'exécution de Poltrot. |
| 27. | 1567. | Octobre | 1. | Le massacre à Nismes. |
| 28. | » | Novembre | 10. | La bataille de Saint-Denis. |
| 29. | 1568. | Janvier | 6. | La rencontre à Cognac. |
| 30. | » | Mars. | | La ville de Chartres assiégée. |
| 31. | 1569. | Mars | 13. | L'ordonnance des deux armées entre Cognac et Chasteauneuf. |
| 32. | » | Mars | 13. | La rencontre entre Cognac et Chasteauneuf. |
| 33. | » | Juin | 25. | La rencontre des deux armées à la Roche. |
| 34. | » | Septembre | 7. | Poitiers assiégé. |
| 35. | » | Octobre | 3. | L'ordonnance des deux armées près de Moncontour. |
| 36. | » | Octobre | 3. | La déroute à Moncontour. |
| 37. | » | Octobre | 14. | Saint-Jean-d'Angely assiégé. |
| 38. | » | Novembre | 15. | La surprise de Nismes. |
| 39. | » | Décembre | 21. | L'entreprise de Bourges découverte. |
| 40. | 1570. | Mars | 28. | La rencontre des deux armées au passage du Rhône. |

Pièce qui ne fait pas partie du recueil et que l'on y joint :

1559. Juin 30. Le tournoi où Henri II fut blessé.

Les exemplaires complets sont rares.

La collection de M. Hennin contient cent trente épreuves de différents tirages des planches de Tortorel et Perrissin.

Il existe un grand nombre d'autres estampes très-analogues à celles de Tortorel et de Perrissin, cinq cents au moins, qui se rapportent aux événements de Belgique et de France.

Parmi les pièces relatives à la France, le Massacre de la Saint-Barthélemy, du 24 août 1572, et la Défaite des troupes royales devant la Rochelle, du 16 mars 1573.

V. les *Monuments de l'histoire de France,* par M. Hennin, tome II, et sa collection.

*Conspiration d'Amboise.* — Les conjurés dans une salle basse à ogives.

La Renaudie est sur un échafaudage en désordre. Il harangue dans l'attitude que je lui ai conservée d'après le souvenir de cette gravure.

*Conspiration d'Amboise.* — J'ai acheté à Lausanne deux dessins très-grossiers et très-sinistres.

Le premier de ces dessins représente la Renaudie au moment où il sort de la forêt et où il rencontre Pardaillan. Les catholiques se signent à l'aspect du chef des huguenots « de l'homme noir, dit le texte, comme un négromant ou un sarrazin. »

Le second dessin représente le pont d'Amboise et la Renaudie sur le gibet.

Ces dessins sont accompagnés d'une notice populaire en lettres gothiques. J'y ai pris quelques traits et deux ou trois mots. Bien que cette notice ait une couleur essentiellement légendaire, comme elle rentre dans l'exactitude des événements et des caractères, j'ai cru non-seulement de mon droit, mais de mon devoir d'historien de la fixer dans ce livre.

*Plan de Metz.*

*Plan de Saint-Quentin.*

*Caricatures de 1550.* — Le rire de Rabelais siffle dans ces estampes, un rire moitié de l'olympe, moitié des halles.

*La personnification de l'enfer.* — C'est une grande bête monstrueuse avec des dents terribles, une mâchoire formidable d'une ouverture immense.

L'inquisition jette des victimes dans cette bouche béante.

*Estampe de l'Armada.* — Les brûlots anglais lancés contre les vaisseaux espagnols. Un incendie sur l'Océan.

(*Cartons de M. Hennin.*)

*Estampes rares.* — Les meurtres commis sur le duc et sur le cardinal de Guise, au château de Blois.

Tous deux couchés morts l'un à côté de l'autre dans une salle basse.

*Estampe* représentant une grande balance. — Dans l'un des bassins, le Pape, les clefs, la tiare avec ses trois couronnes surmontées de la croix ; dans l'autre bassin, la Bible seule déposée par Luther. La Bible emporte tout. (*Cartons de M. Hennin.*)

*Estampes des processions de la Ligue.* — Chaos de moines, de filles de joie, de populace et de princesses.

*Mêlée d'Anvers.* — Suite, après Tortorel et Perrissin.

Rien de plus intéressant sur les événements d'Anvers et des Pays-Bas à cette époque et un peu plus tard que les lettres du baron de Busbec à l'empereur Rodolphe II. V. depuis la lettre XIV jusqu'à la lettre XXXVII, du 5 février 1583 au 18 juin 1584.

Le diplomate est, sans le vouloir et sans le savoir, le meilleur commentateur de beaucoup d'artistes qu'il ne connaissait probablement pas. Ces hasards du burin et de la plume sont la fortune de l'histoire.

*Le duc d'Alençon.* — Portrait par François Clouet.

(*Bibliothèque Sainte-Geneviève.*)

*Le Concile de Trente*, par le Titien. — Le grand artiste, qui avait accompagné Charles-Quint à Inspruck, en 1555, poussa probablement jusqu'à Trente et se glissa dans le palais du Concile. Il a retracé l'aspect d'une session : les légats sur des siéges élevés, l'assemblée dont chaque tête est surmontée d'une mitre, les chefs d'ordre sur la dernière banquette, la chaire occupée par un orateur.

Ce tableau est au Louvre.

*Le chancelier de l'Hôpital.* — Crayon exécuté d'après une peinture de François Clouet. (*Bibliothèque impériale.*)

Un jour qu'il montrait à un ami le tableau de Clouet qui représentait si bien cette tête vénérable, rendue plus auguste par une longue barbe blanche, l'Hôpital, saisi de tristesse en songeant à son siècle, se prit à dire : « Quand cette neige sera fondue, il n'y aura guères que de la boue. »

*Coligny.* — 1° Le dessin par François Clouet.

(*Bibliothèque impériale.*)

2° Le portrait de la bibliothèque de Genève ;

3° Le portrait du milieu dans l'admirable estampe de Marc Duval, qui reproduit les trois Châtillon. Le cardinal est à la droite, d'Andelot à la gauche de l'amiral. Ils semblent délibérer dans une de ces crises suprêmes qu'ils traversèrent si souvent.

Une estampe (1580), Genève, — représente le maréchal de Montmorency, recevant le corps de Coligny, ramené de Montfaucon.

J'ai vu à Genève :

1° Une gravure représentant l'amiral de Coligny entouré d'un nombreux état-major et montrant de la pointe de son épée des guerriers armés entre ciel et terre. Au bas de la gravure, il y a ces mots en lettres gothiques : *Vision de M. l'amiral à la retraite de Dreux.* — C'est M. Robles qui, avec le double tact de l'art et de l'amitié, m'a signalé cette gravure.

2° Deux estampes retraçant la double légende de Lavergne — sous un grand arbre — et sur le champ de bataille.

*Nicolas Durand de Villegagnon.* — Un Coligny de mer. Il avait imaginé, de concert avec l'amiral, de créer dans le nouveau monde une patrie aux idées nouvelles et de mettre ainsi l'Océan entre les foudres de Rome et le calvinisme.

C'était un plan de génie qu'il réalisa un instant au Brésil où il avait fondé une colonie que l'anarchie dévora.

Le beau dessin de M. Niel est l'unique. Il est dans la manière des Dumonstier, peut-être antérieur à cette école. C'est vraiment un chef-d'œuvre d'expression. Quel naturel et quelle bonté dans cette audace !

*Jeanne d'Albret.* — Dessin par François Clouet.

(*Bibliothèque impériale.*)

*Antoine de Bourbon, père de Henri IV.* — Dessin de l'école de Janet. OEuvre charmante. (*Bibliothèque impériale.*)

*Henri IV.* — Au Louvre :

1° Deux portraits en pied de ce prince, par François Porbus ;

2° Un buste attribué à Barthélemy Prieur.

A la Bibliothèque impériale, à la bibliothèque Sainte-Geneviève, au musée de Versailles, — nulle trace du beau portrait d'Henri IV par Daniel Dumonstier, portrait dont Malherbe écrivait à Peiresc : « Je ne le voys jamais qu'il ne me semble qu'il veuille parler à moy. »

— En revanche, plusieurs dessins et estampes très-habilement exécutés.

M. Niel a reproduit dans sa collection un crayon de la Bibliothèque impériale qui représente le fils de Jeanne d'Albret alors qu'il n'était encore que prince du sang et roi de Navarre.

M. Hennin a dans ses cartons un autre portrait fort curieux de Henri IV jeune. Après l'avoir acheté à Nuremberg, il l'a fait graver par Henriquel Dupont.

La duchesse de Gramont possède aussi un petit buste en marbre de Henri IV et un beau camée.

*Henri IV.* — Portrait représentant le roi, le sabre nu à la main, et coupant la tête de l'hydre (la Ligue); gravé par Léonard Gaultier. (*Cabinet de M. Niel.*)

*Henri IV* sur son lit funéraire. Un autre chef-d'œuvre très-rare. Gravé encore par Léonard Gaultier. (*Cabinet de M. Niel.*)

*Henri IV.* — Portrait gravé par Goltzius. (*Cabinet de M. Niel.*)

*Henri IV.* — Portrait gravé par Thomas de Leu. (*Cabinet de M. Niel.*)

Le père Le Long n'a catalogué que 79 portraits de Henri IV. M. Hennin m'en a montré 150, tous différents, et quelques-uns d'une beauté surprenante. Il y en a un gravé par J. Wierix, qui peut faire pendant avec le portrait de Henri III par le même.

*Trois estampes très-curieuses éditées par J. Le Clerc :*

1° L'entrée de Henri IV ;

2° L'acheminement à Notre-Dame ;

3° Le défilé des Espagnols à la porte Saint-Denis.

M. Hennin possède dans ses cartons trois exemplaires de chacune de ces estampes.

*Marguerite de Valois, première femme de Henri IV.* — Il y a beaucoup de portraits de Marguerite, à divers âges et sous divers costumes. Il y a des peintures, il y a des crayons, il y a des estampes, il y a des médailles de cette princesse.

L'effigie que je préfère à toutes est un crayon original que possède M. Niel, et qu'il a fait graver pour sa collection.

Marguerite n'a pas vingt ans. Elle a le bonnet de velours incarnadin dont parle Brantôme, ce bonnet que la jeune reine portait aux Tuileries le jour où sa mère y reçut les nonces polonais, 1573. — Ce crayon est probablement de Jean de Court.

Les lèvres sont cyniques. Ce portrait est celui de la Volupté. Il est très-beau et très-immoral, deux fois vrai.

*Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV.* — Belle gravure par Thomas de Leu, d'après Darlay, peintre protestant de Navarre.

La princesse ressemble plus à sa mère, Jeanne d'Albret, que Henri IV. Elle a l'expression sérieuse dans la physionomie non moins que dans l'âme. Elle ne joue pas comme son frère.

*Madame de Sauves.* — Par un peintre de l'école de Janet.

Le front vaste, le nez d'une courbure astucieuse : le regard et le sourire, un double piége. — Vénus, espion de police.

(*Bibliothèque impériale.*)

*Mademoiselle de Montmorency-Fosseuse.* — Petit portrait à l'huile. Dans la manière d'Holbein. (*A M. Fourniol.*)

*Gabrielle d'Estrées.* — Entre tous les portraits de Gabrielle :

1. Le portrait de la bibliothèque Sainte-Geneviève : un crayon de Daniel Dumonstier;

2. Le portrait de la Bibliothèque impériale : un crayon fidèle, quoique d'un artiste médiocre;

3. Le joli dessin par Foulon. Il appartient à M. Niel.

*La marquise de Verneuil.* — Portrait gravé par Jérôme Wierix.

(*Cabinet de M. Niel.*)

*Sully.* — Très-beau portrait peint par du Boys.

(*Cabinet de M. Niel.*)

*Pompone de Bellièvre.* — Morose portrait gravé.

(*Cartons de M. Hennin.*)

*Henri III.* — Un crayon presque effacé, mais bien expressif.

*Le chancelier Olivier.* — Un portrait à l'huile.

*Bussy d'Amboise.* — Un portrait à l'huile.

*Duplessis-Mornay.* — Un portrait à l'huile. (*A M. Fourniol.*)

*Le premier maréchal de Biron.*

*Le second maréchal de Biron.* — Décapité. Deux crayons rouges : l'un de l'école de François Clouet, l'autre de l'école de Daniel Dumonstier.

J'ai vu et noté ces portraits et ces dessins en 1826 à Autun. Ils appartenaient à l'évêque, M. de Vichy.

Il y avait dans la même galerie une remarquable estampe de Pie V, représenté debout et menaçant devant un tombeau qu'on dé-

molit, probablement le tombeau de Tacite, que le pape fit détruire et dont il dispersa les cendres au vent, parce que le grand historien avait mal parlé du christianisme et des chrétiens.

*Le cardinal du Perron.* — Très-beau dessin par Daniel Dumonstier. Figure tragi-comique. L'homme n'est pas grave, malgré son caractère épiscopal. Il a beaucoup d'esprit, mais dans le faux et le convenu.

Ce précieux crayon original est à M. Niel.

Je connais en outre deux estampes qu'il faut combiner avec le dessin de M. Niel pour avoir une impression complète du cardinal, très-flatté par Dumonstier.

*Philippe Strozzi.* — Admirable dessin dans la manière de Dumonstier.

Ce portrait n'est pas seulement Strozzi : c'est le gentilhomme florentin au seizième siècle.

Il appartient à M. Niel.

*Théodore-Agrippa d'Aubigné.*

1. Le portrait de la bibliothèque de Genève ;

2. Le portrait du château de Maintenon, le seul des portraits cités par moi que je n'aie pas vu ;

3. Le portrait de l'un des quatre compagnons de Henri IV. — Ce dernier portrait a été copié au crayon rouge par un jeune artiste de beaucoup de talent, M. Cisneros.

*Le président Jeannin.* — Crayon rouge de l'école de Dumonstier.

*Le maréchal de Tavannes.* — Crayon rouge de l'école de François Clouet.

Ce dernier portrait vient du château de Sully, comme le précédent du château de Montjeu. Je les ai admirés l'un et l'autre chez M. Billardet, ancien maire et député d'Autun.

Le portrait du maréchal n'a pas la brutalité du capitaine Tavannes, son oncle, dont le portrait ne doit pas être confondu avec celui du neveu. C'est ce qui arrive pourtant.

*Crillon.* — Son portrait gravé par Beuf, artiste provençal, en tête de l'oraison funèbre intitulée : *le Bouclier d'honneur*, et prononcée à Avignon par François Bening, de la compagnie de Jésus.

Voici un échantillon de la harangue sacrée :

« L'alliance qui est entre Mars et les Muses m'ouvre la bouche, que le respect et la douleur m'avaient cousue, et me commande de parler de cet Hercule musagète.

« Est-il mort, Crillon? Il est mort.

« Qui est-ce de vous, messieurs, qui avez eu l'honneur de le voir suant sous son harnais, empoudré parmi les chamaillis... »

Le portrait vaut mieux que le discours, très-singulier et très-spirituel cependant.

*Charlotte de la Trémouille,* princesse de Condé. — Par un peintre de l'école de Janet. (*Bibliothèque Sainte-Geneviève.*)

*Michel de Montaigne.* — Portrait gravé par Saint-Aubin d'après une peinture authentique du seizième siècle.

(*Cabinet de M. Niel.*)

*François de la Noue.* — Petit portrait curieux de la Chronologie collée.

*Ambroise Paré.* — Portrait fort énergique et d'une expression antique, gravé par Estienne de Laune.

*Amyot.* — Portrait gravé par Léonard Gaultier.

(*Cartons de M. Hennin.*)

*Servet.* — Tête vaste et noble.

*Loyola.* — Le gentilhomme espagnol. Un héros dans la scolastique.

*Charles-Quint.* — Un grand diplomate froid, avec mille plis et replis de prudence.

*Les comtes d'Egmont et de Horn,* deux chevaliers.

*Nostradamus.* — Un astrologue au vif et au vrai.

(*Cartons de M. Hennin.*)

*Le duc d'Albe,* portrait à l'huile. — Toile ancienne fort remarquable. Elle appartenait à M. de Monteynard.

Trois portraits gravés du *duc d'Albe,* du *duc de Feria,* du *duc de Parme.*

Chez le premier, la cruauté est hautaine; chez le second, elle est implacable; chez le troisième, elle est mathématique.

(*Cabinet de M. Fourniol.*)

FIN DES CATALOGUES.

# INDEX

Le chiffre romain indique le volume, et le chiffre arabe la page.

## A

# B

# C

# D



# E

# F

# G

# H

# I



# J



# K

# L

# M

# N

# O



# P

## Q

# R



# S

# T



# U



# V

## W



## X



## Y



## Z



FIN DE L'INDEX

# TABLE DES MATIÈRES.

## LIVRE QUARANTE-TROISIÈME.



## LIVRE QUARANTE-QUATRIÈME.

## LIVRE QUARANTE-CINQUIÈME.



## LIVRE QUARANTE-SIXIÈME.



## LIVRE QUARANTE-SEPTIÈME.

## LIVRE QUARANTE-HUITIÈME.



## LIVRE QUARANTE-NEUVIÈME.



## LIVRE CINQUANTIÈME.

## LIVRE CINQUANTE ET UNIÈME.



## LIVRE CINQUANTE-DEUXIÈME.

## LIVRE CINQUANTE-TROISIÈME.



## LIVRE CINQUANTE-QUATRIÈME.

## LIVRE CINQUANTE-CINQUIÈME.



## LIVRE CINQUANTE-SIXIÈME.



## LIVRE CINQUANTE-SEPTIÈME.

FIN DE LA TABLE



Paris, — Imprimerie de P.-A. BOURDIER et Cᵉ, rue Mazarine, 30.

